# LA

# DERNIÈRE BOHÉMIENNE

DERNIÈRE PARTIE.[1]

## X.

Le lendemain, en se levant, M. de Kerbrejean aperçut à travers les vitres le ciel sans soleil, la campagne couverte de neige, et les vagues sombres de la marée montante qui balayait la grève avec un bruit rauque. L'aspect de ce paysage glacé le fit frissonner; il s'installa près de la cheminée dans un de ces fauteuils moelleux et profonds où l'on est aussi chaudement que dans son lit, et déclara qu'il ne mettrait pas le pied dehors de la journée. A l'heure du déjeuner, Mimi parut; elle revenait de l'église toute pimpante et dans ses plus beaux atours. Il ne pouvait lui venir à l'esprit de se mettre en frais de coquetterie pour un homme de quarante-cinq ans; mais l'approbation et les éloges du comte la flattaient, et elle avait la bonne volonté de lui plaire. Peut-être même entrevoyait-elle déjà la possibilité de prendre quelque influence sur son esprit et d'obtenir ainsi certaines choses qui flattaient sa vanité. Lorsqu'elle parut, M. de Kerbrejean s'écria d'un air satisfait : — Bonjour, Mimi; vous venez à propos pour déjeuner avec moi; mais d'abord venez vous chauffer un peu, et dites-moi le temps qu'il fait là dehors.

— Un temps affreux, répondit-elle en ôtant son manteau de mérinos et sa petite capote de paille noire; malgré mes gants de laine, j'ai pris l'onglée; voyez...

(1) Voyez les livraisons du 15 juin et du 1er juillet.

A ces mots, elle étendit ses mains fines et potelées en montrant le bout de ses doigts couleur de rose.

— Ah! pauvre petite, dit le comte en plaisantant; c'est comme en Russie; les mains sont gelées, et peut-être le nez aussi...

— Je ne crois pas, fit-elle en dilatant ses narines délicates avec un sourire qui laissait voir de petites dents égales et blanches qui ressemblaient à un rang de perles.

— Tant mieux! reprit le comte toujours du même ton; mais cela pourrait arriver, si ce grand froid continue; pour empêcher un tel malheur, je vais vous donner un cache-nez.

Et aussitôt il alla chercher lui-même dans ses coffres de voyage une écharpe de soie qu'il jeta au cou de Mimi.

— Merci, monsieur le comte, grand merci! s'écria-t-elle ravie; ah! que c'est beau, cette étoffe-là!

Elle courut devant une glace, admira l'effet de ce tissu bariolé; puis elle l'ôta de son cou pour le rouler en turban autour de sa tête.

— Regardez donc, monsieur le comte, fit-elle en se retournant; est-ce que je ne suis pas jolie ainsi?

— Oh! *beautiful!* dit-il entre ses dents d'un air d'admiration.

Elle était en effet d'une beauté fort attrayante; par une sorte de coquetterie instinctive, elle relevait les bras en cambrant sa taille flexible, comme pour rattraper les bouts flottans de l'écharpe, et il y avait en ce moment, dans sa physionomie, dans son regard, quelque chose qui rappelait les grâces effrontées de sa mère la bohémienne.

Presque au même instant dame Perrine entra.

— Est-ce que Nicolas n'a pas averti monsieur le comte qu'il est servi? dit-elle en regardant Mimi de travers et en lui faisant signe d'ôter au plus vite la coiffure de fantaisie qu'elle chiffonnait en se mirant dans la glace; mais la jeune fille ne tint pas compte de cette injonction muette, et sans tourner la tête, elle dit tranquillement : — Voyez-vous, dame Perrine, je m'habille en sultane.

— Allons, follette; vous avez entendu, le déjeuner est servi, dit le comte en se levant et en l'invitant du geste à le suivre dans la salle à manger.

Mimi posa l'écharpe au dossier d'un fauteuil, lissa ses cheveux en jetant encore un coup d'œil sur la glace, et dit en passant triomphante devant la vieille Perrine : — M. le comte a bien des bontés pour moi; il veut que je lui fasse compagnie, et il m'a fait cadeau de cette jolie écharpe. Aussi je l'aime de tout mon cœur.

Les jours suivans, la campagne demeura ensevelie sous son linceul de neige; il faisait un froid rigoureux, et le comte, enfermé dans les appartemens bien chauffés du manoir, ne songea même pas à se

mettre en route. Il se serait assurément fort ennuyé, s'il n'y avait eu en face de lui que l'honnête figure de Nicolas et le visage ridé de dame Perrine; mais Mimi lui faisait si bonne compagnie, qu'il ne trouvait pas le temps trop long. C'étaient toujours les mêmes affinités qui l'entraînaient irrésistiblement; une personne plus spirituelle et plus distinguée que Mimi l'aurait moins attiré; cette petite lui plaisait surtout par ses côtés vulgaires, et il se laissait aller à l'agrément de sa société tout comme il en était venu jadis à passer sa vie au milieu des gabelous et des habitués du café de Neptune. La fillette, glorieuse et charmée de son succès, prenait des airs d'enfant gâté; elle s'épanouissait en quelque sorte dans la familiarité du comte, sautillait autour de lui, l'agaçait, le cajolait du matin au soir, tout cela sans malice, sans calcul arrêté, sans aucune prévision intéressée.

Dès les premiers jours, elle avait engagé M. de Kerbrejean à lui montrer les curiosités qu'il rapportait de son voyage, et ils avaient ouvert ensemble une caisse remplie des produits de l'industrie indienne. Tous ces objets avaient été réunis sans beaucoup de discernement et formaient un pêle-mêle devant lequel Mimi s'extasia toute une matinée. Le comte l'ayant invitée à choisir ce qui lui plairait le mieux, elle prit une étoffe de soie rose brochée d'argent, un flacon d'essence de santal, un bouquet de plumes d'argus disposées en éventail, et des bracelets de laque rouge pailletés d'or; c'était là ce qui avait le plus excité sa convoitise, et elle ne fit pas grand cas d'un carré de cachemire que le comte lui donna pour remplacer son manteau de mérinos.

Les faveurs dont Mimi était l'objet causaient un certain étonnement à la domesticité du manoir, et dame Perrine en était toute bouleversée de surprise et d'indignation. Le respect lui fermait la bouche; mais elle s'épanchait en secret avec son vieux camarade Pierre le jardinier et avec le fidèle Nicolas. — M. le comte est trop bon, leur disait-elle; il encourage des familiarités dont il devrait s'offenser. Cette péronnelle lui manque de respect à tout moment. Jour de Dieu! comme M. le chevalier la remettrait à sa place, s'il l'entendait babiller avec tant de liberté! Depuis qu'elle dîne tous les jours avec M. le comte, elle est d'une arrogance sans égale, et il n'y a plus moyen de lui faire la moindre remontrance; je ne crois pas que M^me^ Gervais elle-même en vînt à bout maintenant. Il lui passe par l'esprit toute sorte d'idées fantasques; par exemple, elle prend l'habitude de veiller dans sa chambre, quand tout le monde est couché; la nuit dernière, m'étant aperçue qu'elle n'avait pas éteint sa lumière, je me suis levée pour savoir ce qu'elle faisait, et je l'ai vue, par le trou de la serrure, qui taillait cette belle étoffe que M. le comte lui a donnée.

— Elle a osé mettre les ciseaux là-dedans! s'écria Nicolas.

— Oui, mon cher enfant, elle coupait et rognait à son idée ce beau satin à fleurs d'argent, elle qui n'est pas seulement en état de tailler un tablier de cuisine. Enfin patience; ce grand froid ne durera pas toujours, M. le comte s'en ira à Paris, et alors tout cela finira.

Deux ou trois jours après, Mimi s'esquiva à l'issue du dîner, et le comte passa seul au salon pour prendre sa tasse de café. La vieille femme de chambre entra alors sous un prétexte et se mit à rôder autour du guéridon où Nicolas venait d'apporter le plateau chargé de liqueurs et tout l'attirail nécessaire pour fumer, non pas le vulgaire cigare ou l'âcre cigarette, mais cette longue pipe indienne dont le tuyau serpentin aboutit à une carafe de métal. Tandis que M. de Kerbrejean, renversé dans un fauteuil au coin du feu, buvait son café à petites gorgées et fumait son houcca, dame Perrine s'approcha en se frottant les mains et en disant : — Il semble que le temps s'adoucit un peu; si cela continue, nous pourrions bien avoir demain un commencement de dégel.

— Peuth! fit le comte; il n'y a pas apparence; j'ai mis le nez à la fenêtre tantôt; le vent soufflait du nord-est, et je vous assure qu'il n'était pas chaud.

— C'est pourtant terrible que cette neige et cette froidure retiennent monsieur le comte comme prisonnier, ajouta Perrine.

— Oh! oui, murmura-t-il en s'agitant dans son fauteuil.

— Ce mauvais temps n'est pas général, à ce qu'il paraît, continua la bonne femme; un douanier qui vient de Morlaix disait ce matin que par-delà les chemins sont praticables; Dieu veuille que cela soit vrai! Monsieur le comte doit être si impatient d'embrasser sa fille!

— Je donnerais tout au monde pour qu'elle fût ici! murmura M. de Kerbrejean avec un soupir.

En ce moment, la porte s'ouvrit brusquement; Mimi entra comme un tourbillon et vint se placer en face du comte, après avoir tourné lentement sur elle-même comme pour lui montrer l'ensemble de sa parure.

— Bonté divine, quelle mascarade! murmura dame Perrine en levant les mains au ciel.

— Tournez-vous encore, petite, qu'on vous voie mieux! s'écria le comte; c'est très joli, ce costume-là! Moi qui me figurais que vous ne sauriez rien faire de cette belle étoffe rose et argent! Eh! eh! vous en avez fait une robe de bal qui vous sied très bien.

Il disait vrai : elle était d'une beauté triomphante avec son corsage un peu décolleté, ses manches courtes et ses bracelets de clinquant attachés au-dessus du coude, comme les portent les bayadères. Pour compléter sa parure, elle avait planté dans son chignon le bouquet

de plumes d'argus et attaché à sa ceinture, avec un ruban, le flacon émaillé qui contenait l'essence de santal. Tout cela était d'un effet bizarre et charmant; elle ressemblait à une princesse des romans de chevalerie tombant comme des nues dans un vieux château. — Qu'elle est gentille ainsi! reprit le comte en se tournant vers Perrine comme pour l'engager à s'avancer et à exprimer aussi son admiration; mais la vieille femme, se contenant à grand'peine, répondit froidement : — L'ajustement est un peu léger pour la saison; M^lle Mimi risque de gagner un gros rhume. — Et là-dessus elle sortit du salon en faisant signe à Nicolas de la suivre.

— C'est vrai, petite, vous devez geler avec vos bras nus, dit le comte en tisonnant pour ranimer le feu. Approchez-vous donc de la cheminée.

— Bah! je ne crains pas le froid, répondit-elle. — Et comme pour prouver que c'était la vérité, elle prit un écran pour s'en servir en guise d'éventail. Puis tout à coup elle se mit à danser en chantant l'air d'un boléro. Les pas qu'elle improvisait n'étaient pas très corrects, et il y avait plus de vigueur que de grâce dans ses mouvemens. Cette espèce de pantomime était une réminiscence de ses exercices d'autrefois. L'écran lui servait de tambour de basque; elle l'élevait au-dessus de sa tête en arrondissant les bras, et bondissait sur le tapis avec une verve, un entrain incroyables. Chose bizarre! en ce moment certains instincts s'éveillaient en elle et la jetaient dans de vagues regrets : elle songeait à l'effet prodigieux qu'elle produirait en dansant ainsi en public avec sa belle robe rose brodée d'argent et son diadème de plumes.

— Bien! très bien! s'écriait le comte en battant la mesure avec le pied et en jetant de grosses bouffées de fumée par le nez. Certes, je ne m'attendais guère à avoir ce soir le ballet et la pantomime.

— Ah! c'est fatigant de chanter et de danser tout à la fois, dit Mimi en s'arrêtant enfin et en tombant haletante dans un fauteuil.

— Je le crois bien! répliqua le comte; vous n'en pouvez plus, petite follette.

— Voyez comme le cœur me bat, répondit-elle en se penchant pour qu'il appuyât la main sur son corsage.

— Oh! oh! je n'en doute pas, fit-il un peu ému et en riant de cette ingénuité; vous êtes toute en moiteur. Il faudrait prendre quelque chose de chaud.

— Je veux bien, répondit-elle.

Le comte ne sonna pas; il prit lui-même sur le guéridon du sucre, du rhum et de l'eau qu'il mit dans une tasse; puis il fit tiédir devant le feu cette espèce de punch et le présenta à Mimi, qui but d'un trait et lui rendit la tasse en disant simplement : — Merci, c'est très bon.

— Vous avez assez dansé comme cela, petite Mimi, reprit le comte; faisons une partie, cela vous reposera.

— Volontiers, répondit-elle; jouons comme hier, aux dominos.

Le comte n'aimait pas les jeux qui exigeaient des combinaisons profondes, mais il faisait volontiers sa partie de dominos. D'ailleurs Mimi avait une manière de jouer qui le divertissait singulièrement: elle riait, se passionnait, s'emportait à propos du double blanc ou du double six; parfois elle essayait de tricher, et lorsqu'elle avait perdu, elle se livrait à une désolation comique. La partie se prolongea ainsi toute la soirée.

Au premier coup de minuit, Mimi se leva, repoussa vivement la table de jeu, et dit en s'avançant avec une grande révérence : — Monsieur le comte, je vous souhaite une bonne année suivie de beaucoup d'autres également heureuses.

Là-dessus elle lui tendit les deux joues et l'embrassa cordialement.

— Je n'y pensais pas! s'écria-t-il; c'est demain le jour de l'an.

— C'est aujourd'hui, reprit Mimi en regardant la pendule; voyez, l'année est commencée depuis une minute.

— Et moi qui n'ai pas songé à vos étrennes! ajouta le comte en fouillant machinalement dans ses poches.

— Oh! rien ne presse, répondit Mimi en riant; j'attendrai bien encore un peu.

— Il y a donc huit jours que je suis ici? murmura M. de Kerbrejean d'un air sincèrement étonné; cela me semble impossible.

— Vous n'avez donc pas une seule fois regardé l'almanach? lui demanda Mimi.

— Ma foi! non, répondit-il. Grâce à vous, petit lutin, je ne me suis pas ennuyé un moment, et le temps a passé sans que j'y prisse garde.

En rentrant dans sa chambre, Mimi passa et repassa deux ou trois fois devant la glace pour s'admirer encore; puis elle se déshabilla lentement, sans tenir compte des observations de dame Perrine, qui lui disait à travers la porte : — Tenez, Mimi, cela fait pitié de voir qu'une fille de votre âge, élevée dans une maison comme celle-ci, ait si peu de jugement et de retenue. M. le comte, qui est la bonté même, vous passe toutes ces impertinences et même il s'en amuse; mais à quoi cela vous mènera-t-il? Que diraient les gens du dehors, s'ils vous avaient vue ce soir habillée comme une comédienne? Je vous le dis de bonne amitié, ma pauvre Mimi, vous avez tort de vous abandonner à vos mauvais penchans de malice et d'orgueil; ils vous font commettre des fautes qui retomberont sur vous quelque jour.

La bonne femme continua une demi-heure sur ce ton; de temps en temps elle faisait une petite pause, comme pour attendre l'effet de son discours. Enfin, n'obtenant pas un seul mot et n'entendant plus

aucun mouvement, elle alla regarder par le joint de la porte : Mimi dormait déjà profondément. La robe rose, le bouquet de plumes et le flacon gisaient pêle-mêle devant le lit, et la lampe fumait et pétillait sur la table de nuit. Perrine considéra un instant ce tableau, puis elle s'avança sans bruit, éteignit la lampe, et se retira en murmurant : — C'est inutile; jamais avec la queue d'un corbeau on n'a fait un panache blanc.

Le lendemain, quand Mimi s'éveilla, un rayon de soleil passait à travers ses rideaux, et l'on entendait au dehors le mugissement des bestiaux qui sortaient de l'étable.

La jeune fille comprit qu'il était tard déjà.

— Ah! grand Dieu! fit-elle tout haut et en se levant précipitamment, il est pour le moins neuf heures!...

— Neuf heures trois quarts! lui cria dame Perrine du fond de l'autre chambre. Dépêchez-vous de vous vêtir, on a peut-être besoin de vous là-bas.

— Qui donc? M. le comte? demanda vivement Mimi.

— Point du tout, répondit dame Perrine en se montrant, c'est M^me^ Gervais qui tantôt demandait après vous.

— M^me^ Gervais! elle est ici!

— Oui, ma petite, et M. le chevalier, et mademoiselle aussi. Ils sont tous arrivés ce matin vers sept heures.

— Est-il possible?... je n'ai rien entendu, murmura Mimi.

— Mademoiselle a demandé de vos nouvelles deux ou trois fois, ajouta Perrine; vous devriez descendre.

— Dans un moment, répondit-elle; puis, allant vers la glace, elle se mit à arranger lentement ses cheveux.

— Ah! sournoise, vous aviez écrit en cachette, poursuivit la vieille femme, c'est ce qui fait que M. le chevalier et mademoiselle sont revenus.

— Vous voyez que j'ai eu une bonne idée, répliqua Mimi avec un sourire contraint. A présent, les voilà réunis, et tout est pour le mieux.

— Non pas, non pas, fit dame Perrine entre ses dents; je crois qu'il aurait mieux valu que M. le comte allât à Paris!

— Il fait beau temps aujourd'hui, n'est-ce pas? reprit Mimi avec un soupir.

— Un temps magnifique; le vent a tourné cette nuit. Il a fait une grosse pluie qui a balayé toute la neige; puis le soleil s'est levé, clair comme au mois de mars. Dehors l'air est très doux, et il fera bon se promener sur l'heure de midi. Et tenez, ajouta la vieille femme en regardant par la fenêtre, voilà M. le comte et mademoiselle qui sont déjà dans le jardin.

Elle s'en alla à ces mots. Dès qu'elle fut sortie, Mimi vint regarder à travers les vitres, et elle aperçut dans la grande allée M^lle de Kerbrejean, qui marchait appuyée au bras de son père. A cette vue, une poignante jalousie lui gonfla le cœur, des larmes roulèrent dans ses yeux, et elle murmura avec une amertume profonde : — Le voilà avec sa fille qu'il aime... A présent je vais retourner dans un coin, et personne ne fera plus attention à moi!

Un quart d'heure après, elle descendit. La famille allait se mettre à table. Mimi, entendant parler dans la salle à manger, s'arrêta sur le seuil et jeta un coup d'œil à travers la porte entr'ouverte. Le comte était debout entre sa fille et M^me Gervais, qui étaient assises déjà, et il n'avait pas l'air de se souvenir que la veille c'était Mimi qui se trouvait en face de lui à la place du chevalier. La jeune fille comprit que, si elle ne parvenait pas sur-le-champ à reprendre sa position, elle était reléguée pour toujours à l'office. Elle entra résolument et vint faire ses complimens de bienvenue à Irène. Celle-ci l'embrassa cordialement et lui dit avec effusion : — Tu as bien fait de m'écrire, ma chère Mimi. Nous sommes venus le surprendre, ce méchant père qui ne donnait pas de ses nouvelles... Il m'a dit que tu avais été bien gentille pour lui, et je t'en remercie de tout mon cœur.

La jeune fille fit une nouvelle révérence et resta debout devant la table en regardant le comte. Celui-ci eut un instant d'embarras et d'hésitation, puis il dit, en faisant signe à Nicolas de mettre un couvert à côté du chevalier : — Petite Mimi, allons, placez-vous là.

Elle n'attendit pas une seconde invitation et s'assit triomphante. M^me Gervais et le chevalier firent un mouvement de surprise; Nicolas regarda tout effaré du côté de l'office, où dame Perrine était occupée à compter ses pots de confiture, et la charmante Irène dit avec un sentiment de délicate bonté : — Ce pauvre père! il n'aime pas à dîner seul; par bonheur Mimi lui aura fait compagnie en notre absence.

— Elle est si gaie, si drôlette quand elle veut, reprit le comte en regardant Mimi comme pour l'engager à se départir de l'air sérieux et posé qu'elle avait pris subitement.

Mais elle ne changea pas de contenance et demeura silencieuse tout le temps du déjeuner. Sa curiosité était d'ailleurs fort excitée par le tour qu'avait pris la conversation. Le chevalier parlait à son neveu de l'affection que les dames de Kersalion avaient conçue pour Irène, et il lui faisait entrevoir que désormais les deux familles passeraient ensemble une partie de l'année.

Le comte n'opposait aucune objection à ce projet, mais au fond il n'en était nullement charmé, et l'idée de se retrouver au milieu d'un certain monde l'effarouchait singulièrement. Le chevalier s'en

aperçut, et il se hâta d'ajouter : — Nous serons ici encore plus souvent qu'à Neuilly. Mme de Kersalion est convaincue que ce changement de résidence sera favorable à sa santé; quant à sa fille, elle ne désire qu'une chose, c'est de se réunir pour toujours à Irène. L'affection réciproque, les liens de parenté, les intérêts de famille, ont naturellement amené ces arrangemens que tu approuveras, je n'en doute pas, mon cher Jean.

Celui-ci se contenta de répondre par un signe d'assentiment et dit, en s'adressant à sa fille : — Mlle de Kersalion était fort jolie autrefois; elle te ressemblait un peu.

— Ah! cher papa, vous me flattez! s'écria Irène. Voulez-vous que je vous fasse son portrait? Ma chère Louise est très belle encore : elle a une taille élégante, des yeux charmans et la plus magnifique chevelure blonde. Par malheur elle s'obstine à croire qu'elle a le visage et la tournure d'une vieille demoiselle, et elle s'habille en conséquence : point de fleurs, ni de rubans, ni d'étoffes de couleur claire; toujours des fichus unis, des robes noires ou grises, pas un pauvre petit chiffon rose ou bleu.

— Mais elle doit faire tache dans le monde, observa M. de Kerbrejean.

— Le monde! elle n'y va jamais. Je n'ai pu la décider une seule fois à m'accompagner lorsque mon bon oncle me menait au spectacle ou au bal.

— Mais chez elle?

— Oh! les visites ne l'obligent pas à se mettre en frais de toilette. Ma tante de Kersalion ne quitte presque pas sa chambre. Sans être précisément infirme, elle est d'une santé très délicate; le bruit la fatigue, le monde l'ennuie; depuis longtemps elle ne reçoit personne.

— Et M. le duc de Renoyal? murmura étourdiment Mimi.

— Ah! il a l'honneur d'être connu de vous? fit le chevalier en regardant la fillette à travers ses gros sourcils.

— C'est Nicolas qui nous a parlé de lui, répondit-elle un peu interdite.

— Le duc de Renoyal! je l'ai vu grand comme cela, dit M. de Kerbrejean en mettant sa main à la hauteur de la table; sa mère était une Kersalion. Il doit avoir aujourd'hui vingt-six ou vingt-sept ans. C'était un très joli petit garçon, bien adoré, bien gâté...

— Il se souvient aussi de toi, interrompit le chevalier; quand nous irons à Paris, vous renouvellerez connaissance.

Les voyageurs avaient passé soixante heures en chaise de poste; ils étaient accablés de fatigue. Aussitôt après le déjeuner, Mme Gervais emmena Irène, afin qu'elle prît un peu de repos, et le chevalier monta chez lui pour se mettre au lit pendant quelques heures. Lors-

que Mimi fut seule avec le comte, elle s'écria joyeusement : — Ah! enfin ! nous allons rire un peu !

— Eh ! eh ! je ne demande pas mieux, répliqua-t-il subitement égayé; mais, dites-moi, mignonne, pourquoi donc étiez-vous si sérieuse durant le déjeuner?

— Parce que je voyais du coin de l'œil les gros sourcils froncés de M. le chevalier, répondit-elle effrontément.

— Venez çà, que je vous donne vos étrennes, reprit le comte en tirant de sa poche une de ces boîtes ornées de fines incrustations d'ivoire et d'argent qu'on fabrique à Bombay.

— Des bonbons ! ah ! grand merci ! je les aime beaucoup, s'écria Mimi en ouvrant la boîte. Puis elle ajouta d'un air désappointé : — Ce sont des pièces de vingt francs !

— Rien que cela, simplette ! fit le comte avec un gros rire; soyez tranquille, il y en a assez pour acheter des dragées et autre chose encore.

— Merci, grand merci, monsieur le comte, répéta Mimi en mettant négligemment la boîte dans sa poche.

— Voulez-vous venir vous promener un peu là dehors? reprit M. de Kerbrejean; tantôt je suis sorti et j'ai trouvé qu'il faisait bon au soleil.

— Allons, je le veux bien, répondit gaiement la jeune fille; si le dégel n'avait pas rempli les chemins de boue, nous irions faire un tour jusqu'au village.

— Essayons toujours, répondit le comte en mettant son chapeau.

Ils sortirent ensemble. Mimi n'osa pas prendre le bras du comte, mais elle marcha près de lui en folâtrant et en babillant avec sa verve ordinaire. L'air s'était subitement attiédi, un vent doux et léger séchait la plage, et les bateaux pêcheurs réunis au fond de la baie formaient une escadrille prête à gagner la haute mer.

Mimi s'arrêta en disant : — Est-ce qu'il ne serait pas plus commode et plus agréable de se promener en bateau que de traîner ses souliers à travers les galets et les herbes marines?

— C'est tout à fait mon sentiment, répondit le comte en hélant une barque.

Quelques momens après, ils voguaient sur les flots tranquilles de la baie. Le comte tira sa montre, — Midi trois quarts, dit-il; nous avons le temps d'aller faire un tour en pleine mer. Le voulez-vous, petite Mimi?

— De tout mon cœur, s'écria-t-elle ravie.

Cette proposition venait de lui faire comprendre que le comte n'était pas entièrement absorbé par le bonheur de revoir sa famille, et elle en conclut naturellement qu'il aurait toujours le même besoin

d'être distrait, cajolé et amusé : elle ne se trompait pas, l'habitude était prise déjà, et il était subjugué bien plus encore qu'elle ne pouvait se le figurer.

Bien avant l'heure du dîner, M^lle^ de Kerbrejean et le bon oncle descendirent au salon, pensant y trouver le comte. Ils apprirent, non sans quelque étonnement, qu'il était encore à la promenade avec Mimi.

— Je vais au-devant de lui jusque sur la terrasse, dit Irène en s'enveloppant de sa pelisse; voici la nuit, il ne saurait tarder.

Le chevalier resta seul à tisonner devant le feu. Un instant après, M^me^ Gervais entra. Elle était soucieuse : dame Perrine venait de lui faire part de tout ce qui s'était passé depuis huit jours, et elle avait comme un pressentiment de l'ascendant funeste que Mimi pourrait prendre sur le comte. La chose lui paraissait si grave, qu'elle n'hésita pas à en parler au chevalier; mais celui-ci ne partagea pas ses appréhensions.

— Je connais Jean, lui répondit-il, c'est un pauvre esprit, toujours livré à quelque influence qui le domine à son insu. J'espérais, je l'avoue, que durant ces quatre années il se serait un peu relevé de l'espèce d'affaissement moral où il était tombé; je reconnais que c'était une illusion : il n'y a rien de changé en lui que sa corpulence et la couleur de ses cheveux. Malgré son petit génie et la faiblesse de son caractère, il est incapable de manquer à certains devoirs. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que M^lle^ Mimi lui fasse compagnie tant qu'elle voudra, et même qu'elle le divertisse par ses imaginations folâtres; d'ailleurs tout cela ne saurait durer, je vais m'occuper sérieusement d'établir cette enfant, et, dussé-je doubler la dot que lui donnera l'oncle Tirelon, je viendrai à bout de lui trouver un mari.

Il était presque nuit lorsque le comte rentra au manoir. Irène avait pris son bras, et Mimi les suivait en chantonnant. On fit cercle autour du foyer avant de passer à table, et le chevalier dit à son neveu : — Si tu n'étais pas revenu si tard, nous aurions pu jeter un coup d'œil dans les appartemens, où je veux mettre les ouvriers au plus tôt.

— Quels appartemens? demanda le comte.

— Eh! mais ceux que M^me^ de Kersalion et sa fille occuperont ce printemps. J'avais donné des ordres déjà, et l'on devait se mettre à l'œuvre en notre absence; à présent, tu donneras ton avis, et nous dirigerons ensemble les ouvriers. Il y aura aussi quelques travaux à faire dans le jardin; Irène veut une serre pareille à celle qu'il y avait sous son balcon, à Neuilly.

— Ah! mon oncle, vous ai-je dit cela? s'écria Irène en rougissant, comme si ces paroles eussent renfermé quelque allusion.

— Mon Dieu, non, répliqua le chevalier avec un sourire; mais j'ai deviné... quand nous aurons arrangé ce réduit, tu iras volontiers t'y asseoir avec Louise.

— Avec ma bonne, ma charmante Louise! murmura M^lle de Kerbrejean; ah! que je serai heureuse de la revoir!

Dès le lendemain, le chevalier parcourut le manoir en dressant ses plans, et deux ou trois jours plus tard il commençait à les mettre à exécution : les meilleurs ouvriers qu'il y eût à quelques lieues à la ronde furent mandés, et tandis qu'ils travaillaient à l'intérieur, une escouade de terrassiers bouleversait les jardins.

## XI.

Moins d'une semaine après le retour des Kerbrejean, Célestin Piolot arriva un soir à P..., le bâton du voyageur à la main et le havresac sur le dos. Quoiqu'il fût harassé de fatigue, il passa sans s'arrêter devant son logis et poursuivit son chemin jusqu'à l'endroit où, après avoir tourné un petit promontoire, on découvrait l'anse au fond de laquelle était situé le manoir. Il faisait sombre; le vent soufflait du large, et la mer agitée se brisait contre les rochers avec un bruit rauque et profond. Au premier plan, les sinuosités du rivage et les pentes gazonnées qui dominaient la grève se confondaient dans les ténèbres; par-delà ces lignes confuses, la demeure des Kerbrejean s'élevait comme une masse noire, percée çà et là de points lumineux, et plus loin encore la cime des bois séculaires se découpait nettement sur le ciel parsemé d'étoiles scintillantes. A l'aspect de ce paysage nocturne, Célestin s'arrêta saisi d'une émotion inexprimable; des larmes d'attendrissement et d'amour coulèrent de ses yeux, et il murmura pénétré de joie : — Maintenant, du moins, je pourrai l'apercevoir tous les jours...

Puis, tout haletant et brisé, il s'en revint chez lui. Magui avait déjà verrouillé la porte du vieux logis; en reconnaissant la voix de son jeune maître qui l'appelait après avoir soulevé le heurtoir, elle accourut sa lampe à la main.

— Jésus! s'écria-t-elle, vous voici de retour! Je ne vous attendais pas, savez-vous! C'est égal, vous trouverez le logis bien approprié et toute chose à sa place. Entrez vite; il y a du feu, et, sans aller chez les voisins, j'aurai bien de quoi vous faire souper.

— J'ai surtout besoin de me reposer, répondit Célestin en la suivant d'un pas alourdi.

— Comme vous voilà maigre et écloppé! fit-elle en le considérant. Ah! mon pauvre garçon, est-ce que vous vous seriez comporté comme l'enfant prodigue?

Célestin secoua la tête et répondit en souriant tristement : — Ce ne sont pas les plaisirs qui m'ont mis ainsi.

— Ce n'est pas le travail non plus, répliqua la bonne femme en regardant les mains du jeune ouvrier.

— Ah ! reprit-il après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, j'aime mieux être ici qu'à Paris !

— Je le crois bien ! s'écria la vieille servante. Ici, vous êtes chez vous.

Après un moment de silence, Célestin ajouta, le cœur palpitant et d'une voix tremblante : — Que fait-on par ici ? Avez-vous vu les gens du manoir ?

— Oh ! il y a du nouveau, répondit vivement Magui. D'abord M. le comte est arrivé.

— Ah ! s'écria Célestin, voilà donc pourquoi M^lle^ Irène est revenue !

— Vous savez déjà qu'elle est ici ? dit Magui étonnée.

— Oui, j'ai appris cela vaguement, balbutia le jeune homme; mais vous devez le savoir mieux que moi, si vous avez vu M^lle^ de Kerbrejean.

— Pas plus tard qu'aujourd'hui je l'ai rencontrée à la porte du manoir avec M. le chevalier; ils étaient là surveillant une bande d'ouvriers qui travaillent chez eux.

— Ah ! ah ! ils font donc bâtir ?

— Pas que je sache; mais on fait de grands embellissemens. Les peintres, les vitriers, les menuisiers, remettent tout à neuf. C'est là qu'il y aurait maintenant de la besogne pour un bon ouvrier comme vous !...

Célestin ne releva pas cette insinuation; il s'accouda d'un air rêveur sur la table que Magui venait de pousser devant lui et ne répondit plus que par monosyllabes aux discours de la vieille servante.

Le jour suivant, lorsque le chevalier sortit pour faire sa ronde matinale, il trouva à la porte du manoir Célestin Piolot qui l'attendait. Le jeune ouvrier avait repris la casquette et la blouse, et il portait sous son bras le sac qui renfermait ses outils de serrurier. Malgré une nuit de repos et le déjeuner réconfortant que lui avait donné Magui, il avait encore l'air fatigué, et sa figure hâve semblait accuser de longues privations : la folle passion qui le dévorait avait fait en lui les mêmes ravages que la misère ou les excès. Le chevalier fut touché de compassion à sa vue; il pensa que les ardeurs de la jeunesse l'avaient entraîné et qu'il revenait humilié, meurtri et surtout repentant.

— Bonjour, mon garçon, dit-il en lui tendant la main. Vous avez été à Paris; je vous ai rencontré deux ou trois fois, ce me semble. Ce séjour ne vous a guère réussi, à ce que je vois. Vous avez bien

fait de revenir. Dites-moi ce que vous comptez faire à présent et si je puis vous servir en quelque chose.

— Vous êtes bien bon, monsieur le chevalier, répondit Célestin encouragé par cet accueil bienveillant; on m'a dit que vous faisiez faire de grands embellissemens au manoir, et je viens vous demander du travail.

— Il y en aura pour vous tant que vous voudrez, dit vivement le chevalier; mais avant de vous mettre à l'ouvrage, vous devriez prendre quelques jours de repos pour vous rétablir un peu.

— C'est inutile, monsieur le chevalier; le travail ne me nuira pas, au contraire, répondit Célestin en regardant autour de lui comme pour chercher la place où il allait s'installer.

— Puisque vous avez si bon courage, venez, dit le chevalier en l'emmenant dans une salle transformée en chantier.

A déjeuner, le digne homme ne manqua pas de raconter comment Célestin Piolot s'était présenté devant lui, et la commisération dont il avait été saisi en le revoyant le visage hâve, le corps voûté, l'air maladif et presque nécessiteux.

— Qui sait, dit-il, qui sait où ont passé les vieux écus de cette pauvre Cattel? Son petit-fils ne les a pas trop ménagés peut-être; mais le voilà qui rentre dans la bonne voie : en m'abordant ce matin, il m'a demandé du travail; je lui en ai donné, et il s'est mis sur-le-champ à l'ouvrage.

En entendant ces paroles, Mimi fit un petit éclat de rire et regarda furtivement Irène; celle-ci garda un silence indifférent, et M^me Gervais dit au chevalier : — Ce garçon est habile, dit-on; il fera mieux peut-être que les autres ouvriers, qui ne peuvent parvenir à restaurer les belles serrures du salon.

Le même jour, M^lle de Kerbrejean entra dans la salle où Célestin travaillait avec plusieurs compagnons; elle le salua d'un air de froide bienveillance, comme on salue quelqu'un dont on se souvient à peine et à qui l'on n'a jamais songé, puis elle détourna la tête sans affectation. Le jeune homme s'inclina sans pouvoir proférer un mot et sans oser lever les yeux sur elle. C'était la première fois depuis plusieurs mois qu'il entendait le son de sa voix, qu'il respirait le léger parfum qu'exhalaient ses vêtemens, et les forces de son âme ne suffisaient pas à une telle félicité. Lorsque Irène fut sortie, il s'assit à l'écart, la tête dans ses mains, s'enivrant de ses propres émotions et plongé dans une sorte d'extase.

— Qu'a-t-il donc? fit un de ses camarades en le considérant à la dérobée; est-ce qu'il est malade?

— Eh! non, murmura un autre; il est fatigué et mol au travail.

Dès lors Célestin bénit sa destinée et pria le ciel de prolonger son

bonheur. Pour que ses vœux fussent complétement exaucés, il aurait fallu que toutes les ferrures du manoir se rompissent l'une après l'autre, et il ne l'espérait pas; mais il se flattait que le travail dont il était chargé pourrait durer jusqu'à la fin de l'hiver. Cette époque fut véritablement la plus heureuse de sa vie; la présence d'Irène attendrissait et calmait son âme; lorsqu'il la voyait passer si sereine et si belle, il était tenté de se prosterner et de l'adorer comme une vision céleste; mais aucune manifestation ne trahit ses secrets transports. M^me^ Gervais elle-même, qui d'abord l'observait avec méfiance, avait fini par croire qu'il était guéri de sa folie. Quant à Mimi, elle ne se souciait plus de pénétrer ses sentimens et ne prenait pas même garde à lui. La fillette continuait à environner le comte de ses cajoleries, et elle avait réussi à se mettre sous sa protection immédiate; lorsqu'elle avait à craindre les sévérités de M^me^ Gervais ou les gronderies de dame Perrine, elle se réfugiait près de lui, et de là elle les bravait ouvertement. M. de Kerbrejean n'avait pas repris ses anciennes habitudes : il ne sortait presque jamais du manoir; mais il tenait si peu de place dans son intérieur, qu'on ne s'apercevait pour ainsi dire pas de sa présence. Il se levait tard, fumait le houcca dans son appartement une partie de la journée, et ne se retrouvait guère avec sa famille qu'à l'heure des repas. Après le dîner, il jouait aux dominos avec Mimi, soutenait, non sans effort, un moment de conversation avec le chevalier, parlait affectueusement à sa fille de la pluie et du beau temps, et s'allait coucher au premier coup de dix heures.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi. On était au milieu de février; déjà la température s'était radoucie, et par momens il y avait dans l'air de tièdes bouffées qui faisaient pressentir les brises embaumées du printemps. Les travaux exécutés sous la direction du chevalier marchaient rapidement; déjà les ouvriers avaient mis la dernière main à la serre qu'il faisait construire, et les jardiniers achevaient de la complanter. Les parois étaient tapissées de lierre; une fontaine rustique murmurait dans le fond, au pied d'un rocher dont les anfractuosités étaient remplies de terre végétale. Deux grands magnolias entrecroisaient leurs rameaux au-dessus de la vasque où flottaient des plantes aquatiques, et les violettes commençaient à fleurir au bord du petit sentier qui serpentait autour du rocher. On eût dit un paysage en miniature environné d'une muraille de verre. Le jour même où ces travaux furent terminés, Irène emmena triomphalement son père dans la serre.

— Cher père, lui dit-elle tendrement, nous mettrons ici quelques-uns des arbres que vous avez vus dans vos voyages : ne seriez-vous pas content de vous asseoir avec moi sous une touffe de lataniers et de voir fleurir entre ces rochers quelques-unes des belles plantes de l'Inde?

— Certainement, cela me ferait plaisir, répondit-il en se rangeant pour laisser passer Mimi, qui venait d'un pas nonchalant et sans manifester la moindre curiosité.

La jeune fille jeta un coup d'œil autour d'elle, et dit entre ses dents : — Voilà cette merveille! ce n'est pas là peine d'en parler. Je ne vois rien qu'un peu de verdure au-dessus d'un tas de pierres, dans un endroit qui ressemble tout à fait à une grande lanterne.

Le comte se prit à rire en entendant cette comparaison, et, faisant un signe de tête à Mimi, il murmura : — Elle est amusante, cette petite!

M[lle] de Kerbrejean, subitement attristée, quitta le bras de son père pour aller au-devant du chevalier, qui venait les rejoindre. La présence de ce dernier mettait toujours un terme aux saillies de Mimi; malgré sa hardiesse naturelle, jamais elle n'avait osé se livrer devant lui aux espiégleries qui divertissaient le comte. Quoique celui-ci l'invitât du geste à rester, elle alla s'asseoir en dehors de la serre, les bras croisés sur ses genoux et les pieds au soleil. Un instant après, M. de Kerbrejean vint la trouver. Irène le suivit des yeux, puis elle se tourna vers le chevalier, et lui dit avec un soupir : — Ce pauvre père! il était habitué à une vie active, le repos l'accable; à présent qu'il ne change plus de place, il s'ennuie.

— Tu t'es aperçue de cela? fit le chevalier d'un air pensif.

— Hélas! dès le premier jour. Il nous aime bien, je le sais, mais notre présence ne lui suffit pas; il aurait besoin de quelques distractions. Son humeur n'est point triste naturellement; le babil de Mimi l'amuse, et il n'est content que lorsqu'il la voit bourdonner autour de lui, ce qui prouve qu'il aime le bruit et le mouvement.

Le chevalier réfléchit un peu, puis il dit, subitement décidé : — Je ne vois qu'un moyen de le distraire, c'est de l'emmener à Paris.

— Ah! murmura Irène, partirions-nous bientôt?

— Dans huit jours, au plus tard.

— Si tôt! mon Dieu!

— Quoi! tu voudrais différer? dit le chevalier avec un sourire; je ne m'attendais pas à cela.

— Eh! mon bon oncle, c'est à vous de décider, répondit-elle en rougissant. Je vous obéirai toujours avec joie.

— Tu seras heureuse de revoir ta chère Louise, reprit le chevalier d'un air de bonhomie. Va, mon enfant, va vite dire tout cela à M[me] Gervais.

— Oh! elle aussi sera bien contente, elle m'aime tant! répondit Irène.

Le chevalier se rapprocha de son neveu, et, lui prenant le bras sans affectation, il l'emmena sur la terrasse pour lui faire part de ses projets de voyage. Il s'attendait à quelque difficulté, à quelque

objection; le comte n'en fit aucune; la proposition parut au contraire lui être agréable, et il répondit sans hésiter : — Allons à Paris, j'y consens; ce voyage fera plaisir à tout le monde. Les jeunes filles ne sont jamais si contentes que lorsqu'elles peuvent changer de place.

— Je crois en effet qu'Irène retournera volontiers à Paris, dit gaiement le chevalier.

Il n'y eut pas pour le moment d'autre explication, et, par une sorte d'accord tacite, le soir, à table, il ne fut question de rien en présence de Mimi.

Le lendemain matin, Mme Gervais descendit avant l'heure ordinaire et vint trouver le chevalier, qui était déjà dans le salon.

— Est-ce qu'Irène est souffrante? s'écria-t-il en voyant entrer la gouvernante tout attristée et soucieuse.

— Non, monsieur le chevalier, grâce au ciel, répondit-elle; je viens seulement vous avertir d'une chose qui m'afflige encore plus qu'elle ne m'étonne. Hier soir, en rentrant dans sa chambre, Mimi était toute transportée de joie, et elle a dit à Perrine : — Eh bien! on vous laisse toute seule ici!... nous allons passer les derniers jours du carnaval à Paris.

— Qui donc a parlé de l'emmener? s'écria le chevalier.

— M. le comte, apparemment.

— Nous le ferons renoncer à cette idée; Mlle Mimi restera, je vous le jure.

— Il vaudrait encore mieux qu'elle s'en allât, répondit Mme Gervais. Je crains bien que cette enfant ne vous donne du souci; on ne peut plus la garder ici sans danger.

— Sans danger pour qui? s'écria le chevalier. Est-ce qu'elle filerait quelque amourette avec un de nos ouvriers?

— Plût au ciel! murmura la gouvernante.

— Que soupçonnez-vous donc?

— Je ne soupçonne plus, je vois. — Et, après un moment d'hésitation, elle ajouta : — Je vois la faiblesse de M. le comte.

— Moi aussi, je m'en suis aperçu, répondit tranquillement le chevalier; mais je connais mon neveu : cela ne tire pas à conséquence. Jadis il passait sa vie au café de Neptune, en compagnie de ses amis les douaniers; aujourd'hui il se complaît dans la société de Mlle Mimi; mais qu'il la perde de vue quelques jours, et il ne songera plus à elle....

— Il faudrait d'abord en venir là, murmura Mme Gervais d'un air peu convaincu.

Le chevalier sentit qu'une explication devenait nécessaire, et il monta sur-le-champ chez son neveu. Il trouva celui-ci en pantoufles et en robe de chambre, dissertant avec Nicolas devant une

grande malle qu'il avait fait apporter dans son cabinet de toilette.

— Tu fais déjà tes préparatifs de départ? lui dit le chevalier en entrant; c'est s'y prendre d'avance.

— Je calcule les dimensions de cette malle, répondit-il; assurément elle pourra voyager avec nous.

Le chevalier fit signe à Nicolas de sortir, et reprit en s'asseyant: — Bon Dieu! que veux-tu faire de cette machine-là; c'est à peine si elle pourrait tenir sur l'impériale d'une diligence. — Puis il ajouta avec intention : — Nous irons en poste dans la berline.

— Il n'y a que quatre places, observa le comte.

— Eh bien? fit le chevalier.

— Je ne vois pas qu'il y ait moyen d'aller ainsi?

— Comment! Irène et M^me^ Gervais dans le fond, nous deux sur la banquette de devant.

— Et Mimi? où la mettrons-nous? dit résolument le comte.

— Nous la laisserons où elle est, répliqua le chevalier; tu voulais emmener cette petite? Quelle idée!... cela ne se peut pas.

M. de Kerbrejean hocha la tête de l'air d'un homme qui s'obstine et ne veut pas discuter.

— Cela ne se peut pas, répéta le chevalier.

— Pourquoi donc? s'écria le comte d'un air presque irrité.

— Devrais-tu me le demander? répondit le chevalier en haussant les épaules. M^lle^ Mimi est une petite personne qui n'est pas destinée à rester au milieu de nous; elle serait déplacée dans le monde où nous allons vivre. C'est un tort peut-être de l'avoir admise dans notre intimité, et je trouve qu'il sera bien de profiter de cette occasion pour rompre des habitudes qui ne sauraient durer.

Le comte avait changé de visage à cette espèce de déclaration; évidemment elle l'irritait et l'embarrassait. Au lieu d'y répondre, il dit en se contenant : — Personne ici n'aime cette enfant, je le sais bien; c'est une raison pour que je la protége. Je lui ai promis de la mener à Paris, elle y viendra.

— Vraiment! interrompit le chevalier assez froidement; mais tu as donc perdu l'esprit!... Que feras-tu de cette petite en arrivant chez M^me^ de Kersalion? A quel titre lui sera-t-elle présentée? Quelle figure fera-t-elle dans son salon? et que va-t-on dire quand on entendra annoncer en même temps que la famille Kerbrejean M^lle^ Mimi Tirelon? Un beau nom, ma foi!...

— Elle peut en changer, dit sourdement le comte.

A ce mot, le chevalier regarda son neveu avec une sorte de stupeur; il comprit tout à coup l'empire que Mimi avait pris sur ce pauvre esprit et les conséquences que pourrait avoir cette monstrueuse folie. Il fut près d'éclater; mais, le premier moment passé,

il sut se contenir et dissimuler son indignation, et le comte put croire que, s'il l'avait entendu, il ne l'avait pas compris.

Il y eut un silence; puis le chevalier dit, en changeant brusquement de propos : — J'ai remis d'un jour à l'autre de te faire une communication importante; il s'agit de l'établissement de ta fille.

— Ah! vous avez quelque parti en vue?

— Un grand parti; nous reparlerons de cela bientôt, répondit le chevalier en se levant; à présent, je crois qu'il est temps de marier Irène.

Mme Gervais attendait dans le salon.

— Eh bien? dit-elle en allant au-devant du chevalier.

Le digne chevalier s'assit, encore tout suffoqué d'étonnement et d'indignation : — Vous aviez raison, s'écria-t-il; cette drôlesse a ensorcelé mon neveu.

— C'est sans le vouloir, répondit la gouvernante; elle n'a pas conscience du mal qu'elle fait. L'orgueil, une sorte de jalousie envieuse la dominent; elle a voulu partager avec Irène l'affection de M. le comte, et, sans le savoir, elle a dépassé son but... Soyez assuré qu'elle ne se doute pas des véritables sentimens qu'il a pour elle...

— Cette innocence perverse est pire que le vice! s'écria le chevalier.

— Ainsi M. le comte a déclaré sa volonté? poursuivit Mme Gervais; il veut emmener Mimi à Paris?

Le chevalier fit un signe affirmatif; il n'osa pas répéter à Mme Gervais le mot qui l'avait fait trembler, et dit seulement : — Qui sait maintenant jusqu'où peut aller cette folie?... Le jour où nous en aurions par malheur quelque témoignage évident, j'emmènerais ma nièce, et je ne crois pas que son père osât me la redemander... D'ailleurs, s'il plaît à Dieu! le temps n'est pas éloigné où elle aura un autre protecteur...

Irène entra en ce moment.

— Qu'est-il donc arrivé? dit-elle après avoir embrassé le bon oncle; vous avez un air terrible, et Mme Gervais est toute triste.

— M. le chevalier est contrarié, répondit simplement la gouvernante; ce voyage dont vous avez parlé hier n'aura pas lieu peut-être...

— Tu ne reverras pas encore ta chère Louise, ajouta le chevalier en attirant sa petite-nièce auprès de lui et en la baisant au front.

— C'est un bonheur qui n'est que différé, répondit-elle d'un air de timide regret.

On ne parla plus d'aller passer la fin de l'hiver à Paris, et il n'y eut rien de changé, en apparence, dans la manière d'être des habitans du manoir. Pourtant le contentement et la paix ne régnaient pas dans tous les cœurs : M. de Kerbrejean avait par momens une phy-

sionomie qui trahissait les secrets emportemens d'une passion inassouvie, et le chevalier, qui l'observait avec une colère contenue, s'apercevait qu'il commençait à être très malheureux. Quant à Mimi, elle s'était lassée tout à coup de lui prodiguer ses prévenances et ses cajoleries; soit qu'elle fût certaine de son influence, soit par l'effet d'un simple caprice, elle ne faisait plus aucuns frais pour lui plaire, et une sorte d'apathie avait succédé à sa turbulente gaieté. La seule Irène avait toujours la même douceur enjouée, la même sérénité d'esprit. Elle semblait porter sur son front pur et fier le sceau d'une heureuse destinée, et son aspect commandait irrésistiblement l'admiration, le respect et l'amour.

Le chevalier avait résolu d'éloigner Mimi. M. de Kerbrejean, qui soupçonnait son dessein, ne négligeait aucune occasion de lui faire comprendre qu'il exigeait qu'elle restât. Une sourde irritation régnait entre eux; elle aurait éclaté indubitablement, si la catastrophe la plus imprévue n'eût fait diversion à ces troubles intérieurs et changé subitement la situation.

Un matin, la nouvelle des événemens de février arriva au manoir; un seul journal apportait de vagues détails et faisait pressentir de grands malheurs. Le lendemain, on eut la certitude de tous ces désastres. Le pillage et l'incendie de Neuilly étaient des faits accomplis; d'effroyables excès avaient été commis, et l'on ne savait pas encore le nombre des victimes. Le courrier n'avait apporté aucune lettre des dames de Kersalion, et ce silence paraissait d'un funeste augure. M^lle^ de Kerbrejean était dans les larmes; le chevalier, mortellement inquiet, avait résolu de partir pour Paris, si l'on ne recevait point de nouvelles les jours suivans, et M^me^ Gervais consternée ne savait comment relever le courage d'Irène.

La nouvelle de la révolution avait produit une grande agitation parmi les ouvriers qui travaillaient au manoir. Ils s'étaient dispersés dès le premier jour et ne semblaient pas disposés à reprendre bientôt leur tâche. Jamais le café de Neptune n'avait été visité par des consommateurs aussi nombreux. Déjà les orateurs improvisés péroraient debout sur les tables chancelantes, et du matin au soir les refrains patriotiques retentissaient dans cet abominable bouge.

Dans l'après-midi du troisième jour, Célestin Piolot se présenta au manoir, chamarré de rubans tricolores et un paquet de journaux à la main : il venait offrir sa protection aux Kerbrejean.

— J'ai reçu de bonnes nouvelles, dit-il d'un air important; il y a grande apparence que Ravachon sera envoyé dans le département avec des pouvoirs très étendus.

Malgré ses inquiétudes et la gravité de la situation, le chevalier ne put s'empêcher de sourire.

— Votre ami le poète? s'écria-t-il. Tudieu! quel homme politique nous aurons là!...

— Il écrit aussi bien en prose qu'en vers, répondit sérieusement le jeune homme.

— Oh! je n'en doute pas.

— Avec sa capacité, il ira loin, je le prédis. Dès aujourd'hui sa position est très belle; il a des amis intimes dans le gouvernement. Quand il arrivera, je vous présenterai à lui, si vous le désirez.

— Grand merci, dit le chevalier, je n'ai rien à lui demander. Toute mon ambition se borne à vivre tranquille au milieu de ma famille. Il faut espérer que les gens qui sont, comme nous, en dehors des affaires publiques pourront dormir chez eux en sûreté.

— Le peuple n'abusera pas de sa victoire! répondit emphatiquement Célestin.

Et là-dessus il se retira. En sortant, il aperçut derrière une fenêtre le visage pâle et abattu d'Irène. A cette vue, il tressaillit, et murmura, le cœur gonflé d'orgueil et de joie : — A présent la fraternité n'est plus un vain mot... Les préjugés sont abolis; je suis l'égal des Kerbrejean!...

Ce jour-là même, vers la tombée de la nuit, toute la famille était réunie dans le salon. Irène, Mme Gervais et le chevalier formaient à l'écart un groupe silencieux; le comte, enfoncé dans son fauteuil, semblait dormir les yeux ouverts, et Mimi, assise sur un coussin à l'angle de la cheminée, bâillait derrière un journal qu'elle s'était amusée à plisser en forme d'éventail.

Un violent coup de sonnette interrompit ce silence et fit tressaillir tout le monde. En même temps les chiens aboyèrent avec fureur dans la cour, et la levrette du chevalier sauta par terre en jappant.

— Il y a des étrangers à la grille! s'écria Irène.

M. de Kerbrejean et le chevalier s'étaient levés, et Mimi avait tourné la tête en murmurant : — Bon! voici du monde.

— Les gens n'ouvriront pas sans mon ordre, dit le chevalier. Restez tous; je vais voir ce que c'est. Du temps de la première république, parfois on recevait comme cela des visites auxquelles on ne s'attendait pas.

Il prit son chapeau et sortit. Irène le suivit jusqu'à la porte du manoir. Déjà Nicolas et le vieux jardinier attendaient munis d'une lanterne. Il n'y avait guère qu'une centaine de pas de l'entrée du manoir à la grille. Irène, arrêtée sur le seuil, écouta un moment avec anxiété; puis elle jeta un cri étouffé et rentra dans le salon, les jambes tremblantes, le visage pâle et radieux. Elle s'assit près de Mme Gervais et balbutia, en tâchant de dominer son émotion : — Je ne sais pas,... mais j'ai cru reconnaître... Il me semble que ce sont des amis qui arrivent.

Avant qu'elle se fût autrement expliquée, le chevalier entra donnant le bras à une dame âgée. Derrière lui venaient une autre dame et un jeune homme.

— Ma tante!... ma chère Louise!... s'écria M^lle^ de Kerbrejean.

Toutes trois s'embrassèrent avec des exclamations et des larmes de joie. Tandis qu'elles se livraient à cette première effusion, le chevalier présentait le jeune homme à son neveu en lui disant : — Mon cher Jean, voici M. le duc de Renoyal, que tu ne reconnaîtrais peut-être pas, si je ne le nommais...

M. de Kerbrejean tendit la main au jeune duc, et s'avança pour saluer les dames de Kersalion; puis on s'assit autour du foyer tous ensemble, en s'adressant mutuellement des questions entrecoupées d'exclamations de surprise et de joie. La vieille dame prit la parole pour expliquer ce voyage précipité et cette arrivée inattendue.

— Savez-vous que ma maison de Neuilly doit être en cendres à l'heure qu'il est? dit-elle de sa petite voix dolente et flûtée; quand nous sommes partis, on était en train de brûler le château, et comme nous sommes à si peu de distance, on entendait de chez nous les chants et les cris des pillards et des incendiaires... Je ne veux pas vous parler de ces horreurs; vous en verrez de reste le récit dans les journaux... Je vous dirai seulement qu'à l'aspect de ces bandes déguenillées qui arrivaient de tous côtés avec des fusils, j'ai eu si grand'peur, que je suis sortie de ma chambre... Au premier moment de danger, mon neveu était accouru avec quelques-uns de ses gens, on avait barricadé les portes et braqué des fusils derrière les fenêtres; mais je ne me souciais pas du tout de soutenir un siége... J'ai supplié Gaston de ne pas risquer sa vie pour nous défendre, et de nous emmener tout simplement, si c'était possible. Il me semblait que nous ne pourrions jamais nous en aller trop loin de la capitale du monde civilisé! Louise n'était pas aussi effrayée, elle aurait, je crois, fait bonne contenance devant l'ennemi; mais quand j'ai parlé de nous réfugier en Bretagne, elle a été encore plus pressée que moi de partir. Mon neveu n'a pas hésité à nous accompagner; grâce à lui, nous avons pu traverser ce pays bouleversé. Je vous assure qu'il n'est pas commode de voyager sur le territoire de la république; il nous fallait à chaque instant exhiber des passeports qui n'étaient pas en règle; heureusement les gens chargés de ces formalités ne savaient pas lire, et Gaston parvenait à leur donner des explications qui prouvaient que notre voyage ne mettait pas la patrie en danger. En arrivant à Morlaix, nous n'avons point trouvé de chevaux; il aurait fallu attendre jusqu'à demain peut-être; nous avons préféré laisser là notre chaise de poste et prendre une petite voiture de louage. Cette affreuse machine nous a cahotés jusqu'à un demi-quart de lieue d'ici; mais en prenant le chemin de traverse, nous sommes tombés

dans une ornière dont nous n'avons pu nous tirer. Je me suis bravement décidée à faire le reste de la route à pied, moi qui depuis vingt ans n'ai jamais marché qu'autour de ma chambre! Mais j'étais si heureuse d'arriver que je ne sentais pas la fatigue.

— Chère tante, si nous avions su, nous serions tous allés au-devant de vous, dit Irène en serrant les mains de la vieille dame; mais nous ne nous doutions pas du bonheur qui était près de nous arriver!

— Savez-vous, chère enfant, que nous avons fait de grands projets durant notre voyage? dit alors M$^{lle}$ de Kersalion; mon cousin veut échanger son hôtel du faubourg Saint-Germain contre quelque vieux château au bord de la mer, et ma mère est très décidée à acheter une terre dans ces environs, afin de s'établir pour toujours en Bretagne.

— Qu'est-il besoin de faire toutes ces acquisitions? répliqua gaiement le chevalier; il y a place pour tous ici, et s'il le faut, nous ajouterons une aile au manoir. Mon cher duc, telle est l'hospitalité bretonne; j'espère que vous ne la refuserez pas.

— Je l'accepte d'un cœur plein de reconnaissance, répondit le jeune homme avec émotion.

— Par bonheur, nous avions fait quelques dispositions, continua le chevalier, toujours du même ton enjoué. En attendant qu'on ait bâti l'aile neuve, nos hôtes voudront bien se contenter des appartemens qui viennent d'être restaurés et remeublés. Irène avait comme un pressentiment de ce qui arrive; elle a tant pressé les ouvriers, que tout s'est trouvé prêt comme par enchantement.

— Oui, ma tante, tout était prêt pour vous recevoir, dit Irène en s'asseyant aux pieds de la vieille dame. Vous pourrez monter quand vous voudrez dans votre appartement; Perrine et votre femme de chambre doivent avoir tout disposé chez vous selon vos habitudes: on vous servira comme à Paris.

— Non pas, mignonne, répondit-elle vivement; je ne veux pas me remettre sur ma chaise longue; je dînerai à table avec vous. L'air de ce pays m'a déjà rendu mes forces; je ne sens plus mes maux.

Une heure après, Nicolas ouvrit la porte à deux battans et annonça que le dîner était servi. M. de Kerbrejean s'avança pour donner le bras à la vieille dame, le chevalier emmena de même M$^{lle}$ de Kersalion, et le duc s'approcha d'Irène en lui disant à demi-voix : — Chez ma tante, j'avais l'heureux privilége de vous conduire quelquefois; voulez-vous accepter mon bras comme à Neuilly?

Elle ne répondit que par un timide regard, et, appuyant sa petite main au bras du duc, elle se laissa emmener lentement en écoutant ce qu'il lui disait encore presque à voix basse.

Alors Mimi sortit du coin où on l'avait oubliée. Après avoir hésité un moment, elle passa aussi dans la salle à manger et se glissa der-

rière le comte. Celui-ci se tourna vers elle tandis qu'on prenait place à table, et lui dit avec une expression de regret, de chagrin, de passion contenue : — Vous ne dînez pas avec nous, ma pauvre Mimi... mais ne vous chagrinez pas, cela ne durera pas longtemps, je vous le jure.

M$^{me}$ Gervais avait prévu cette petite complication. Elle attendait dans l'antichambre. — Venez, Mimi, dit-elle en s'approchant de la jeune fille, qui sortait de la salle à manger le visage assombri; venez, on va nous servir chez moi.

— Merci, je n'ai pas faim, répondit-elle sans s'arrêter.

M$^{me}$ Gervais essaya de la retenir; mais elle ne l'écouta pas et franchit rapidement l'escalier comme pour lui échapper. En rentrant dans sa chambre, elle tomba sur un siége et se prit à pleurer avec un transport de dépit et de colère. Jamais son cœur n'avait été si rempli d'amertume, jamais elle n'avait éprouvé un sentiment si profond d'humiliation et de jalousie : elle venait de comprendre que, malgré l'espèce d'ascendant qu'elle avait pris sur le comte, sa position restait tout à fait inférieure, et, chose qui la blessait par-dessus tout, qu'elle n'était rien aux yeux de ces étrangers qui venaient en quelque sorte prendre place dans la famille.

Elle était là depuis deux heures, plongée dans un sombre abattement et ne s'apercevant ni de l'obscurité qui régnait autour d'elle ni du froid qui commençait à la gagner, lorsqu'on frappa un léger coup à la porte; d'abord elle ne répondit pas, pensant que c'était Perrine ou M$^{me}$ Gervais; puis, comme on ouvrait doucement, elle cria, impatientée : — Qui va là?

— C'est moi, Mimi, répondit le comte; où donc êtes-vous, ma pauvre enfant, et que faites-vous ici sans lumière?

— Rien, dit-elle en allant au-devant de lui pour le guider; on n'y voit goutte par ici, n'est-ce pas? mais je vais allumer la bougie.

Le comte frissonna au contact de cette main froide et douce; sa lourde imagination s'émut, et il murmura avec un soupir : — Ah! ma chère Mimi!

— Asseyez-vous là, dit-elle en le poussant à tâtons vers une chaise; ensuite elle alluma les deux bougies qui étaient sur la cheminée.

Le comte s'était un peu remis de son émotion; il rapprocha machinalement sa chaise du foyer, étendit les mains pour se chauffer, quoiqu'il n'y eût pas trace de feu, et dit, sans lever les yeux sur Mimi : — Ah! je me suis bien ennuyé ce soir!

— Vous aviez pourtant belle compagnie, répondit-elle assez froidement; deux grandes dames et un grand seigneur. Vous avez dû les trouver fort aimables?

— Assurément; mais ils ont trop d'esprit pour moi, cela me gêne.

Tenez, petite Mimi, j'aime cent fois mieux être là à vous entendre babiller que d'écouter leur conversation alambiquée.

— Qu'est-ce qu'ils disent donc?

— Que sais-je! ils parlent de tant de choses et changent si souvent de propos, que c'est très difficile à retenir. Je me souviens pourtant que Mlle de Kersalion a parlé de vous.

— De moi! elle m'a donc vue?

— Oui, quand vous sortiez, et elle trouve que vous avez de grands yeux mauresques les plus beaux du monde.

— Et M. le duc?

— Le duc n'a rien dit.

Mimi s'accouda sur la cheminée, et considéra un moment dans la glace ses yeux veloutés, sa petite bouche épanouie et le gracieux contour de son visage, puis elle dit en se penchant vers le comte avec un geste coquet : — Je suis donc jolie?

— Vous êtes belle, s'écria-t-il entraîné, vous êtes belle à rendre fous d'amour tous ceux qui vous verront.

— Vraiment! fit-elle en se redressant d'un air fier et ravi; eh bien! tant mieux!

Le comte vit clairement qu'elle ne l'avait pas compris et qu'elle ne soupçonnait même pas les ardeurs qui le consumaient. Cette conviction refoula l'aveu prêt à lui échapper peut-être; il détourna les yeux, recula sa chaise et dit en maîtrisant son émotion : — Il se fait tard; ces dames s'étaient retirées quand je suis monté; à présent, Irène veille dans la chambre de Mlle de Kersalion, et mon oncle cause avec le duc au coin de son feu. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'aller coucher de ce pas. Bonsoir, ma petite Mimi.

Dame Perrine monta un instant après; elle apportait elle-même le souper sur un plateau. La bonne femme était intérieurement charmée que Mimi eût été remise, comme elle disait, à sa place; mais elle était aussi disposée à faire tout ce qu'elle pourrait pour la consoler de ce revers. — Tenez, mauvaise, lui dit-elle en posant le plateau sur une table; j'étais en peine de vous ce soir, quoique vous ne le méritiez guère. Pourquoi n'avez-vous pas voulu faire compagnie à Mme Gervais?

— Parce que je préférais être seule, répondit brusquement Mimi.

— Est-ce que dorénavant vous comptez vivre enfermée dans votre chambre? reprit la bonne vieille Perrine en haussant les épaules.

— Oh! non pas! répliqua vivement Mimi. Tenez, ajouta-t-elle en élevant les bras et en faisant claquer ses doigts comme si elle jouait des castagnettes, tenez, mon chagrin est passé déjà; je suis contente.

— Alors il vous passe par l'esprit quelque malice! s'écria Perrine.

— Point du tout; je pense à la compagnie qui est arrivée ici ce

soir, et cela me met de bonne humeur. Savez-vous que cette vieille madame est bien drôle avec sa petite taille, sa petite voix et sa petite santé?...

— Vous perdez le respect, mademoiselle Mimi, interrompit Perrine scandalisée.

— Sa fille ne lui ressemble pas, continua imperturbablement Mimi; c'est un autre genre : elle a l'air d'une sauterelle verte avec son cou grêle et sa longue taille menue.

— La figure de M. le duc vous revient sans doute davantage? s'écria Perrine avec intention.

— Je n'ai pas pris garde à lui, répondit hypocritement Mimi.

— Vraiment! fit Perrine d'un air incrédule, vous n'avez pas remarqué que c'est un très bel homme?

Mimi secoua la tête.

— Pourtant vous avez eu tout le temps de le voir, reprit malicieusement la bonne femme. Quand ces dames sont montées chez elles avant le dîner, vous n'avez pas bougé de votre coin; vous étiez là, regardant de tous vos yeux M. le duc; puis, au moment où il sortait pour aller s'habiller, vous vous êtes glissée tout doucement dans l'antichambre afin de vous trouver sur son passage apparemment, et quand il est descendu pour le dîner, vous êtes rentrée sur ses talons...

La fillette haussa les épaules en souriant et s'écria : — Qu'il était bien chaussé, dame Perrine, avec ses bas de soie et ses petits souliers vernis!

## XII.

Dans les familles qui ont conservé leurs traditions et où l'on trouve encore une certaine simplicité de mœurs, le foyer domestique est un centre inaccessible aux influences extérieures. On ressentait à peine chez les Kerbrejean le contre-coup des événemens qui venaient de bouleverser tant d'existences; les habitans du manoir oubliaient dans leur retraite les calamités du temps présent; après le premier mouvement de surprise et de consternation, ils avaient détourné leurs regards de l'orgie politique et s'étaient réfugiés dans le sanctuaire paisible de la vie intime et murée. Leurs hôtes avaient pris place dans ce tranquille intérieur, et chacun s'y était promptement créé des occupations et des habitudes.

Dès le matin, M^me^ de Kersalion faisait transporter son fauteuil de malade sur la terrasse, afin de respirer toute la journée les brises toniques de la mer. Souvent elle disait, avec l'égoïsme mignard d'une femme qui a passé sa vie sur une chaise longue, en proie à toutes les variétés de névralgies qui font la fortune et le désespoir des mé-

decins : — Vraiment, ces messieurs qui voulaient mettre le feu à ma maison m'ont rendu un signalé service; depuis qu'ils m'ont fait si grand'peur, je me porte infiniment mieux.

M. de Renoyal passait une partie de son temps dans la bibliothèque, en compagnie du chevalier, qui s'occupait avec lui d'archéologie. Gaston de Renoyal était un homme élégant et sérieux, assez désabusé pour vivre heureux loin du monde, où il avait eu pourtant une position très haute et très enviée. Sa cousine, la douce et charmante Louise, partageait ses sentimens; elle se trouvait si heureuse, qu'elle bénissait dans son cœur la tempête qui l'avait tout à coup jetée sur cette plage hospitalière.

Lorsque le soleil de mars eut reverdi les champs, et que les violettes et les pervenches commencèrent à pousser le long des sentiers, on fit de longues promenades aux environs du manoir, dans les vallées agrestes, autrefois couvertes de forêts, au fond desquelles les druides célébraient leurs sacrifices. Il y avait, non loin de la mer, dans une lande inculte qu'on appelle encore aujourd'hui *Parc-an-Dolmen*, un de ces monumens du culte druidique dont la vieille terre de Bretagne est couverte. De grandes mousses brunes tapissaient les pierres amoncelées en forme d'autel; un églantier avait poussé entre ces blocs informes, et ses rameaux élégans se balançaient au-dessus de l'espèce de déversoir par lequel s'écoulait le sang des victimes humaines. Les bois profonds qui à une époque reculée environnaient ce lieu sinistre n'existent plus; mais un chêne, unique rejeton de la forêt sacrée, projette encore son ombre sur le dolmen. Les promeneurs s'arrêtaient quelquefois devant ce débris des anciens âges et se reposaient sur l'épais gazon qui croissait à l'entour. Lorsque Irène s'asseyait ainsi au pied du dolmen et rejetait en arrière sa chevelure blonde en relevant son front, où rayonnait une douce et sereine fierté, on eût dit qu'une de ces jeunes druidesses auxquelles les peuples de l'ancienne Armorique attribuaient des dons divins revenait visiter le sanctuaire désert et dévasté de son terrible dieu.

Depuis l'arrivée des nouveaux habitans du manoir, Mimi se tenait à l'écart avec une persévérance obstinée; jamais elle ne paraissait dans le salon, même aux heures où elle était sûre de n'y rencontrer qu'Irène et M^lle de Kersalion causant familièrement, un ouvrage de broderie à la main. Le comte lui-même ne la voyait qu'en passant; elle le fuyait évidemment, ennuyée de sa présence. Pourtant elle ne vivait pas confinée dans sa chambre; comme disait Perrine, on ne pouvait faire un pas dans le manoir sans apercevoir le bout de sa robe, et elle semblait toujours aux aguets dans l'escalier ou dans les corridors. En effet, elle cherchait sans cesse quelqu'un dont la vue

la jetait dans d'inexprimables émotions, et Gaston de Renoyal aurait pu dire qu'il la trouvait à chaque instant sur son passage, tantôt vive, pimpante et souriante, tantôt languissante et triste; mais il ne prenait pas garde à elle et ne se doutait nullement que cette belle jeune fille était éperdûment amoureuse de lui.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi. On était au commencement d'avril, et presque chaque jour les habitans du manoir faisaient de longues excursions à travers la contrée pittoresque qui s'étend de la rade de Morlaix à l'anse de Goulven. Un matin, on décida d'aller visiter les fertiles jardins qui environnent Roscoff; c'était une promenade de deux ou trois lieues. M^me^ de Kersalion et le chevalier montèrent en voiture avec M. de Kerbrejean, tandis que M. de Renoyal, Irène et M^lle^ de Kersalion partaient à cheval et galopaient le long de la grève. Dès qu'ils eurent franchi la grille, Mimi descendit sur la terrasse, et, s'accoudant sur la balustrade de pierre, elle suivit longtemps du regard le cavalier et les deux amazones; puis, lorsque la petite cavalcade eut disparu, elle passa son mouchoir sur ses yeux secs et brûlans, en disant avec une sombre amertume : « Ils sont heureux!... »

Presque au même instant, une voix cria sous la terrasse : — Bonjour, mademoiselle Mimi.

Elle s'avança aussitôt et répondit en saluant de la main : — Bonjour, Célestin Piolot; que faites-vous là-bas? Entrez donc, vous vous reposerez un moment.

Le jeune homme paraissait hésiter.

— Entrez, entrez donc, répéta Mimi, il n'y a personne : ils sont tous à la promenade; si vous étiez venu un moment plus tôt, vous les auriez rencontrés.

Célestin alla passer par la grille, et Mimi vint au-devant de lui.

— Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu, dit-elle en l'emmenant sur la terrasse; est-ce que vous ne viendrez plus travailler au manoir?

— C'est selon, répondit-il évasivement; depuis que Ravachon est arrivé, j'ai toujours été avec lui; nous avons fait une tournée ensemble dans le département, et je ne suis revenu qu'hier soir.

— Il y a encore de l'ouvrage ici pour vous, reprit Mimi en insistant; rien n'est fini, il faut que vous veniez mettre la dernière main à la nouvelle serre...

— Je ne demande pas mieux; mais ce ne sera que dans quelques jours : les affaires publiques passent avant tout.

— Ah! ah! vous êtes donc dans le gouvernement?

— Je lui dois mon concours; Ravachon sera ici demain. Il y a de

grandes questions sur le tapis à cause des élections, et nous viendrons en parler avec les Kerbrejean.

— Eh! eh! vous trouverez belle compagnie au salon, fit Mimi en jetant un coup d'œil sur le costume du jeune homme.

— Vous voulez dire ces dames de Paris et leur cousin? Qu'est-ce que cela me fait! Vous verrez comme je les aborderai : à présent, nous allons de pair avec tout ce beau monde, et même, savez-vous, j'ai le pas sur les Kerbrejean comme premier magistrat municipal : ma nomination est arrivée ce matin, je suis maire de la commune de P...

— Ça ne fera pas beaucoup d'effet sur eux, murmura Mimi.

— Il ne tenait qu'à moi d'avoir une autre position, reprit Célestin Piolot d'un air important : avec les amis que j'ai, on arrive à tout, ils m'auraient envoyé où j'aurais voulu avec une belle place; mais je ne veux pas m'éloigner d'ici.

— Ah! dit Mimi, vous avez toujours la même idée?

Célestin ne prit pas garde à ce mot, et il ajouta en considérant la jeune fille : — Mais parlons un peu de vous, mademoiselle Mimi; je vous trouve fort amaigrie et défaite. Est-ce que vous avez été malade?

— Non, répondit-elle froidement, mais je crois que je me meurs.

— Ah! mon Dieu! et pourquoi? s'écria Célestin Piolot.

— Je me meurs de chagrin, ajouta Mimi, toujours du même ton.

Le jeune homme lui prit la main et la regarda d'un air touché qui semblait solliciter une confidence plus entière; mais elle secoua la tête comme pour lui faire entendre qu'il y avait au fond de son cœur quelque chose qu'elle ne voulait pas dire. Un soupçon traversa l'esprit de Célestin, il se prit à sourire et murmura avec intention : — Il y avait de bien aimables jeunes gens parmi les ouvriers qui travaillaient ici...

— Qu'osez-vous dire là? s'écria Mimi révoltée et en rougissant d'indignation.

— Ne vous offensez pas, répondit Célestin en s'excusant; quand même vous auriez donné votre cœur à l'un de ces braves garçons, cela ne saurait vous faire tort aux yeux de qui que ce soit, une telle inclination ne pouvant avoir d'autre fin que le mariage.

— Je ne me marierai jamais, jamais! interrompit-elle de plus en plus courroucée et humiliée.

— Vous aimez donc quelqu'un que vous ne pouvez pas épouser? répliqua Célestin sans soupçonner la portée de ses paroles.

Mimi trembla de s'être trahie, et elle se hâta d'ajouter : — C'est l'ennui qui me consume; je ne peux plus me souffrir ici.

— Est-il possible? dit Célestin étonné; voilà pourtant bien des années que vous êtes chez les Kerbrejean, et ils vous ont toujours bien traitée : j'en ai été témoin.

— Je ne me plains pas d'eux, répondit Mimi d'un air sombre; mais maudit soit le jour où je suis entrée dans leur maison! Je n'étais pas faite pour y vivre, et, voyez-vous, jamais, jamais je ne m'y suis habituée. Ils eussent mieux fait de me laisser chez votre vieille grand'mère; elle m'aurait mise à la porte, et je serais retournée d'où je venais en gagnant ma vie au hasard. A présent je songe souvent au temps où je m'en allais ainsi avec mon père... mon pauvre père qui m'aimait tant...

Ce souvenir l'attendrit, et les larmes lui vinrent aux yeux. — Vous voyez là-bas ce gazon, ajouta-t-elle en se penchant sur la balustrade; c'est là que mon père s'est assis avec moi pour la dernière fois. Hier, deux pauvres enfans, deux vagabonds, comme on dit, s'étaient arrêtés à la même place, le frère et la sœur, je crois. Le garçon avait une grosse veste avec de gros souliers, et il portait sur son dos une caisse où il y avait une vilaine bête, une marmotte. La petite fille était encore plus mal vêtue que son frère, et elle avait une mauvaise vielle toute démantibulée, avec un paquet de chansons passé dans la ceinture; mais tous deux avaient une bonne figure réjouie, et ils riaient de tout leur cœur parce que la marmotte faisait des gentillesses sur l'herbe. J'ai pleuré en les voyant et j'ai été tentée de les suivre. Oui, si, au lieu de prendre le chemin de Saint-Pol, ils étaient allés du côté de Morlaix, je serais partie avec eux!

— Vous n'aimez donc personne ici? s'écria Célestin d'un air de reproche.

— Non, répondit-elle franchement.

Ce mot révolta le jeune homme et refroidit subitement la sympathie avec laquelle il écoutait les confidences de Mimi. Il laissa aller sa main qu'il tenait encore dans les siennes, et, après un silence, il reprit en tournant les yeux vers le jardin : — Vous dites qu'il y a encore quelque chose à faire dans la serre?

— Venez voir, répondit-elle en se levant.

Elle le conduisit devant le fragile édifice dont les vitrières relevées laissaient apercevoir la fontaine rustique murmurant sous un cintre de verdure et les plantes rares qui commençaient à fleurir au pied des rochers.

— C'est pourtant M^lle^ de Kerbrejean qui a donné le plan de cette petite merveille! s'écria Célestin avec admiration.

— Et vous y avez travaillé d'un grand courage, répliqua Mimi d'un air de sourde raillerie; c'est vous qui avez placé tous ces châssis et ajusté de vos mains toutes ces ferrailles. Certainement vous ne saviez pas pourquoi mademoiselle était si impatiente que vous eussiez fini cette espèce de cage en verre.

Célestin n'entendit pas ces derniers mots. Il était entré dans la

serre et regardait autour de lui avec un sentiment de mélancolique bonheur. En ce moment, il aurait voulu être seul pour se mettre à genoux devant le siége où s'asseyait M[lle] de Kerbrejean, et baiser la trace que ses pieds d'enfant avaient laissée sur le sable. Mimi le considéra un instant; puis, venant à lui et le touchant au bras, elle lui dit à voix basse : — Est-ce que vous êtes toujours amoureux de mademoiselle?

A cette question inattendue, Célestin se troubla et balbutia quelques mots sans suite.

— Vous l'aimez encore, cela se voit, reprit Mimi avec un geste d'amère commisération; eh bien! vous êtes fou et je vous plains... Elle ne vous aimera jamais.

— Jusqu'à présent je n'ai rien espéré, répondit Célestin.

— Et à présent? demanda Mimi.

— A présent, qui sait? répondit Célestin avec une naïve présomption.

Mimi haussa les épaules avec une espèce d'éclat de rire, et, regardant le jeune ouvrier en face, comme pour voir l'effet du coup qu'elle allait porter, elle lui dit : — Vous vous flattez que son cœur n'est à personne? Eh bien! détrompez-vous : elle aime M. de Renoyal.

Célestin pâlit et baissa la tête sur ses mains sans proférer un mot.

— Elle l'aimait déjà à Paris, continua impitoyablement Mimi. C'est M[lle] de Kersalion qui est sa confidente. J'ai écouté aux portes et j'ai entendu. Savez-vous pourquoi elle a fait arranger ainsi cette serre? Parce que c'est dans un endroit tout semblable qu'elle a vu pour la première fois M. de Renoyal. Quand elle venait toute seule ici, c'était pour songer à lui, et elle se complaisait tant dans ce souvenir, qu'elle restait là des journées entières...

— Et il l'aime aussi? interrompit Célestin.

Mimi secoua la tête et répondit avec conviction : — Non, il n'aime personne.

Les préoccupations du moment avaient distrait jusqu'à un certain point le jeune homme de sa passion; mais elle se réveilla plus ardente à cette révélation inattendue. Il éprouva un effroyable transport de jalousie en songeant à ce rival indifférent qui n'avait eu qu'à se montrer pour gagner le cœur d'Irène, et une envieuse haine l'anima contre lui; mais c'était un de ces hommes dont la tête est remplie d'illusions tenaces, et il ne renonça pas aux vagues espérances que le dernier cataclysme politique avait fait naître en lui.

— Eh bien! reprit Mimi après un long silence, avez-vous toujours l'idée de rester ici?

— Oui, répondit-il sans hésiter.

— Alors vous avez un espoir?

— Oui, tant qu'elle n'est pas mariée.

Un moment après, le jeune ouvrier se retira, et Mimi passa le reste de la journée à marcher le long de la terrasse les yeux tournés vers le chemin. Elle était encore là le soir lorsque les promeneurs rentrèrent, et le comte l'aperçut en passant, quoiqu'elle se fût précipitamment retirée derrière une charmille. Depuis deux jours, il ne l'avait pas vue, car elle ne se souciait plus de lui plaire et de l'amuser, et elle le fuyait, lasse du rôle qu'elle s'était imposé vis-à-vis de lui.

Le jour tombait; les fenêtres du manoir s'illuminèrent l'une après l'autre; on voyait de grandes ombres s'allonger sur les rideaux transparens; les sonnettes résonnaient au fond des corridors; les gens allaient et venaient pour le service, et l'on entendait de tous côtés ce léger tumulte qui, dans les maisons nombreuses, précède l'heure du dîner. Mimi s'approcha d'une des fenêtres du rez-de-chaussée, et, collant son visage contre la persienne, elle regarda ce qui se passait dans le salon. M. de Renoyal, habillé déjà pour le dîner, était seul et debout devant la cheminée; son profil élégant se dessinait sur le fond obscur des lambris, et il semblait considérer avec une admiration mélancolique le tableau qui représentait la comtesse et ses enfans.

— Qu'il est fier! qu'il est beau! murmura Mimi avec un tressaillement de cœur inexprimable; que je l'aime, mon Dieu!

Presque au même instant la porte s'ouvrit, et M^lle^ de Kerbrejean parut souriante et belle comme un ange, avec sa robe de mousseline blanche et ses nœuds de rubans dans les cheveux; elle rougit en s'apercevant que le duc était seul, et s'arrêta comme embarrassée de ce tête-à-tête. Alors M. de Renoyal s'approcha d'elle avec un geste respectueux, la conduisit à sa place, et passa aussitôt dans l'appartement de M^lle^ de Kersalion, qui était contigu au salon. Cette petite scène n'avait duré qu'une minute; mais, dans un si court espace de temps, Mimi avait éprouvé toutes les alternatives dont les âmes fougueuses comme la sienne sont susceptibles; la violence de son émotion faisait bouillonner son sang et fléchir ses genoux. Lorsqu'elle vit que M. de Renoyal se retirait, elle murmura avec une joie indicible et une expression de triomphe : — Non, il ne l'aime pas!...

Quelques momens après, tout le monde entra à la fois dans le salon, et presque aussitôt l'on passa à table. Mimi se rassit alors contre la charmille sans songer que la nuit était venue et qu'il était temps de rentrer. Il faisait sombre autour d'elle sous les arbres qui déjà s'étaient couverts d'un léger feuillage; mais la lune se levait à l'horizon et éclairait en plein le banc sur lequel Mimi était comme affaissée. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était là, lorsque M. de Kerbrejean parut tout à coup devant elle en disant : — Ma pauvre

Mimi, que faites-vous donc ici ? je viens de vous chercher partout dans le manoir.

Elle releva brusquement la tête, et s'écria étonnée : — C'est vous, monsieur le comte? Vous ne vous êtes donc pas mis à table?

— Non, répondit-il; j'ai prétexté la fatigue de notre promenade à Roscoff pour me retirer, et l'on me croit dans ma chambre... J'ai fait cela, parce que je voulais profiter de ce moment pour vous parler...

Mimi se releva à demi comme pour le suivre.

— Non, non, reprit-il, restez ici; nous ne serions peut-être pas seuls là haut, et j'ai à vous dire des choses que personne autre que vous ne doit entendre... Ah! ma chère Mimi, voilà un mois passé que vous ne savez plus que devenir ni moi non plus; mais cela va changer enfin...

— Est-ce que quelqu'un doit partir? interrompit-elle frappée d'une vague inquiétude.

— Oui, nous deux, répondit-il.

— Vous voulez partir et m'emmener? s'écria-t-elle avec un geste de refus involontaire.

Il crut comprendre qu'elle se faisait un scrupule de s'en aller seule avec lui, et il se hâta d'ajouter : — Vous ne savez pas, Mimi, tout ce que je veux faire pour vous... Allez! vous serez heureuse, je vous le promets...

Elle le regarda interdite, en faisant dans son esprit de folles suppositions, qui certes n'approchaient pas de la vérité; un moment elle se figura qu'il allait lui déclarer qu'il l'adoptait et qu'elle serait aussi sa fille. A cette pensée, elle tressaillit d'une joie triomphante, et elle se baissa pour effleurer de ses lèvres la main du comte.

— Oh! Mimi, ma belle Mimi! fit celui-ci avec un mouvement passionné; — puis il recula jusqu'à l'autre extrémité du banc et reprit d'un ton plus calme : — Je ne déclarerai mes intentions qu'au dernier moment, quand tout sera prêt pour notre départ. Auparavant il va se passer ici un grand événement : je marie ma fille.

— Ah! tant mieux! s'écria Mimi, et c'est bientôt?...

— Oui, bientôt, répondit le comte d'un air de satisfaction; dans quinze jours, Irène de Kerbrejean s'appellera madame la duchesse de Renoyal.

— Ah! c'est lui qu'elle épouse!... dit Mimi d'une voix étranglée.

— Elle restera ici, heureuse avec le mari qu'elle a choisi, poursuivit le comte; elle vivra au milieu d'une famille qui l'aime. Moi, je m'en irai et je n'aurai que vous, Mimi; mais je ne regretterai rien. Me comprenez-vous à présent?

Elle ne répondit pas; c'était à peine si elle l'avait entendu.

— Mimi, reprit le comte en lui prenant la main, dans quelques se-

maines vous serez ma femme, vous serez la comtesse de Kerbrejean....

— Moi, votre femme! s'écria-t-elle avec une espèce d'éclat de rire insultant; je ne veux pas!

La possibilité d'un tel refus ne s'était pas présentée à l'esprit du comte, et il regarda Mimi d'un air stupéfait.

— Non! reprit-elle énergiquement, je ne veux pas épouser un homme de votre âge.

Elle se leva à ces mots et s'éloigna précipitamment. Le comte ne songea pas à la retenir; il était comme pétrifié d'étonnement et de confusion. L'espèce d'outrage qu'il venait de recevoir en face avait subitement calmé les effervescences de son imagination. Il se prit à réfléchir et à former des résolutions sensées. Par momens, certains retours le troublaient encore; mais sa faiblesse n'alla pas jusqu'à chercher Mimi pour lui adresser des reproches ou des supplications. Il remonta courageusement chez lui et ne sortit plus de sa chambre. Pourtant, lorsque Perrine vint, comme de coutume, lui donner le bonsoir en faisant sa ronde, il la retint, et, après quelques questions insignifiantes, il lui demanda en soupirant ce que faisait Mimi.

— Elle vient de se coucher sans souper, répondit la bonne femme. Depuis quelque temps, elle est d'une humeur de plus en plus farouche et extravagante. Certainement elle a dans l'esprit quelque chose qui la tourmente grandement...

— Avez-vous deviné ce que c'est? interrompit le comte.

— Peut-être bien, répondit dame Perrine en clignant les yeux. Aujourd'hui elle a passé plus d'une heure dans la serre, en tête à tête avec Célestin Piolot.

— Cette drôlesse! s'écria M. de Kerbrejean avec une sourde colère; mais ce premier mouvement s'évanouit à l'instant, et il ajouta comme en se parlant à lui-même : — Il aurait fallu savoir cela plus tôt!...

Mimi s'était en effet retirée dans sa chambre; mais, au lieu de se coucher, elle avait fait sans bruit ses préparatifs de départ. Vers une heure après minuit, lorsqu'elle comprit que tout le monde dormait dans le manoir, elle descendit à tâtons, ouvrit doucement les portes, et franchit sans peine, en faisant un détour, les limites du domaine des Kerbrejean. Lorsqu'elle eut atteint la grève, elle se retourna une dernière fois vers le manoir, et murmura avec une imprécation : — Je m'en irais au bout du monde pour ne pas voir leur bonheur!...

Il faisait une belle nuit de printemps claire et sereine; la lune à son déclin répandait sur les flots assoupis sa lumière bleuâtre, et aucun autre bruit que le murmure égal des vagues ne troublait le silence universel. Mimi marchait d'un pas rapide sans jeter les yeux sur ce paisible tableau. Quand elle fut devant le logis de Célestin Piolot, elle frappa à la fenêtre derrière laquelle rayonnait la clarté

d'une lampe. Le jeune homme était encore levé, et il ouvrit aussitôt le volet.

— C'est vous ! ici, à cette heure ! s'écria-t-il en voyant Mimi enveloppée dans son châle, un petit paquet au bras et sa capote de paille posée en l'air sur son chignon.

— Je pars, répondit-elle avec beaucoup de sang-froid; ces enfans dont je vous ai parlé doivent être encore à Saint-Pol; je vais tâcher de les rejoindre.

— Et où irez-vous ensuite ?

— A la grâce de Dieu, devant moi, comme autrefois, quand j'étais petite.

— Quelle folie ! s'écria Célestin ; une fille de votre âge ne peut pas voyager ainsi ! et puis que ferez-vous ? comment gagnerez-vous votre vie ?...

Elle entr'ouvrit son châle et lui montra suspendu à son côté le rouleau de fer-blanc qui contenait ses papiers, et son tambour de basque, qu'elle portait sous le bras.

— Oui, je m'en vais, dit-elle avec résolution, et je vous conseille de faire comme moi : mademoiselle épouse dans quelques jours M. de Renoyal.

Célestin s'appuya aux barreaux de la fenêtre comme un homme qui sent tout à coup le sol manquer sous ses pieds, et dont le cerveau est comme frappé de vertige; puis il murmura d'une voix étouffée : — Est-ce bien vrai ce que vous dites là ?...

— Vous le verrez, puisque c'est devant vous qu'ils se marieront, répliqua Mimi ; n'êtes-vous pas le maire de P.....

— Je donnerai ma démission, s'écria Célestin, et, vous avez raison, je m'en irai ! Tous mes liens sont rompus... je me dévoue à ma patrie... J'irai retrouver Ravachon.

— Adieu, reprit-elle en croisant son châle. Si l'on me cherche demain, dites que je suis partie et que je ne reviendrai plus.

Ce fut ainsi que la fille du saltimbanque quitta le manoir. Le lendemain, lorsqu'on apprit son départ, Irène pleura beaucoup, M. de Kerbrejean s'étonna, et le chevalier fit courir après elle pour lui envoyer de l'argent. Le digne homme s'inquiétait de ce qu'elle était partie avec un si léger bagage, et il demanda à Perrine, qui était occupée à ranger la chambre de la fugitive, si elle avait pris du moins ses meilleurs effets.

— Point du tout, monsieur, répondit la vieille femme de chambre en ouvrant l'un après l'autre les tiroirs; tout son petit trousseau est en place; elle n'a rien emporté qu'un bouquet de plumes et sa belle robe de soie rose à fleurs d'argent. Allez ! c'est une vraie bohémienne.

M^me^ CHARLES REYBAUD.

# REMBRANDT

## SA VIE ET SES ŒUVRES.

---

Rembrandt, né en 1606 à Leyerdorp, était le fils d'un meunier nommé Gerretsz. Comme son père avait amassé par son travail une certaine aisance, Rembrandt fut destiné à l'étude des lettres. Peut-être le meunier rêvait-il pour son fils la gloire du barreau ou la dignité de magistrat. Ce que nous savons d'une manière positive, c'est que Rembrandt, dès qu'il eut entre les mains une grammaire latine, manifesta son aversion pour ce genre d'étude. Au lieu d'apprendre docilement les déclinaisons et les conjugaisons, il s'occupait à dessiner tout ce qu'il voyait, depuis la tête du professeur jusqu'aux bancs de la classe. Quand il s'agissait de réciter sa leçon, il restait court, et son maître, pour punir sa paresse, le condamnait à étudier tandis que ses camarades allaient jouer. Comme la peinture, dans les premières années du XVII$^e$ siècle, jouissait en Hollande d'une grande faveur, le meunier Gerretsz ne se fit pas longtemps prier pour renoncer à ses premières espérances. Voyant que son fils témoignait du dégoût pour l'étude des lettres latines, il ne s'obstina pas dans l'ambition qu'il avait conçue, et ne songea qu'au bonheur de son enfant. Il avait trouvé dans son moulin une sorte de richesse : pourquoi son fils, dans la pratique de la peinture, n'aurait-il pas une chance égale? Gerretsz eut bientôt pris son parti. Il y avait alors à Leyde, c'est-à-dire à quelques lieues de son moulin, un peintre dont le nom serait aujourd'hui complétement oublié, s'il n'était associé dans l'histoire au nom de Rembrandt : ce peintre s'appelait Swanenburg. Gerretsz résolut de lui confier son fils.

Dès les premiers jours, le fils du meunier montra les plus heureuses dispositions. Son intelligence rétive, si obstinément fermée lorsqu'il s'agissait d'étudier la grammaire latine, s'ouvrit rapidement pour recueillir les leçons de Swanenburg. Il copiait avec une fidélité surprenante et très rapidement les modèles que son maître lui fournissait. Il possédait une aptitude si merveilleuse pour l'imitation, qu'au bout de quelques mois Swanenburg n'avait plus rien à lui enseigner et le confessait franchement. Le meunier, fier et joyeux des progrès de son fils, ne perdit pas un instant et s'enquit d'un maître plus habile. Après avoir quitté Swanenburg, Rembrandt étudia tour à tour chez Lastman et Pinas. Les ouvrages qui nous restent de ces deux maîtres se recommandent par l'exactitude des détails, mais n'offrent pas un grand charme. Quand on les compare aux ouvrages de leur élève, on voit qu'ils n'ont pu lui enseigner que la pratique matérielle du métier; quant à l'art de concevoir un sujet, de grouper les personnages, de concentrer l'attention, ce n'est pas dans leurs leçons que Rembrandt l'a puisé. Toutefois, bien qu'il pressentît sans doute l'insuffisance de leur savoir, il se montra docile et assidu, comme s'il eût espéré la révélation de secrets importans. Rembrandt copiait Lastman et Pinas comme il avait copié Swanenburg. Malgré la confiance que lui inspirait son génie précoce, il ne dédaignait pas leur expérience. S'il devinait sa supériorité, il mettait à profit leurs conseils. Animé du désir, soutenu par l'espérance de les surpasser, il suivait fidèlement la voie qu'ils lui indiquaient; il avait pour eux la même déférence que Raphaël pour le Pérugin.

Cependant Lastman et Pinas devaient s'avouer vaincus au bout de quelques années, et s'ils ne confessaient pas leur défaite aussi franchement que Swanenburg, ils n'essayaient pas de cacher leur admiration pour les ouvrages de leur élève. Satisfaits de la réputation dont ils jouissaient, ils surent fermer leur cœur au démon de la jalousie. En sortant de leur atelier, Rembrandt ne devait plus avoir d'autre maître que la nature. Il le comprit et revint au moulin de son père. L'imitation avait pour lui tant d'attrait, lui offrait un intérêt si puissant, qu'il n'éprouvait pas le besoin de renouveler souvent le sujet de ses études. Un arbre contemplé attentivement aux différentes heures de la journée, éclairé à demi par l'aube naissante, inondé de lumière à midi, doré à la fin du jour par les derniers rayons du soleil couchant, suffisait pour occuper toutes ses facultés. Toutes les faces de la réalité lui étaient bonnes, parce qu'elles avaient toutes quelque chose à lui apprendre. Il serait temps de faire un choix quand il saurait ce qu'il voulait savoir : aussi ne se pressait-il pas de quitter le moulin de son père. Tous les jeux de la lumière trouvaient en lui un observateur attentif et passionné. Comme s'il eût pressenti qu'il ne

devait pas essayer de lutter avec l'Italie pour la pureté des lignes, pour l'élégance des contours, pour la noblesse de l'expression, il s'attachait sans relâche à saisir, à fixer sur la toile les accidens les plus fugitifs; il épiait, il guettait la lumière, il la suivait jusque dans ses dernières dégradations. Je ne m'étonne pas qu'il ait trouvé plus tard dans cet agent mystérieux de si puissantes ressources; il avait compris de bonne heure qu'il devait chercher dans l'emploi de la lumière une voie nouvelle, une voie inattendue; son espérance s'est pleinement réalisée.

On se tromperait pourtant si l'on rangeait Rembrandt parmi les imitateurs naïfs de la nature. Ce fils de meunier qui ne voulait pas entendre parler de la grammaire latine, qui se trouvait heureux dans le moulin de son père et passait des journées entières à étudier, à copier l'ombre d'une branche sur un ruisseau, n'était rien moins que naïf; il savait bien qu'il ne lui était pas donné de lutter avec la nature. Si la ligne et la forme se laissent aborder, la lumière défie l'imitation. Aussi résolut-il bientôt de tourner la difficulté en éclairant les objets d'une manière toute personnelle, et en effet toutes ses œuvres se distinguent par une distribution de lumière qui n'appartient qu'à lui; il ne s'est pas contenté de représenter ce qu'il voyait, ou plutôt il n'a pas essayé de le représenter. Désespérant de reproduire sur la toile ce que ses yeux avaient aperçu, il s'est décidé à ne plus voir, à ne plus regarder que ce qu'il pouvait montrer. Il a mesuré avec une précision mathématique la quantité de lumière qu'il pouvait soumettre à sa puissance, et n'a jamais franchi la limite qu'il avait marquée.

Rien au monde n'est moins neuf qu'un pareil procédé; pour le concevoir et pour l'appliquer, il faut avoir longtemps étudié la nature sans parti pris, sans arrière-pensée, sans doctrine exclusive, en dehors de toutes les traditions d'écoles. Or c'est précisément par cette épreuve laborieuse que Rembrandt se préparait à fonder la méthode qui lui appartient, et, je pourrais ajouter, dont il a emporté le secret, car les plus habiles ont échoué lorsqu'ils ont voulu marcher sur ses traces. Pour la découverte et l'application du procédé que j'ai tâché de formuler, les études faites au moulin de Leyerdorp valaient mieux que les leçons de Lastman et de Pinas. Le maître le plus habile n'en dit pas autant que l'observation personnelle. Il y a des ruses que l'atelier n'enseignera jamais et que l'esprit conçoit en présence de la nature. Au moulin de Leyerdorp, Rembrandt n'avait à se préoccuper d'aucune manière, d'aucune tradition; il copiait de son mieux ce qu'il voyait, et quand, après des efforts multipliés pour imiter ce qu'il avait devant lui, il comprit toute son impuissance, il abandonna l'imitation pour l'interprétation. Sans prendre le temps

d'analyser la marche de sa pensée, il renonça au but qu'il s'était proposé d'abord et qu'il ne pouvait atteindre, et se donna une tâche plus modeste, quoique bien difficile encore. Il est probable qu'il fût arrivé plus lentement à la découverte de son procédé, s'il eût prolongé son séjour dans les ateliers de Lastman et de Pinas. Pour mesurer ses facultés, pour déterminer les ressources de son art, il valait mieux qu'il fût livré à lui-même et n'eût d'autre interlocuteur que la nature. Ses maîtres lui avaient appris tout ce qu'ils pouvaient lui apprendre, la composition des couleurs et le maniement du pinceau; la nature seule devait lui enseigner où commence, où finit le domaine de l'art. C'est en parcourant la campagne, c'est en observant tour à tour l'ombre du feutre sur le front d'un paysan ou l'image brisée d'un chêne dans l'eau courante, qu'il a conçu nettement toute la stérilité de l'imitation pure, de l'imitation littérale, toute la puissance, toute la fécondité de l'interprétation appuyée sur de solides études. La solitude était pour lui pleine de leçons qu'il eût vainement cherchées dans l'atelier des maîtres les plus savans.

Cependant, parmi les amis de son père, il se trouvait plus d'un amateur éclairé. Une composition du jeune Rembrandt ayant éveillé leur attention d'une manière toute particulière, ils lui conseillèrent de la porter à La Haye. C'était là seulement qu'elle serait dignement appréciée. Ils lui donnèrent le nom et l'adresse d'un connaisseur qui ne pouvait manquer d'acheter son tableau, et Rembrandt partit plein d'espérance. Parfaitement accueilli par le Mécène qui lui avait été indiqué, il savourait avidement les louanges qui lui étaient prodiguées. Quel ne fut pas son étonnement, lorsque son nouvel ami lui offrit cent florins en échange de son œuvre! Rembrandt n'avait jamais vu une somme pareille. Pour qu'un tel trésor lui fût offert, il fallait de toute nécessité que son tableau se recommandât par une valeur réelle. Aussi, à dater de ce jour, Rembrandt conçut de lui-même une très haute opinion; il n'y avait en effet, dans le bonheur qui lui arrivait, ni prestige de renommée, ni piége tendu par une louange anticipée. Il était venu à La Haye inconnu; il lui avait suffi de montrer son tableau pour tirer de la poche d'un amateur une somme de cent florins. Il pouvait donc sans présomption croire qu'il possédait dans son talent un instrument et un gage de fortune. Il avait fait à pied le voyage de Leyde à La Haye; pour revenir plus vite au moulin de son père et lui montrer sans tarder le trésor qu'il ne devait qu'à lui-même, il prit le chariot de poste. Les biographes racontent que le chariot s'étant arrêté pour la dînée, tous les voyageurs descendirent, à l'exception de Rembrandt, à qui peut-être la joie avait ôté l'appétit; et comme le garçon d'auberge, en donnant l'avoine aux chevaux, avait négligé de les dételer et de les attacher,

ceux-ci, leur repas achevé, partirent dans la direction de Leyde, n'emmenant que Rembrandt. Quand le jeune peintre eut étalé devant son père les cent florins qu'il venait de recevoir, le meunier ouvrit de grands yeux et s'applaudit d'avoir cédé à temps aux instincts de son fils. Il se sut bon gré de n'avoir pas persisté à vouloir faire de lui un savant.

Si je raconte avec tant de détails cette première aubaine de Rembrandt, c'est qu'elle exerça sur sa destinée une action décisive. D'après le témoignage de ses contemporains, son premier voyage à La Haye éveilla en lui une passion nouvelle qui n'a rien à démêler avec l'art et qui ne devait plus sommeiller un seul jour : dès qu'il eut compté cent florins, il devint avare. Que voyait-il dans l'or? Il est assez difficile de le dire. L'or ne représentait pas pour lui toutes les jouissances qui peuvent s'acheter, car au temps de sa plus grande richesse, il n'a jamais changé la première simplicité de ses habitudes. Ni ses vêtemens ni sa table ne révélaient son opulence. Il est donc permis de croire que l'or avait pour lui une autre signification. Peut-être n'y voyait-il que le témoignage irrécusable de l'estime accordée à son talent. Quelle que soit la valeur de cette dernière conjecture, il est hors de doute que la vie de Rembrandt s'est partagée entre deux passions, celle de l'art et celle de l'or, et pour être juste, nous ajouterons que la première de ces deux passions, sans le secours de la seconde, n'eût peut-être pas suffi pour enfanter les œuvres si nombreuses, si variées, qui nous étonnent chaque jour par un charme nouveau. Épris de l'amour unique de l'art, il n'eût pas songé à multiplier les formes de sa pensée, et comme sa pensée ne le portait pas vers l'élégance et la pureté des lignes, ses loisirs, ses tâtonnemens, fussent demeurés sans profit pour nous; aiguillonné par l'amour de l'or, il n'a pas perdu un seul jour. Tout ce qu'il a vu, il a voulu le rendre; tout ce qu'il a tenté d'exprimer s'est révélé à nous avec une pleine évidence. Avons-nous donc le droit de nous plaindre? Affranchi de l'avarice, eût-il produit, outre des tableaux dont le nombre n'est pas connu, trois cent soixante-seize eaux-fortes qui, avec les variantes, s'élèvent à six cent quatre-vingt-sept? Il est au moins permis d'en douter. J'insiste d'autant plus volontiers sur cette considération, que, dans l'œuvre de Rembrandt, rien n'indique la précipitation ou la négligence. Il a multiplié ses productions pour multiplier ses profits; mais il ne lui est pas arrivé une seule fois d'abandonner son travail avant d'avoir réalisé sa pensée. S'il a su tirer parti de son talent comme un négociant très habile, rendons-lui cette justice, qu'il a toujours poursuivi l'accomplissement de sa volonté comme un artiste désintéressé qui tient avant tout à se contenter lui-même.

Si l'avarice lui eût inspiré dans sa vie une seule mauvaise action, je condamnerais en lui comme en tout autre une passion qui se concilie difficilement avec les sentimens élevés; mais comme elle n'a jamais attiédi dans son âme la passion du beau tel qu'il le comprenait, loin de la condamner, j'y applaudis. Quelle que fût la fécondité naturelle de son esprit, il est à peu près certain que, s'il n'eût pas été dévoré de l'amour de l'or, nous posséderions à peine la moitié de son œuvre. Il aurait eu beau ressasser vingt fois sa pensée, il n'eût jamais rencontré l'élévation, la pureté familières à Rome et à Florence. Il était dans sa nature de produire promptement; eh bien! cette heureuse faculté, abandonnée à elle-même, n'eût pas porté tous ses fruits : l'amour de l'or en a doublé la puissance, en obligeant Rembrandt à l'appliquer plus souvent. Les esprits inattentifs m'accuseront d'avoir entrepris l'apologie de l'avarice; je ne perds pas mon temps à leur répondre. Quant à ceux qui ont suivi pas à pas le développement de ma pensée, ils ne se méprendront pas sur mon intention, et leur approbation me suffit. Si l'avarice eût dominé chez Rembrandt l'amour de l'art, comme cela est arrivé plusieurs fois, l'avarice eût été un malheur. Servant d'aiguillon au travail sans jamais le hâter, c'est presque un surcroît de génie.

Le mariage de Rembrandt suffirait seul à nous prouver que l'avarice n'avait pas envahi son âme tout entière. Fêté, recherché comme il l'était, il lui eût été facile, à coup sûr, de faire un riche mariage, et pourtant il choisit pour compagne une paysanne du village de Ransdorp, dans la province de Waterland, une fille qui n'avait d'autre fortune que sa jeunesse et sa beauté. Certes, si Rembrandt n'eût écouté que le démon de l'avarice, il n'aurait jamais pris une telle détermination. Riche déjà du fruit de son travail, il pouvait doubler sa richesse en se mariant, et pourtant il n'en fit rien. Il faut donc croire que l'or gagné par son burin ou son pinceau avait pour lui un prix particulier, et qu'il trouvait dans les florins dont on couvrait ses gravures un charme qu'il n'eût pas trouvé dans la dot la plus opulente. A peine marié, il s'empressa de reproduire sa jeune femme dans tout l'éclat de sa fraîcheur et de sa beauté. D'ailleurs il ne changea rien à sa manière de vivre : toujours même simplicité, poussée souvent jusqu'à la parcimonie. La seule dépense inutile qu'il se permît, c'était la toilette de sa femme, car il aimait à la voir parée; mais il n'oubliait jamais son origine villageoise, et voulait que la paysanne se retrouvât sous les plus riches parures.

Il est curieux de voir à quelles ruses Rembrandt avait recours pour contenter son avarice. Tantôt il mettait ses gravures en vente publique et allait lui-même surenchérir, tantôt il chargeait son fils d'aller les vendre, en disant aux acheteurs qu'il les lui avait dérobées.

Ce dernier trait mérite d'être noté comme un trait de génie. Plaute et Molière en eussent été jaloux. Sans approuver toutes ces supercheries, je suis loin cependant de partager la colère des biographes qui accusent Rembrandt d'avoir déshonoré son art par son ignoble passion pour l'or. Conseiller le mensonge à son fils pour élever le prix de ses œuvres n'était certes pas une action louable; mais il est probable que l'auteur de ce coupable conseil n'en avait pas mesuré toute la portée morale, et n'y voyait qu'une espiéglerie, une manière ingénieuse d'exploiter l'engouement de ses compatriotes. Ramené à ces proportions, le stratagème de Rembrandt ne mérite plus la colère de l'historien.

Encouragé par le succès, Rembrandt imagina un jour une ruse plus hardie que toutes les précédentes : il disparut et répandit le bruit de sa mort. Son atelier, mis en vente, produisit une somme fabuleuse, et le mort reparut au milieu des acheteurs ébahis. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de justifier une telle action, car les œuvres d'un peintre doublent de valeur dès que la main qui les traçait s'est glacée. Il y a donc dans une telle conduite une indélicatesse qui touche à l'improbité, et cette accusation est trop bien fondée pour que j'essaie de la combattre. Cependant des juges plus indulgens pourraient répondre : « Le prix payé pour les œuvres de Rembrandt, qui passait pour mort, était un prix librement consenti, et reposait sur l'estimation personnelle des acheteurs. La résurrection inattendue de l'auteur ne change pas la valeur intrinsèque de ses œuvres. Ceux qui les avaient acquises pour en jouir, pour les garder, n'ont rien perdu; quant à ceux qui voulaient spéculer sur le prix de leur marché, ils ne sauraient nous inspirer une bien vive compassion. Ils ont agi légèrement et portent la peine de leur étourderie. » Voilà ce que pourraient dire des juges indulgens; mais l'histoire ne s'est pas associée à cette interprétation complaisante de la conduite de Rembrandt.

Il serait difficile d'imaginer un caractère et des habitudes plus contraires au libre développement de la fantaisie. La parcimonie, la lésinerie, ne s'accordent guère avec la vie de l'imagination, et cependant Rembrandt est un des esprits les plus féconds qui se rencontrent dans la série entière des artistes européens; car, jusqu'à son dernier jour, — et il mourut à l'âge de soixante-huit ans, en 1674, — il ne cessa de produire. Il y a dans cette contradiction un mystère que je ne me charge pas de pénétrer. C'est un génie à part, sans aïeux ni descendans. S'il appartient à son temps et à son pays par le costume de ses personnages, il appartient au monde entier par l'énergie et la vérité de la pantomime, par l'expression toujours vraie des physionomies. La tradition était pour lui comme

non avenue, et l'on peut se demander, en feuilletant ses œuvres, ce qu'il eût gagné à la consulter. Ses armoires étaient pleines de vieilles étoffes, de costumes chargés de clinquant, de vieilles armures de tous les temps et de tous les pays. Il disait, en montrant cet amas confus de casques et de turbans, de sabres et de boucliers, de serge et de brocart : « Voilà mes antiques. » C'était pour lui, en effet, une source inépuisable d'inspirations, et il est permis de croire que les œuvres de l'art antique lui eussent porté moins de profit, car il y a cela de particulier dans le génie de Rembrandt, qu'il ne tient compte ni du temps ni du lieu dans la représentation d'aucune scène. Qu'il s'adresse à l'Ancien, au Nouveau-Testament, l'aspect du pays, le costume des personnages, sont pour lui sans importance. La vérité telle que la comprend l'érudition ne saurait entrer dans l'esprit de Rembrandt; il ne cherche et ne poursuit que la vérité humaine, sans acception ni de lieu ni de temps. Pourvu que les personnages expriment la pensée qu'il a conçue, pourvu que la lumière et l'ombre, habilement distribuées, mettent le paysage en harmonie avec le sujet, Rembrandt ne demande rien de plus. Je ne songe pas à lui faire un mérite de son ignorance volontaire, mais je crois qu'une étude plus attentive des lieux et des temps n'eût pas élevé de beaucoup la valeur de ses œuvres. Entendons-nous cependant : je ne voudrais conseiller à personne de mépriser, à l'exemple de Rembrandt, la vérité locale et historique; cette ignorance, que j'absous dans le peintre d'Amsterdam, serait sans excuse chez un peintre de nos jours. Amplement rachetée chez lui par des qualités de premier ordre, elle ne saurait se comprendre aujourd'hui chez un peintre, même très habile, tant les moyens d'information sont multipliés. Les renseignemens que Rembrandt dédaignait sont aujourd'hui à la portée de tout le monde; les posséder n'est pas un mérite, les négliger est une faute qui ne saurait se concevoir.

Pour bien comprendre le génie de Rembrandt, il faut se pénétrer d'une vérité qui domine l'histoire entière de l'art, à savoir qu'il y a dans toutes les œuvres de l'intelligence humaine deux parts bien distinctes : l'une qui relève de la passion pure et qui s'adresse à la passion, l'autre qui relève de la science et qui s'adresse à la science. De ces deux parts, Rembrandt n'a choisi que la première, mais il la possède pleine et entière, et sur ce terrain il ne craint pas de rival. Il a si complétement négligé la seconde part, qu'il y aurait de l'injustice à s'en préoccuper dans l'étude de ses œuvres. Je sais très bien qu'on peut faire aux œuvres de Rembrandt une objection d'une autre nature, et cette objection est tellement grave, qu'il est impossible de la passer sous silence : la vérité historique et locale n'est pas la seule chose qui lui manque, la noblesse prise dans le sens le

plus élevé du mot est presque toujours absente. Je ne veux pas parler de la noblesse telle que l'enseignent les académies de tous les temps et de tous les pays, de la noblesse exprimée par un style convenu; non, je parle de la noblesse qui tient au choix de la forme. Or Rembrandt n'a pas traité l'élévation de la forme avec moins de dédain que la vérité historique et locale, et cependant, cette réserve faite, je ne crains pas d'affirmer qu'il demeure, sur le terrain qu'il a choisi, comparable aux maîtres les plus habiles, à ceux mêmes qui ont respecté toute leur vie les conditions qu'il a négligées. Certes, pour mériter un pareil éloge, qui lui est décerné d'une voix unanime par tous les esprits vraiment impartiaux, il faut être singulièrement fort, et nous verrons que l'étude attentive de ses œuvres ne permet pas d'élever un doute à cet égard. En demeurant Hollandais dans l'acception la plus étroite du mot, Rembrandt a trouvé moyen d'être éternellement vrai. C'est l'homme qu'il interroge, c'est l'homme qu'il veut exprimer, c'est l'homme qu'il émeut et qu'il attendrit, qu'il exalte ou qu'il plonge dans la rêverie, qu'il emporte d'un vol puissant dans les régions les plus hautes de la fantaisie, ou qu'il étreint d'une douleur poignante. Quel plus beau, quel plus glorieux triomphe l'art peut-il se proposer? et combien peuvent se vanter de l'avoir obtenu parmi les maîtres mêmes qui ont ajouté à la connaissance parfaite des temps et des lieux une noblesse constante dans le choix de la forme? S'il ne possède pas toutes les parties de son art, ce que je ne songe pas à nier, il en possède du moins la partie la plus précieuse, la plus intime, celle qui ne s'enseigne dans aucune école, que le génie peut seul deviner et qui assure à ses œuvres une éternelle durée. Le premier venu, sans être bien savant, peut relever aujourd'hui ce qu'on est convenu d'appeler les erreurs de Rembrandt; ces erreurs frappent tous les yeux, et sont d'autant plus faciles à compter, qu'elles n'appartiennent pas au hasard, mais bien à un parti pris. Qu'on le sache bien en effet, Rembrandt, lorsqu'il se trompait, se trompait volontairement. Il n'avait pas oublié l'histoire, il ne voulait pas s'en souvenir. Il ne voyait dans l'Ancien, dans le Nouveau-Testament, que des passions à exprimer. Il ne tenait aucun compte du théâtre où s'accomplissait le drame qu'il avait choisi.

Bien que l'érudition n'eût pas encore réuni, à l'époque où il vivait, tous les documens que nous possédons aujourd'hui sur le paysage et les costumes de l'Orient, il aurait pu, sans de grands efforts, contenter ceux qui ont étudié le passé. Il ne l'a pas voulu, et je ne m'en plains pas. Renfermé dans l'expression de la vérité purement humaine, c'est-à-dire tout simplement de la vérité éternelle, il n'a rien négligé pour résoudre le problème qu'il s'était posé, et les esprits les plus sévères avoueront qu'il n'a pas failli à sa tâche. Si Rembrandt

n'est pas un peintre savant dans le sens historique du mot, c'est à coup sûr un peintre philosophe. S'il ignore ou s'il n'exprime pas le côté local et passager de la vie humaine, il connaît à fond, il exprime admirablement le côté intime, le côté éternel de son art, je veux dire la passion. Quoiqu'il manque de noblesse, il sait pourtant varier la physionomie de ses personnages selon leurs diverses conditions. Cette variété de physionomies suffit pour assurer l'intérêt de ses compositions. Refuser de se placer à son point de vue, ce n'est pas vouloir le juger, mais se résoudre d'avance à le condamner. Prendre l'art grec et l'art italien comme point de départ et tenter d'estimer Rembrandt d'après les modèles qu'Athènes et Rome ont légués à notre admiration est tout bonnement la plus folle de toutes les pensées. En procédant ainsi, nous n'arriverions pas à la justice, mais à la négation absolue. Or nier un maître aussi puissant ne va pas à moins qu'à nier l'évidence. En dehors de la beauté telle que la Grèce et l'Italie l'ont comprise, il y a bien des manières d'émouvoir et de charmer par l'expression des sentimens humains : la manière choisie par Rembrandt, dépourvue d'élégance et de noblesse, rachète par l'énergie les défauts que je viens de signaler. Aussi je ne crains pas de le proposer pour modèle dans tout ce qui touche à la vérité de la pantomime. Outre les parties purement matérielles de son art, dans lesquelles il a excellé, où personne même ne s'est élevé aussi haut que lui, je veux dire la distribution de l'ombre et de la lumière, il offre encore un côté purement moral qui ne sera jamais étudié sans fruit. Les nuances les plus délicates du sentiment sont saisies et rendues par lui avec une finesse qui atteste les plus profondes méditations. Ce peintre, que le vulgaire s'est habitué à regarder comme un génie capricieux, amoureux de l'ébauche, inhabile à rendre sa pensée d'une façon complète, est un des philosophes les plus profonds qui aient jamais manié le pinceau. Pour ceux qui savent lire dans ses œuvres, il est évident qu'il n'a rien ébauché, qu'il a tout achevé, qu'il a dit tout ce qu'il voulait dire, et que sa conception n'est jamais demeurée au-dessous du sujet.

L'enseignement de Rembrandt, tel que nous le révèlent ses biographes, offre un caractère particulier et qui mérite d'être noté. Cet homme, qui connaissait si parfaitement tous les procédés de son art, ne permettait pas à ses élèves d'étudier en commun. Il avait établi dans son atelier ce que nous appelons aujourd'hui le régime cellulaire. Chacun de ses élèves, placé dans une chambre à part, étudiait le modèle vivant sans savoir ce que faisaient ses camarades. Je ne veux pas exagérer la portée de cette mesure; cependant il est impossible de n'y pas voir un respect profond pour l'indépendance, une déférence réfléchie pour l'originalité native. Rembrandt, qui ne pro-

cédait de personne, qui ne ressemblait à personne, voulait que tous ses élèves gardassent la même liberté. Il craignait les dangers de l'imitation involontaire. Tous ceux qui ont fréquenté les ateliers où se trouvent réunis de nombreux élèves savent en effet que trop souvent l'élève qui a devant les yeux le modèle vivant, au lieu de copier ce qu'il voit, reproduit volontiers ce qu'il voit copié près de lui. Il est vrai que le régime cellulaire adopté par Rembrandt détruit à peu près toute espèce d'émulation; mais il n'est pas moins vrai que l'élève, mis aux prises avec la nature vivante, obligé de lutter avec le modèle qu'il a sous les yeux, ne pouvant compter que sur son travail personnel, ne pouvant invoquer un secours étranger, fait une dépense d'énergie à laquelle il n'aurait pas songé, s'il eût pu compter sur l'épreuve tentée par un camarade. Il est malheureusement vrai que cent élèves qui ont vécu cinq ans dans un même atelier, sous le régime de l'enseignement en commun, le quittent presque toujours en possession d'un procédé uniforme qui ne permet pas de discerner leurs instincts personnels. Rembrandt, qui connaissait ce danger, avait cru le prévenir en soumettant tous ses élèves à des études solitaires. Je ne prétends pas donner sa méthode comme excellente et souveraine. Il y a cependant dans ce respect pour l'indépendance des facultés naturelles quelque chose qui mérite d'être noté. Si les écoles offrent un avantage, c'est à coup sûr l'enseignement des procédés matériels, sur lesquels repose la pratique de l'art; mais à côté de cet avantage que je ne veux pas contester, elles offrent un danger que Rembrandt avait compris : c'est l'uniformité de l'expression. Contre ce danger, il n'avait rien trouvé de mieux que l'enseignement cellulaire; or je crois qu'il avait fait fausse route. Si l'étude solitaire du modèle vivant respecte en effet l'indépendance des facultés naturelles, elle éteint complétement l'émulation, et n'est pas moins dangereuse que l'imitation involontaire et mécanique des ateliers où se pratique l'enseignement en commun. Il est bon sans doute que chacun garde sa nature et mette dans ses œuvres, même informes et inachevées, l'empreinte de son caractère; mais il n'est pas moins salutaire que les hommes voués à la représentation de la forme trouvent dans leurs jeunes années, à tous les momens de leur travail, l'aiguillon sans cesse ravivé de l'émulation. Or l'enseignement cellulaire, considéré par Rembrandt et par quelques-uns de ses biographes comme si propice à l'indépendance du génie, anéantit toute espèce d'émulation; c'est pourquoi je ne saurais m'associer aux éloges qu'ils lui décernent. Je crois que tous les maîtres qui ont pratiqué l'enseignement sont de mon avis, qu'il est possible de concilier l'indépendance et l'émulation. Je crois qu'un peintre habitué à discerner les facultés natives de ses élèves peut, tout en respec-

tant le caractère original de leur esprit, les stimuler par l'exemple de leurs camarades. L'émulation et l'imitation ne sont pas synonymes; c'est une vérité banale que je n'ai pas besoin de démontrer, il me suffit de l'énoncer. Rembrandt, en partant d'un principe vrai, n'avait pas su s'arrêter à temps. L'idée qui servait de base à son enseignement, juste en elle-même, finissait par devenir fausse en arrivant à ses dernières conséquences. L'indépendance de l'esprit, respectée jusqu'à l'excès, manquait de ressort, parce qu'elle n'avait plus devant elle l'aiguillon de l'émulation; toutefois ce trait méritait d'être rappelé, parce qu'il prouve que Rembrandt demeurait dans son enseignement fidèle aux principes qu'il pratiquait lui-même, c'est-à-dire qu'il ne voulait pas imposer à ses élèves la tradition, qu'il avait lui-même dédaignée. Si je le mentionne et si je le discute, c'est uniquement parce qu'il se coordonne d'une façon parfaite avec l'ensemble du caractère que j'ai tâché d'esquisser. S'il s'agissait d'un autre homme, ce trait serait sans importance; mais avec un homme comme Rembrandt, tout est bon à noter.

Quand on étudie un caractère aussi entier, rien n'est à dédaigner. A cet enseignement se rapporte une anecdote qui ne doit pas être omise, parce qu'elle rappelle l'avarice de Rembrandt. Ses élèves s'amusaient à peindre des florins sur des morceaux de carton; Rembrandt ne manquait jamais de les ramasser. Je ne garantis pas l'exactitude du fait; mais l'anecdote est caractéristique, car elle rappelle la passion du maître pour l'or. Il avait d'ailleurs habitué ses élèves au trompe-l'œil. Un jour, pour mystifier les bourgeois d'Amsterdam, il imagina d'enlever le châssis d'une de ses fenêtres; à la place du châssis, il mit une peinture représentant sa servante dans l'attitude d'une fille curieuse qui regarde dans la rue : la réalité de cette image était si fidèlement rendue, que plusieurs passans s'y laissèrent prendre; ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'on s'aperçut de la supercherie. Les élèves d'un tel maître n'avaient pas grand'peine à représenter des florins capables de tromper l'œil le plus exercé. Je ne veux pas négliger un fait mentionné par Sandrart, contemporain de Rembrandt : c'est qu'il demandait à chacun de ses élèves 100 florins pour étudier dans son atelier, et qu'il ajoutait à ce profit déjà fort honnête, car il s'agit de 100 florins d'or, la vente des copies exécutées par eux, et que les amateurs achetaient comme des œuvres du maître.

Dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici, je n'ai fait aucune mention des sources auxquelles Rembrandt avait pu puiser. Les biographes n'en mentionnent qu'une seule, mais elle est d'une haute importance : il s'agit en effet des gravures de Marc-Antoine Raimondi. Ce graveur, demeuré sans rival jusqu'ici, a reproduit, comme chacun le sait, de

nombreux dessins de Raphaël qui ne sont jamais passés à l'état de peinture. Les gravures de Marc-Antoine seront l'éternel désespoir des artistes modernes. Il est impossible, en effet, d'épouser plus fidèlement la forme; toutes les ruses du burin inventées depuis trois siècles n'ont pas réussi à détrôner la suprématie de Marc-Antoine. Edelinck, Drevet, Bolswert, qui passent à bon droit pour des prodiges d'habileté, n'ont pas effacé Marc-Antoine. Rembrandt recueillait avidement et achetait à grand prix toutes les œuvres du maître bolonais; mais il est probable qu'il ne négligeait pas les œuvres d'Albert Dürer.

Quel profit a-t-il tiré de ce double enseignement? — Question délicate, insoluble au premier aspect, et qui pourtant se résout d'elle-même dès qu'on veut prendre la peine de l'étudier avec attention. Marc-Antoine et Albert Dürer représentent en effet deux faces de l'art qui n'ont rien à démêler avec la manière de Rembrandt. Or, à mon avis, c'est précisément dans la diversité même des procédés qu'il faut chercher la solution de la question. Marc-Antoine et Albert Dürer cherchent, avant tout, la précision de la forme. Je laisse de côté la mélancolie et l'austérité qui caractérisent le maître allemand; je ne veux m'occuper que de la simplicité des contours qui lui est commune avec le maître bolonais. Or j'imagine que Rembrandt, en étudiant les gravures de Marc-Antoine et d'Albert Dürer, n'avait en vue qu'une seule chose : ce qu'ils avaient voulu et rendu d'une manière excellente, ce qu'il ne devait pas tenter de reproduire après eux. Il a dû se dire : « Voilà des hommes d'une habileté consommée, qui ont traduit en pleine lumière des personnages nettement dessinés; je ne peux pas espérer les surpasser, pas même les égaler dans le champ qu'ils ont choisi; je n'ai qu'un seul profit à tirer de leurs œuvres, c'est de tenter une voie nouvelle dans un champ nouveau. Ce qu'ils ont essayé, ce qu'ils ont réussi à faire au milieu de la lumière diffuse, je veux le tenter, je le ferai dans une lumière avarement ménagée. » C'est, à mon avis, la seule manière d'expliquer la passion de Rembrandt pour les gravures de Marc-Antoine, car il est impossible de saisir en son œuvre si abondant et si varié l'imitation la plus légère du maître bolonais. Il consultait Marc-Antoine, non pas pour le suivre, mais pour éviter avec soin tous les sentiers qui auraient pu le mener sur sa trace. Voulant demeurer lui-même et ne ressembler à personne, il interrogeait les maîtres les plus habiles, non pas pour les suivre, mais pour se frayer une route nouvelle : méthode périlleuse pour les esprits débiles, méthode victorieuse pour les esprits vraiment puissans. J'aime à croire que tous les juges impartiaux se rangeront à mon avis.

Reste à vider une dernière question : Rembrandt a-t-il voyagé?

Quelques-uns de ses biographes l'affirment, et la seule preuve qu'ils invoquent, c'est la date de Venise, inscrite sur trois gravures. Quant à moi, je ne crois pas que Rembrandt ait jamais quitté la Hollande. J'incline à penser que la date de Venise, inscrite sur ces trois gravures, est tout simplement une supercherie ajoutée à tant d'autres pour amadouer la curiosité de ses compatriotes.

Si Rembrandt eût visité Venise, comme l'affirment quelques-uns de ses biographes, il serait impossible de comprendre sa persistance dans le procédé qu'il avait adopté. Titien, Paul Véronèse, Bonifazio et Giorgione auraient nécessairement modifié sa manière. L'école vénitienne, si faible sur tant de points, sur le contour, sur le style, sur l'élévation, garde aujourd'hui et gardera éternellement le mérite incontestable d'une couleur lumineuse et vraie. Aucun des maîtres que je viens de citer n'a jamais songé à tricher sur le contour; ils ont toujours éclairé en pleine lumière les objets qu'ils voulaient représenter. Il ne leur est jamais arrivé de dérober dans la pénombre la forme vraie d'un personnage. Si Rembrandt eût connu familièrement ces maîtres illustres, s'il eût été témoin de l'enchantement produit par la magie de leur talent, s'il eût séjourné pendant quelques annés sous le climat qui les avait inspirés, eût-il résisté à la tentation de marcher sur leurs traces? Pour ma part, je ne le crois pas. Je disais tout à l'heure qu'il avait consulté Marc-Antoine et Albert Dürer pour ne pas les imiter, et la pensée que j'énonce semblerait me mettre en contradiction avec moi-même. Je ne crois pas qu'il soit possible de comparer l'habileté du graveur à l'attrait du peintre. Rembrandt pouvait se garder de l'imitation de Marc-Antoine, d'Albert Dürer, comme d'un danger sérieux; mais je ne pense pas qu'il eût contemplé impunément les toiles de Titien et de Paul Véronèse. D'ailleurs, les trois gravures de Rembrandt qui portent le nom de Venise ont toutes la date de 1635, et ces trois gravures n'ont rien qui les distingue des œuvres précédentes. Est-il probable qu'un esprit aussi fin, aussi exercé, aussi curieux, ait visité la patrie de Paul Véronèse et de Titien sans rapporter dans son pays le souvenir d'un tel voyage? N'eût-il même séjourné qu'un an à Venise, est-il probable qu'il ait pu, de retour en Hollande, continuer sans trouble et sans distraction l'application de sa méthode? Les fresques de Saint-Antoine de Padoue, les admirables peintures du buffet d'orgues de Saint-Sébastien n'auraient pas manqué d'influer d'une manière décisive sur la manière du maître hollandais; c'est pourquoi je ne crois pas au voyage de Rembrandt à Venise. En 1635, Rembrandt n'avait que vingt-neuf ans; il était dans la fleur de sa popularité. S'il eût fait un voyage à Venise, il n'aurait pas manqué d'en tirer parti. Les trois gravures datées de 1635 sont à mes yeux un travail sans importance

pour un esprit aussi industrieux. L'école de Venise, qui ne saurait entrer en balance avec les écoles de Florence et de Rome sous le rapport de l'élévation et du style, n'a rien à démêler avec la manière de Rembrandt.

S'il y avait dans l'Italie une école à choisir pour y chercher les origines de ce talent singulier, ce serait à Parme qu'il faudrait s'adresser; encore faudrait-il bien se garder de pousser trop loin la comparaison des procédés. Si les fresques d'Allegri rappellent en effet dans plusieurs parties, je devrais dire présagent, la manière de Rembrandt, il serait puéril de rapporter au maître parmesan la dégradation des teintes que nous admirons dans le maître hollandais. La coupole de Parme, qui malheureusement est beaucoup trop élevée et qu'on ne peut étudier qu'en montant dans les combles de l'église, n'a rien à démêler avec les procédés de Rembrandt. Il est très vrai que Corrége est le seul maître italien dont la manière offre quelque parenté avec celle du maître hollandais. Cependant il ne faudrait pas abuser de cette similitude, car les procédés du maître parmesan, étudiés avec attention, ne sauraient se confondre avec les procédés du maître hollandais. Depuis le *Mariage mystique de sainte Catherine,* que nous possédons au Louvre, jusqu'à *la Vierge couronnée par le Christ,* qui se voyait autrefois sous une des portes de Parme, et qui se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de la ville, il n'y a rien dans la manière du maître parmesan qui se puisse comparer précisément aux compositions de Rembrandt, et si ces exemples ne suffisaient pas, je citerais l'*Antiope,* modelée en pleine lumière. Je ne veux pas pourtant contester l'analogie qui semble relier Corrége à Rembrandt. Il est certain, en effet, que le maître parmesan a plusieurs fois noyé les contours de ses figures dans une demi-teinte que le peintre d'Amsterdam semble affectionner, il est certain qu'il a plusieurs fois suivi une méthode qui semble initier l'œil du spectateur à la méthode du maître hollandais; mais je ne crois pas que Rembrandt ait connu Corrége : il s'est rencontré avec lui, et rien de plus. Ce n'est ni un disciple, ni un rival du maître parmesan, c'est tout simplement un génie solitaire, qui, en cheminant dans le sentier qu'il s'était frayé, a retrouvé sans plagiat ce qu'un maître illustre avait trouvé avant lui. Je ne crois pas que l'érudition la plus patiente puisse découvrir les origines de Rembrandt, et si je mentionne l'allusion faite à Corrége par plusieurs de ses biographes, c'est de ma part pure complaisance, car l'Italie n'a rien à réclamer dans le génie du maître hollandais.

Entamons maintenant l'examen des œuvres de Rembrandt. Elles sont nombreuses et variées; les unes appartiennent à la fantaisie pure, et lors même que je réussirais à prouver qu'elles se recom-

mandent par des qualités excellentes, je n'aurais pas gagné la cause du maître hollandais devant les amis de la grande peinture. Aussi n'est-ce pas par l'étude des œuvres de pure fantaisie que je veux ouvrir la discussion. J'aborderai franchement et de prime abord ses compositions bibliques, et je prendrai deux œuvres capitales, *le Christ en Croix* et *le Christ détaché de la Croix*. Tous ceux qui ont visité Venise connaissent une composition du Tintoret qui représente le même sujet, placée dans une salle du couvent de Saint-Roch; le maître vénitien a prodigué dans cette œuvre toutes les richesses de son imagination, mais sa prodigalité n'est qu'un pur gaspillage, car malgré les trois gibets qui dominent toute la toile, l'œil ne sait où se fixer. La foule est tellement nombreuse, que le spectateur ne sait où arrêter son regard. Quoique la toile n'ait pas moins de trente pieds de long, il semble que l'imagination du peintre s'y trouve encore à l'étroit. Que l'on compare la composition du Tintoret à celle de Rembrandt, et l'on comprendra l'intervalle qui sépare le caprice d'une fantaisie effrénée — de la prévoyance d'un esprit habitué à la réflexion. Dans *le Christ en Croix* de Rembrandt, la foule est nombreuse et drue; mais avec quel art l'ombre et la lumière sont distribuées! A gauche, la canaille, qui se rue toujours avec empressement au spectacle des supplices, foule sans nom, qui n'a pas besoin d'être éclairée, qui accepte sans murmure le triomphe de la force sur le droit, du mensonge sur la vérité, qui contemple aujourd'hui sans colère, avec une curiosité sauvage, le martyre du Christ, et qui quatorze siècles plus tard recueillera avec la même avidité le dernier soupir de Jean Huss sur le bûcher. L'ombre suffit à ce troupeau inintelligent, pour qui la vue du sang versé n'est qu'une distraction. Dans la partie gauche de sa composition, l'auteur s'est conduit tout autrement. L'œil saisit sans peine la douleur peinte sur les visages de la Vierge mère, de Madeleine et de saint Jean. Quoique ces trois figures ne soient pas modelées en pleine lumière, il est facile cependant de deviner le sentiment qui les anime, et le caractère des trois personnages est admirablement rendu : affliction sans mesure, mais pourtant mêlée de résignation, pour la Vierge même; affliction passionnée pour la pécheresse repentante; affliction tendre et pieuse pour le disciple bien-aimé. C'est ainsi que Rembrandt a conçu la partie pathétique de son sujet. On me dira que le Christ n'est pas beau, et certes, si l'on entend comparer le torse du divin supplicié à l'Antinoüs de la villa Albani, on aura trop facilement raison. On me dira que les deux larrons sont présentés d'une façon étrange, et qu'on a peine à discerner leurs dernières convulsions : je répondrai que la pénombre même où Rembrandt a plongé les deux larrons est à mes yeux un artifice de composition. Il n'a pas voulu distraire

l'attention du sujet principal, et, pour atteindre plus sûrement son but, il s'est contenté d'indiquer les deux larrons. Pour la question de l'expression religieuse, la discussion devient plus délicate. Il est certain que je ne voudrais pas comparer *le Christ en Croix* de Rembrandt au *Christ en Croix* de Fra Angelico, qui se voit au couvent de Saint-Marc de Florence : ce serait engager une partie déjà perdue d'avance. Le peintre de Fiesole lutte en effet d'onction et de ferveur avec la prose rimée de Jean de Todi, connue dans la liturgie catholique sous le nom de *Stabat Mater*, et qui a inspiré à Pergolèse des accens si pathétiques. Entamer une telle comparaison serait pure folie; mais il y a diverses manières de comprendre le même sujet. Si Fra Giovanni est supérieur à Rembrandt par l'énergie de l'expression religieuse, si les saintes femmes placées au pied de la croix, dans le couvent de Saint-Marc, répandent des larmes sincères et témoignent par leur attitude une affliction poignante que rien ne saurait surpasser, Rembrandt a trouvé dans le côté populaire du sujet des ressources auxquelles nul maître n'avait songé avant lui. Son œuvre n'est pas l'œuvre d'un croyant, je le veux bien, mais c'est à coup sûr l'œuvre d'un maître qui comprend le côté poétique de la tradition chrétienne. La canaille curieuse et sauvage qui assiste à la crucifixion de l'homme-Dieu est à mes yeux une trouvaille sans prix. Rembrandt seul était peut-être capable de l'imaginer et de nous la montrer. Le contraste de cette foule ignorante et sans pitié avec le disciple désolé et la mère désespérée qui recueille les dernières paroles du Christ est une invention pleine à la fois de délicatesse et de profondeur, que les maîtres les plus habiles et les plus savans ne dédaigneraient pas. Parlerai-je du Christ lui-même? Quoiqu'il ne soit pas placé sur le premier plan, quoiqu'il soit séparé par la foule de l'œil du spectateur, il exprime cependant très nettement une douleur infinie, mêlée d'une confiance sans bornes dans la miséricorde divine. Son visage respire la conscience et l'orgueil d'un sacrifice glorieusement accompli. Dans le visage de la victime, on lit clairement que son sang est un sang fécond qui fructifiera pour la rédemption du genre humain. Quant à moi, plus je contemple cette composition, plus j'y découvre de beautés inattendues; les rayons qui tombent d'en haut et viennent éclairer la face du Sauveur suffiraient seuls pour exciter notre admiration; ils semblent répondre d'une manière éloquente aux paroles que l'Évangile nous a transmises, et qui sont les dernières prononcées par le Christ : « Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi! » La lumière qui se projette sur les traits du supplicié semble dire que le ciel vient d'accueillir sa prière. C'est pourquoi *le Christ en Croix* de Rembrandt, si discutable sous tant de rapports, me paraît une œuvre capitale.

J'arrive au *Christ détaché de la Croix,* composition plus généralement connue et bien souvent attaquée. Il existe sur ce sujet deux œuvres qui jouissent d'une légitime popularité : la fresque de Daniel de Volterre, à la Trinité-du-Mont, et le tableau de Rubens, dans la cathédrale d'Anvers. La fresque de Daniel se recommande certainement par des mérites considérables; cependant l'amour de la précision dégénère trop souvent chez l'auteur en sécheresse, et quoiqu'elle puisse être étudiée avec fruit, on peut dire qu'elle n'offre pas un très-vif intérêt. Quant au tableau de Rubens, bien qu'il ait été endommagé d'une façon très fâcheuse par les savonnages des prétendus restaurateurs qui abondent en tout pays, et qu'il semble aujourd'hui à demi effacé si on le compare au *Christ en Croix* du même auteur, qui lui sert de pendant, c'est à coup sûr une des compositions les plus savantes que l'on puisse citer. Rubens, né en 1570, était mort en 1640. Il est donc certain que Rembrandt a dû connaître la composition de Rubens; mais il s'est bien gardé de l'imiter. Il a compris qu'il ne pouvait pas lutter avec le maître d'Anvers en restant sur le même terrain que lui. Rubens avait prodigué avec une sorte d'ostentation son savoir anatomique; Rembrandt s'est proposé une autre tâche : l'expression des sentimens éprouvés par les acteurs de ce drame suprême. Au premier plan, sur le devant de la composition, une sorte de bourgmestre vêtu d'une redingote à brandebourgs, appuyé sur une canne richement ornée, qui assiste à la cérémonie funèbre comme un homme chargé d'en dresser le procès-verbal; — sur la croix, le corps du Christ à demi détaché, dont le torse rigide et incliné sur la hanche droite indique nettement l'absence de la vie; — sur les branches mêmes de la croix et sur l'échelle qui s'y appuie, des hommes à peine vêtus qui semblent appartenir à la plus humble condition et dont le visage respire une compassion profonde. Si la composition de Daniel de Volterre offre aux regards des morceaux très finement étudiés, si la composition de Rubens se recommande par une rare élégance, on ne peut nier que la composition de Rembrandt n'exprime plus fidèlement la nature intime du sujet. Il y a dans son *Christ détaché de la Croix* un côté passionné que ni Daniel, ni Rubens ne paraissent avoir entrevu. Est-ce à dire que l'œuvre de Rembrandt soit à l'abri de tout reproche? Telle n'est pas ma pensée; tout en reconnaissant ce qu'il y a d'excellent dans l'expression des visages, tout en admirant l'affaissement de la victime, l'empressement attendri des gueux qui déclouent ses mains et ses pieds, je suis forcé de reconnaître que chacun de ces personnages offre à l'œil des lignes souvent disgracieuses. Je passerais volontiers condamnation sur les gueux, qui sont peut-être des croyans faisant office de valets de bourreau, mais il me semble que le Christ pourrait offrir des lignes plus

élégantes; sans lui prêter la beauté païenne, sans essayer de le transformer et de lui donner les traits d'Endymion, d'Adonis ou d'Apollon, il me semble qu'il eût été facile de le montrer sous un aspect moins rabougri. L'expression paraîtra peut-être grossière, et cependant je crois qu'elle peut seule rendre ma pensée. Le Christ de Rembrandt semble en effet appartenir à cette race chétive, appauvrie, étiolée depuis plusieurs générations faute d'air et de lumière, qui se rencontre trop souvent dans les faubourgs des grandes villes industrielles, et qui ne peut offrir ni un soldat à l'armée ni un laboureur à l'agriculture. Or rien n'autorise à représenter le Christ sous cet aspect. Je pense donc que Rembrandt a eu tort de lui refuser tous les signes de la force et de l'élégance; mais, ces réserves faites, je m'empresse d'ajouter que *le Christ détaché de la Croix* est à mes yeux une œuvre aussi importante au moins que *le Christ crucifié* du même auteur.

Si j'avais même une préférence à exprimer, ce serait en faveur du *Christ détaché de la Croix,* car dans cette dernière composition l'intérêt, concentré sur un plus petit nombre de figures, a quelque chose de plus saisissant. Il est impossible de contempler sans un profond attendrissement cet épisode suprême de la rédemption humaine. L'absence de noblesse et d'élégance qui frappe tous les yeux n'attiédit pourtant pas l'émotion du spectateur. Il y a dans cette manière de comprendre et d'interpréter la tradition chrétienne une puissance qui se rit de toutes les poétiques et défie toutes les objections. Oui, sans doute, ce proconsul romain n'est qu'un bourgmestre d'Amsterdam; oui, sans doute, ces valets déguenillés qui déclouent la victime ressemblent à des mendians; oui, le Christ, le Christ même, par sa nature chétive, semblerait devoir imprimer au tableau un cachet prosaïque, et pourtant il n'en est rien. Malgré tous ces défauts, que je ne songe pas à contester, *le Christ détaché de la Croix* est encore aujourd'hui et demeurera sans doute éternellement une des œuvres les plus poétiques de la peinture. Comment expliquer ce prodige? D'une manière bien simple, par la profondeur et la sincérité de l'expression. *Le Christ détaché de la Croix,* dont les incorrections sont faciles à noter, sans être cependant aussi nombreuses qu'on le dit généralement, ne peut manquer de garder longtemps la popularité dont il jouit parmi les artistes et les amateurs, parce que sa popularité repose sur un solide fondement. S'il ne possède pas l'élégance et la noblesse dont toutes les écoles se vantent d'avoir et de transmettre la recette, il possède une qualité plus précieuse, que nulle école n'a jamais enseignée. Il exprime admirablement sous une forme évidente et victorieuse la tradition évangélique. Aussi, tant que la foi chrétienne sera debout, *le Christ*

*détaché de la Croix* comptera parmi les œuvres les plus vraies de la peinture moderne.

*La Résurrection de Lazare* et *le Christ chassant les vendeurs du Temple* se placent sur la même ligne. Le Christ debout commande à Lazare de se lever, et Lazare sort à demi de son tombeau. La stupeur des assistans est rendue avec une étonnante variété : chez les uns, l'étonnement se traduit en effroi; chez d'autres, il est mêlé d'attendrissement et de reconnaissance. La tête de Lazare, languissante et pâle, ressemble à celle d'un homme qui s'éveillerait d'un long sommeil et chercherait à rassembler ses pensées confuses. La disposition des groupes, l'attitude des personnages, tout révèle la main d'un maître puissant et prévoyant. La physionomie du Christ est pleine de grandeur et de mansuétude, et les plis de son manteau ont une ampleur qui ajoute encore à la beauté du personnage. Rembrandt n'eût-il fait que *la Résurrection de Lazare*, son rang serait marqué parmi les plus habiles. Il y a dans la distribution de la lumière quelque chose de mystérieux et de magique. Quoiqu'il ait traité avec son dédain habituel le choix des costumes, il serait difficile au spectateur de s'en préoccuper, tant le peintre a su mettre d'évidence et de vivacité dans l'expression des sentimens. Ici toute comparaison avec les écoles d'Italie serait oiseuse. Rembrandt a traité le récit évangélique avec une liberté, une familiarité de style que Florence n'eût peut-être pas acceptée au XV$^{e}$ siècle, mais qui pourtant n'enlève rien à l'effet pathétique du miracle. La résurrection de Lazare, telle qu'il l'a comprise et rendue, émeut profondément tous ceux qui mettent la vérité de l'expression au-dessus des traditions académiques. Dans cette composition d'ailleurs, la figure du Christ respire une telle majesté, qu'elle ne permet pas aux regards de s'arrêter sur les parties secondaires. A peine remarque-t-on que le pied droit du Christ est dessiné d'une façon incomplète.

*Le Christ chassant les vendeurs du Temple* est une composition pleine de verve et d'énergie. La canaille, balayée par le fouet du Christ, fuit épouvantée, essayant pourtant d'emporter dans sa fuite quelques débris des denrées qu'elle exposait dans le sanctuaire. Il règne dans toute cette scène une confusion qui s'accorde merveilleusement avec le sujet. Le Christ frappe à coups redoublés. Tonneaux défoncés, pièces d'or et d'argent semées sur les dalles, bétail et publicains, tout se mêle et se confond sous le regard du spectateur. Le Christ attire d'abord tous les yeux, car il occupe le centre de la composition, et le fouet qu'il tient à deux mains ne laisse aucun doute sur la mission qu'il va remplir. Au fond, vers la droite, on aperçoit le grand-prêtre qui vient assister au châtiment des publicains. Cette figure calme et majestueuse contraste heureusement

avec le caractère tumultueux de la scène. Je ne dis rien de l'architecture du temple, car si elle ne s'accorde pas avec les données que nous possédons aujourd'hui, elle n'offre pourtant rien de singulier, rien qui étonne ou blesse le goût.

Abordons maintenant un autre genre de composition. Nous savons tout ce que Rembrandt a su faire dans le genre religieux, suivons-le dans le domaine de la fantaisie. *La Ronde de nuit*, placée au musée d'Amsterdam, est, de l'aveu de tous les artistes, de l'aveu même de ceux qui sont loin de partager les doctrines de Rembrandt, un prodige d'exécution. Jamais peut-être la magie de la couleur n'a été poussée plus loin. D'instant en instant, le regard découvre un nouveau personnage qui semble se détacher de la toile. On dirait que la baguette d'un enchanteur, en frappant les murailles, anime les pierres et les transforme en figures vivantes. Soldats, chef de ronde, bourgmestre, sont rendus avec un relief qui touche à la réalité même. La jeune fille placée à gauche du spectateur est charmante de grâce et d'ajustement. C'est d'ailleurs une œuvre de fantaisie s'il en fut jamais, car le titre sous lequel ce tableau est connu est loin d'exprimer nettement ce que l'œil y découvre. On dit que c'est une ronde de nuit; mais alors comment expliquer le tambour qui précède la troupe? Que signifie cette jeune fille dont le regard effaré semble implorer secours? Que signifie la plume attachée au chapeau du chef de ronde comme en un jour de parade? Quel rôle joue dans la scène le bourgmestre? Dans quel monde sommes-nous? Est-ce un souvenir, est-ce un rêve que le peintre a voulu représenter? Je laisse à de plus habiles le soin de décider cette question. Quelque opinion qu'on adopte à cet égard, il est impossible de méconnaître la vie et le mouvement qui animent toute cette toile. Rêve ou réalité, souvenir ou caprice, c'est une des œuvres les plus puissantes que le pinceau ait jamais enfantées. Ici Rembrandt n'a pas à redouter les objections des puristes, car ils ne peuvent discuter *la Ronde de nuit*, comme *le Christ en Croix*, au nom des traditions consacrées par l'école; placé sur un terrain nouveau, sur un terrain qui lui appartient tout entier, il n'a pas à craindre qu'on lui oppose les efforts tentés par ses devanciers pour le développement du même thème. Pour ma part, malgré ma profonde admiration pour *la Ronde de nuit*, je ne la mets ni au-dessus du *Christ en Croix* ni au-dessus de *Lazare sortant du tombeau;* mais je conçois très bien que les défenseurs des traditions académiques se trouvent plus à l'aise en face de cette toile que devant les compositions bibliques de Rembrandt. Ils peuvent en effet la louer sans se rendre coupables d'impiété : célébrer le mérite d'une telle œuvre n'est pas un cas de conscience, car, après tout, ce n'est, disent-ils, qu'un tableau de genre. Ne parlons

pas de Rembrandt lorsqu'il s'agit de grande peinture, de sujets de haut style. Ici, à la bonne heure, il a traité un sujet qui ne dépasse pas ses forces; aussi s'en est-il tiré adroitement. — Je n'essaierai pas de troubler la conscience des puristes; je les laisserai admirer en paix *la Ronde de nuit* et dédaigner *la Résurrection de Lazare.* Toutes les convictions sincères ont droit au respect; cependant il sera toujours permis de plaindre les esprits exclusifs qui voient dans une manière unique l'accomplissement des conditions de l'art, et s'interdisent ainsi des sources fécondes et variées de joie et d'admiration.

*La Leçon d'anatomie,* du musée de La Haye, nous montre le talent de Rembrandt sous un aspect nouveau. C'est ici en effet une œuvre de pure réalité; mais quelle réalité! Le docteur Tulp explique à ses élèves les fonctions des muscles fléchisseurs de la main; il soulève avec la pince les tendons qui leur servent d'attache. Les élèves, réunis autour du cadavre, suivent d'un œil attentif la démonstration du professeur. Quoi de plus simple, quoi de plus aride en apparence qu'un tel sujet? Et pourtant Rembrandt a tiré d'une telle donnée un tableau qui, sans acception de doctrine et d'école, peut passer à bon droit pour une des œuvres les plus solides de la peinture moderne. Je veux bien reconnaître que le thorax offre une convexité trop prononcée; ce détail, sans importance, n'enlève rien à la réalité générale du *sujet.* Les membres sont dessinés avec une précision magistrale. Réduite à ces élémens, la composition que j'étudie serait déjà très digne d'attention; mais ce n'est pas le seul mérite qui la recommande. Ce qui donne à ce tableau une valeur inestimable, ce qui fait de cette scène d'amphithéâtre quelque chose d'intéressant pour ceux mêmes que la science n'a jamais intéressés, c'est l'étonnante variété que Rembrandt a su imprimer à la physionomie des élèves. Toutes les nuances, je dirais volontiers tous les degrés de l'intelligence, se peignent dans l'attitude et le regard des auditeurs : l'un, qui a deviné la démonstration, se borne à constater par le regard ce qu'il savait d'avance; un autre contemple d'un œil étonné ce qu'il n'a pas su deviner; un troisième regarde sans comprendre; un quatrième suit d'un œil distrait la démonstration du professeur, comme s'il ne trouvait pas dans son intelligence la force d'accorder ce qu'il voit avec ce qu'il entend. C'est à mes yeux la vérité prise sur le fait, car toutes les sciences qui s'adressent à la fois aux yeux et à l'intelligence permettent de contrôler sûrement les sentimens exprimés par Rembrandt. Qu'il s'agisse de l'analyse d'une fleur, de sa décomposition en calice, en corolle, en ovaire, en pistil, en étamine, ou de l'action chimique des corps les uns sur les autres, il n'est que trop facile de retrouver chaque jour les nuances variées d'intelligence exprimées par les auditeurs du docteur Tulp. Depuis

ceux qui comprennent tout à fait jusqu'à ceux qui ne comprennent absolument rien, quelle diversité de physionomie! Rembrandt, qui très certainement avait assisté aux leçons de son ami le docteur Tulp, a rendu à merveille ce qu'il avait vu. L'écueil naturel d'un tel sujet était la trivialité. Rembrandt l'a si bien évité, que le spectateur ne peut pas même se douter du danger auquel le peintre a échappé. Ce sujet en effet serait devenu trivial, si l'artiste se fût borné à reproduire littéralement le spectacle qu'il avait eu sous les yeux; mais Rembrandt introduit dans cette donnée purement matérielle un intérêt moral. L'impassibilité du professeur devant le cadavre qui sert à la démonstration, l'attention des auditeurs, vive ou languissante selon le degré de leur intelligence, font de *la Leçon d'anatomie* une leçon de philosophie, car c'est à la philosophie seule qu'il appartient de régler l'expression du visage selon l'état du cœur et de l'intelligence. Je ne m'arrêterai pas à discuter le reproche adressé par quelques esprits chagrins au docteur Tulp; je n'essaierai pas de justifier son impassibilité devant le cadavre, sujet de la leçon. Que signifie en effet cette étrange accusation? Si le professeur, pour complaire à ces esprits damerets, se laissait aller à l'émotion, si le spectacle de la mort l'attendrissait au point d'amener la pâleur sur son visage, que deviendrait son enseignement? Quel profit ses élèves pourraient-ils tirer de sa parole? Si le médecin, pour pratiquer utilement son art, doit demeurer impassible devant la souffrance, exigerons-nous qu'il s'émeuve au spectacle de la mort? Il suffit d'énoncer une pareille accusation; la réfutation est écrite d'avance dans l'esprit du lecteur.

Un coloriste aussi habile que Rembrandt ne pouvait manquer de montrer tout son savoir dans un tel sujet. Il a su en effet représenter la lividité cadavérique sans rien exagérer. Le mort placé devant nos yeux n'a rien de hideux, rien qui repousse le regard; la chair inanimée n'est pas encore atteinte par la décomposition. Si le sang ne circule plus dans les veines et dans les artères, les tissus placés entre la chair et la peau n'ont pas encore été dénaturés. C'est, de la part du peintre, une preuve de bon goût. Si la valeur philosophique de Rembrandt avait besoin d'être démontrée, il suffirait d'invoquer *la Leçon d'anatomie*. Cette toile en effet n'a pu être conçue que par un esprit habitué dès longtemps à la méditation. Un esprit vulgaire et frivole n'eût tiré d'un tel sujet qu'un parti mesquin; un esprit profond pouvait seul l'agrandir et le féconder. Si la donnée appartient à la réalité, si elle ne relève ni de l'histoire, ni de la poésie, ni de la légende, il n'est pas moins vrai que Rembrandt a su l'idéaliser par l'expression variée des physionomies. Les nuances d'attention que je décrivais tout à l'heure sont en effet une véritable création dont la réalité a sans doute fourni les élémens, mais qu'un esprit puissant

était seul capable de réunir et de coordonner. Envisagée sous cet aspect, *la Leçon d'Anatomie* n'est plus un tableau purement anecdotique, un souvenir d'amitié, mais un tableau de l'ordre le plus élevé. L'intérêt moral, ajouté à l'intérêt de l'imitation, recommande cette œuvre non-seulement à ceux qui veulent copier habilement la réalité, mais bien aussi aux esprits plus délicats qui cherchent dans les traits du visage l'expression tout à la fois précise et variée des sentimens humains.

Quelle richesse, quelle abondance dans ce maître hollandais que les puristes dédaignent comme un faiseur d'ébauches! Éloquent et passionné dans la peinture religieuse, maître souverain dans le domaine de la fantaisie, imitateur fidèle de la réalité, sous quelque aspect que nous l'envisagions, il nous étonne et nous éblouit. Les reproches mêmes que nous sommes obligé de lui adresser n'entament pas notre admiration. Lorsqu'il manque de noblesse, il rachète ce défaut par l'énergie de l'expression. Quand il néglige de dessiner avec précision les extrémités d'une figure, l'œil du spectateur trouve à peine le temps de s'en apercevoir, tant il y a de spontanéité dans l'attitude du personnage. Personne plus que moi n'admire et ne chérit l'harmonie des lignes, que la Grèce et l'Italie ont consacrée par tant de chefs-d'œuvre; mais en présence des œuvres de Rembrandt, j'oublie sans peine pour quelques instans les affections que j'ai puisées dans mes études. Je jette un voile sur la Grèce et sur l'Italie pour ne plus songer qu'à la vérité librement comprise, librement rendue. Que les apôtres du style s'indignent tout à leur aise et me traitent d'impie et de blasphémateur, je ne me crois pas hérétique pour adorer en même temps les fresques du Vatican et les toiles de Rembrandt. Sans vouloir établir aucune comparaison, sans vouloir mettre sur la même ligne le chef de l'école romaine et le fils du meunier de Leyerdorp, ce qui serait une folie, mon enthousiasme pour *l'École d'Athènes* ne m'empêche pas d'admirer sincèrement *la Résurrection de Lazare* et *la Leçon d'anatomie*.

La manière dont Rembrandt a compris le portrait lui assigne un rang à part parmi les peintres qui ont traité cette partie de l'art. Nous possédons à Paris même les preuves de ce que j'avance, plusieurs portraits de l'auteur par lui-même. Chacun a pu voir dans la galerie de Sébastien Érard, à la Muette, deux portraits à mi-corps, de grandeur naturelle, désignés dans le catalogue de vente sous le nom des *Deux époux*, l'un vêtu de velours, l'autre vêtu de satin, qui excitaient une admiration unanime. Malheureusement ces deux merveilles ont aujourd'hui quitté la France. Ces deux morceaux de premier ordre suffiraient seuls pour démontrer que Rembrandt n'est inférieur, comme peintre de portraits, ni à Rubens, ni à Van Dyck.

Toutefois ces deux argumens victorieux ne sont pas les seuls que nous puissions invoquer. Il y a dans le recueil de ses eaux-fortes des têtes délicieuses de jeunes filles dont le charme et l'éclat n'ont jamais été surpassés, des têtes blondes et dorées dont le sourire nous ravit en extase, et qu'on dirait dessinées par la main d'une fée. Le portrait du bourgmestre Six n'est pas au-dessous des portraits de Van Dyck gravés à l'eau-forte par Van Dyck lui-même. La tête du bourgmestre se détache en pleine lumière dans l'embrasure de la fenêtre. C'est un des morceaux les plus précieux dans le recueil des eaux-fortes de Rembrandt.

Ce qui caractérise, au premier aspect, la manière du maître hollandais dans la série de ses portraits, c'est le respect scrupuleux de tous les détails. Cependant ce n'est certes pas le seul mérite qui le recommande : tout en ayant l'air de s'en tenir à la réalité pure, il sait lui imprimer un cachet d'originalité qui n'appartient qu'à lui. Il ne se contente pas de copier servilement ce qu'il voit, il accentue, il exagère au besoin les traits caractéristiques de son modèle, et c'est là précisément ce qui fait de tous ses portraits de véritables créations. Un œil exercé reconnaît sur-le-champ un portrait sorti de sa main. Rembrandt dédaigne ou plutôt il évite avec soin toutes les attitudes convenues : il s'attache surtout à saisir la physionomie individuelle des modèles qui posent devant lui ; il n'essaie pas de les ennoblir, sa préoccupation constante est de les laisser tels qu'ils sont. Pour atteindre ce but, il étudie avec soin, il rend avec une exactitude qui peut parfois sembler puérile tous les plis de la peau du visage; mais il prend si bien ses mesures, que jamais aucun de ces détails ne distrait l'attention de l'ensemble de la physionomie. Nous avons vu de nos jours bien des peintres essayer de copier la nature, sans omettre aucun des élémens de la réalité, mais ils se heurtaient presque tous contre un écueil que Rembrandt a su éviter : ils attribuaient à tous les détails une importance égale, et, dans cette imitation acharnée, l'ensemble de la physionomie perdait son unité. Ils copiaient les rides des tempes, les gerçures mêmes des lèvres; s'ils rencontraient une verrue sur la joue, ils l'accueillaient comme une bonne fortune et se hâtaient de la transcrire. Chacun sait s'ils ont réussi, par ce procédé, à composer de beaux portraits. Rembrandt, qui aux yeux des esprits frivoles semble appartenir à l'école de l'imitation pure, est loin pourtant de mériter cette qualification. Il imite avec une habileté rare ce qu'il voit, mais il ne se contente pas d'imiter. Par cela seul qu'il a résolu d'accentuer, d'exagérer au besoin les traits caractéristiques de son modèle, il se trouve amené à introduire dans sa composition un élément nouveau, l'idéal. L'exagération des détails caractéristiques équivaut en effet, sinon au sacrifice complet, du

moins à l'atténuation des détails secondaires; or, pour tous ceux qui ont étudié la théorie générale des arts du dessin, sculpture et peinture, qu'on est convenu d'appeler arts d'imitation, il est évident que le sacrifice des détails secondaires compte parmi les conditions fondamentales de la beauté.

C'est pour avoir respecté toute sa vie ce principe consacré par les maîtres de tous les temps que Rembrandt occupe un rang si élevé parmi les peintres de portraits. Toutefois, dans l'application même de ce principe, il a su garder son originalité. Quoique ses portraits de jeunes filles se recommandent par la suavité la plus exquise, quoique ses portraits d'hommes respirent souvent l'austérité la plus profonde, il ne saurait être confondu ni avec Rubens ni avec Van Dyck. Il comprend d'une manière toute personnelle l'interprétation du modèle. Chez lui, l'art disparaît tout entier sous la naïveté de l'expression. Il n'y a pas en effet une tête peinte ou gravée par lui qui ne semble au premier aspect transcrite littéralement : c'est, à mon avis, le triomphe de l'art. Il ne cherche pas l'élégance, et il la rencontre souvent. Ces jeunes filles qui sourient, dont l'œil humide exprime le bonheur et appelle le désir, prodiges de grâce et de fraîcheur, semblent n'avoir rien à démêler avec la fantaisie; le spectateur croit avoir devant les yeux la nature prise sur le fait. Oui, sans doute, c'est l'image de la nature, mais l'image qui est venue se peindre dans l'œil d'un artiste consommé et qu'une main habile pouvait seule retracer. Rembrandt voit la nature comme les yeux vulgaires ne sauraient la voir, et il transforme ce qu'il a vu par une action mystérieuse qui échappe à toute analyse. Il est frappé tout d'abord par le côté individuel de son modèle, qui échapperait à bien des regards, et c'est ce côté qu'il s'attache à reproduire. C'est ce qui explique l'infinie variété des portraits qu'il nous a laissés. Si toutes ces œuvres, si excellentes par leur exécution, portent l'empreinte de sa manière, elles nous étonnent surtout par la diversité des attitudes, par le caractère personnel de chaque physionomie. Sous ce rapport, Rembrandt ne redoute aucune comparaison; dans toutes les écoles de l'Europe, il n'y a pas un maître qui ait traité le portrait avec plus de souplesse et de variété. Dans ses œuvres capitales, le côté matériel ne mérite pas une moindre attention que le procédé intellectuel sur lequel je viens d'insister. L'empâtement est d'une incroyable hardiesse et pratiqué avec une telle habileté, qu'il n'exclut jamais ni la délicatesse ni l'élégance. On raconte que Rembrandt, voyant un jour dans son atelier un amateur s'approcher d'un de ses tableaux, comme s'il eût espéré saisir son secret, l'arrêta court par le bras en lui disant : « La peinture sent mauvais et ne veut pas être flairée. » Cette boutade, bien interprétée, signifie tout simplement qu'il attachait une grande importance à l'effet et ne voulait pas que sa peinture fût étudiée à la

loupe. Elle ne fait pas de lui, comme on l'a dit, un charlatan qui a recours, pour étonner, aux plus grossières supercheries et redoute l'attention des connaisseurs. Les portraits de Rembrandt, malgré leur empâtement, soutiennent l'examen aussi victorieusement que les portraits mêmes dont la couleur est employée avec tant d'avarice qu'elle laisse apercevoir la trame de la toile.

Les paysages de Rembrandt complètent dignement la série de ses œuvres : j'y retrouve la simplicité, la familiarité de style qui charment tous les yeux dans ses autres compositions. La donnée la plus insignifiante en apparence lui suffit pour intéresser : un moulin, une chute d'eau, une barque arrêtée au bord d'un canal, deviennent sous sa main des élémens poétiques. Ses biographes racontent que le goût du paysage lui vint dans ses fréquentes excursions chez le bourgmestre Six, qui possédait une maison de plaisance à quelques lieues d'Amsterdam. Il est possible en effet que ces visites au bourgmestre lui aient inspiré plus d'une œuvre dans ce genre; mais il est probable qu'avant de connaître Six, il avait déjà tenté le paysage plus d'une fois. Les études solitaires qu'il avait poursuivies avec acharnement à Leyerdorp, pendant quelques années, avaient dû attirer son talent de ce côté. Devenu riche par son travail, explorant les environs d'Amsterdam dans ses momens de loisir, il a choisi sur sa route quelques bouquets d'arbres, quelques accidens de terrain, et les a reproduits à l'eau-forte. Ce n'était pour lui qu'une distraction, un délassement qui tenait peu de place dans sa vie; mais il a trouvé dans cette distraction l'occasion de montrer son talent sous une face que ses admirateurs les plus fervens n'eussent pas devinée. Ici en effet il ne pouvait pas distribuer, j'allais dire manier la lumière, comme dans ses compositions bibliques, dans ses portraits. Il lui fallait accepter la forme des objets telle qu'elle se révèle à tous les regards; il n'a point bronché en face de cette nouvelle difficulté. Le paysage connu sous le nom des *Trois Arbres* est un modèle de finesse et de profondeur : plus on le regarde et plus on le voit s'agrandir. L'horizon semble reculer devant l'œil étonné. Des nuages que le spectateur n'aperçoit pas, mais qu'il devine, plongent dans l'ombre les premiers plans, et une lumière abondante inonde le fond du tableau. S'il fallait chercher quelque part un terme de comparaison, on ne le trouverait guère que dans les œuvres de Ruysdael, et encore la ressemblance serait-elle incomplète; car Ruysdael, qui trouve souvent des effets si puissans, surtout lorsqu'il s'attache à reproduire un paysage d'automne, donne beaucoup plus d'importance que Rembrandt à l'exécution des détails, et ses tableaux, qui étonnent l'œil le plus attentif par la précision des terrains et du feuillage, produisent à l'instant même l'effet qu'ils doivent produire. Les paysages de Rembrandt agissent autrement sur la pensée du spectateur. L'œil ne dé-

couvre pas en un instant toutes les richesses de la composition. Par un artifice, que je ne me charge pas d'expliquer, l'auteur trouve moyen d'éveiller plusieurs sentimens, comme pourrait le faire la musique ou la poésie : il agit sur nous graduellement, au lieu d'agir instantanément. Je ne veux pas pousser plus loin ce rapprochement, qui finirait par devenir subtil jusqu'à la puérilité; il me suffit de l'avoir indiqué. Ce que je voudrais faire bien comprendre, c'est la manière toute personnelle dont Rembrandt interprète la nature. En général, ses paysages ont un caractère mélancolique, mais ils se distinguent pourtant par une incontestable variété. Il s'attache plutôt à retracer l'impression produite par les choses que l'aspect des choses elles-mêmes, c'est-à-dire, en d'autres termes, que le paysage, en passant de son œil à sa pensée, se modifie sans se dénaturer.

Je ne voudrais pas entamer ici une discussion en règle sur les procédés de l'intelligence; on m'accuserait à bon droit de pédantisme. Cependant il m'est impossible de ne pas insister sur ce point délicat. Il y a parmi les paysagistes comme parmi les peintres de figures deux classes d'hommes bien distinctes. Les uns regardent et copient plus ou moins fidèlement ce qu'ils ont vu; ils transcrivent et n'interprètent pas; on dirait que tout le travail se passe entre l'œil et la main. Les autres ne prennent le pinceau qu'après avoir soumis le témoignage de leurs yeux à l'épreuve de la méditation; parfois même la volonté n'intervient pas dans la transformation qu'ils font subir au sujet de leurs études. Attristés ou réjouis par le spectacle d'un fleuve, d'une prairie ou d'une forêt, ils éprouvent le besoin d'associer le spectateur à leur émotion, et traduisent presque à leur insu plutôt ce qu'ils ont senti que ce qu'ils ont vu. C'est à cette famille d'élite qu'appartient Rembrandt. Philosophe pénétrant lorsqu'il s'agit d'exprimer, de deviner les passions humaines, il se montre poète dans la peinture de paysage, il nous oblige à partager sa joie et sa tristesse. Et comment s'y prend-il? Il met en évidence le sens qu'il a découvert dans le spectacle d'un ravin, d'une vallée ou d'un ruisseau qui chemine paisiblement sur un lit de cailloux. Dans son œuvre, le cœur et l'intelligence jouent un rôle plus important que l'œil ou la main. Si son regard est pénétrant, si sa main est habile, son cœur s'émeut facilement, son intelligence est amoureuse de la rêverie, et c'est là ce qui explique pourquoi ses paysages, après nous avoir charmés au premier aspect, nous attachent, nous attendrissent comme pourrait le faire la plus touchante élégie. Il semble qu'il nous transporte dans un monde nouveau. C'est bien le terrain que nous foulons aux pieds, c'est bien l'herbe fraîche dont la senteur parfume l'air que nous respirons, c'est bien le feuillage agité par le vent que le promeneur solitaire prend parfois pour le bruit d'une mer lointaine; tout cela est bien réel; mais on dirait qu'un esprit mystérieux prend possession

de nous dès que nous jetons les yeux sur le paysage retracé par Rembrandt; la rêverie nous envahit, comme si la voix d'un guide invisible murmurait à notre oreille une formule d'initiation. C'est pourquoi les paysages de Rembrandt passent à bon droit auprès des esprits éclairés pour de véritables poèmes, car la pensée n'y tient pas moins de place que l'imitation de la nature. Ils parlent vivement aux yeux et ne parlent pas moins vivement à l'intelligence; or c'est à cette double condition que les œuvres du ciseau et du pinceau prennent rang à côté de la poésie. Quelle que soit la diversité des procédés, toutes les formes de l'imagination doivent se proposer l'émotion comme but suprême : la mélodie des vers, l'éclat de la couleur, la pureté des contours, ne sont que des moyens pour l'artiste vraiment digne de ce nom. L'art ne s'adresse à l'oreille ou aux yeux que pour atteindre l'intelligence. C'est ce que Rembrandt avait parfaitement compris, comme le prouvent toutes ses œuvres.

Quel rang faut-il assigner à Rembrandt dans l'histoire de la peinture? Cette question serait difficile à résoudre et peut-être insoluble, si l'on voulait tenir compte de tous les genres de mérite; mais elle se simplifie singulièrement dès qu'on la ramène à des termes plus précis. Il y a en effet deux manières d'envisager les maîtres de toutes les écoles : le côté général ou purement intellectuel, et le côté technique ou relatif aux procédés de l'art. Si je voulais assigner le rang de Rembrandt en n'examinant que le côté intellectuel de ses œuvres, je me trouverais fort embarrassé, car j'aurais devant moi des hommes nombreux, d'une valeur considérable, qui, sous le rapport de l'intelligence, ne lui sont pas inférieurs. La question posée en ces termes serait de nature à décourager les plus hardis; à proprement parler, elle serait sans issue; aussi je me hâte de la transformer, et voici comment je la pose : quelle est la valeur de Rembrandt dans l'emploi des procédés techniques de la peinture? La question ainsi simplifiée, je ne la crois pas difficile à résoudre. Il suffit de jeter un regard général sur l'histoire de la peinture. Trois maîtres souverains dominent dans l'expression de la forme par la couleur : Léonard de Vinci, Michel-Ange et Raphaël; deux maîtres moins savans, mais non moins habiles, viennent après eux : Titien et le Corrége. Après les maîtres italiens que je viens de nommer, Rubens est le seul qui exprime une manière nouvelle, et après Rubens je ne vois que Rembrandt qui donne à la peinture un aspect inattendu.

Michel-Ange représente la science sous sa forme la plus absolue. Bien qu'il ait montré dans la voûte de la chapelle Sixtine une grâce, une délicatesse, une suavité que les admirateurs les plus fervens de ses œuvres précédentes n'eussent pas osé prévoir; bien qu'il ait traité les premiers chapitres de la Genèse avec une élégance que Raphaël n'eût pas dédaignée, à ne considérer que l'ensemble de son talent, il

faut reconnaître pourtant qu'il s'est surtout attaché à la démonstration de la forme; c'est là en effet ce qui caractérise le talent de Michel-Ange. Depuis la chapelle des Médicis à Florence jusqu'au *Christ* de la Minerve à Rome, depuis le *Moïse* de Saint-Pierre-aux-Liens jusqu'à la *Piéta* de Saint-Pierre, jusqu'au *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, nous retrouvons partout le même caractère : la démonstration de la forme. Je ne m'arrête pas aux reproches formulés par quelques esprits chagrins qui l'accusent de révéler son savoir avec une sorte d'ostentation; je m'en tiens à mes impressions personnelles. Or il est certain que toutes les œuvres de Michel-Ange, y compris même la *Sainte Famille* de la Tribune de Florence et *les Parques* de la galerie Borghèse, expriment une prétention uniforme et constante. Michel-Ange, pour nous, signifie la science absolue. Je ne parle pas de la chapelle Pauline pour une raison excellente, c'est que les sacristains du Vatican ont trouvé moyen de la réduire à néant. L'attention la plus persévérante, le regard le plus pénétrant ne réussiront jamais à deviner ce que Michel-Ange a voulu peindre sur les murailles de cette chapelle; nous en serions réduit à invoquer le témoignage de George Vasari et d'Ascanio Condivi, sans pouvoir le contrôler; il vaut mieux nous taire.

Ainsi Michel-Ange représente pour nous l'expression scientifique de la forme. Léonard de Vinci, aussi savant que Michel-Ange, nous offre pourtant la science sous un aspect nouveau. En même temps qu'il tient à montrer le fruit de ses études, il s'attache constamment à concilier l'élégance avec le savoir. Qu'il me suffise d'indiquer *la Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces et *l'Adoration des Mages* de la galerie des Offices. Ces deux compositions suffisent à résumer toute la manière du maître florentin, qui est devenu plus tard le chef de l'école milanaise. Dans ces deux œuvres si puissantes, on retrouve tout le savoir de Michel-Ange enrichi d'un élément nouveau, la grâce, que Michel-Ange n'a sans doute pas ignoré, mais qu'il n'a guère mis en œuvre que dans la voûte de la Sixtine, et surtout dans *la Naissance d'Ève*.

J'arrive au divin Sanzio, que les historiens appellent le prince de la peinture, bien qu'il soit certainement moins savant que Michel-Ange et Léonard de Vinci. Or quelle est la qualité qui le distingue, qui le recommande à l'admiration éternelle de tous les artistes? C'est la suavité des contours et l'harmonie des lignes. Sous ce rapport, Raphaël n'a jamais été dépassé. *L'École d'Athènes*, *le Parnasse*, sont là pour attester ce que j'affirme. S'il a montré dans *l'Incendie du Borgo* et dans *les Sibylles* de Sainte-Marie-de-la-Paix une science anatomique comparable à celle de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, il est certain pourtant que la science n'est pas le caractère

distinctif de son talent. Ce qui le recommande avant tout, c'est l'élégance de la composition. Depuis *la Vierge* de Dresde, si habilement gravée par Müller, jusqu'à *la Vierge à la Chaise*, qu'on admire au palais Pitti; depuis *la Vierge* de Foligno, qui se voit au Vatican, jusqu'à la grande *Sainte Famille* que nous possédons au Louvre, achetée par François Ier deux ans avant la mort de l'auteur, toutes les œuvres de Raphaël sont avant tout des œuvres gracieuses.

Titien marque dans l'histoire de la peinture un pas nouveau. Moins préoccupé de la science que Léonard et Michel-Ange, quoiqu'il soit loin d'être ignorant, il s'attache surtout à la couleur. *L'Assomption de la Vierge* et *la Présentation au Temple*, placées aujourd'hui à l'Académie de Venise, sont des sujets d'étude inépuisables. Les trois maîtres qui ont précédé Titien n'avaient jamais rencontré, peut-être même jamais cherché, une telle splendeur de coloris. Il y a dans ces deux compositions un charme divin qui ne tient pas à la forme des personnages, mais bien à l'éclat lumineux dont le peintre a su les revêtir. C'est dans la peinture un accent nouveau, une note nouvelle que personne ne connaissait. Les apôtres qui regardent la Vierge ravie au ciel par les anges nous éblouissent par la splendeur de leur visage. Les anges qui ravissent la Vierge sont la lumière même. Dans *la Présentation au Temple*, nous retrouvons les mêmes qualités tempérées par la nature du sujet. Tous les personnages sont éclairés d'une lumière abondante que Michel-Ange, Léonard et Raphaël n'ont jamais trouvée au bout de leur pinceau.

Corrége, dans la coupole de Parme, a fait un pas de plus; il a montré la forme dans l'ombre que Michel-Ange, Léonard, Raphaël et Titien n'avaient pas devinée, ou du moins qu'ils n'avaient montrée que d'une manière passagère. Dans l'accomplissement de cette tâche difficile, il a révélé une habileté que personne ne songe à contester. Au point de vue de la science, je suis loin de le mettre sur la même ligne que Michel-Ange et Léonard; mais sous le rapport du charme et de l'expression, je n'hésite point à le placer au même rang, ce qui n'est point un mince éloge. Au lieu de s'attacher à nous offrir la forme du corps en pleine lumière, Antonio Allegri a tenté surtout d'exprimer ce que Milton appelle, dans *le Paradis perdu*, les ténèbres visibles, c'est-à-dire qu'il s'est efforcé de peindre les corps dans la pénombre, en ménageant si habilement la dégradation des teintes, que l'œil découvre la forme malgré la pénurie de la lumière.

Ici, on le sent bien, en parlant des cinq maîtres italiens, je ne m'attache pas à la chronologie rigoureuse, je m'attache uniquement aux accens nouveaux introduits dans la peinture par le chef de l'école florentine, le chef de l'école milanaise, le chef de l'école romaine, le chef de l'école vénitienne et le chef de l'école de Parme. La diversité

des accens suffit à justifier la manière dont je les envisage. Ainsi, sans sortir d'Italie, nous avons la science pure, représentée par Michel-Ange; la science alliée à la grâce, représentée par Léonard de Vinci; la grâce alliée à la science, mais la dominant, représentée par Raphaël; l'éclat de la couleur lumineuse et vraie, représenté par Titien; le dessin de la forme dans l'ombre, représenté par Corrége.

Quelle manière nouvelle rencontrons-nous après les cinq manières que je viens de signaler? Une seule mérite un rang à part dans l'histoire de la peinture, la manière de Rubens. Rubens, en effet, qui avait fait un long séjour en Italie et avait étudié avec un soin particulier l'école vénitienne, ne l'a pourtant pas copiée. S'il est possible de reconnaître dans ses compositions la trace de Titien et de Paul Véronèse, il faut avouer cependant que le maître né à Cologne, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans les murs d'Anvers, introduit à son tour une note nouvelle dans la peinture. La forme, que Michel-Ange et Léonard avaient comprise sous l'aspect purement scientifique; la forme, que Raphaël, Titien et Allegri avaient représentée tour à tour par l'harmonie des lignes, l'éclat de la couleur, les ténèbres visibles, — Rubens a tenté de l'exprimer par un procédé nouveau, et chacun reconnaîtra qu'il a pleinement réussi dans sa tentative. On peut lui contester, dans plusieurs de ses compositions, la noblesse, l'élévation du style, on ne peut lui contester la réalité de l'imitation. Personne avant Rubens n'avait rendu la chair d'une manière aussi vivante. Sous ce rapport, les cinq maîtres italiens que j'ai nommés tout à l'heure ne sauraient lui être comparés. Depuis les naïades de la galerie de Médicis composée pour le palais du Luxembourg, et que nous possédons aujourd'hui au Louvre, jusqu'à *la Descente de Croix* de la cathédrale d'Anvers; depuis *la Crucifixion de saint Pierre,* qui se voit aujourd'hui à Saint-Pierre de Cologne, jusqu'à *la Sainte Famille* qu'on admirait naguère dans la galerie Boursault, et qui aujourd'hui a quitté la France, il n'y a pas une seule toile de Rubens qui ne révèle pleinement ce qu'il a tenté, ce qu'il a voulu. Le but constant de toutes ses préoccupations, c'est la chair vivante et frémissante, et nul maître n'a jamais réussi aussi bien que lui à exprimer la chair. Qu'importe qu'il n'ait pas toujours choisi ses modèles avec un soin scrupuleux, qu'importe qu'il ait copié la forme flamande, réduite à ses élémens primitifs, aussi souvent, plus souvent peut-être que la forme flamande modifiée, enrichie par le mélange du sang espagnol, telle que nous l'admirons à Bruges? Ce qui demeure constant, à l'abri de toute contestation, c'est que Rubens a exprimé la vérité de la chair comme personne n'avait su le faire avant lui.

Venu après les cinq maîtres italiens qu'il connaissait d'une façon incomplète, à l'exception de Raphaël, que Marc-Antoine Raimondi

avait dû lui révéler, après Rubens qu'il possédait certes tout entier, que pouvait faire Rembrandt pour laisser une trace durable de son passage? Il n'avait qu'un parti à prendre, et c'est celui qu'il a choisi : tenter une manière nouvelle. Sa manière en effet diffère manifestement des six manières que je viens de signaler. Lumineux au besoin comme Titien, imitateur fidèle de la chair comme Rubens, inférieur à Michel-Ange et à Léonard sous le rapport du savoir, dédaigneux des contours ou inhabile à les reproduire d'une façon aussi harmonieuse que Raphaël (le lecteur choisira), — s'il était permis de lui assigner un modèle, Antonio Allegri serait le seul qui se présenterait; mais, la supposition admise, quelle différence entre le maître et l'élève! Antonio Allegri n'abandonne jamais la suavité des contours; Rembrandt semble en faire peu de cas. Le peintre de Parme relève directement de Léonard de Vinci, Léonard de Vinci n'a rien à réclamer dans la manière de Rembrandt. Le style du maître hollandais est un style à part, ses procédés ont été créés par lui et ne relèvent que de lui seul. L'emploi de la lumière tel qu'il le comprend, tel qu'il le pratique, est infiniment plus savant, plus ingénieux que l'emploi de la lumière conçu et pratiqué par Antonio Allegri. Aucun maître italien n'avait imaginé les procédés que Rembrandt a mis en usage; c'est pourquoi je ne crains pas de lui assigner le septième rang dans le gouvernement de la peinture. Je me représente en effet le domaine de cet art comme régi par sept maîtres souverains constituant une sorte d'heptarchie. La forme pure appartient à Michel-Ange et à Léonard; la forme moins savante, mais plus harmonieuse, appartient à Raphaël; la splendeur du coloris, à Titien; la forme dessinée dans la pénombre, au Corrége; la chair vivante, à Rubens; la forme tracée dans les ténèbres mystérieuses et pourtant intelligibles, au fils du meunier de Leyerdorp. Le maître hollandais a introduit à son tour une note nouvelle dans la peinture, que personne avant lui ne peut revendiquer, et qui établit son incontestable originalité.

Sans doute il se rencontre dans les écoles de France, d'Espagne et d'Allemagne des maîtres qui ne lui sont pas inférieurs sous le rapport intellectuel; mais aucun de ces maîtres, si éminent qu'il soit, ne peut se vanter d'avoir introduit dans la peinture une note nouvelle. Nicolas Poussin se place d'emblée par la composition à côté des premiers maîtres d'Italie; mais sa manière de peindre n'a rien qui le sépare d'eux. Aussi savant, plus savant peut-être que Raphaël dans l'art de grouper ses personnages, de varier leurs attitudes et l'expression de leur visage, il n'a pas une manière de peindre qui lui appartienne en propre; s'il est l'expression la plus haute de la raison dans l'histoire de son art, il n'a pas d'originalité technique. Murillo et Velasquez ne peuvent, pas plus que Nicolas Poussin, se

vanter d'avoir mis en œuvre des procédés nouveaux. La valeur qui leur appartient ne signale pas un progrès dans le maniement du pinceau. Albert Dürer et Holbein, si habiles dans l'imitation de la réalité et souvent si éloquens, demeurent sans importance dans la question que nous agitons. Il n'y a rien en effet dans leurs procédés qui leur assigne une place à part. Leur manière d'employer la couleur n'offre rien d'inattendu, rien d'individuel.

Rembrandt seul, après Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, Titien, Corrége et Rubens, nous offre une manière vraiment nouvelle, un procédé nouveau, un progrès réel dans le maniement du pinceau. Lors donc que j'assigne à Rembrandt le septième rang dans l'heptarchie de la peinture, je n'entends pas le mettre au-dessus de Nicolas Poussin, de Velasquez et de Murillo, au-dessus d'Albert Dürer ou d'Holbein sous le rapport de la composition ou de l'expression; telle n'est pas ma pensée : je veux seulement constater qu'il a manié le pinceau comme personne ne l'avait fait avant lui, et c'est à nos yeux ce qui lui donne droit au septième rang. En effet, après Michel-Ange, Léonard, Raphaël, Titien, Corrège, Rubens et Rembrandt, l'esprit le plus érudit chercherait vainement un artiste qui pût leur être comparé sous le rapport de l'originalité. En dehors de cette heptarchie, il n'y a guère eu jusqu'ici qu'imitation, plagiat au point de vue technique : des maîtres habiles se sont produits, mais aucun de ces maîtres ne mérite dans l'histoire de la peinture une place aussi importante. Variété, finesse, fidélité d'imitation, élégance de lignes, sobriété de style, profondeur de composition, ils ont pu tout prodiguer, sans détrôner les rois que je viens de nommer.

Arrivé au terme de cette étude, je ne voudrais pas qu'on se méprît sur le sens de ma pensée. Je ne voudrais pas laisser croire que les œuvres de Rembrandt sont aussi salutaires pour les jeunes artistes que les œuvres de Léonard et de Raphaël. Comme la beauté est le but suprême des arts du dessin, il est évident que les chefs de l'école milanaise et de l'école romaine sont des guides plus sûrs que le maître hollandais; mais après avoir suivi ces guides presque divins, il sera toujours bon, toujours utile de s'adresser au maître hollandais pour essayer de lui dérober le secret de ses procédés. Pour ma part, je ne vois pas pourquoi il serait défendu de dessiner aussi purement que Léonard et Raphaël, en noyant le contour des corps dans une ombre mystérieuse, comme l'a fait Rembrandt. C'est, je l'avoue, un problème difficile à résoudre; je ne crois pas pourtant qu'il soit absolument insoluble. Je me contente d'affirmer que Rembrandt est dans l'histoire de la peinture un des sept maîtres qui représentent vraiment une manière à part.

GUSTAVE PLANCHE.

# LES FRANÇAIS

## DU CANADA.

*Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, par M. F.-X. Garneau; 3 vol. in-8°, Québec 1852.

On a dit souvent et l'on répète tous les jours que les Français ne savent pas coloniser. Dans notre nation, composée de tant d'élémens divers, on affecte de voir un peuple léger, mobile, à la façon de celui d'Athènes, prompt à s'enflammer pour une entreprise hasardeuse, héroïque le plus souvent, mais trop vite rebuté par les obstacles qui s'opposent à la rapide exécution de ses projets. Ce jugement nous paraît injuste; il permet de supposer chez ceux qui l'expriment une connaissance imparfaite de l'histoire. En admettant qu'il y ait dans le caractère de la nation française, prise en masse, un fonds de mobilité, peut-on reprocher ce défaut aux Normands, aux Bretons, aux Basques, qui formèrent, avec les habitans des côtes de la Guyenne et de la Saintonge, le noyau de nos colonies? Si la France n'avait eu ni le génie des entreprises commerciales, ni l'esprit de colonisation, on ne l'aurait pas vue, la première, explorer les solitudes de l'Amérique du Nord, occuper les Antilles, former des comptoirs en Asie et en Afrique, bâtir des forts sur tous les points du globe. N'avait-elle pas eu le premier rôle dans les croisades, qui furent les grandes expéditions du moyen âge? Certes, l'énergie, la persévérance, l'opiniâtreté même, ne manquèrent pas aux pionniers qui, au milieu de tant de vicissitudes, campèrent sur les bords du Saint-Laurent, des grands lacs, de l'Ohio, du Missouri, du Mississipi, et dans les territoires de l'ouest, où on les retrouve encore. Ils ne se laissèrent pas abattre par

les difficultés incessantes qu'ils rencontrèrent, ces Normands, ces Bretons, hommes de fer et capables de supporter tous les climats, eux qui chassaient, commerçaient, défrichaient le désert depuis la baie des Chaleurs jusqu'au Mexique, préparant ainsi à leur pays tout un continent auquel on pût un jour donner le nom de Nouvelle-France.

Reconnaissons donc que la France possédait dans les populations diverses qui se sont partagé son territoire, — et dont elle a su faire la nation la plus homogène de l'Europe, — tous les élémens qui pouvaient concourir à son agrandissement dans le Nouveau-Monde. On a reproché aux premiers explorateurs de s'être laissé dominer par l'ardeur des aventures, qui est le trait distinctif du caractère national. En plus d'une occasion, les gentilshommes auxquels furent confiés les intérêts et la direction de nos établissemens d'outre-mer, poussant droit devant eux, l'épée à la main, reculèrent les limites de nos possessions sans avoir les moyens nécessaires pour consolider leur conquête. Le mal n'eût pas été grand et ces entreprises auraient même tourné à l'avantage de la métropole, si celle-ci se fût occupée plus activement d'envoyer des colons derrière eux; mais à cette époque la France n'était point surchargée de population, le nouveau continent, à peine découvert et dont on ne parlait guère ailleurs que dans les provinces maritimes, n'attirait pas encore les émigrans. Quelque misérable que fût au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle le sort des paysans, le sentiment de la patrie les attachait au sol. Un colon de l'Acadie, qui écrivait au XVII<sup>e</sup> siècle, Lescarbot, fait cette judicieuse et consolante remarque dans ses *Mémoires* : « Si l'on ne réussit pas (et on ne réussit jamais en Acadie), il faut l'attribuer partie à nous-mêmes, qui sommes en trop bonne terre pour nous en éloigner et nous donner de la peine pour les commodités de la vie. » Il dit vrai, le naïf écrivain. La population de nos villes et de nos campagnes n'est pas si tourmentée du besoin d'acquérir les commodités de la vie, qu'elle consente à s'expatrier. Cependant il a pu remarquer aussi, lui qui fut un vrai colon, intelligent et courageux, combien les Français se façonnent aisément aux exigences d'un climat nouveau : cette facilité d'acclimatation témoigne d'un esprit actif et prompt à se créer des ressources, et ce sont là des qualités sans lesquelles on ne peut mener à bien la colonisation.

Quand la France s'occupa de fonder des colonies à l'exemple de l'Espagne et du Portugal, elle n'était point en mesure de fournir des émigrans à ses nouvelles possessions. La prospérité de ces colonies naissantes, considérables par leur étendue, mais pauvrement peuplées, intéressait l'avenir plus que le présent. Cet avenir, quelques hommes de génie surent le deviner. Malheureusement pour ces établissemens lointains, ce fut précisément durant les deux siècles qui suivirent la découverte de l'Amérique que la France se sentit de

plus en plus attirée dans les voies nouvelles où elle a marché jusqu'à ce jour avec des chances diverses et à travers bien des transformations. A chaque guerre qui éclata en Europe, la France dut concentrer toute son action sur le continent, quitte à abandonner momentanément le soin de ses colonies, ce qui arriva trop souvent, comme on le verra en étudiant l'histoire du Canada. François I[er] n'eut ni le loisir ni le pouvoir de soutenir les établissemens d'outre-mer, qu'il encouragea toutefois à diverses reprises. Plus heureux que lui, Richelieu, qui avait eu la joie de voir la maison d'Autriche abaissée, songea à relever du même coup la marine, le commerce et les colonies, qui sont une seule et même chose. Après Richelieu, Louis XIV, tout glorieux que fut son règne et même à cause de son éclat, ne sut pas maintenir à ces possessions d'outre-mer la prospérité qu'il leur avait d'abord assurée. Il détourna la France des expéditions lointaines en fournissant un aliment plus prochain à ses ambitions et à son ardeur guerrière; enfin, en l'entraînant dans une guerre ruineuse, mais gigantesque, il lui révéla le secret de ses destinées. La nation française, si prompte à s'élever à la hauteur des grands hommes qui la gouvernent, ne renonça point à l'idée de dominer sur l'Europe. Le faible gouvernement qui laissa la France s'allanguir au milieu du XVIII[e] siècle acheva la destruction des colonies, qui avaient cessé d'occuper l'esprit public, si ce n'est par intervalles, et pour la ruine du plus grand nombre. Sous le règne de Louis XV, le Canada nous fut définitivement enlevé; de braves colons, que n'avait point atteints la démoralisation générale et qui avaient si bien mérité de leur pays, perdirent leur nationalité. Séparés à jamais de leur patrie, ils en ont conservé un pieux souvenir, ils en ont obstinément gardé la langue, les traditions et même l'esprit. Récemment même a paru à Québec une histoire complète du Canada, écrite dans notre langue et empreinte de ce sentiment de sympathie filiale pour la France. C'est ce livre curieux à tous égards et plein de documens précieux qui nous fournit le sujet de cette étude. Il ne peut manquer d'être lu avidement par les voyageurs, assez nombreux aujourd'hui, qui visitent les bords du Saint-Laurent. Ceux qui ne connaissent ni le Canada ni ses habitans ne pourront se défendre, nous l'espérons, de ressentir de l'affection et du respect pour ce petit peuple soumis à de si rudes épreuves, et qui, séparé de nous par des événemens sur lesquels il n'y a plus à revenir, témoigne de la vitalité de notre nation dans le Nouveau-Monde, comme aussi de son aptitude à s'implanter sur un sol étranger.

## I.

L'histoire de nos établissemens au Canada s'ouvre par une double lutte des hardis émigrans qui s'y installent, d'une part contre l'indif-

férence de la métropole, de l'autre contre les peuplades indigènes et les colonies rivales. S'il convient de laisser au Vénitien Sébastien Cabot l'honneur d'avoir découvert les côtes de l'Amérique septentrionale depuis la Floride jusqu'au Labrador, il faut reconnaître aussi qu'il fut suivi de près par nos marins. A la tête de l'expédition dont Henri VII d'Angleterre lui avait confié le commandement, Cabot visita ces parages en 1497, et, trois ans après le voyage du navigateur vénitien, — à l'époque où le Portugais Cortereal explorait ces mêmes rivages, — les Bretons, les Normands, les Basques, disent des documens anciens, pêchaient déjà la morue sur le banc de Terre-Neuve et sur les côtes du Canada. Un peu plus tard, en 1518, un Français, le baron de Léry, tenta de fonder un établissement dans le nord de l'Acadie, aux lieux que fréquentaient le plus volontiers nos bâtimens pêcheurs : son projet échoua. En 1523, le Florentin Verazzani, envoyé par François Ier, mit à la voile avec *la Dauphine*, qui portait cinquante hommes d'équipage, toucha les côtes de la Floride et remonta jusqu'au 50e degré de latitude nord. La triste fin de Verazzani, qui périt à son troisième voyage, les guerres d'Italie et la captivité de François Ier empêchèrent les Français de former aucune entreprise de colonisation jusqu'en 1534.

A cette époque, l'amiral Philippe de Chabot, voyant le succès des Portugais et des Espagnols dans l'Amérique méridionale, proposa au roi de reprendre ses desseins sur le Nouveau-Monde. Les pêcheries considérables que nos navigateurs avaient établies sur les côtes de Terre-Neuve devaient servir de noyau aux colonies futures. Jacques Cartier s'embarqua, avec une soixantaine de Malouins, sur deux petits bâtimens. Poussé par un vent favorable, il atteignait Terre-Neuve en vingt jours. Dans un second voyage, il découvrit le Saint-Laurent, qu'il reconnut jusqu'à Montréal. Cette fois il avait quitté Saint-Malo à la tête d'une petite escadre de trois navires portant ensemble cent dix hommes; des gentilshommes bretons l'accompagnaient en qualité de volontaires, et l'évêque, revêtu de ses habits pontificaux, avait béni ces pieux et hardis aventuriers après une messe solennelle « à laquelle ils avaient tous communié très dévotement. » L'expédition hiverna au Canada, au pied de la bourgade indienne nommée *Stadaconé*, et qui devint la belle et forte ville de Québec. Les naturels accueillirent partout les Français avec des marques de respect. Ils baisèrent les bras de Jacques Cartier, qui leur apparaissait comme un personnage extraordinaire. A Hochelaga (Montréal), ils lui présentèrent les malades et les infirmes pour qu'il les touchât de ses mains, et le chef indien lui offrit le bandeau de fourrure rouge, simple diadème qui ceignait son propre front. Toutefois la rigueur du climat et le scorbut, qui ne tarda pas à se déclarer parmi les Français, réduisit la petite troupe de Jacques Cartier aux plus

tristes extrémités. Au mois d'avril de l'année suivante (1535), vingt-six hommes avaient succombé. Cartier, contraint d'abandonner un de ses navires au Canada, fit voile pour la France aux premiers jours du printemps.

La guerre s'était allumée de nouveau entre François Ier et Charles-Quint, et pour la seconde fois on oublia des explorations qui avaient livré à la France une vaste étendue de territoire propre à la colonisation. Il en fut ainsi jusqu'en 1763 en ce qui touche le Canada. Chaque fois que la France se trouva engagée dans les grandes guerres qui éclataient en Europe, le contre-coup s'en fit sentir en Amérique d'une façon désastreuse. L'insuccès de ces tentatives avait refroidi les esprits. Le Canada, disait-on, était un pays insalubre, couvert de neige pendant six mois, dans lequel on ne trouvait ni or ni argent. Cependant François Ier ne renonçait pas facilement à ses desseins : sa vie entière en fournit la preuve. En 1540, François de La Roque, seigneur de Roberval, gentilhomme picard, obtint le gouvernement des contrées déjà découvertes; Cartier fut choisi pour commander l'escadre et y transporter des colons. Malheureusement ils durent interrompre leur tâche, à peine commencée. Trois ans après leur départ, le roi faisait revenir en France le gouverneur Roberval et ses compagnons; il voulait utiliser la valeur de ce gentilhomme et son influence sur les populations de la Picardie, qui allait devenir le théâtre des hostilités.

A la paix (1545), Roberval, qui s'était illustré sur les champs de bataille pendant ces deux années de séjour en Europe, organisa une nouvelle expédition. Il prit avec lui son frère, que le roi François Ier appelait volontiers *le gendarme d'Hannibal*, comme il surnomma François de Roberval lui-même le *petit roi de Vimeux* (son pays natal). Les deux Roberval partirent en 1549, la troisième année du règne d'Henri II; ils périrent avec tous leurs compagnons sans qu'on ait jamais entendu parler d'eux. Pour la quatrième fois, on oublia le Canada et toute l'Amérique. Douze ans plus tard, l'amiral Coligny obtint de la cour la permission d'établir des huguenots à la Caroline. La petite colonie existait depuis trois ans déjà lorsque Philippe II, sous prétexte que ce territoire relevait de sa couronne, la fit attaquer par une flotte de six vaisseaux aux ordres de don Pedro Menendez. Surpris dans leur fort, les Français furent massacrés froidement par les Espagnols avec leurs femmes et leurs enfans; ceux qui échappèrent, ayant été faits prisonniers presque aussitôt, furent fusillés et pendus, sous prétexte qu'ils étaient *hérétiques et ennemis de Dieu*. Catherine de Médicis n'avait point paru ressentir cet affront, mais la nation tout entière aspirait à la vengeance. Un gentilhomme gascon, Dominique de Gourgues, bon catholique, se chargea de châtier les Espagnols. Il avait de la rancune contre eux. Fait prisonnier par les troupes de

Charles-Quint à la suite d'un engagement où tous ses soldats avaient été tués, de Gourgues s'était vu jeté sur une galère. Pris par les Turcs peu de temps après, les chevaliers de Malte l'avaient enfin délivré de cette double captivité. Homme de guerre distingué, excellent marin, il se met en tête d'aller en Caroline venger le massacre de ses compatriotes. Il vend tout son bien, arme trois navires, enrôle quatre-vingts matelots et cent cinquante hommes de guerre, la plupart gentilshommes, et cingle vers Cuba. De là, tout son monde se trouvant réuni, il se transporte sur les côtes de la Caroline. Les trois forts élevés par les Espagnols sont pris et les garnisons détruites. Les prisonniers ayant été amenés sur le lieu où Menendez avait fait graver ces mots : *Je ne fais ceci comme à des Français, mais comme à des luthériens,* — de Gourgues les fit pendre avec cette inscription : *Je ne fais ceci comme à Espagnols, mais comme à traîtres, voleurs et meurtriers.* Coup de main hardi, fait d'armes glorieux, s'il n'eût été accompagné d'odieuses représailles !

La cour de France, on le voit, subordonnait ses entreprises d'outre-mer aux affaires qui l'occupaient sur le continent. François Ier était jaloux des agrandissemens de l'Espagne, de l'influence prestigieuse de cette puissance contre laquelle il luttait plutôt en chevalier qu'en habile politique. Il eut trop peu de succès dans les grandes guerres qu'il conduisait en personne pour qu'il lui fût possible de mener à bien de lointaines expéditions. Les entreprises qui eurent lieu sous son règne et sous les suivans émanaient moins de la cour que des villes maritimes, des provinces du littoral, représentées par un gentilhomme comme Roberval ou par un marin comme Jacques Cartier. Cependant elles avaient besoin d'être appuyées par le gouvernement pour porter des fruits. Le coup de main hardi exécuté par de Gourgues contre les Espagnols de la Floride est une nouvelle preuve de l'esprit d'indépendance qui animait à cette époque tant de gentilshommes intrépides. Ces aventuriers audacieux, même quand ils avaient en vue la gloire et l'intérêt de leur pays, l'entraînèrent trop souvent dans des difficultés inextricables par suite des querelles qui éclataient entre les colonies de deux nations rivales. En attendant que le gouvernement décidât, on se battait, on s'entr'égorgeait; la force tenait lieu de droit. L'esprit d'aventure avait seul animé les premiers explorateurs. L'amiral de Coligny, que ses opinions religieuses tenaient en suspicion, fut le premier à comprendre que le Nouveau-Monde devait servir d'asile aux malcontens, aux dissidens de toute sorte, à ceux qui ne trouvaient plus en Europe assez d'espace pour respirer. L'idée de Coligny fut reprise avec succès par l'Angleterre. Le protestantisme, secte nouvelle, se tourna avec espérance vers un monde nouveau; son génie raisonneur et pratique avait besoin d'aller fonder loin de la vieille Europe une société véritablement

réformée, qui ne s'inspirât du passé ni par le cœur ni par l'esprit.

Quoique abandonné par la cour de France, le Canada était toujours visité par nos pêcheurs. En 1578, à Terre-Neuve seulement il vint cent cinquante navires français. Deux neveux de Cartier, héritiers des priviléges accordés auparavant à celui-ci, se livraient au commerce des pelleteries sur les bords du Saint-Laurent et de ses affluens. Ces priviléges furent révoqués vingt années plus tard; le gouvernement de Henri III conféra au marquis de La Roche, gentilhomme breton, la charge de lieutenant-général du Canada, de l'Acadie et des îles adjacentes. C'est de cette époque, 1598, que date l'organisation permanente du pays qui reçut plus tard le nom de Nouvelle-France. Aussi, sous le règne de Henri IV, le commerce des pelleteries prit-il une extension considérable au Canada. Le capitaine Champlain, qui a légué son nom à l'un des plus gracieux lacs de l'Amérique, remonta le Saint-Laurent à la tête d'une flottille composée de barques de douze à quinze tonneaux, frayant ainsi la route aux voyageurs qui devaient un jour explorer les profondeurs de ce grand continent aussi loin qu'ils trouveraient un ruisseau capable de porter leurs pirogues. Deux vaisseaux chargés d'émigrans catholiques et huguenots, partis du Havre en 1604, arrivèrent en Acadie sous la conduite de M. de Monts, gentilhomme de Saintonge. L'Acadie, fréquentée par les traitans, passait pour le plus beau pays de la Nouvelle-France. On y trouvait d'excellens ports, un climat tempéré, un sol fertile dans l'intérieur, et sur la côte une grande quantité de poissons, la morue, le saumon, le hareng, le maquereau, l'alose, le phoque et la baleine. Les Micmacs ou Souriquois, indigènes de la contrée, se faisaient remarquer par leur bravoure et aussi par la douceur de leurs mœurs; ils accueillaient les Français avec une bienveillance qui ne s'est jamais démentie. Enfin l'Acadie avait sur le Canada ce précieux avantage, que les vaisseaux pouvaient y aborder en toute saison. Après avoir visité la côte jusqu'au cap Cod (près de Boston), les colons vinrent fonder la ville de Port-Royal, aujourd'hui Annapolis. Jusque-là les émigrans ne s'étaient point occupés de défricher les terres. Lescarbot, à qui l'on doit de si excellens mémoires sur la colonisation de l'Acadie, fit enfin comprendre à ses compagnons que la culture de la terre était la seule garantie du succès de leur entreprise. Par ses paroles et surtout par ses exemples, il entraîna les colons; ceux-ci firent du charbon de bois pour lutter contre les rigueurs de l'hiver; ils ouvrirent des routes, dressèrent des fourneaux et des alambics pour clarifier la gomme du sapin et en tirer le goudron, et les Indiens, émerveillés de ces simples travaux d'un peuple civilisé, s'écriaient avec admiration : « Oh! les Normands savent bien des choses! » Sur ces entrefaites, les Hollandais de la Nouvelle-York, poussés par un sentiment de jalousie et de convoitise, attaquèrent à

l'improviste nos colons de l'Acadie; ils enlevèrent toutes les pelleteries acquises par la société pendant le cours d'une année, et le gouvernement français retira le privilége de ce trafic à la colonie qui le possédait. Contraint d'abandonner le pays, le gouverneur Poutrincourt fut reconduit jusqu'au rivage par les indigènes qui versaient des larmes, et quand les Français revinrent trois ans après, ils reconnurent que les sauvages Souriquois avaient respecté leurs propriétés comme si elles eussent été un dépôt confié à leur fidélité. Le fort, les maisons et les meubles étaient encore dans l'état où ils les avaient laissés.

Quelques années plus tard, l'Acadie recevait de nouveaux colons; les jésuites avaient formé un établissement sur les bords de la rivière Penobscot. La France prétendait avoir le droit de s'étendre vers le sud jusqu'au 40e degré; mais l'Angleterre réclamait la possession de toute la côte d'Amérique depuis la Virginie jusqu'au 45e degré. Bien qu'on fût en pleine paix, une flotte anglaise vint ravager et livrer aux flammes les habitations des colons français. Pour la troisième fois Port-Royal était détruit. Une partie des habitans de l'Acadie abandonna l'Amérique avec l'ancien gouverneur Poutrincourt, qui vint se faire tuer en France au siége de Mery-sur-Seine; les autres se réfugièrent au Canada, dans les établissemens fondés sur le Saint-Laurent par Champlain. Refoulés au-delà du 45e degré, les Français tournèrent tous leurs efforts vers les régions de l'ouest. De Monts, muni d'un nouveau privilége concédé pour un an, gardait l'espoir de pénétrer par le Saint-Laurent jusqu'à l'Océan Pacifique et de là en Chine. Cette même année (1608), Champlain, qu'il avait pris pour lieutenant, fonda Québec. Les Indiens établis à Stadaconé et à Hochelaga au temps de Jacques Cartier avaient disparu pour faire place à une nation plus puissante, plus intelligente aussi, celle des Iroquois, qui occupaient les forêts situées à l'ouest du lac Ontario. Champlain crut de son intérêt de prêter aux tribus opprimées le secours de ses armes; il attaqua et battit sans peine les Iroquois, reconnut le lac Ontario et fit construire, à son retour de ses expéditions multipliées, le château de Saint-Louis à Québec, qui servit de résidence aux gouverneurs du Canada jusqu'en 1834, époque à laquelle un incendie l'a réduit en cendres.

Le prince de Condé et le duc de Montmorency avaient porté le titre de lieutenant-général du Canada, et cependant ce fut en 1628 seulement qu'on vit les bœufs attelés à la charrue labourer les terres fertiles des bords du Saint-Laurent. Jusqu'alors la traite des pelleteries avait occupé presque exclusivement les Français, dont les comptoirs étaient établis à Tadoussac, à Québec, aux Trois-Rivières et au Sault-Saint-Louis. Les priviléges accordés aux compagnies avaient été souvent révoqués; tantôt la colonie commerçait librement et avec de pleins pouvoirs, tantôt elle retombait sous le régime du monopole.

Ces brusques changemens, si préjudiciables aux intérêts des colons et à ceux de la France, désolaient Champlain. Il s'en plaignit à Richelieu, qui organisa la compagnie des *Cent Associés* et concéda à ceux-ci, à perpétuité, la Nouvelle-France et la Floride, « à la réserve de la foi et hommage au roi et de la nomination des officiers de la justice souveraine, lesquels devaient être présentés par la compagnie, mais confirmés par la couronne. » C'était ce même principe des associations particulières déjà mis en pratique par lui-même dans l'île de Saint-Christophe, en 1625. En l'appliquant sur une plus grande échelle par son acte de 1628, Richelieu traça le plan que suivirent plus tard les puissantes sociétés des Indes, et dont la compagnie anglaise a su tirer un si admirable parti.

## II.

L'enfance de la colonie avait duré tout un siècle, et à mesure qu'elle grandissait, les obstacles naissaient autour d'elle. M. de Monts avait abandonné l'Acadie après le retrait de son privilége. « Il tourna entièrement ses vues du côté du Canada, où deux motifs le firent persister dans ses projets, dit M. Garneau : l'augmentation des possessions françaises et l'espoir de pénétrer quelque jour par le Saint-Laurent jusqu'à l'Océan Pacifique et de là en Chine. » C'étaient là de beaux rêves; mais pour les réaliser il eût fallu jouir d'une longue paix. On avait fait un grand pas dans la colonisation; la compagnie des Cent Associés comptait parmi ses membres le cardinal Richelieu, le maréchal d'Effiat, le commandeur de Razilli et Champlain, sur qui reposait son avenir. Peu s'en fallut cependant que le Canada, envahi par les Anglais sans motif légitime, ne fût une fois encore abandonné, après que le traité de Saint-Germain-en-Laye l'eut rendu à la France. Dans cette guerre inattendue qui avait livré momentanément à l'Angleterre la Nouvelle-France et la ville de Québec, les huguenots français avaient pris parti pour les ennemis de leur nation. Cette conduite blâmable à tous égards exaspéra Richelieu; il interdit le séjour de la colonie entière à tous ceux qui professaient la religion réformée (1). Ce fut à cette époque que l'on donna le nom de Nouvelle-France aux pays de l'Amérique septentrionale occupés par nos colons; ce nom s'appliquait à l'immense contrée qui embrasse la baie d'Hudson, le Labrador, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, le Canada et une partie des provinces septentrionales des États-Unis. Lescarbot, que nous avons déjà cité, disait dans ses *Mémoires* : « Notre Nouvelle-France a pour limites, du côté de l'ouest, les terres

(1) Bientôt après, les colonies anglaises, effrayées de l'influence que les jésuites prenaient sur l'esprit des sauvages, défendirent, *sous peine de mort*, à tout prêtre catholique de s'établir sur le territoire de la Nouvelle-Angleterre.

*jusqu'à l'Océan Pacifique* au-deçà (*sic*) du tropique du Cancer, au midi les îles de la mer Atlantique, au levant la Mer du Nord, et au septentrion cette terre qui est dite inconnue vers la mer glacée jusqu'au pôle arctique. » C'était pousser un peu loin les prétentions; autant valait dire : Nous réclamons la propriété de toutes les terres à découvrir jusqu'à l'Océan Pacifique à l'ouest et au nord! Cependant il ne faut pas perdre de vue que des Canadiens parcoururent plus tard toutes ces contrées, y fondèrent des comptoirs pour la traite des pelleteries et en prirent en quelque sorte possession, puisque les premiers ils donnèrent des noms aux fleuves, aux lacs et aux baies qu'aucun Européen n'avait visités avant eux.

Le Canada ayant été restitué à la France, Champlain y retourna avec une escadre richement chargée et reprit aussitôt la direction des affaires. Cet homme de bien, énergique et intelligent, qui avait été l'ami de Henri IV et qu'on avait vu pendant trente années se dévouer à la prospérité de la colonie, mourut bientôt après, en 1635, au moment où les jésuites jetaient les fondemens du collége de Québec, et quand des ouvriers industrieux venus des diverses provinces de la France commençaient à s'établir sur les bords du Saint-Laurent. Sept années plus tard, M. de Maisonneuve arrivait au Canada. « Il avait commencé le métier des armes dans la Hollande à l'âge de treize ans, dit un vieux chroniqueur, et avait conservé sa piété au milieu de ces pays hérétiques. Il avait appris à pincer du luth pour passer son temps seul et n'être pas obligé d'aller dans la compagnie des méchans. » Ce personnage à la fois sérieux et doux, remontant le fleuve sans se laisser intimider par le voisinage des Iroquois, éleva une bourgade entourée de palissades, qu'il nomma Ville-Marie. Il y appela les sauvages chrétiens et ceux qui voulaient le devenir, et leur enseigna l'art de cultiver la terre. La bourgade nommée d'abord Ville-Marie est le berceau de la noble et grande ville de Montréal. A cette même époque, la duchesse d'Aiguillon faisait construire l'Hôtel-Dieu de Québec, et une jeune veuve de distinction, M[me] de la Peltrie, commençait à bâtir le couvent des Ursulines, où elle s'enfermait pour le reste de ses jours.

Ces pieuses fondations, dont le Canada s'honore encore aujourd'hui, ne s'élevaient pas au sein de l'abondance et de la sécurité que procure la paix. Les colons avaient semé du blé pour la première fois en 1644, et, vu le petit nombre des cultivateurs, la récolte était bien faible. De plus, les Iroquois, devenus puissans depuis la défaite des Algonquins et ennemis des Français, qui avaient soutenu ceux-ci, se glissaient par troupes nombreuses si près des fermes, que le paysan canadien n'allait plus aux champs sans emporter son mousquet avec lui. Munis d'armes à feu que leur avaient vendues les Hollandais de la Nouvelle-York, ces terribles sauvages menaçaient la colonie sur tous

les points. Leur fureur se tourna contre les Hurons et particulièrement contre les paisibles bourgades où les jésuites missionnaires avaient réuni quelques centaines de familles. Un grand nombre de ces néophytes fut massacré impitoyablement; d'autres, faits prisonniers, expirèrent dans les tortures, et l'on vit les prêtres dévoués qui avaient consacré leur vie à ce malheureux troupeau encourager jusqu'à la fin les Hurons éperdus, recevoir la mort avec eux, et comme eux aussi endurer sans se plaindre tous les tourmens que la rage inspirait aux vainqueurs. Les incursions des Iroquois semèrent partout le carnage et la terreur; la famine suivit de près, et les Hurons qui avaient survécu au massacre de leur tribu, chassés des campagnes et des forêts, n'osant s'abriter derrière les palissades de la ville naissante de Montréal, durent s'enfuir par des chemins détournés jusqu'à Québec; quelques-uns s'allèrent même cacher vers les grands lacs et jusque sur les bords de la Susquehanna, en Pensylvanie. Ainsi fut dispersée, en 1650, la nation des Hurons, la plus florissante du Canada douze années auparavant. Les colons de la Nouvelle-France perdirent en elle une alliée utile; privés de cette avant-garde qui protégeait leurs frontières, ils se trouvèrent face à face avec des ennemis nombreux, implacables, rusés comme des renards et féroces comme des loups. Telle était la puissance des Iroquois, que les colons de la Nouvelle-Angleterre refusèrent d'aider les Canadiens à les combattre, soit qu'ils redoutassent cette race indomptée, soit qu'il leur convînt de laisser les Français exposés à ses attaques (1). On a presque perdu le souvenir de ces sauvages en Europe, et leur nom fait rire celui qui l'entend prononcer. Cependant on voit quel rôle sérieux ils ont joué dans l'histoire de nos établissemens d'outre-mer. M. Garneau, qui les connaît par la tradition et par l'étude qu'il a faite des relations anciennes, donne sur ces hordes oubliées de curieux détails; il les décrit et les dénombre avec un soin scrupuleux, de telle sorte qu'on peut, en lisant son ouvrage, suivre leurs mouvemens comme, dans les *Commentaires* de César, on suit ceux des nations gauloises luttant contre les aigles romaines.

On se passa du secours des Anglais. Pendant plusieurs années, la colonie fut dans de continuelles alarmes; les Iroquois rôdaient par bandes, dans le silence de la nuit. Ils se glissaient partout, à la manière des serpens. On surprit parfois jusque dans la cime des arbres

(1) La réponse du conseil de Boston aux propositions que lui firent deux pères jésuites est curieuse; elle ressemble à celle du rat de la fable : « Nous ne pouvons douter que Dieu ne bénisse et vos armes et les nôtres, puisqu'elles sont employées pour la défense des sauvages chrétiens, tant vos alliés que les nôtres, contre des barbares infidèles qui n'ont ni foi ni Dieu..... comme vous pouvez l'apprendre plus au long desdits sieurs nos députés, qui vous assureront du désir sincère que nous avons que le ciel aille toujours bénissant vos provinces et vous comble de ses faveurs. »

des sentinelles perdues qui épiaient depuis vingt-quatre heures le mouvement des colons. Ce fut au milieu de ces désastres et de ces périls que le pays situé autour de Montréal et des Trois-Rivières fut conquis à la civilisation. Le fondateur de Montréal, M. de Maisonneuve, qui était allé chercher des travailleurs en Europe, reparut en 1653 avec des paysans honnêtes et fermes, choisis dans l'Anjou, le Maine, le Poitou et la Bretagne. Fatigués eux-mêmes de tant de combats, les Iroquois se décidèrent à demander la paix, et on la conclut dans une entrevue « où le père Lemoine, dit la chronique, leur adressa un discours qui dura au moins deux heures, parlant comme un chef, allant et venant comme un acteur, suivant l'usage indien. »

L'esprit des sauvages est mobile comme celui des enfans, auxquels ils ressemblent d'ailleurs par l'impétuosité de leurs désirs. Bientôt les hostilités recommencèrent, et cependant la colonie prospérait. Il arrivait des renforts à Québec; on osait enfin le prendre de plus haut avec les Iroquois, qui, de leur côté, baissaient le ton; Colbert était ministre. La compagnie des *Cent Associés,* fondée par Richelieu, avait produit d'assez pauvres résultats : elle fut dissoute, et la colonie reçut une nouvelle organisation. Le cardinal-ministre qui régnait au nom de Louis XIII avait vu dans les associations particulières le moyen le plus efficace d'intéresser au sort des colonies les villes maritimes et les riches négocians; satisfait d'avoir établi en France d'une façon définitive l'unité du pouvoir monarchique, il croyait utile de laisser aux établissemens d'outre-mer une certaine indépendance. Le ministre d'état contrôleur général des finances sous Louis XIV dut suivre une marche tout opposée. Dans les colonies d'Amérique comme dans le royaume de France, tout releva du souverain. Le système féodal fut introduit au Canada. On y établit les tenures en *franc-aleu* et à titre de fiefs, ainsi que les seigneuries; les seigneurs reçurent par délégation le droit de haute, moyenne et basse justice, ce dont, à la vérité, ils ne songèrent point à se prévaloir. Le pouvoir des gouverneurs, qui était d'abord absolu, fut tempéré par l'institution d'une cour souveraine, revêtue d'attributions analogues à celles des parlemens, et où siégeaient, à côté du gouverneur et de l'évêque, cinq conseillers nommés par ceux-ci « conjointement et annuellement, » et assistés du procureur du roi et de l'intendant. Cette réforme était due à Colbert, qui avait envoyé un commissaire au Canada pour examiner l'état du pays et l'éclairer sur les abus de l'ancienne administration. Cependant, en 1664, la compagnie des Indes occidentales ayant été créée par ordonnance royale, Québec fut érigé en prévôté, et c'est de cette époque que date l'introduction au Canada des coutumes de Paris, qui survécurent à l'existence éphémère de la compagnie et régissent encore

l'ancienne colonie française. Au spirituel, le Canada relevait alors de l'archevêché de Rouen. Tant que le pays avait été considéré comme pays de missions, les récollets et après eux les jésuites y avaient seuls desservi les paroisses. Érigé en vicariat apostolique, l'an 1657, par le pape, le Canada eut un évêque particulier qui résida à Québec, et un clergé régulier, qui a su, à travers bien des orages et des vicissitudes, se concilier l'affection et le respect des habitans. La concorde ne régna pas toujours entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel; des luttes éclatèrent aussi entre les gouverneurs et le conseil. En somme, la colonie se trouva organisée assez solidement pour résister aux crises qui la menaçaient.

Par l'édit royal de 1664, la compagnie des Indes occidentales se trouvait maîtresse de toutes les régions possédées par la France dans les deux hémisphères. Sur la demande de la compagnie, Louis XIV voulut nommer le vice-roi de toute l'Amérique et le gouverneur provincial du Canada : son choix se fixa sur le marquis de Tracy, lieutenant-général dans ses armées pour la première de ces deux charges, et il conféra la seconde à Daniel de Rémi, seigneur de Courcelles. M. Talon, intendant en Hainault, passa en cette qualité au Canada, et bientôt débarquèrent à Québec les vingt-quatre compagnies du régiment de Carignan, qui venait de se distinguer en Hongrie contre les Turcs. Le marquis de Tracy avait pris Cayenne aux Hollandais et soumis plusieurs îles avant d'arriver à Québec. Conduit processionnellement à la cathédrale par l'évêque et tout son clergé, il refusa le prie-dieu et s'agenouilla sur le pavé nu de la basilique: c'était un homme de la trempe des anciens chevaliers, courageux, pieux et modeste. La population entière l'accueillit avec des cris de joie, et les sauvages, accourus à la ville, virent avec une admiration mêlée d'effroi les chevaux montés par les officiers du régiment de Carignan. C'étaient les premiers qu'on eût encore amenés au Canada. Le marquis de Tracy fit construire des forts pour tenir en respect les Iroquois. Une expédition ayant été dirigée contre ces sauvages, M. de Courcelles, à pied, chaussé de *raquettes*, comme ses braves soldats, et portant ses vivres sur son dos, parcourut près de trois cents lieues de forêt, en plein hiver, au milieu des neiges. Les Iroquois épouvantés abandonnaient leurs villages, que les vieilles troupes françaises traversaient tambour battant, enseignes déployées; pour la seconde fois ils demandèrent la paix. De son côté, l'intendant Talon encourageait l'industrie, organisait de nombreux essais de culture, établissait de nouvelles branches de commerce, nouait des relations avec Madère, les Antilles et l'ancien continent. Il donna une telle impulsion à la pêche du loup marin, que bientôt le Canada exporta une grande quantité d'huile en France et dans les îles du golfe

du Mexique. Ce fut aussi l'intendant Talon qui le premier envoya dans nos ports des échantillons des diverses espèces de bois dont la marine du roi pouvait tirer parti. En 1668, on compta onze vaisseaux mouillés dans la rade de Québec. Pour augmenter le nombre des colons, on eut l'idée de licencier au Canada le beau régiment de Carignan, à la condition que les soldats consentiraient à s'établir dans la colonie. Ces terribles guerriers, qui avaient dévasté le Palatinat sous Turenne, se transformèrent en cultivateurs paisibles; leurs officiers, presque tous gentilshommes, ayant obtenu des seigneuries, se fixèrent eux-mêmes sur ces fiefs et avec empressement, comme s'ils eussent été encore sous les lois de la discipline militaire.

Jusqu'en 1685, la colonie continua de prospérer. Courcelles et Talon, l'un à la tête des troupes, l'autre en dirigeant l'administration, avaient rendu aux colons la sécurité qui leur manquait auparavant et la confiance dans l'avenir de ces établissemens si souvent menacés. Sous M. de Frontenac, qui succéda à Courcelles, les missionnaires et les voyageurs étendirent leurs explorations au nord, à l'ouest et au midi. Les lacs Erié, Huron et Michigan sont successivement visités; deux jeunes traitans pénètrent dans le pays des Sioux, jusqu'à l'extrémité du Lac Supérieur, et deux jésuites arrivent, en poursuivant leurs courses apostoliques, dans la vallée du Mississipi. Là des indigènes apprennent aux missionnaires qu'un grand fleuve arrose le pays. Deux autres pères, envoyés par l'intendant Talon pour reconnaître cette vallée, atteignent le Mississipi (en juin 1673), et le descendent jusqu'à la rivière Arkansas. Ce fut alors que le Normand Robert de La Salle résolut d'atteindre l'embouchure du fleuve immense, dont le cours n'était pas encore entièrement connu. A son arrivée à Québec, il s'achemina vers le fort de Cataroquoi (Kingstown), où il construisit un grand navire, qui entra bientôt dans le lac Ontario, toutes voiles au vent. Ce navire traversa l'Ontario et vint jeter l'ancre près des chutes du Niagara, à l'entrée de la rivière de ce nom, où devait s'élever une forteresse. Les compagnons de La Salle contemplaient avec admiration la gigantesque cascade, tandis que les sauvages regardaient avec surprise et épouvante le gros vaisseau dont la retentissante artillerie ébranlait les échos de ces rives silencieuses depuis tant de siècles. Quel devait être alors l'aspect sauvage de ces forêts, dans lesquelles il nous souvient de nous être égaré nous-même, et d'avoir erré toute une nuit il y a vingt ans! Avec un second navire, La Salle parcourut le lac Érié, et s'avança jusqu'aux rives du lac Michigan. Dans un second voyage, il atteignit le Mississipi, passa au milieu des Chicachas, des Taenzas, des Chactas et des Natchez, tribus puissantes alors, les unes éteintes et ignorées, les autres immortalisées par la plume de Chateaubriand

et dispersées dans l'ouest; enfin il aperçut l'Océan. Ses projets étaient accomplis; il venait d'obtenir la récompense des fatigues, des dangers sans nombre qu'il lui avait fallu surmonter. A ce beau pays, voisin du tropique, éclairé par un soleil étincelant, il donna le nom de Louisiane en l'honneur de Louis XIV. La cour de France, satisfaite du rapport qui lui avait été fait de ces importantes découvertes, confia au courageux explorateur la tâche difficile de commencer la colonisation de la Louisiane.

## III.

Tout était donc magnifiquement préparé sur le continent américain pour l'agrandissement des possessions françaises. Un reflet de la gloire de Louis XIV semblait échauffer le Canada. Sous l'impulsion d'un intendant éclairé, le pays prospérait, et les émigrans commençaient à venir. L'embouchure du Saint-Laurent, celle du Mississipi, tout le cours de ces grands fleuves, avec les lacs et les rivières intermédiaires, appartenaient à la France. Pour consolider la colonie et lui assurer dans un prochain avenir un développement merveilleux, il avait suffi de quelques années de paix et d'un bon administrateur secondé par des hommes intelligens et hardis. L'incurie du gouverneur qui remplaça Frontenac faillit tout perdre. Les Iroquois ne sommeillaient jamais. Battus par les Français, refoulés dans les bois, ils ne laissaient échapper aucune occasion de se venger, et faisaient aux colons tout le mal possible. En 1689, une troupe de quatorze cents sauvages traversa le lac Saint-Louis en pleine nuit, au milieu d'une tempête de pluie et de grêle, et débarqua dans le plus profond silence à la pointe de l'île de Montréal. Les colons dormaient, quand tout à coup un cri terrible retentit dans l'obscurité. Hommes, femmes et enfans sont égorgés; la flamme dévore les maisons et force les fuyards à se précipiter entre les mains de l'ennemi, qui exerce sur eux toutes les cruautés que lui inspire sa férocité naturelle, excitée par le désir de la vengeance. La plume se refuse à décrire les horreurs qui épouvantèrent cette nuit terrible. On appelle encore, dans le Canada, cette fatale année de 1689 l'*année du massacre*. Pendant deux mois, les Iroquois restèrent maîtres des campagnes. Le gouverneur Denonville, se jugeant trop faible pour les combattre, tremblait devant ces barbares exaspérés, qui l'avaient endormi à force de ruses. Denonville était pourtant un homme d'esprit, mais il ne sut rien faire à propos. Il s'occupa constamment de nouer des alliances avec les tribus indiennes, et perdit leur confiance en leur manquant de parole; il rêva de grands armemens, et ne trouva jamais assez de soldats pour accomplir le plus simple projet. Son exemple

prouve une fois de plus que dans les colonies il faut surtout des hommes d'action, qui se fient moins à leurs lumières qu'à celles de l'expérience, des gens pratiques, doués de sang-froid, persévérans dans leurs entreprises, dussent-ils passer pour n'avoir ni imagination ni esprit. Pour expliquer cet affaiblissement subit de la colonie, il faut se rappeler qu'on était, en France, au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes et à la veille de nouvelles guerres. L'émigration forcée des protestans avait appauvri la population française. Prêt à lutter seul contre l'Europe, Louis XIV n'avait pu envoyer au Canada que deux cents hommes de troupes, et on ne comptait pas alors dans tout le pays plus de treize cent cinquante habitans en âge de porter les armes.

M. de Frontenac revint au Canada l'année suivante (1690). Il avait à se défendre contre les colonies anglaises et contre la confédération des tribus iroquoises. Cependant on le vit, par son énergie et son habileté, triompher de tous les obstacles. La guerre qu'il soutint contre les colonies voisines, plus puissantes et mieux organisées, fut l'une des plus glorieuses dont le Canada ait gardé le souvenir. Non-seulement Frontenac repoussa les attaques dirigées de toutes parts contre les ports du littoral et les villes de l'intérieur, non-seulement il sut inspirer à ses braves Canadiens une patience héroïque dans les momens de crise, mais encore il osa prendre l'offensive, et enleva aux Anglais Terre-Neuve et les établissemens formés par eux à la baie d'Hudson. L'histoire de nos colonies se lie trop souvent à celle de nos malheurs pour que nous prenions plaisir à l'étudier, et nos armées ont accompli trop de merveilleux exploits dans le vieux monde pour que ces expéditions entreprises à travers les solitudes du nouveau continent nous émeuvent beaucoup. Cependant nos marins n'ont point oublié le brillant fait d'armes du commandant d'Iberville, qui, surpris avec un seul vaisseau, dans la baie d'Hudson, par trois vaisseaux anglais, en fit sombrer un, captura le second et força le troisième à prendre la fuite. A la paix de Ryswick, le gouverneur Frontenac, se voyant débarrassé des Anglais, traita avec la confédération iroquoise, qui « envoya dix ambassadeurs pour pleurer les Français tués pendant la guerre. » Cette manière de demander excuse après les atrocités commises paraîtra assez naïve, surtout si l'on songe que les Iroquois coupaient par quartiers les Français tués dans le combat, afin de les faire bouillir dans leurs chaudières et de les manger.

En 1701, un nouveau traité fut conclu avec les Indiens, qui envoyèrent treize cents des leurs pour assister à cette solennelle entrevue. Jamais on n'avait vu tant de tribus indiennes représentées en un même lieu. Il y avait là, dans cette enceinte où siégeaient les dames et les notables de la colonie au milieu d'un cercle de soldats

et de miliciens, des députés de toutes les nations sauvages qui occupaient alors l'ouest et le nord de l'Amérique, depuis l'embouchure du Saint-Laurent jusqu'aux vallées du Bas-Mississipi. Les colonies voisines ne voyaient pas sans inquiétude et sans jalousie cette conférence, dans laquelle les indigènes venaient en masse reconnaître l'ascendant de la France. Les Iroquois *enseveliren t en terre* la hache sanglante qu'ils avaient si longtemps tenue levée sur les blancs. Cette paix était en partie l'ouvrage d'un chef huron doué d'un esprit, on devrait presque dire d'un génie extraordinaire. Les Canadiens le nommaient *le Rat*, traduction du mot huron *Kondiaronk*. Ce Huron avait été l'âme de la dernière guerre qui venait d'ensanglanter le pays; on l'avait vu déployer, durant ces luttes acharnées, tout ce qu'il peut y avoir de sagacité, d'énergie et d'astuce dans un cerveau humain. Contraint de céder devant la force, convaincu, par les récens succès des Français, de leur supériorité et de leur véritable puissance, il avait senti que l'intérêt des tribus indiennes exigeait désormais qu'elles fissent la paix. Durant la cérémonie et pendant qu'un chef iroquois pérorait longuement, le Rat se trouva mal. On le plaça sur un fauteuil, comme un sage digne de respect; il fit signe qu'il voulait parler, et on s'approcha de lui pour l'écouter. La dignité de ses paroles et la profonde justesse de ses pensées émurent toute l'assemblée. Il s'exprima avec la dignité d'un héros et aussi avec cette haute sagesse particulière aux esprits supérieurs, qui, après avoir réfléchi beaucoup, semblent, au moment de la mort, posséder le don de prophétie. Les sauvages applaudissaient, et les blancs écoutaient encore, qu'il avait fini de parler. Le Rat se trouvait si faible, qu'on le transporta à l'Hôtel-Dieu, où il expira bientôt. Ainsi mourut cet homme étonnant qui avait compris les grandeurs du christianisme et de la civilisation, sans être dupe des intrigues et de l'ambition des nations européennes. Dans sa naïve fierté, il disait n'avoir rencontré parmi les Français que deux hommes d'esprit, M. de Frontenac et le père Carheil, de qui il avait reçu le baptême. Sa mort causa un deuil général. On lui fit de magnifiques obsèques; sa dépouille mortelle, accompagnée des autorités civiles et militaires et des députations des tribus indiennes, fut déposée dans l'église paroissiale. Les Canadiens se rappellent avec un orgueil mêlé de tristesse ces *grands jours* où les chefs sauvages tenaient leurs assises sous la présidence du gouverneur, dans la ville de Québec. M. Garneau a une manière simple, attachante, de raconter ces événemens effacés et de les faire revivre sous nos yeux. Nourri, comme ses compatriotes, des traditions de son pays, il semble qu'il ait été le témoin de ces scènes étranges et qu'il les écrive de souvenir.

Une nouvelle ère de calme et de prospérité semblait donc s'ouvrir

pour le Canada. Cette même année 1701, une troupe de colons alla s'établir à Détroit, position avantageuse que le père Hennepin avait découverte lorsqu'il marchait en avant-garde comme compagnon de La Salle, et dont il avait dit : « Ceux qui auront le bonheur de posséder un jour les terres de cet agréable et fertile pays auront de l'obligation aux voyageurs qui leur en ont frayé le chemin. » Ce point devait relier le Canada à la Louisiane; il était comme la clé de voûte de l'édifice qu'il s'agissait de consolider. Cependant la guerre de succession venait d'éclater. La France n'avait qu'une population de 18,000 habitans, dispersée sur de grands espaces, à opposer aux 262,000 habitans des colonies anglaises. Confians en leur propre valeur, les colons canadiens proposèrent tout simplement au gouvernement français de conquérir la Nouvelle-Angleterre. D'Iberville offrait d'enlever Boston et New-York en plein hiver; il ne demandait que 1,000 Canadiens et 400 soldats. Le traité de Montréal, conclu avec les Indiens, assurait la paix du côté de l'ouest et du sud-ouest. Il s'agissait donc de pousser à de nouveaux combats ces sauvages que l'on avait eu tant de peine à calmer. Ceux-ci commençaient à se lasser de ces expéditions multipliées entreprises pour le compte des blancs, et qui troublaient sans cesse leurs solitudes. L'un d'eux disait avec fierté, et non sans raison : « Il faut que ces gens-là aient l'esprit bien mal fait. Après la paix conclue, un rien leur fait reprendre la hache. Nous, quand nous avons fait un traité, il nous faut des raisons puissantes pour le rompre. » L'alliance des Indiens était avidement recherchée par les deux nations; Anglais et Français se la disputaient avec plus d'acharnement que de dignité. Le gouverneur du Canada, redoutant les menées de l'ennemi et se sentant trop faible pour se défendre sans le secours des auxiliaires sur lesquels il s'habituait à compter, résolut de prendre l'offensive et de compromettre les Indiens au début de la campagne. Il lança une de leurs tribus du côté de Boston. Chaussés de longues *raquettes,* Indiens et Canadiens traversèrent la forêt sur une neige haute de quatre pieds, en plein hiver, et s'élançant, comme des patineurs, à travers le pays ennemi, où personne ne les attendait, ils se mirent à le ravager à leur aise, pillant les bourgades et détruisant les fermes. Contrairement aux usages de l'époque, les Canadiens accueillirent avec bienveillance les prisonniers qui tombèrent entre leurs mains. Ceux qui étaient jeunes finissaient par embrasser le catholicisme, et on leur accordait volontiers des lettres de *naturalité;* mais pour quelques-uns que l'on arrachait ainsi à la mort, combien d'autres tombaient sous la hache des sauvages!

Cette première expédition fut le prélude de beaucoup d'autres accomplies avec la même audace. Les Canadiens excellaient dans ces

attaques impétueuses, hardies, véritables coups de main à la sauvage, qui ressemblaient un peu aux invasions des anciens Normands. Les Indiens, une fois animés au combat, s'y mêlaient avec enthousiasme, avec rage, sans prévoir qu'ils finiraient par être eux-mêmes la proie du vainqueur, s'ils ne périssaient pas les premiers dans ces luttes acharnées. Pour ces barbares, il ne s'agissait pas de contraindre une nation rivale à se renfermer dans les limites de son territoire, mais bien d'anéantir une tribu ennemie, de diminuer le nombre des chasseurs et des guerriers répandus dans les forêts. Un épisode de cette guerre même fait voir jusqu'où pouvait aller la férocité de ces dangereux alliés. A l'ouest du lac Michigan, dans les savanes, vivait la nation des Outougamis, vulgairement appelés *les Renards*. Ces *Renards,* moins rusés que les Iroquois, mais devenus odieux à tous les autres Indiens par leur mauvaise foi et leurs rapines, promirent aux Anglais, dont ils avaient accepté l'alliance, de brûler l'établissement canadien de Détroit. Dans le fort de cette petite ville, il n'y avait alors que trente Français; mais à leur appel 600 Indiens de diverses tribus se hâtèrent d'accourir. Les Renards, cernés dans leur camp, qu'ils avaient entouré de palissades, comprirent qu'il ne leur restait plus de salut que dans la fuite. Ils essayèrent de s'échapper à la faveur d'une nuit orageuse. Surpris dans leur retraite par l'ennemi, qui faisait bonne garde autour du camp, ils furent entourés et massacrés jusqu'au dernier. Guerriers, femmes, enfans, la tribu entière des Outougamis fut anéantie en quelques heures.

Le traité d'Utrecht, survenu en 1713, fut plus funeste au Canada que ces tristes guerres dont la colonie supportait si héroïquement les chances diverses. Louis XIV cédait à l'Angleterre la baie d'Hudson, l'île de Terre-Neuve, l'Acadie, renonçait à ses droits sur le pays des Iroquois. Il restait donc à la France l'embouchure du Mississipi où la colonisation n'avançait pas, l'embouchure du Saint-Laurent avec les rives du fleuve; mais le Canada se trouvait de toutes parts menacé et cerné par un ennemi puissant qui recevait des renforts nombreux. Ce fut pour remédier en quelque manière à ce fatal traité que de sages esprits conçurent la pensée de fonder une colonie nouvelle au Cap-Breton, situé au midi de l'île de Terre-Neuve, dont il est séparé par une des bouches du Saint-Laurent, large d'environ quinze lieues; on y bâtit la ville de Louisbourg, qui ne coûta pas moins de 30 millions de francs à fortifier, et cependant on n'y exerçait pas d'autre industrie que celle de la pêche. Malgré l'importance que prit peu à peu cet établissement, il n'était guère de nature à consoler le Canada des pertes immenses qu'il venait d'éprouver. Il ne dut qu'à l'imprudence même des Anglais un assez rapide accroissement de population. A cette époque, le gouverneur anglais de l'A-

cadie et de Terre-Neuve, fort surpris de voir que ses subordonnés parlaient leur langue propre, professaient leur religion et entretenaient des communications journalières avec leurs frères du Cap-Breton, prétendit *anglifier* en masse ces vieux Canadiens. Sa tentative brutale et impolitique eut pour résultat de provoquer parmi ceux-ci une désertion considérable : les uns passèrent au Cap-Breton, d'autres s'établirent à l'île Saint-Jean, que l'on songeait aussi à coloniser.

A l'autre extrémité de la Nouvelle-France ainsi démembrée se déroulait une série d'événemens désastreux. Les premiers colons de la Louisiane furent des Canadiens. Tandis qu'une partie de ce petit peuple disputait aux traitans anglais les bords glacés de la baie d'Hudson, une autre était allée s'établir sous des latitudes brûlantes voisines du tropique, où elle se trouvait en lutte avec les Espagnols. Il fallait des émigrans pour peupler ce fertile pays. Le gouvernement français afferma la colonie naissante au commerçant Crozat, qui, après des tentatives infructueuses, remit au roi son privilége. Pendant cette période, — elle n'avait duré que cinq années, de 1712 à 1717, — la colonie déclina rapidement; on ne trouva rien de mieux que de la concéder à la trop célèbre compagnie d'Occident établie par Law. Les suites de cette aventure financière sont trop connues pour qu'il soit utile de s'y arrêter. A la ruine des affaires succéda la famine. En 1772, un ouragan détruisit de fond en comble la ville oubliée de Biloxi et la Nouvelle-Orléans, fondée depuis peu d'années. Pour comble de malheur, les Français, trop confians dans l'apparente sincérité des Chicachas et des Natchez, ne se gardèrent point avec assez de précaution. Ces deux peuplades formèrent ensemble le projet de massacrer les colons : ce fut celle des Natchez qui l'exécuta. Sous le prétexte d'une chasse dont le produit devait servir à fêter l'arrivée de deux bateaux chargés de munitions pour les forts et de marchandises précieuses, les Natchez achètent des fusils et se répandent en nombre autour des habitations. Trois coups de feu retentissent bientôt. A ce signal, les Indiens se précipitent sur les blancs, égorgent ceux qu'ils trouvent désarmés; deux cents personnes sont tuées en quelques instans; soixante femmes et cent enfans faits prisonniers expirent au milieu d'horribles tourmens. Les Français prirent leur revanche, et bientôt les Natchez furent contraints de se disperser chez les tribus voisines; ceux qui essayèrent de résister se virent réduits à demander la paix. Le parlementaire était un de leurs chefs, nommé *le Soleil;* Perrier, qui commandait les Français, eut la lâcheté de le faire saisir et la cruauté de l'envoyer en esclavage à Saint-Domingue. Cette trahison ranima l'orgueil des Natchez. Pour venger ce chef illustre, dont la famille les gouvernait de temps immémorial, ils se battirent en désespérés et si longtemps,

que, les principaux d'entre eux ayant tous péri, ils cessèrent d'exister à l'état de nation. Quant aux Chicachas, ils avaient eu l'habileté de se retirer à temps du complot; ce sont leurs descendans que l'on voyait encore, il y a peu d'années, chasser sur les bords de la Rivière-Rouge et du Vashita, avec les Chactas, fraction de la tribu des Natchez qui n'avait pas pris part à la lutte.

## IV.

Durant une période de vingt-cinq années, le Canada n'avait pas joui de quatre ans de paix. Beaucoup d'hommes valides étaient morts les armes à la main; un plus grand nombre venait de partir pour occuper les postes établis sur les grands lacs et dans la vallée du Mississipi. L'émigration était à peu près nulle. Tandis que les Canadiens, transformés par la force des choses en véritables soldats, se disséminaient sur de grands espaces, les Anglais des provinces voisines défrichaient le sol en colonnes serrées. A la différence des hardis Canadiens, qui se croyaient largement indemnisés de leurs peines et de leurs misères, s'ils plantaient le drapeau de la France sur un fort perdu dans les bois, les habitans de la Nouvelle-Angleterre songèrent à leur intérêt propre autant qu'à la gloire de leur pays. Partout où abordent les émigrans venus de la Grande-Bretagne, on voit commencer un peuple nouveau; partout où les Français mettent le pied, c'est un rameau de la vieille France qui s'implante avec sa sève native. On conçoit très bien que le voisinage des Canadiens turbulens, aventureux, inquiétât les planteurs de Boston, tout occupés de défrichement et de commerce. La paix ne pouvait exister entre ces deux nations que ne séparait point la mer : l'une devait céder la place à l'autre, et il fut facile de deviner de quel côté pencherait enfin la victoire, quand on vit les colonies anglaises se peupler rapidement et le Canada rester à peu près stationnaire (1). Ce dernier pays continuait à suivre les anciens erremens, à compter sur son propre courage, à rêver des conquêtes chimériques, et auprès de lui la civilisation, aidée par l'arrivée de nombreux émigrans, marchait avec une force irrésistible. Le commerce des pelleteries, si important alors en Amérique, avait passé presque entièrement entre les mains d'une compagnie canadienne, qui l'avait pour ainsi dire conquis au prix de guerres sanglantes. Les Anglo-Américains, peu soucieux de remporter sur les sauvages de si coûteuses victoires, songèrent à attirer ceux-ci dans leurs intérêts.

(1) En 1744, la population du Canada était de 50,000 habitans; elle avait plus que doublé depuis 1719, non par l'effet de l'immigration, mais par l'augmentation des familles établies dans le pays.

Au temps où Montréal était le principal comptoir de la compagnie des pelleteries, les sauvages arrivaient chaque année en juin avec leurs canots d'écorce chargés de pelleteries. Comme on les traitait bien, chaque année aussi ils amenaient quelque tribu nouvelle, et ce fut bientôt une foire à laquelle se rendaient tous les indigènes du nouveau continent. Après avoir eu une audience publique du gouverneur, les Indiens déposaient leurs marchandises dans les comptoirs; on leur donnait en échange des pièces d'une étoffe dite *écarlatine*, du vermillon, des couteaux, de la poudre, des fusils. Le traité de 1713, dont nous avons parlé plus haut, fit perdre aux Canadiens les fourrures de la baie d'Hudson. Bientôt le gouverneur de New-York, Burnet, interdit aux traitans français l'entrée de son territoire, et il ouvrit à Oswégo, sur la rive méridionale de l'Ontario, un comptoir qui épargnait aux Indiens des grands lacs et des pays de l'ouest la peine de descendre le Saint-Laurent. Aux lois qui défendaient à tout Français de commercer avec la Nouvelle-Angleterre, la France répondit par des ordonnances non moins rigoureuses. Les compagnies canadiennes durent abandonner entre les mains du roi leurs comptoirs de traite, qui furent affermés à des marchands investis de priviléges. Ceux-ci eurent recours à la ruse pour faire rapidement fortune; ils enivraient les sauvages et les trompaient avec effronterie. De ce jour, la traite des pelleteries fut un commerce à jamais compromis, sinon perdu. Chaque traitant enrichi s'en allait vivre ailleurs à sa guise, en répétant ce déplorable adage : « Après moi le déluge (1). » Enfin il résulte des documens officiels que le Canada ne rapporta jamais à la France au-delà du tiers de ce qu'il lui coûtait (2). Par suite des besoins toujours croissans de la colonie, le gouvernement lui permit d'établir des manufactures et de fabriquer des étoffes, priviléges que l'on avait, avant 1716, obstinément refusés à l'Amérique. On vit se dresser partout des métiers à tisser, dans les villes, dans les campagnes, dans les seigneuries. Le paysan des bords du Saint-Laurent, aussi laborieux dans la paix qu'infatigable dans la guerre, se montrait apte aux travaux les plus divers, et ces précieuses qualités, il les dut à la défense qu'avait faite Louis XIV d'introduire des esclaves au Canada.

Lorsque la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Angle-

(1) Le père Lafitau avait introduit au Canada la culture du *jin-seng*, cette plante si prisée des Chinois. On en vendit une seule année pour 500,000 fr. Pour aller plus vite en besogne, les spéculateurs firent sécher la plante au four, au lieu de la faire sécher à l'ombre et lentement. Les Chinois refusèrent cette marchandise détériorée, et cette industrie s'éteignit complètement.

(2) Soit, vers 1750, 2 millions et 1/2 pour les exportations, et 8 millions pour les importations.

terre, il pouvait y avoir de l'embouchure du Saint-Laurent au lac Érié dix-huit cents soldats pour garder la colonie; sur ce nombre, mille environ étaient disséminés dans les postes, et huit cents au plus tenaient garnison à Louisbourg, sur l'île du Cap-Breton. Cette place forte était la clé du Canada, qu'elle protégeait du côté de la mer; de plus, elle couvrait la retraite des corsaires intrépides qui, en temps de guerre, ruinaient le commerce des colonies voisines. Les Anglais, au lieu d'attaquer leurs ennemis du côté de la terre, résolurent de détruire Louisbourg, dont la prise valait à leurs yeux les victoires qu'ils ne se flattaient pas de pouvoir remporter sur des miliciens difficiles à surprendre. Prompts à prendre l'offensive, les Canadiens se jetèrent tout d'abord sur l'Acadie; ils ravagèrent la côte de Terre-Neuve, et la consternation se répandit dans le Massachusetts, quand Louisbourg n'était pas menacé encore. Une révolte, qui éclata parmi les soldats de la garnison, éveilla tout à coup l'ardeur belliqueuse des Anglo-Américains. Dans cette ville forte et facile à défendre, il ne régnait plus d'union ni de confiance entre les soldats et les officiers. Bientôt Louisbourg, assiégé par des forces considérables, tomba au pouvoir de l'ennemi. La nouvelle de cette catastrophe arriva en France au lendemain de la victoire de Fontenoy.

Les Canadiens consternés virent dans cet échec terrible le prélude d'une attaque sur Québec. M. de Beauharnais, qui commandait en Canada, demanda des secours que M. de Maurepas lui envoya sans délai. Trois mille hommes de troupes sont embarqués sur onze vaisseaux. La flotte, battue des vents, est dispersée sur la côte; une maladie contagieuse décime les matelots et les soldats, et en peu de semaines cette expédition formidable semble s'être évanouie comme un rêve. Ce désastre jeta dans l'âme des Canadiens un profond désespoir. Une seconde tempête fit échouer la tentative de débarquement que l'on voulut essayer avec les débris de l'escadre. Qu'étaient auprès de ces malheurs sérieux les succès multipliés, mais partiels, que les Canadiens remportaient sur les postes ennemis? La France comptait alors d'intrépides et habiles marins, La Jonquière, L'Estanduère et d'autres; cependant la marine, trop négligée par le cardinal Fleury, qui abhorrait la guerre, éprouva de si cruels revers, qu'après trois combats où nos marins avaient fait des prodiges de valeur, il ne nous restait plus que deux vaisseaux. Comment secourir des colonies quand on n'a plus de flottes? Louis XV disait un grand mot vide de sens lorsqu'il s'écriait à propos du traité d'Aix-la-Chapelle : « Je veux faire la paix non en marchand, mais en roi! » On rendit le Cap-Breton à la France en échange de Madras, pris sur les Anglais par La Bourdonnaie, et des conquêtes faites en Flandre; mais on ne nous rendit point nos flottes détruites.

La question des frontières entre les colonies anglaises et françaises n'était point encore résolue. L'ambassadeur anglais à Paris se plaignait des empiétemens des Français; la France, de son côté, se plaignait de la conduite des Anglais sur l'Océan, où ils agissaient en maîtres. Le point que se disputaient avec le plus d'acharnement les deux nations était la vallée de l'Ohio, pays plus fertile, plus agréable à habiter que les bords des grands lacs et les froides régions du nord-ouest. Les forts élevés par les Canadiens depuis le lac Érié jusqu'auprès de l'Ohio inquiétaient les colons de la Virginie. Enfin les Français en bâtirent un dernier, qu'ils nommèrent fort Duquesne, sur les bords mêmes de la rivière. Un corps de troupes anglaises ne tarda pas à marcher contre eux. Avec leur seule mousqueterie, les Canadiens firent taire neuf pièces de canon qui garnissaient les retranchemens anglais, et l'ennemi sortit si précipitamment, après avoir capitulé, qu'il oublia derrière lui un drapeau. L'officier qui commandait les troupes anglaises, c'était le colonel Washington! Cette affaire, dans laquelle éclata la valeur des Canadiens, conduits par M. de Villiers, eut lieu en 1742; elle fut le premier acte du grand drame de trente ans qui coûta à la France tant de braves soldats et de si fortes possessions, et qui fit perdre à sa rivale ses propres colonies. Avec la guerre de sept ans, les hostilités recommencèrent en Amérique. Le Canada, épuisé par tant de combats, n'avait plus d'autres ressources que le zèle et l'ardeur de ses habitans. On se battait de part et d'autre avec acharnement; il arriva même une fois encore que les bandes canadiennes, pour se venger de l'envahissement de l'Acadie et des terres adjacentes, défirent les Anglais, et se ruèrent sur le pays ennemi avec des hordes d'Indiens, ravageant tout, faisant trembler jusque dans les villes ceux qui la veille les croyaient vaincues et domptées.

En 1756, Montcalm arriva au Canada avec des renforts, qui se composaient de 1,000 soldats et 400 recrues. En y joignant les troupes venues de France l'année précédente et celles de la colonie, l'armée régulière s'élevait à 4,000 hommes; avec les miliciens et les sauvages, elle formait en tout 12,000 combattans. Les colonies anglaises venaient de mettre sur pied 25,000 hommes, miliciens et soldats. Au début de la campagne, la victoire se déclara pour les Français; pendant deux années, les Canadiens se donnèrent le plaisir de raser les forts construits par les Anglais. Malheureusement ils eurent la douleur de voir, sans être capables de les en empêcher, leurs sauvages alliés massacrer les prisonniers après le combat. Les rigueurs de l'hiver n'arrêtaient point ces courses effrénées. Épouvantée de cette irruption violente, l'Angleterre porta son armée à 50,000 hommes, dont la moitié à peu près consistait en soldats réguliers, et la France abandonnait sa colonie victorieuse! « Nous combattrons, écrivait Montcalm au ministre; nous nous ensevelirons, s'il le faut, sous les

ruines de la colonie! » Et pourtant, le 1er mai 1758, le général n'avait que 6,000 soldats réguliers, bataillons de ligne, troupes de marine et troupes coloniales, pour défendre cinq cents lieues de frontières! Le Canada fut envahi par l'ouest et par l'est, par les lacs et par la mer; après un siége mémorable, Louisbourg devint pour la seconde fois la proie de l'ennemi. A la tête de 16,000 hommes, le général Abercromby courut attaquer 3,500 Français retranchés sur une hauteur entre le lac George et le lac Champlain. Montcalm attendit de pied ferme les Écossais et les grenadiers anglais; quand ceux-ci furent arrivés à vingt pas des retranchemens, le feu commença. Pendant six heures consécutives, les colonnes ennemies renouvelèrent leurs attaques avec un sang-froid et une valeur extraordinaires : toujours repoussées, elles durent se retirer en laissant sur le champ de bataille plus de deux mille morts. Cette brillante victoire ne pouvait sauver le Canada, que les troupes anglaises envahissaient de toutes parts. Il n'arrivait point de renforts. Les Indiens abandonnèrent le parti de la France qu'ils avaient embrassé jadis avec ardeur et fidèlement soutenu. Les troupes du Canada étaient mal payées et manquaient du nécessaire; une sourde animosité se déclarait entre les Français d'Europe et les créoles. On n'ignorait pas dans les colonies anglaises à quelles extrémités se trouvait réduite la Nouvelle-France, dont la conquête n'était plus qu'une affaire de temps. Afin de porter un coup décisif et d'utiliser sur un même point ses puissantes armées, l'Angleterre résolut d'attaquer Québec. De leur côté, les Canadiens se préparèrent à une défense héroïque. On fit, dans l'hiver de 1759, le dénombrement des hommes capables de porter les armes : il se trouva 15,000 habitans âgés de seize à soixante ans. L'armée se composait de 5,300 soldats. Au mois d'avril, l'évêque ordonna des prières publiques dans toutes les églises, et les habitans s'y portèrent en foule : ces braves gens avaient gardé la foi des anciens temps à une époque où la France semblait prendre plaisir à fouler aux pieds ses croyances.

Il n'entre point dans notre plan de retracer la mémorable et triste campagne qui se termina par la conquête du Canada. Les péripéties de ce drame lugubre sont bien connues, et il en a été parlé en diverses occasions ici même; tout récemment encore, une plume habile en a esquissé les dernières scènes (1). — On sait quelle oppression pesa sur les Canadiens durant la première phase de l'occupation anglaise, quelles mesures brutales et impolitiques furent adoptées plusieurs fois contre les restes de ce petit peuple indompté, notamment en Acadie. Il ne nous appartient pas non plus de suivre l'auteur de

(1) Voyez, dans la série de M. Ampère sur l'Amérique, *la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France*, livraison du 15 janvier 1853.

l'*Histoire du Canada* dans la partie de son travail qui se rapporte aux événemens récens. Ce que nous avons cherché dans ce précieux ouvrage, c'est l'histoire des Canadiens, des premiers colons établis sur les bords du Saint-Laurent, depuis le commencement du XVI[e] siècle jusqu'à l'époque de la prise de Québec. La France ne peut refuser ses sympathies à ceux qui furent ses enfans et semblent l'être encore; mais elle a dû forcément demeurer neutre dans les querelles qui ont surgi, depuis 1763, entre les colons anciens et le gouvernement nouveau qui les régit. L'auteur de cette histoire semble s'être proposé de mettre complétement en lumière tous les titres qu'ont les Canadiens aux égards des nations de l'Europe. Il a gardé le culte d'un passé glorieux, et il se montre le champion du parti français. Il lutte avec énergie et conviction en faveur des libertés que ses pères ont sauvées du naufrage de leur nationalité, et cette noble cause, il la défend avec l'énergie d'un Canadien de vieille souche. Il y a peut-être à la surface de ses idées une certaine ébullition, une ardeur gauloise qui va jusqu'à l'entraînement; il a lu beaucoup, et ses citations feraient supposer qu'il n'est pas assez en garde contre l'exagération et l'emphase de certains écrivains déclamatoires, Raynal par exemple. Cependant, sur les questions fondamentales, il a des jugemens solides et empreints d'impartialité; aussi son livre est-il beaucoup meilleur qu'on ne le supposerait à première vue. Ce qui lui donne une véritable importance, c'est l'abondance des documens qu'il renferme. Un pareil ouvrage mérite d'attirer notre attention, car il retrace (plus complétement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici) une grande et belle page de notre propre histoire. En le lisant, on est ému; il semble qu'une voix fraternelle nous dise avec l'accent d'un reproche tempéré par l'affection : « Depuis un siècle, nous sommes séparés de vous, et nous sommes restés ce que nous étions; vous nous avez abandonnés, puis oubliés, et nous n'avons cessé de penser à la patrie, de l'aimer et de tourner nos cœurs vers elle. » Enfin on éprouve quelque chose de cette surprise agréable et triste dont on est saisi quand on entend parler français en débarquant à Québec.

Lorsque le Canada tomba aux mains de l'Angleterre, il ne comptait pas plus de 60,000 habitans (1). Durant deux siècles, il eut à lutter tantôt contre les Indiens, tantôt contre les colonies voisines, et ne reçut que rarement les secours dont il avait besoin pour assurer son entier développement. L'émigration ne vint point ranimer, à des intervalles réguliers, ses forces épuisées; à peine si quelques milliers de laboureurs, pris dans l'intérieur de la France, se groupèrent autour des Normands, des Basques et des Bretons qui formaient le noyau de la colonie. Ce petit peuple de pêcheurs et de fermiers

(1) Aujourd'hui le nombre des Canadiens s'élève à 700,000.

ne se lassa jamais de lutter contre les rigueurs du climat et les difficultés de sa position. A force de persévérance et de valeur, il conquit un vaste territoire qu'il eût été du devoir de la France de peupler. La place était prête; les émigrans n'avaient qu'à venir s'installer sur des terres débarrassées d'ennemis. Les premiers colons avaient fait leur devoir de pionniers. Le Canadien fut dès le principe entreprenant et avide d'aventures; la nécessité le rendit industrieux; le travail le maintint probe et honnête; la guerre développa en lui des instincts belliqueux jusqu'à l'héroïsme. Fidèle à son pays, dont elle eut plus d'une fois à se plaindre, la nation canadienne ne ressentit jamais, à aucune époque, cette jalousie secrète qui pousse les colonies à l'indépendance; elle resta européenne par l'esprit en face des États-Unis émancipés, l'Angleterre même eut à se féliciter de sa loyauté. Le sentiment de répulsion pour le vieux monde, qui s'appelle de nos jours *américanisme,* ne germe point dans le cœur des Canadiens, et quand même leurs voisins leur en feraient un reproche, nous devons leur en faire un mérite. Absorbés dans les flots croissans d'une population imbue d'idées nouvelles et qui leur est peu sympathique, ils sont ombrageux à l'endroit de leur nationalité effacée. Que les États-Unis prennent un accroissement gigantesque et rêvent des destinées merveilleuses, que l'Angleterre étende sa domination au fond des contrées asiatiques, — le Canadien ne saurait s'associer intimement et avec enthousiasme à ces triomphes de la race anglo-saxonne. Il a son patriotisme à lui, l'amour de sa nationalité, la fierté innée chez les descendans de ceux qui fondaient sur un continent inconnu la Nouvelle-France. A travers tout le pays qui porta ce beau nom et jusqu'aux bords de l'Océan Pacifique, il existe encore des hommes hardis, aventureux, hospitaliers aussi, de mœurs simples et naïves, qui, devenus habitans des solitudes américaines depuis des générations, n'entendent point prononcer sans tressaillir les *douces appellations* de la patrie. Remercions donc M. Garneau d'avoir retracé les annales de ce peuple sorti du milieu de nous. De l'immense territoire où flotta longtemps notre pavillon, il ne nous reste rien aujourd'hui, rien que des souvenirs amers et des leçons dont on peut profiter. Soixante années après la perte du Canada, la Providence nous a donné un autre désert à coloniser. L'Algérie, assise sur les bords de la Méditerranée, à trois jours de nos ports, est occupée par nos troupes. Aujourd'hui nos armées ont ouvert à la colonisation un pays immense, plus fertile, plus facile à peupler que ne le fut le Canada. Puisse la France, qui regorge d'habitans, déverser sur ce sol choisi les émigrans laboureurs que les bords du Saint-Laurent ne virent point arriver en assez grand nombre, et qu'attend avec impatience l'avant-garde des premiers colons!

TH. PAVIE.

# PROMENADE

# EN AMÉRIQUE.

## LA HAVANE ET L'ILE DE CUBA [1].

ASPECT DE LA HAVANE. — CHARME DU CLIMAT. — LA FIÈVRE JAUNE. — ÉTABLISSEMENS UTILES. — L'ILE DE CUBA. — COLOMB A RENCONTRÉ L'AMÉRIQUE EN CHERCHANT L'ASIE. — MATANZAS. — VALLÉE D'YOUMOURI. — LA NATURE TROPICALE. — UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION A MATANZAS. — SUCRERIES. — L'ESCLAVAGE A CUBA. — LA TRAITE. — LES CHINOIS EN AMÉRIQUE. — RIVALITÉ DE LA BETTERAVE ET DE LA CANNE. — LE TABAC. — HISTOIRE DE L'USAGE DE FUMER ET DE PRISER. — POLITIQUE DE L'ESPAGNE. — CAUSES DE MÉCONTENTEMENT. — DÉPART POUR LE MEXIQUE.

En vue de Cuba, 30 janvier 1852.

J'ai laissé derrière moi tout ce qui ressemblait à l'hiver et aux frimas. Sur ma tête est le ciel des tropiques. A l'horizon, je vois les montagnes de Cuba au lieu des côtes plates du continent américain. Il me semble que j'ai passé de la Mer du Nord à la Méditerranée. Une chaude lumière baigne les contours gracieux et hardis des rivages bleuâtres qui se déroulent devant mes regards. Le soleil va se coucher derrière les sommets enflammés; l'un d'eux se dresse là-bas comme une pyramide lumineuse dans une vapeur d'or. Le bateau se hâte, car il faut être arrivé à l'entrée du port de La Havane avant la nuit pour pouvoir aborder ce soir. Les Espagnols ont gardé les précautions prudentes du passé : les pilotes ne sortent point après le coucher du soleil, et comme les compagnies d'assurance ne répondent de rien si l'on ne prend un pilote, nous n'essaierons pas d'entrer

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, du 15 mars et du 1er avril, du 1er mai, des 1er et 15 juin 1853.

sans être munis de ce secours et de cette garantie. Il en résulte que, bien qu'il fasse encore jour, comme le soleil est couché depuis dix minutes, nous emploierons la nuit à nous promener en vue de la ville. S'il s'agissait d'entrer dans un port des États-Unis, les choses ne se passeraient pas ainsi; mais nous avons quitté le pays de la liberté et de l'audace, nous sommes retombés sous l'empire des règlemens. Du reste, la nuit est superbe, l'air d'une extrême douceur; mais il est impatientant d'aller et de venir en présence du phare pendant douze heures, comme un soldat en faction marche devant sa guérite.

31 janvier.

Nous entrons de grand matin dans cette rade de la Havane, qu'on dit la plus belle rade fermée du monde. En effet, elle s'enfonce au pied des collines qui la dominent, et va tourner derrière la ville, présentant ainsi l'abri le plus parfait qu'on puisse imaginer. Ces collines sont verdoyantes, tapissées de fleurs jaunes; en quelques endroits, des groupes de palmiers s'inclinent sur leurs flancs. A droite, la ville s'étale avec ses maisons blanches ou colorées et ses quais magnifiques. Une petite barque nous porte à terre. A peine débarqué sous un immence hangar, qui s'étend sur tout l'emplacement où s'opère le chargement et le déchargement des navires et qui avertit des ardeurs du climat, je me trouve au milieu d'une cohue bruyante, dans laquelle domine la population de couleur. Ces hommes à demi nus font voir des épaules, des bras et des poitrines qui sont souvent d'une grande beauté de forme; on dirait des statues vivantes d'ébène ou de bronze. Leur travail s'exécute au milieu des cris, des rires et des chants; ils jouent et se culbutent comme des singes. Une singularité me frappe : durant cinq mois que j'ai passés aux États-Unis, je ne me souviens pas d'avoir entendu un seul ouvrier chanter en travaillant. Le peuple américain est trop sérieux et trop appliqué pour se donner ce genre de distraction. Sur la terre des hommes libres, tout s'accomplissait en silence. Voici des esclaves, et ils chantent. Certes je n'en conclurai pas qu'ils sont plus heureux; incontestablement ils sont plus gais, mais la gaieté n'est pas le bonheur. Je trouve aussi des oisifs, des gens qui regardent travailler et ne travaillent pas, des *flâneurs*, ce qui est rare en Angleterre et inconnu aux États-Unis.

La Havane offre cette particularité, qu'elle a l'aspect d'une ville espagnole avec un mouvement commercial qui rappelle les villes des États-Unis. Après avoir remarqué en passant cette scène animée, nous entrons dans des rues en général assez étroites, bordées de maisons de pierre, ce qui m'est nouveau et agréable. Mes yeux commençaient à se lasser de cette éternelle ville à larges rues, se prolongeant entre

des maisons de briques, et que sous différens noms je rencontrais partout. Les églises ne sont plus bâties sur ce même modèle de faux gothique ou de grec plus faux encore qu'élève aux États-Unis un art sans originalité et sans caractère. Ce n'est pas que ce que je vois soit bien remarquable comme architecture : c'est le genre espagnol du dernier siècle un peu lourd, un peu surchargé; mais je retrouve de la physionomie et de la variété, des monumens qui ne sont pas d'hier et qui disent quelque chose. Les maisons blanches ou peintes en bleu, en vert, en rose, en jaune, offrent un aspect bariolé qui étonne d'abord le regard, mais qui le réjouit. Partout des toits plats en terrasse à la manière de l'Orient. Des vases de faïence coloriée sont placés au bord de ces terrasses et se détachent avec élégance sur le ciel. Ce ciel est splendide; les hommes portent des pantalons blancs, beaucoup d'entre eux des vestes blanches et de grands chapeaux de paille. Tout a un air de canicule, et nous sommes au 31 janvier.

L'hôtel où nous descendons est tenu par une famille de réfugiés de Saint-Domingue. Comme en Espagne, les chambres à coucher sont petites; elles sont défendues par des barreaux et des volets, mais n'ont pas de vitres. Les lits sont des lits de sangle sans matelas, ce qui est plus frais, et au bout de quelques jours ne semble pas trop dur. L'endroit qui me plaît surtout dans l'hôtel, c'est une terrasse d'où l'on découvre une foule de clochers de toutes formes et de toutes nuances, et où je jouis de l'aspect à demi oriental de la ville étagée à mes pieds dans sa pittoresque irrégularité. Aux États-Unis, dans les promenades publiques, je ne rencontrais guère que quelques pauvres diables lisant un journal; nulle part il n'y avait un lieu fréquenté à une certaine heure par la bonne compagnie, comme le Corso à Rome, Chiaja à Naples, les Champs-Elysées ou le bois de Boulogne à Paris. Ici, j'ai rencontré une promenade admirable aux portes de la ville. Une longue allée part de la mer et suit les remparts; d'autres allées viennent aboutir à celle-là : c'est un véritable *cours*, où, avant le coucher du soleil, on se promène en voiture, surtout en *volantes*. Les *volantes* méritent une description, car elles entrent pour beaucoup dans la physionomie particulière de La Havane : ce sont des voitures ouvertes, à un cheval et à deux places, dont les roues sont très hautes; un nègre en postillon les conduit. C'est dans ces chars que les dames vont goûter la fraîcheur du soir. L'extrémité de leurs robes se rabat un peu des deux côtés de la volante. J'aime à voir ces voitures d'un aspect singulier passer rapidement, emportant deux ou trois femmes seules dont le regard vous frappe en passant, et à suivre les plis flottans de leur robe blanche aux derniers rayons du jour, en vue de la mer, à travers une allée de palmiers. Puis on revient, à l'autre bout de la ville, gagner une place carrée qui est la

promenade d'hiver. Au centre s'élève une eau jaillissante entourée de fleurs et d'arbustes parmi lesquels on remarque la végétation exotique et bizarre des cycas; on fait le tour de cette place tandis que la musique militaire retentit en plein air. En ce moment, le clair de lune achève d'embellir ces heures nocturnes. Un ciel incomparable, d'un bleu velouté comme l'air qu'on respire, et dans lequel notre regard plonge avec des délices infinies, semble une immense vague d'azur qui se recourberait mollement sur nos têtes. Les choux-palmistes qui encadrent le bassin dessinent à nos pieds l'ombre noire de leurs troncs un peu inclinés et l'ombre entremêlée de lumière que jettent leurs palmes. Nulle part je n'ai autant éprouvé dans une ville, dans une foule, le charme des impressions que la nature réserve d'ordinaire pour la solitude; rien n'est poétique comme cette promenade au cœur d'une capitale, sous les tropiques, parmi les palmiers et les cycas. Il est fâcheux seulement que l'indolence naturelle aux créoles ne permette pas aux dames havanaises de marcher. A Cadix, à Séville, on fait de même tous les soirs le tour d'une place plantée d'arbres; mais les belles Andalouses viennent y montrer leur taille cambrée et leur pied mignon. A La Havane, les femmes comme il faut restent dans leurs volantes, qui s'arrêtent tout autour de la promenade. C'est de là qu'elles jouissent du charme de ces belles soirées en prenant des glaces et en causant avec les hommes de leur connaissance debout auprès de la volante. On les voit beaucoup moins bien ainsi. Se défieraient-elles de l'effet de leur beauté, et craindraient-elles qu'on ne trouvât pas au même degré chez elles les agrémens dont je parlais tout à l'heure? Je ne saurais le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ne mettent jamais pied à terre. La femme du gouverneur actuel a voulu joindre cette réforme à celles que son mari s'efforce d'introduire dans la colonie : elle a essayé de marcher; mais le scandale a été si grand, qu'elle a dû renoncer à une tentative qui semblait ajouter aux causes de la révolution dont l'île est menacée.

Il ne faut pas que cette magnificence de la nature tropicale, cette gaieté d'une ville espagnole, l'élégance des volantes et même les beaux yeux des Havanaises fassent oublier la condition de la population esclave dont la présence attriste tout ce spectacle. Du reste, les renseignemens que je recueille me portent à penser que le sort des noirs de La Havane n'est pas rigoureux. Le laisser-aller des manières espagnoles permet une familiarité que ne tolérerait pas la fierté froide et sévère de la race anglo-saxonne. Ici les esclaves appellent leur maître *niño* et leur maîtresse *niña*, terme caressant qu'on adresse communément à un jeune homme ou à une jeune fille. Lorsque le propriétaire loue ses nègres comme manœuvres ou portefaix, ce qu'ils font au-delà de la tâche ordinaire est pour eux. Quand ils ont gagné cent piastres, ils ont le droit de forcer leur maître à

prendre cette somme en à-compte, et de cent piastres en cent piastres données successivement, ils arrivent à se racheter. Ils ont un syndic chargé de défendre leurs intérêts. S'ils sont mécontens de leur maître, on leur permet de le quitter, et le maître doit leur donner une *licence* de trois jours pour en chercher un autre. Comment le préjugé de la couleur, qui existe cependant, serait-il aussi absolu à Cuba qu'aux États-Unis, quand les mélanges sont bien plus fréquens? On me dit que beaucoup de familles blanches ont du sang noir dans les veines. Aux États-Unis, rien ne ferait admettre dans la société un homme d'origine africaine; ici on ferme souvent les yeux sur cette origine, on peut même, en payant une certaine somme, être déclaré blanc ou du moins être autorisé à *passer pour blanc*, ce qui quelquefois n'empêche pas d'avoir un teint qui ailleurs serait désigné par une tout autre épithète.

On m'a raconté l'histoire d'une négresse esclave qui, s'étant rachetée, est retournée dans son pays. Elle était propre tante du roi de sa nation; malgré tous les avantages de cette situation, elle n'a pu s'en accommoder. La grossièreté, la cruauté de son peuple, l'ont révoltée; elle a voulu parler religion, on ne l'a point écoutée, et elle est revenue à la Havane.

4 février.

J'ai retrouvé le charme de la vie méridionale, de cette existence au dehors, en plein air, dans laquelle c'est un bonheur constant de voir et de respirer. Le matin, je me lève avant le soleil; je monte sur la terrasse à plusieurs compartimens qui forme au-dessus de la maison que j'habite une véritable promenade. Toutes les autres maisons ont une terrasse du même genre, comme dans les villes d'Orient. Nulle part autour de moi ces tristes toits pointus de Paris ou de Londres. Je jouis de la rapide fraîcheur du matin; puis le soleil se lève derrière une église à demi ruinée. En venant des États-Unis, on n'est pas fâché de trouver quelque chose qui ressemble à une ruine. Le lever du soleil est admirable, mais il dure peu; c'est l'inconvénient des tropiques. Je ne puis m'empêcher de regretter mes beaux levers de soleil de Sorrente, quand, sur une terrasse assez semblable à celle-ci, je contemplais les teintes innombrables qui se succédaient longtemps dans le ciel et les nuances variées dont se teignaient tour à tour les îles, le Vésuve et la mer. Je descends ensuite pour aller rôder par la ville avant que la chaleur du jour se fasse sentir. J'entre çà et là dans une cour ou dans un cloître remplis de fleurs et de lianes, où s'élèvent quelques touffes de bananiers au puissant feuillage. Je vais visiter chaque jour le marché aux poissons. C'est en général un lieu peu attirant. Que de fois j'ai maudit celui qui, à Rome, déshonore le portique d'Octavie! Mais ici les poissons, étince-

lant des plus vives couleurs, rouges, roses, verts, dorés, donnent aux yeux un éblouissant spectacle. Je m'assieds sous un arbre du côté de la rade; je vois les bâtimens franchir son étroite entrée, passer sous le fort et glisser, les voiles tendues, au pied des collines qui élèvent en face de la ville leurs pentes vertes couronnées de palmiers. Je fais ensuite quelques visites à des Havanais de conditions diverses, et je recueille partout l'expression d'un mécontentement universel contre l'Espagne. Je vais souvent terminer la matinée à la chancellerie, où je prends des notes dans les journaux de l'île et les documens que M. d'Hauterive, notre consul général, veut bien m'indiquer, ou, ce qui vaut encore mieux, dans sa conversation instructive et animée. Je reviens dîner à l'hôtel; je trouve un dîner français, une table d'hôte française. Le dîner est assez bon et se prolonge raisonnablement; puis mes compagnons de voyage et moi nous sortons pour aller à l'Alameda, munis de cigares du cru, voir les dames passer en *volantes* et fuir à nos regards comme de beaux oiseaux des tropiques. Le soleil se couche trop vite, mais magnifique, en coup de foudre, et laissant après lui dans le ciel ces teintes ineffables que ne connaissent point nos pâles climats. Les premières étoiles apparaissent sur un fond couleur de fleur de pêcher ou d'améthyste. Après les nuances violacées se montrent le rose, le blanc, l'oranger, et tout à coup la nuit s'abat sur la ville. On revient alors par la promenade d'été, maintenant déserte, car il ne faut pas oublier que nous sommes en hiver et qu'on le dit cette année fort rigoureux. Il est vrai qu'au mois de janvier nous n'avons ici que la température de notre mois de juillet.

Cette promenade, qui longe la rade, est délicieuse. La lune se lève; les navires se détachent en noir au sein de la blancheur incomparable qu'elle répand sur les collines et sur les eaux. De ce calme, de ce silence nous passons au bruit, au joyeux tumulte d'un immense café où l'on se réunit pour prendre des glaces. L'absence de cafés attriste singulièrement pour un Français les villes anglaises et américaines. En sortant, il m'arrive de retourner seul sur la petite place si remplie tout à l'heure et où je ne trouve plus d'autre compagnie que les palmiers et les eaux qui jaillissent solitaires. Je m'abreuve de la fraîcheur, de la suavité de la nuit. Je ne puis détacher mes regards de ce ciel qui semble envelopper la terre avec amour; je ne me lasse point de contempler la *nuit brillante,* comme a dit Louis Racine d'après Homère :

Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles!

Je m'écrie comme lord Byron : « Non, belle nuit, tu n'es pas faite pour le sommeil! » Et tout en disant cela je rentre pour me coucher; mais ce n'est qu'après être monté encore sur la terrasse afin de me

rapprocher un peu plus de ce beau ciel qui vous attire et vous fascine ainsi que l'azur des eaux tranquilles attire et fascine le pêcheur dans la ballade de Goethe. Ce ciel au reste n'est pas toujours pur. Quelquefois il se couvre en partie. La nature prend un air de tempête, mais de tempête des tropiques, ardente et sombre. Le ciel alors est à la fois éclatant et orageux comme une vie de poète. Je me décide enfin, bien à regret, à rentrer dans ma cellule sans vitres, où la lune me suit encore à travers les barreaux de fer, seule clôture de ma fenêtre, et, plein de ces images et de ces souvenirs d'une journée de La Havane, je m'endors au chant des *serenos* (1).

Les jours de spectacle, nous nous rendons au théâtre. Le coup d'œil du grand théâtre de La Havane est éblouissant. La salle est vaste, les toilettes brillantes. Les loges ne sont séparées du couloir que par une sorte de grillage qui permet d'admirer les dames havanaises. Elles sonten général fort belles. C'est le type espagnol, un peu plus fort et un peu moins fin, mais très séduisant encore. On a eu à La Havane d'assez bonnes troupes italiennes. Cette année elles font défaut, et l'on est obligé de se contenter d'un ballet français, de quelques farces espagnoles et d'une famille d'équilibristes et de danseurs de corde. Près du théâtre sont des bals publics, où le même couple exécute pendant plusieurs heures une danse nationale à la fois assez indécente et très monotone.

J'ai trouvé des maisons fort agréables à La Havane et de bonnes conversations; mais ce qu'on a dit de la guerre, qu'elle gâte la conversation, on peut bien le dire de la fièvre jaune. J'étais hier chez une dame très gracieuse et très spirituelle. On n'a parlé pendant deux heures que fièvre jaune, avec des intervalles consacrés au tétanos. Le tétanos en effet paraît très fréquent ici. On raconte toute sorte d'histoires terribles de tétanos survenu pour s'être lavé le visage avec de l'eau froide ou s'être coupé en se rasant. Pour la fièvre jaune, c'est la peste du Nouveau-Monde. Peut-être provient-elle des Indiens; ceux qui habitaient la baie de Massachusetts avaient eu avant l'arrivée des colons une maladie qui les rendait jaunes. Du reste, la fièvre jaune ne jaunit pas toujours. Le vomissement noir, qui lui a donné ici et au Mexique son redoutable nom (*vomito negro*), n'est pas même un symptôme constant. Heureusement cette maladie, si souvent funeste aux étrangers, semble, comme il arrive avec le temps à la plupart des maladies, devenir plus rare et plus bénigne. M. Grand-

(1) On nomme ainsi les *watchmen*, qui, selon l'usage espagnol, annoncent avec une sorte de psalmodie lente et grave l'heure de la nuit et l'état du ciel. Leur nom de *serenos* n'a pu leur être donné que sous un beau climat. Dans quelques cantons de la Suisse, on est réveillé par les veilleurs de nuit qui font entendre ces lugubres paroles : « Priez pour les pauvres trépassés. » On ne s'aviserait point d'un pareil refrain dans un pays où les gens du guet s'appellent *serenos*.

Boulogne, médecin français distingué établi à La Havane depuis plusieurs années, me dit avoir vu peu de cas de fièvre jaune. Elle semble aussi s'adoucir à la Nouvelle-Orléans; le nombre des malades admis à l'hôpital qui ont succombé à ce fléau en 1850 a été moindre qu'en 1849, bien que le nombre des admissions ait été plus considérable. Probablement les améliorations sanitaires dans les deux villes ont contribué à ce résultat. On a contesté la transmission contagieuse de la fièvre jaune comme celle de la peste. L'opinion la plus vraisemblable est l'opinion moyenne, qui admet pour les deux maladies l'influence des circonstances locales et de la prédisposition des individus sur l'explosion et le développement du mal, mais qui admet aussi que des personnes ou des objets venant d'un pays infecté peuvent, par leur présence, produire cette éclosion et favoriser ce développement. Toutefois je m'arrête et ne veux pas mériter, en m'étendant trop sur un si triste sujet, le reproche que j'adressais tout à l'heure aux conversations de La Havane.

Il vaut mieux aller lire des ouvrages espagnols sur Cuba à la bibliothèque de l'Université. L'Université est un lieu très agréable. Imaginez un cloître entourant une cour remplie, on pourrait dire encombrée d'une végétation admirable, d'arbres à formes pour moi nouvelles, au sommet desquels s'enroulent des lianes et pendent de belles fleurs rouges parmi la verdure. La bibliothèque est placée entre cette cour et une autre cour au milieu de laquelle jaillit en murmurant une fontaine. J'aurais eu grand plaisir à lire dans ce lieu de délices, entre la verdure et l'eau. Malheureusement le bibliothécaire était à la campagne et avait prudemment emporté la clé, comme faisaient, dit-on, jadis les gardiens de notre cabinet de médailles quand ils allaient à Rome. Je me suis présenté plusieurs fois sans plus de succès. Enfin j'ai pu pénétrer dans la bibliothèque. J'y ai trouvé nos traités scientifiques récens et les œuvres de M. Cousin. Comme je commençais à lire, le bibliothécaire, après avoir causé très poliment avec moi, m'a averti qu'il était professeur, que l'heure de sa classe était arrivée, et a mis de nouveau la clé dans sa poche. Voilà le laisser-aller et la bonhomie des habitudes méridionales. De même à Rome, quand vous vous présentez chez un banquier pendant le mois d'octobre, il se peut qu'on vous réponde : « Il est à la campagne et fait *son mois d'octobre, — fà l'ottobre.* » Ce sans-gêne indolent, qui a bien ses inconvéniens, ne me déplaît pas ici; il me repose de l'ardente et incessante activité des États-Unis, activité que j'admirais fort, mais qui avait fini par m'étourdir comme le ferait le spectacle d'une roue toujours en mouvement. J'ai trouvé du reste une autre bibliothèque dont les entours ne sont pas si charmans, mais qui a l'avantage d'être ouverte tous les jours.

Il n'y a pas, comme on peut croire, un très grand mouvement

scientifique et littéraire à la Havane. Cependant on constate un progrès marqué dans le nombre des élèves qui suivent les écoles. Il existe à la Havane une école de mécaniques (*escuela de machinas*). Le gouverneur actuel, général Concha, a fait beaucoup pour cet établissement : il y a établi quinze bourses d'une once par mois (environ 80 francs) réservées aux orphelins des officiers et des familles émigrées de la terre ferme. L'école est maintenant ouverte à 240 élèves.

On doit reconnaître que beaucoup d'améliorations ont été introduites à La Havane depuis un certain nombre d'années. Le gouverneur Tacon, homme d'une volonté énergique, a rétabli la sécurité, qui était loin d'exister avant lui. Les vols et les assassinats étaient alors des événemens ordinaires. Un gouverneur auquel on se plaignait qu'un garçon de caisse eût été volé dans les rues de la capitale, se bornait à répondre : Je ne sors pas le soir; faites comme moi. Un de ses parens ayant tué le consul de Suisse pour le voler, il fallut que les consuls de France et d'Angleterre s'unissent pour obtenir, avec de grandes difficultés, que l'assassin fût exécuté. Depuis l'administration de Tacon, il ne se passe plus rien de pareil.

La prison, qui au dehors semble un palais, n'est pas, dit-on, aussi bien tenue au dedans que les prisons des États-Unis, dont l'aspect extérieur est si triste. Il y a bon nombre d'établissemens charitables à La Havane, et entre autres une société de bienfaisance pour les Catalans. Ce que l'on paie pour obtenir un permis de voyage dans l'île est affecté à ces divers établissemens : ainsi ce serait faire une bonne action que de la parcourir dans son entier; mais ce voyage, car c'en serait un, offrirait d'assez grandes difficultés. En certains endroits, la population est rare. On peut, dans le centre de l'île, faire trente lieues sans trouver une goutte d'eau. Je me bornerai donc à quelques excursions. L'un des points que l'on nous dit mériter le mieux d'être visité, c'est la petite ville de Matanzas et ses environs, à une trentaine de lieues de La Havane.

Avant de partir, nous avons voulu voir la *villa Fernandina*. Une villa tropicale est encore autre chose que les villas italiennes. C'est un jardin qui ressemble à une serre. Tous ces arbres exotiques, au feuillage étrange et gracieux, que l'on a vus ailleurs comme des raretés mises sous verre, et qu'on n'imagine guère que formant des forêts impénétrables, sont là plantés en allées ou groupés en bosquets. Un tel jardin a tout le charme de l'invraisemblable, il semble qu'on se promène dans un rêve.

L'île de Cuba a environ cent cinquante lieues de longueur, on la compare à une langue d'oiseau. Dans son premier voyage, Colomb, n'étant pas arrivé jusqu'à l'extrémité de l'île, la prit pour un continent et crut qu'il avait vu la côte orientale de l'Asie. Il fit même signer à l'équipage et au pilote une déclaration constatant que cette terre

était le continent asiatique, car Colomb a découvert l'Amérique et ne l'a point connue. Après quatre voyages dans le Nouveau-Monde, il est mort convaincu qu'il avait quatre fois passé d'Europe en Asie et ne soupçonnant pas l'existence d'un continent nouveau. On a dit de très belles choses sur le génie de Colomb, qui lui avait fait deviner l'existence d'un monde; mais rien n'est plus contraire à la vérité. Colomb voulait aller aux Indes par l'ouest, comme les Portugais y étaient allés par l'est; il pensait trouver la ville aux toits d'or de Cipango, dont avaient parlé les voyageurs du moyen âge, et qu'on supposait exister à l'extrémité de l'Asie. Arrivé à l'embouchure de l'Orénoque, il se demandait s'il n'était pas à l'embouchure d'un des quatre fleuves du paradis terrestre. Le nom d'Indes Occidentales donné aux possessions espagnoles du Nouveau-Monde, et que conservent encore aujourd'hui les Antilles anglaises, est un monument qui atteste l'erreur de ce grand homme. Ce n'est pas la première fois qu'on a dû une découverte aux illusions du génie. Peut-être même Colomb n'eût-il pas tenté d'aller à travers une mer inconnue chercher la pointe orientale de l'Asie, si une autre erreur, celle des géographes alexandrins et des premiers géographes modernes (1), ne lui avait fait croire que le but de ses efforts était moins éloigné de l'Espagne qu'il ne l'était réellement (2). Ce n'est donc point par une vue géographique supérieure aux idées de son temps, vue que Colomb n'a point eue et ne pouvait guère avoir, qu'il mérite une gloire immortelle; c'est par la persévérance, le courage qu'il déploya dans son entreprise, c'est par l'humanité dont il fit preuve envers les Indiens, par son désintéressement, sa grandeur d'âme et ses malheurs. Colomb fut surtout un grand caractère, et le Tasse l'a bien chanté quand il l'a appelé ce *cœur magnanime*. Du reste, il a attaché justement son nom à la découverte que lui doit le genre humain, et dont il ne lui a pas été donné à lui-même de connaître ici-bas la véritable nature. La gloire est la récompense de ceux qui osent et réussissent dans une entreprise hardie et utile, même quand ils se trompent. Colomb est assez grand pour n'avoir pas besoin qu'on fasse à sa renommée l'aumône insultante d'un mérite qui n'a pas été le sien. Les déclamations vulgaires et erronées sur sa divination d'un continent auquel il n'a jamais cru, même après l'avoir rencontré, doivent être oubliées; mais n'est-ce pas un fait bien plus frappant, bien plus propre à sug-

(1) Ptolémée prolongeait beaucoup trop à l'est l'extrémité de l'Asie. Sur le globe de Behaim, terminé l'année même du départ de Colomb, Cipango, que celui-ci allait chercher et qu'il croyait seulement à sept cent cinquante lieues des Canaries, était placé au 280e degré de longitude orientale, tout juste où devait se trouver l'Amérique.

(2) Un reste de cette erreur s'est propagé jusqu'au XVIIe siècle. Sanson s'obstinait toujours à reculer les côtes orientales de la Chine au 180e degré, bien qu'elles soient au 165e. (Walckenaër, *Biographie universelle*, t. II, p. 3, art. Delisle.)

gérer des méditations profondes, que cette illusion d'où sort une immense découverte, cette chimère, ce rêve qui enfante un monde?

Bien que Colomb ait trouvé l'Amérique comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir, je n'en aurais pas été moins curieux de voir le tombeau d'un des hommes célèbres dont l'âme a été la plus noble et le caractère le plus pur. Ce tombeau est dans la cathédrale de La Havane. Malheureusement on la répare en ce moment; elle n'est pas ouverte, et je suis obligé de me contenter d'un souvenir de la cathédrale de Séville, où j'ai lu, sur la pierre tumulaire du fils de Colomb, ce magnifique hommage à la mémoire de son père, qui a fait croire à quelques voyageurs que là reposaient les os de Christophe Colomb lui-même :

A Castilla y a Leon
Nuevo mundo dió Colon.

Matanzas, 5 février.

Nous sommes arrivés ce matin dans la jolie ville de Matanzas. Le balcon de notre hôtel donne sur une rade dans laquelle se trouvent un assez grand nombre de bâtimens des États-Unis et un bâtiment français. Des deux côtés, de gracieuses collines s'abaissent vers la mer. Nous nous amusons quelque temps à regarder des pélicans qui se tiennent immobiles et comme endormis jusqu'au moment où ils se laissent tomber dans l'eau sur leur proie; puis nous allons voir notre consul, M. Vergne, qui, avec une obligeance toute magnifique, arrive bientôt à notre porte suivi de deux *volantes*, et nous conduit au plus beau point de vue des environs de Matanzas, celui d'où l'on embrasse la vallée d'Youmouri.

C'est là que j'ai eu pour la première fois le spectacle complet de la nature tropicale. On commence par suivre en montant un chemin très raboteux. A mesure qu'on s'élève, on voit se développer la rade de Matanzas. Du côté opposé, on découvre, par une soudaine échappée de vue, la vallée d'Youmouri, avec ses palmiers et ses cocotiers irrégulièrement jetés sur ses parois inclinées et verdoyantes. Cet éclair est incomparable; c'est comme si le rideau d'un théâtre se levait tout à coup pour laisser apercevoir un moment une décoration fugitive; en continuant à monter, on voit les palmiers et les cocotiers border la route; les haies sont formées de grands cierges et d'autres cactus qui ont la forme de candélabres. La vallée commence à reparaître au-dessous de la route, et l'œil ne se lasse pas d'y errer parmi cette végétation extraordinaire. Nous sommes arrivés ainsi à une habitation délaissée par ses propriétaires, et qui n'est plus occupée que par des esclaves. En général, dans l'île de Cuba, on n'habite guère la campagne pour son plaisir; on n'y est retenu que par l'exploitation des sucreries, et alors y vivre, c'est à peu près comme vivre dans une manufacture ou une usine. Ce lieu a donc été abandonné, quoique

l'un des plus ravissans de l'univers. Cet abandon ajoute peut-être à son charme; une teinte de mélancolie vient se refléter sur le plus splendide paysage qui fut jamais. La mer, la vallée, les montagnes, la végétation inaccoutumée des tropiques, vous jettent dans une sorte d'extase pleine d'étonnement. Il est impossible de ne pas se rappeler vivement les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*. Je trouve jusqu'à l'ajoupa construit avec des feuilles de bananiers. Voilà un vieux noir qui ressemble à Domingo; mais a-t-il une maîtresse aussi bonne que M^me de La Tour ou Marguerite? Un négrillon monte sur un cocotier et en rapporte un fruit que nous ouvrons. Je trouve assez agréable le liquide qu'il contient, c'est une eau sucrée légèrement acidulée et très rafraîchissante. Nous sommes entourés de noirs et de négresses de tous les âges. On me dit leurs prix à mesure qu'ils passent près de nous : cela varie depuis 600 piastres, prix moyen d'un nègre, jusqu'à 80 piastres, que peut valoir un négrillon. J'apprends que la mère a le droit de racheter d'avance son enfant en donnant 20 piastres avant sa naissance et 30 un mois après. L'esclavage seul gâte un peu l'impression d'enchantement qui m'arrive de partout. Je me dis avec un certain contentement : J'ai vu la nature tropicale dans son éclat; à cette heure, toutes les sortes de végétation ont passé devant mes yeux, depuis les sapins et les bouleaux nains qui expiraient dans les marais de la Laponie jusqu'à ces palmiers, ces cocotiers, ces bananiers, ces yuccas, ces cactus, cette flore équinoxiale qui est la même des deux côtés de l'équateur. J'ai donc maintenant contemplé les principaux aspects de la nature et parcouru toute la gamme des harmonies divines ici-bas.

On donnait ce soir la première représentation d'une tragédie. J'ai voulu, pour la singularité du fait, aller au spectacle à Matanzas. Le sujet de la tragédie était Pélage; presque à tous les vers éclatait un sentiment de patriotisme espagnol que le public me semblait partager. Le mot Espagne faisait toujours applaudir. Dans la disposition où sont les esprits, je m'étonnais de cet enthousiasme; mais j'ai appris que c'étaient les Espagnols et non les créoles qui applaudissaient. Il y a entre ces deux parties de la population une irréconciliable inimitié. Les Cubans ne veulent pas être Espagnols et ne se regardent pas comme tels. On m'a parlé de deux enfans, l'un né d'une mère créole, l'autre d'une mère espagnole, et qui étaient déjà des *frères ennemis*. A la fin de la pièce, on a appelé l'auteur, il a paru; en même temps un nuage est descendu derrière lui. De ce nuage est sorti un petit génie, lequel tenait une couronne. Cette couronne a été placée sur la tête du poète par deux actrices qui l'accompagnaient. Ne saluant point le public, mais souriant et couronné, le nuage et le petit génie à ses côtés, il faisait le plus drôle de triomphateur qu'on puisse imaginer.

Avant de quitter Matanzas, nous sommes allés à quelque distance voir des sucreries. J'étais bien aise de comparer l'organisation de ces établissemens, et surtout la condition des esclaves, avec ce que j'avais vu à la Louisiane. Nous avons pris un chemin de fer dont les départs ne sont point d'une extrême exactitude. Les précautions n'abondent pas à Cuba plus qu'aux États-Unis. L'indolence créole produit le même effet que l'activité fiévreuse de la race anglo-saxonne. Là on n'a pas le temps de penser au danger, ici on ne se donne pas la peine de le prévenir. Il est curieux de regarder à travers les deux portières d'un wagon pendre au vent les grandes feuilles du bananier. Ce que nous voyons, ce sont de véritables champs de bananes, comme nos terres labourées sont des champs de blés; le bananier est même, de tous les végétaux alimentaires, celui qui, sur une même étendue de terrain, peut nourrir le plus grand nombre d'hommes. Par moment, on traverse un magnifique fouillis de végétation primitive qui est presque impénétrable aux yeux, comme il doit l'être au pied du voyageur. Ailleurs, les cocotiers et les choux-palmistes fuient derrière nous avec les rails du chemin de fer, sur lequel ils inclinent leur tronc léger et leur élégante couronne. Une jeune fille, qui a de très beaux yeux, est assise en face de moi, dans une attitude de nonchalance, mangeant des oranges; puis elle se met à peigner ses cheveux noirs, et finit par prendre une épingle et s'en servir en guise de curedent.

Nous avons vu d'abord une petite sucrerie dont le propriétaire est le type du colon français de Saint-Domingue, gai, cordial, actif, hospitalier. Son établissement offre un exemple de la plus petite sucrerie qui puisse marcher avec avantage. M... a 200 nègres, dont 40 sont ce qu'on appelle *bons nègres*, et fait 500 caisses de sucre. Il y a dans l'île une sucrerie de 800 nègres, qui produit 10,000 caisses; c'est trop vaste : la surveillance des esclaves et le soin de leur santé sont trop difficiles. Une mortalité parmi les noirs, un incendie dans un champ de cannes, peuvent causer un dommage immense; mais en général il y a profit à avoir une plantation un peu considérable, car les frais sont en partie les mêmes dans une petite plantation et dans une grande. Il faut également payer un *majoral* et un *maître de sucre*. Celui-ci reçoit jusqu'à 5,000 francs, tout juste comme un professeur du Collége de France. Le prix de la terre est la moindre dépense. En somme, une sucrerie qui produit de 3 à 5,000 caisses est la plus profitable.

Je recueille ces renseignemens avec un mélange de curiosité et de déplaisir : je ne puis m'accoutumer à ces évaluations de capitaux et de bénéfices dans lesquelles le travail de l'homme est compris et compté comme une force brute dont on dispose sans la participation de celui qui la fournit. Un fait qu'on me raconte vient fort à propos

pour me rafraîchir l'âme ; il s'agit d'un nègre qui avait sauvé M.... enfant lors du massacre de Saint-Domingue, et qui a vieilli dans sa maison, traité par lui comme un père et assis à sa table, chacun se faisant un honneur de toucher la main du bon noir; je ne sais si l'on pourrait citer quelque chose de semblable aux États-Unis. Il y a soixante ans que cette terre est cultivée; épuisée par la culture, elle a besoin d'être fumée à grands frais. M... est attaché à sa propriété et y reste; mais son fils, qui a été élevé aux États-Unis et dont les manières américaines font avec les manières françaises du père le plus frappant contraste, voudrait, comme un véritable *Yankee*, abandonner cette exploitation usée pour aller cultiver une terre nouvelle.

Nous avons visité ensuite un établissement considérable, qui passe pour un des mieux tenus qui soient dans l'île. C'est là que pour la première fois j'ai vu les noirs, hommes et femmes, travailler à abattre la canne. Ce spectacle était triste. L'empressement forcé des travailleurs se hâtant de frapper ces grandes cannes qui tombaient autour d'eux, la présence des surveillans armés de fouets, la pensée surtout que ces êtres humains agissaient par une volonté étrangère, comme une meule tourne parce qu'on la fait tourner, me serraient le cœur. Quelques momens après, l'administrateur me fit sourire en me disant : « On prétend que les esclaves sont malheureux; vous pouvez en juger. Je suis sûr que vous n'avez pas entendu un coup de fouet retentir. » — Il y avait un quart d'heure que nous étions dans la plantation!

Je crois en effet que les cruautés sont rares, bien qu'on nous avoue que les suicides sont fréquens. J'entends dire : « Ils se pendent assez souvent; *on ne sait vraiment pas pourquoi;* » mais ce travail dont je viens d'être témoin est rude. Puis il faut placer la canne sous les rouleaux, remuer et transvaser la liqueur sucrée, etc. C'est encore une besogne très pénible, et, pendant le temps de la roulaison, les nègres qui y sont employés travaillent seize et même quelquefois dix-huit heures par jour. Ce labeur, tout violent et excessif qu'on peut le trouver, n'est pas ce qui a soulevé en moi le plus d'indignation contre l'esclavage tel qu'il existe dans l'île de Cuba. J'ai demandé quelle espèce d'instruction morale et religieuse recevaient les nègres de la plantation, et j'ai appris que cette instruction était nulle : « On les baptise, m'a-t-on répondu; on les marie, s'ils le désirent. A leur mort, on va quelquefois chercher M. le curé, pour les confesser; mais il demeure assez loin, et nous n'aimons pas à le déranger. Le soir, on fait la prière, sauf à l'époque de la roulaison, parce qu'alors on n'a pas le temps. » Mais ni catéchisme, ni prédication pour les noirs; nul moyen que la notion du bien et du mal parvienne à leur intelligence : ils sont exclus de toute idée morale. On dit que les colons espagnols sont en général moins durs pour leurs

esclaves que les habitans des États-Unis. Si je compare cette plantation, qui passe pour une des mieux administrées, avec celles que j'ai vues à la Louisiane, je ne suis pas frappé de la grande douceur des maîtres. Dans l'île espagnole, le maximum des coups de fouet est plus considérable. Le *majoral* peut en donner vingt de son autorité; à la Louisiane, chez M. Roman, ce n'était que cinq. M. Roman ouvrait les portes de son habitation à des prêtres catholiques, même à des méthodistes qui pouvaient apporter quelque enseignement religieux. Ici il n'y a rien de pareil, et on ne fait pas plus pour cultiver le sens moral du nègre que pour développer celui du porc qu'on lui permet d'élever et de vendre à son profit.

J'admettrai que dans le détail les esclaves soient assez bien logés, suffisamment nourris, soignés dans leurs maladies; je conviendrai que pendant le déjeuner M^me^ ..., femme du directeur de la sucrerie, nous a avoué en souriant que nous n'aurions pas beaucoup de lait pour notre café, parce qu'on le réservait pour les malades. Tout cela n'empêche point que cette activité forcée, sans espoir, sans désir personnel, ne soit semblable à celle d'un animal ou d'une machine, et cette absence complète de développement moral suffirait seule, — quand même, ce qui est impossible, il n'y aurait aucune cruauté employée dans le traitement des noirs, — pour faire condamner l'esclavage non pas seulement comme une barbarie contre le corps, mais surtout comme un meurtre de l'âme.

La traite, interdite par la loi, se fait notoirement à Cuba. La plupart des gouverneurs qui ont précédé le général Concha la toléraient, sauf à se faire donner une ou deux onces d'or par tête de nègres introduits, tandis qu'on en donnait autant à d'autres fonctionnaires. Le général Concha a repoussé cet odieux marché; il a prévenu les traitans qu'ils eussent à bien prendre leurs mesures, car si l'importation d'esclaves noirs dans l'île venait à sa connaissance, il sévirait. Malgré cette restriction, il ne leur est pas très difficile de continuer leur infâme commerce, quelquefois même ils ne prennent pas la précaution de se cacher. Récemment une cargaison de nègres a été débarquée effrontément, et la ville de Matanzas a été un beau jour presque affamée par les achats faits pour les nourrir. Cette impudence a contraint l'autorité à saisir la pacotille humaine. Tant que l'esclavage sera maintenu, la traite existera en fait partout où il n'y aura pas, comme aux États-Unis, une population suffisante d'esclaves, ce qui est une autre source d'immoralité; car l'absence de la traite encourage les haras humains qui existent en Virginie, et qui offrent une difficulté de plus pour l'émancipation par la multiplication toujours croissante des esclaves à affranchir. Quoi qu'on fasse, les conséquences d'un mauvais principe sont toujours mauvaises.

L'introduction des appareils perfectionnés pour la production du

sucre est beaucoup plus difficile ici qu'à la Louisiane. J'ai dit qu'il fallait faire de grands frais préalables pour l'acquisition et l'installation de ces appareils qui sont dispendieux avant d'être économiques. Or très souvent ceux qui entreprennent l'exploitation d'une sucrerie manquent des capitaux nécessaires, ils empruntent et paient avec les produits; mais c'est une rude affaire d'emprunter dans un pays où le taux légal de l'intérêt est à 12 pour 100. En général les choses se passent ainsi : le marchand d'esclaves, qu'on appelle l'importateur de noirs, en avance un certain nombre au planteur sur la promesse d'être remboursé par lui. Les fournisseurs avancent de même les alimens des esclaves. Un incendie dans la plantation suffit pour mettre l'emprunteur dans un grand embarras; aussi beaucoup de planteurs sont-ils gênés et hors d'état d'employer des procédés qui pourraient augmenter la production et permettre ainsi de se passer du travail esclave.

On sait que l'Angleterre a cherché à remplacer dans ses colonies les esclaves qu'elle avait émancipés par des engagés malais ou chinois. De même à Cuba on a fait venir depuis quelque temps un assez grand nombre de Chinois, et on s'en trouve bien; ils supportent la fatigue continue de l'époque de la roulaison comme les nègres. Quand on a voulu les frapper, ils ont résisté et n'ont pas consenti à recevoir des coups de fouet; mais on a nommé un chef parmi eux qui leur donne des coups de bâton, et ils acceptent. En effet, le bâton est dans leurs mœurs; l'énumération des coups à recevoir remplit tout leur code pénal, et forme l'ensemble de leur législation criminelle. Les Chinois commencent à connaître les chemins de l'Amérique, on sait à quel point ils abondent en Californie; déjà ils occupent un quartier de la ville de San-Francisco, où ils ont bâti une pagode. Le jour anniversaire de la déclaration de l'indépendance américaine, ils ont figuré avec leurs étendards, sur lesquels étaient peints des dragons, dans la procession civique en l'honneur du congrès et de Washington.

Un argument a été mis en avant contre l'emploi des esclaves dans l'île de Cuba, et je le reproduis ici sans me prononcer sur sa valeur, mais avec le désir qu'il soit bon. L'abolition de l'esclavage pourrait, à quelques égards, être favorable à la culture générale de cette île. Les plantations de sucre absorbent tous les capitaux, car les plantations de café sont de plus en plus abandonnées, par suite de la concurrence du Brésil et de Java. Peut-être l'île gagnerait-elle à une culture plus variée de produits tels que le maïs, le blé, le cacao, qui, comme le tabac, n'ont nul besoin du travail esclave.

Enfin il est un adversaire puissant de l'esclavage, le plus puissant de tous peut-être, la betterave. La première chose à faire par les abolitionistes, ce serait de ne jamais mettre un morceau de sucre dans leur thé, ou, s'ils n'ont cette vertu, au moins de se servir tou-

jours d'un sucre différent du sucre de canne. Aux États-Unis, l'on fabrique et l'on consomme chaque année une assez grande quantité de sucre d'érable; mais, bien que très suffisant pour l'usage, le produit de l'érable ne vaut pas celui de la canne, tandis que le sucre de betterave est identique au sucre de canne, et pourrait lui être substitué sans nul inconvénient pour les consommateurs.

Le *Diario,* journal du gouvernement, après avoir raconté, d'après l'*Économist,* tous les progrès qui ont été accomplis en Europe dans la production du sucre de betterave, s'efforce de se dissimuler à lui-même et de déguiser aux autres les craintes que lui fait concevoir pour le sucre colonial la rivalité du sucre européen. Il tâche de se rassurer en disant que dans les pays très peuplés on n'abandonnera pas à la betterave le terrain destiné aux céréales, que les gouvernemens désirent maintenir l'existence du sucre colonial, que la zone où croît la betterave est limitée. On pourrait opposer aussi aux chances d'envahissement du sucre de betterave la nécessité d'avoir sous la main le combustible et l'engrais. Malgré tout cela, la France, la Belgique, l'Allemagne, offrent encore un beau champ de bataille. Le *Diario* termine par cette conclusion où perce un certain effroi à travers un langage qui veut être confiant : « Sans nier que la betterave ne soit une rivale terrible pour la production sucrière des tropiques dans de nombreux marchés de l'ancien monde et dans les plus importans d'entre eux, il n'y a pas cependant de raisons suffisamment fondées de prophétiser avec assurance qu'elle en conquerra bientôt et absolument le monopole. »

On voit que la sécurité du sucre de canne n'est pas très grande; j'avoue que je suis peu attendri sur son sort et peu touché de ses inquiétudes. Que la canne soit remplacée par la betterave, ou, si elle veut échapper à ce destin, qu'elle s'ingénie comme son ennemie, que sa production devienne plus économique en se simplifiant et se perfectionnant : dans les deux cas, un coup aura été porté à l'esclavage, et des millions d'êtres humains ne seront plus dégradés pour que nous puissions manger des confitures et boire de l'eau sucrée.

On ne saurait venir à La Havane et passer sous silence le tabac, qui a fait la célébrité de cette ville. J'y suis pour ma part aussi peu disposé que qui que ce soit, et je recueille avec empressement le plus de documens qu'il m'est possible sur la culture, la préparation du tabac et son histoire.

Le tabac est en général cultivé dans cette île par de petits propriétaires qui se livrent à ce travail minutieux en famille, ce qui est la meilleure condition pour que la plante atteigne toute la perfection de son développement; puis le tabac est acheté par des courtiers qui parcourent l'île, et vendu par eux à des négocians de La Havane;

ceux-ci préparent ces cigares si renommés qu'on fume ou qu'on croit fumer dans toutes les parties du monde. Les chemins de fer, en se multipliant dans l'île de Cuba, augmenteront les bénéfices des petits planteurs en les soustrayant à l'impôt que lèvent sur eux les courtiers ambulans, et en leur permettant d'envoyer directement les feuilles de tabac à La Havane ou dans les autres villes. Il est certain qu'il se fume en Europe beaucoup de cigares qui portent le nom de cette capitale et qui ont une tout autre origine. Cependant il faut reconnaître que de médiocres cigares peuvent venir réellement de Cuba. Il y a pour le tabac, comme pour le vin, des *crus*, des qualités diverses. Le vin de Suresne est français aussi bien que le vin de Bordeaux, et il arrive à La Havane, des différentes parties de l'île, des feuilles de tabac qui sont loin de se valoir.

Il se produit dans le monde environ 374 millions de livres de tabac, dans lesquels Cuba ne figure que pour 10 millions. Les États-Unis en fournissent 219 millions, et l'Europe 136, dont la Russie 21 millions, la France 20 millions, et l'Allemagne plus de 40 millions. Quant à la consommation, l'Allemagne tient encore le premier rang parmi les états européens; sa consommation en tabac s'élève à une valeur de 45 millions de livres sterling, celle de l'empire britannique à 21 millions. Chose singulière, il paraît qu'eu égard à la population, c'est la nation anglaise qui fume le plus, *la mas fumadora*, dit la statistique havanaise que j'ai sous les yeux. La France, qui a presque le double d'habitans, n'y figure que pour la moitié, c'est-à-dire pour une valeur de 10 millions. L'Espagne fume très peu de tabac de Cuba, car il est frappé à son entrée dans le royaume d'un droit assez élevé. C'est un des griefs de Cuba.

La consommation du tabac augmente rapidement partout. On sait que chaque année en France la perception de l'impôt sur cette matière donne un produit plus considérable. En Angleterre, on a importé pour la consommation près de 4 millions de livres de plus en 1852 qu'en 1851 (1). A New-York, on dépense moins pour le pain que pour le tabac (2). Il faut remarquer que, conformément au principe démocratique, les cigares de luxe y sont frappés de droits assez forts, et sont par conséquent un peu chers, tandis que le tabac commun y est au contraire à bas prix.

C'est un fait bien curieux que l'usage universel dans le monde de cette plante, dont on ne connaissait pas l'existence il y a trois cent

(1) En 1851, 27,853,253 livres; en 1852, 31,049,654 livres. *Galignani's Messenger*, 2 août 1852.

(2) En 1838, on dépensait dans cette ville pour le pain 3,493,050 dollars, et pour le tabac, 3,650,000 dollars. *American Almanack*, 1838. — Cette différence n'a pu qu'augmenter depuis.

cinquante ans. Depuis lors, tous les peuples ont adopté la coutume de fumer, coutume dont l'empire est, comme on l'a remarqué, plus vaste que ne le fut jamais l'empire romain. Cette habitude presque universelle du monde civilisé est, il faut bien le reconnaître, originairement une invention de sauvages. Les peuples de l'antiquité ne l'ont pas connue; l'on sait seulement que les Thraces respiraient la fumée du chanvre, fumée enivrante sans doute, car c'est du chanvre qu'on tire le hachich aux propriétés exhilarantes. L'usage du tabac semble avoir été général parmi les nations américaines; les antiquités de l'Ohio nous ont prouvé qu'il existait dans la vallée du Mississipi au moins cinq cents ans avant la découverte du nouveau continent. Jacques Cartier le trouva en vigueur au Canada, et Cortez au Mexique. C'est à Haïti et dans l'île de Cuba qu'on l'a observé pour la première fois; et, chose remarquable, les naturels de cette île prédestinée connaissaient déjà le cigare, car ils fumaient des feuilles de tabac roulées. Du reste, l'historien Oviedo est aussi sévère pour cet emploi du tabac que pourraient l'être aujourd'hui ses plus mortels ennemis : « Les Indiens de cette île, dit-il, parmi leurs mauvaises habitudes, ont une coutume particulièrement détestable, qui est d'aspirer des fumées qu'ils appellent *tobaco* (1), et qui leur font perdre le sentiment... » Évidemment c'est une exagération des effets narcotiques du tabac. « Et ils font cela, poursuit le même auteur, avec une herbe qui, à ce que je puis croire, a la qualité d'un poison. » Le même auteur nous apprend que les Indiens cultivaient le tabac dans leurs jardins. De son temps, l'usage de fumer n'était pas encore adopté par les Européens; il en parle avec mépris, et ajoute que les nègres seuls y avaient recours pour se délasser (2).

C'est aussi dans l'île de Cuba qu'on voit paraître pour la première fois l'habitude de prendre le tabac par les narines. L'usage de priser s'y montre à côté de l'usage de fumer. On se servait, d'après le témoignage d'Oviedo, d'un tube bifurqué; on insérait dans chaque narine une des deux extrémités de la fourche, et on humait ainsi le tabac en poudre. M. le docteur Roulin a vu près du fleuve Méta un Indien faire arriver ainsi dans son nez une poudre appelée *yopo*.

Les Mexicains fumaient après dîner la pipe et le cigare; ils se pinçaient le nez pendant cette opération, apparemment pour ne rien perdre de la fumée qu'ils avalaient souvent. La fumée du tabac

(1) *Tobaco* ou *Tobacco* était le nom du roseau percé à travers lequel les Indiens d'Haïti aspiraient la fumée; ils appelaient le tabac *cohoba* ou *cohobba*. C'est par confusion que le nom du tuyau de pipe a été transporté à la plante. Telle est la véritable origine du mot tabac, qui ne vient point, comme on l'a dit souvent, de l'île de *Tabago*.

(2) La première nouvelle de la pipe fut apportée en Europe l'an 1498 par un prêtre nommé Romano Paño que Colomb avait laissé à Haïti lors de son second voyage.

était chez les peuples de race mexicaine, comme chez les sauvages de l'Amérique septentrionale, une chose sacrée. Elle joua un rôle dans les cérémonies du sacre de Montezuma, et sur un bas-relief du Yucatan on voit deux hommes offrant à une sorte de croix la fumée d'un cigare, comme le major Long a vu les Omahwas dans la vallée du Mississipi, quand ils ont rencontré et tué des bisons, fumer en action de grâces avant d'y toucher, disant : « Maître de la vie, voici de la fumée. »

Les Indiens de la Virginie croyaient que le Manitou (l'esprit) résidait dans la fumée de tabac. Chez les Natchez, le prêtre, marchant à la tête du peuple, allait sur un tertre attendre le lever du soleil, et alors il lançait une bouffée de tabac en l'honneur de l'astre que ces peuples adoraient. Encore aujourd'hui, certains sauvages, s'ils rencontrent un serpent-sonnette, animal qu'ils appellent leur *grand-père,* dirigent tout à coup vers lui la fumée de leur pipe. Peut-être est-ce un moyen de l'engourdir. La pipe ou, comme disent tous ceux qui croient faire de la couleur locale en employant un vieux mot français, le *calumet* ne figure pas seulement dans les conseils des Indiens et dans leurs assemblées pacifiques; il y a le calumet de la guerre aussi bien que le calumet de la paix. Quand on prépare une expédition, on fait circuler la pipe rouge; chacun en tire une gorgée, et par là s'enrôle dans l'expédition. Outre cet emploi du tabac dans les cérémonies religieuses et les délibérations politiques, les naturels de l'Amérique s'en servaient encore soit comme remède, ce que pratiquaient les Mexicains, soit pour rendre à la vie les noyés, ainsi que Diereville l'observa chez les Indiens de l'Acadie.

Le tabac a aussi son histoire dans l'ancien monde. D'abord il y fut employé comme plante médicinale. A la fin du XVI[e] siècle, l'illustre Raleigh introduisit l'usage de fumer à la cour d'Angleterre. On raconte que son domestique, lui voyant une pipe allumée à la bouche, crut qu'il brûlait et lui jeta un seau d'eau sur la tête. On rapporte aussi qu'un jour Raleigh décida la reine Élisabeth à l'imiter et fit fumer une pipe à sa majesté. On ajoute qu'Élisabeth ayant parié avec lui qu'il ne pourrait peser la fumée qu'il produisait, Raleigh compara le poids du tabac avant l'opération et après : il détermina ainsi celui de la fumée exhalée, et la reine, admirant cette analyse, qui peut-être n'était pas très rigoureuse, dit à l'illustre voyageur, après avoir payé le pari, qu'il était le premier qui eût fait de l'or avec de la fumée. Elisabeth ne manquait jamais une occasion de se montrer bel esprit. Jacques I[er] n'imita point l'indulgence d'Élisabeth pour ce goût nouveau, et, bien que fondateur de la Virginie, dans laquelle le tabac était la culture presque unique et même servait de monnaie pour solder les appointemens des employés civils et des ministres anglicans,

il écrivit contre une habitude qu'il détestait un livre auquel il donna pédantesquement le titre grec de *Misocapnos* (ennemi de la fumée). Jacques ne fut pas le seul souverain qui se montrât hostile à l'usage de fumer. Cet usage fut interdit en Russie sous peine de mort; il le fut également dans la Nouvelle-Angleterre. En Turquie les sultans à l'instigation des muphtis, en Chine les empereurs de la dynastie des Ming, proscrivirent le tabac comme en Russie les tzars et en Amérique les puritains. Ceux-ci comparaient la fumée de la pipe à celle qui s'exhale du puits de l'abîme, et pendant l'horrible immolation des prétendues sorcières appelée la *tragédie de Salem*, une des victimes ayant allumé sa pipe sur l'échafaud, on s'écria : « Voyez comme elle est entourée des flammes et de la fumée de l'enfer! » Cromwell, malgré son puritanisme, ne s'interdisait point cette jouissance. On raconte même que, pendant ses incertitudes au sujet du titre de roi qu'il était tenté de prendre, il se faisait apporter des pipes et une chandelle; puis, après avoir fumé abondamment, il revenait à la grande affaire.

L'usage de priser a inspiré aussi quelques scrupules. Le pape Urbain VIII excommunia ceux qui useraient du tabac dans les églises. Clément XI, plus indulgent, restreignit l'interdiction à l'église de Saint-Pierre. Ainsi le tabac, qui chez les indigènes du continent américain faisait partie du culte, que les natifs de l'île de Cuba tenaient, au dire d'Oviedo, pour une chose sainte, était à Boston, à Constantinople, à Rome, une chose profane. On assure même qu'un candidat à la canonisation fut privé des honneurs de la sainteté, parce que l'avocat du diable prouva qu'il avait la coutume de priser. D'autres papes, il est vrai, se montrèrent moins rigoureux et consacrèrent l'usage de la tabatière en y puisant eux-mêmes. L'un d'eux ayant présenté la sienne à un cardinal qui refusa en répondant : « Saint père, je n'ai pas ce vice, » le pape, justement mécontent de la forme de ce refus, lui dit : « Si c'était un vice, tu l'aurais. »

On sait que la pipe en Allemagne et en Hollande, en Espagne le cigare et surtout la cigarette, sont depuis longtemps un besoin universel. En France, l'usage de fumer fut jusqu'à ces derniers temps le propre des marins et des soldats. On le vit par intervalles se glisser passagèrement dans le beau monde, mais à titre de fantaisie et de débauche, durant l'époque de la fronde, et au XVIIIe siècle, sous la régence. Aujourd'hui cet usage est si répandu qu'un homme de la génération actuelle qui ne fume pas est presque une exception. Cette coutume, inconnue avant la découverte de l'Amérique, a fait en trois siècles littéralement le tour du globe, et, à travers tout l'Orient, où elle est plus générale que partout ailleurs, est remontée jusqu'à la Chine. On a de la peine à s'imaginer les Orientaux sans chibouk et

sans narguilé; cependant il est certain qu'ils ne connaissaient rien de semblable avant Colomb (1).

Un usage aussi universellement adopté doit avoir sa raison d'être dans l'effet légèrement narcotique du tabac, dans son action sur le système nerveux. Il n'est permis qu'aux matelots à bord de trouver un plaisir dans le goût du tabac mâché. Pour tous ceux qui fument, ce n'est pas ce goût, fort désagréable en lui-même, qui constitue l'attrait; c'est évidemment l'effet moral et intellectuel que le principe narcotique contenu dans le tabac produit sur le cerveau, et par suite la disposition rêveuse qu'il communique à la pensée. Excitée et reposée tout ensemble et bercée vaguement, elle semble onduler et s'exhaler avec la fumée qui monte ou flotte capricieusement dans les airs.

En venant à la Havane, j'étais convaincu que ce que l'on m'avait dit aux États-Unis du mécontentement des habitans de l'île était au moins très exagéré, et même que les Yankees supposaient ce mécontentement pour avoir le droit d'en profiter; mais, depuis que je suis ici, je le vois se manifester à chaque instant, et cela dans toutes les classes, depuis les plus grands personnages jusqu'à ceux dont la condition est la plus modeste. Tout le monde est d'accord pour se plaindre de l'Espagne. « Ce qui a tué dans l'île la culture du café, me dit un riche propriétaire, c'est qu'on a frappé les farines américaines d'un droit qui en quadruple la valeur : maintenant les États-Unis portent leurs farines au Brésil et en rapportent du café. » Une dame ajoute à propos des fêtes qu'on va célébrer pour l'accouchement de la reine : « Elles seront bien tristes. » Voici comment la conversation s'engage entre moi et un créole très honorable que je me dispenserai de nommer. Nous parlions législation, et il m'apprenait que l'Espagne songe à se donner un code. « Mais, ajouta-t-il vivement, il n'y aura rien de semblable pour Cuba. Notre île est bonne pour payer des impôts d'importation et d'exportation qui montent l'un dans l'autre à 33 pour 100. L'Espagne trouve toujours moyen de tirer de nous quelque argent : voilà tout ce que sait faire notre gouvernement; si vous voulez, nous vous le donnerons à bon marché. En ce qui concerne la justice, il y a une amélioration. On a supprimé les épices des juges,

(1) Un fait remarquable prouve que l'usage de fumer n'est pas très ancien en Orient : c'est que dans les *Mille et une Nuits*, dont la dernière rédaction paraît être du XVI[e] siècle, et où les mœurs orientales sont peintes avec une merveilleuse fidélité, il n'est jamais fait mention de la pipe. On n'y voit pas non plus figurer le café. Aujourd'hui le tabac et le café sont devenus des besoins si impérieux pour les Turcs, que pendant le jeûne du ramadan, aussitôt qu'un coup de canon a annoncé le coucher du soleil, ces hommes à jeun depuis son lever allument une pipe et prennent une tasse de café avant de toucher à aucun aliment.

ils ont 5,000 piastres d'appointemens (25,000 francs). Aussi ce ne sont plus eux qui font traîner les procès; ce sont les employés inférieurs qui maintenant les rendent interminables. Du moindre clerc, souvent d'un simple expéditionnaire dépend le sort des parties. Dans la justice criminelle, point de contradiction de témoins. On n'est pas présent à leur déposition; on peut seulement, pour sa satisfaction, les voir jurer. Toutes les questions sont faites par écrit, et on y répond de même. Cela forme un dossier dont on lit un extrait aux juges. Les jugemens sont incroyables. L'autre jour, un avocat avait deux procès. Il se croyait sûr de gagner l'un et se croyait sûr de perdre l'autre : le contraire est arrivé. » Mon interlocuteur conclut comme Pantagruel que le meilleur serait de jouer la décision des tribunaux à beaux petits dés, comme disait le sage Brid'oison.

Ce n'est pas que l'île de Cuba ne jouisse en somme d'une prospérité réelle; la population s'accroît (1), le mouvement général du commerce, les revenus des douanes augmentent chaque année (2). Les écrivains des États-Unis ont soin de faire remarquer que ce progrès correspond à celui des États-Unis, qui tient la plus grande place dans le commerce de Cuba. Il est certain que, sauf le café, dont la production a baissé sensiblement, tous les autres produits de l'île suivent une progression constante (3); mais les habitans de Cuba sont peu touchés de ces progrès, dont l'Espagne profite plus qu'eux-mêmes, et que des impôts pesans qu'ils ne sont point appelés à voter diminuent considérablement.

Le gouvernement, dans son journal officiel, affirme que l'on paie en somme plus de taxes aux États-Unis que dans l'île de Cuba. Il en conclut que les habitans de Cuba sont plus heureux que les citoyens des États-Unis, parce que les états de l'Ohio, de New-York, de Maryland et de Pensylvanie ont graduellement augmenté l'impôt de 80 pour 100. Quand le fait serait vrai, qu'importe? Tout est dans la nature et l'emploi de l'impôt; celui qu'on prélève aux États-Unis n'est point destiné à favoriser une métropole jalouse et à solder des

(1) En 1850, la population fixe de la Havane et de ses dépendances rurales s'est élevée de 142,000 âmes à 150,161. En 1849, la population de l'île a augmenté de 5 pour 100.

(2) Selon le *Diario* de Cadix, les douanes de Cuba ont en 1850 rapporté 7,729,685 piastres; en 1851, 8,462,834.

(3) De 1826 à 1849, l'exportation du tabac en feuilles a triplé; celle des cigares a presque quadruplé. Pendant la même période, l'exportation des mélasses s'est élevée de 71,600 à 228,400 boucauts (70 kil.), celle du rhum de 3,600 pipes à 14,900, et celle de la cire de 25,800 arobes (11 1/2 kil.) à 48,900 (*Annales du commerce extérieur*, 3e série des avis divers, nº 543, p. 7). Le progrès a continué. En 1849, le commerce général de Cuba à l'entrée et à la sortie était de 48,757,016 piastres; en 1850, il a été de 54,615,175 piastres; en 1851, il a encore augmenté, pour les importations, de 2,662,767 piastres, et pour les exportations, de 3,195,391 piastres, d'après les documens officiels les plus récens.

fonctionnaires détestés. Le citoyen des États-Unis paie volontiers parce qu'il est libre, parce que lui-même est appelé à diriger pour sa quote-part l'emploi des sommes votées, parce qu'il s'appartient, qu'on ne lui envoie pas de deux mille lieues des soldats pour le garder, des administrateurs pour le gouverner, des juges pour le juger, que chacun est appelé à défendre le pays comme milicien, à le gouverner comme administrateur, à lui donner la justice comme juré. Cette différence a été bien exprimée par un écrivain de Cuba : « Le fisc est tout dans ce pays-ci, dit-il; l'action protectrice du gouvernement s'y fait sentir dans toutes les institutions, et il n'y a pas une entreprise publique ou privée de quelque importance où l'on ne compte sur l'assistance du trésor. » Prenez le contre-pied absolu, et vous aurez une idée exacte de la manière d'agir des États-Unis.

Les deux sujets les plus sérieux de mécontentement contre l'Espagne sont d'une part les impôts indirects dont elle frappe la colonie par ses douanes, et de l'autre l'impossiblité pour les créoles d'obtenir aucun emploi.

Le gouvernement espagnol a conservé le vieux système, qui était autrefois celui de tous les états vis-à-vis de leurs colonies, et qui consiste à sacrifier constamment les intérêts de celles-ci aux intérêts de la mère-patrie, au lieu de favoriser le développement colonial et d'en profiter. Ainsi, par des droits exorbitans sur les farines des États-Unis, on force les habitans de faire venir d'Espagne le blé qui les nourrit, et qui lui-même paie un droit considérable. Ce qui blesse encore plus les créoles, c'est qu'aucunes fonctions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus infimes, ne leur sont jamais confiées : à quoi les Espagnols répondent qu'en Espagne des postes importans sont occupés par des natifs de Cuba; mais cela n'empêche point les autres natifs de sentir très amèrement l'exclusion dont ils sont frappés dans leur patrie. Un personnage considérable de l'île me disait : « Je ne pourrais être garde-chasse. » On remarque avec un vif déplaisir qu'il n'y a point eu de grâce pour les créoles compromis dans les derniers événemens, mais que la reine a mis le plus grand empressement à gracier les Américains des États-Unis. Les jeunes gens apprennent l'anglais, et quand on leur parle de leur nationalité espagnole, ils répondent : « Nous ne sommes point Espagnols; nous voudrions pouvoir oublier notre langue. » En somme, la désaffection de la colonie est arrivée au comble. La Havane s'appelle la cité très fidèle et a des clefs pour armoiries. Cette fidélité pourrait bien consister un de ces jours à se servir de ces clefs pour ouvrir la porte aux États-Unis. Ce n'est pas que les habitans de Cuba aient un goût particulier pour les Américains du Nord. De plus, la mollesse ordinaire aux créoles n'en a pas fait en général des hommes

bien entreprenans et bien hardis. Tant que l'Espagne aura, comme aujourd'hui, une armée et une flotte pour contenir Cuba, Cuba ne se soulèvera pas facilement; mais on peut affirmer que la force est le seul lien qui la rattache à la métropole. Or ce n'est pas là une garantie d'avenir. Cette situation a pour l'Espagne un grave inconvénient; tous les revenus qu'elle tire de sa colonie sont employés maintenant à l'entretien de l'armée et de la flotte. Que l'Espagne ait besoin de ses soldats ou de ses marins dans une lutte européenne, et Cuba lui échappe sans retour. Le parti violent prévaut aujourd'hui dans les conseils de l'Espagne, les passions sont excitées au plus haut degré contre la colonie. J'ai entendu des Espagnols déclarer que c'était avec elle une guerre à mort, qu'il n'y avait rien à faire et rien à accorder, qu'on allait interdire aux habitans de Cuba d'envoyer leurs fils étudier aux États-Unis, etc. C'est une politique désespérée. On ne se maintient pas longtemps par ces moyens extrêmes. D'autre part, je crois savoir de bonne source que le gouverneur actuel, le général Concha, qui a si vigoureusement anéanti les bandes de Lopez, réprimé les tentatives d'émeute, et par là conservé Cuba à l'Espagne, est menacé d'un rappel, et cela parce que cet homme si ferme est en même temps un homme sage, parce qu'il pense qu'il faudrait profiter du moment où l'on est victorieux et fort pour faire aux créoles quelques concessions qui pourraient les ramener (1).

Les États-Unis ne renoncent point à s'emparer de Cuba, cette île magnifique qui est à leurs portes et que touchent leurs bateaux à vapeur en allant de la Nouvelle-Orléans à New-York. Les états du sud aimeraient fort qu'un état à esclaves de plus fût introduit dans l'Union; aussi les associations pour préparer la conquête de Cuba se multiplient et s'étendent chaque jour. La société de *l'Étoile solitaire* est organisée dans toutes les grandes villes des États-Unis, tient des *meetings* publics et réclame hautement l'annexion de l'île espagnole. Les argumens qui se débitent ou s'écrivent à ce sujet sont quelquefois incroyables : tantôt on insiste sur la nécessité d'avoir un pays dont le climat soit doux pour l'usage des poitrinaires, tantôt on soutient que Cuba est une partie intégrante du continent qui a été accidentellement détachée de la Floride par le *gulf stream*. A ce compte, la France, qui, aux époques antédiluviennes, tenait probablement à l'Angleterre, pourrait, au nom de la géologie, en revendiquer la possession! Jusqu'ici, ces argumens n'ont pas persuadé le gouvernement des États-Unis, et il ne s'est point prêté aux plans d'invasion; mais en supposant que l'honnêteté politique soit toujours représentée dans la présidence américaine, ce dont je ne voudrais

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, le général Concha a été destitué brutalement.

pas répondre, la constitution donne au président trop peu de pouvoir sur les états pour lui permettre d'empêcher des coups de main semblables à celui de Lopez. Je ne crois pas que ces coups de main réussissent, surtout tant que la flotte et l'armée espagnoles seront là; mais, comme je l'ai dit, elles peuvent être appelées ailleurs. Est-il possible de conserver longtemps un pays qu'on possède malgré lui? Enfin, si les créoles parvenaient à organiser dans l'île une insurrection sérieuse et à tenir sur un point quelconque, ils se trouveraient dans une situation assez semblable à celle des colonies anglaises, quand elles s'insurgèrent contre la métropole pour des griefs beaucoup moindres. Il serait bien difficile alors au congrès et au président de l'Union américaine, poussés par l'opinion, d'empêcher que des secours fussent portés aux insurgés, et même de ne pas soutenir à Cuba le principe auquel les États-Unis doivent leur existence.

23 février.

Il y a un pays plus menacé que Cuba, parce qu'il est encore plus mal gouverné; ce pays, c'est le Mexique. Comme le Mexique est toujours au moment de se briser et de se dissoudre, si on veut le trouver à peu près vivant, il faut se hâter de le visiter. J'en ai grande envie, et mon compagnon de voyage, M. de Villeneuve, y est tout disposé (1). L'on nous dit que la nature y est aussi puissante que la société y est faible, et que de magnifiques spectacles nous y attendent; mais comment faire? il n'y a pas en ce moment de bateau à vapeur entre La Havane et Vera-Cruz. Nous sommes allés voir, il y a quelques jours, un petit bâtiment à voiles; il était si encombré de passagers, que nous n'aurions su où nous loger pendant une traversée qui, dans cette saison, peut être orageuse. Enfin le ciel nous a envoyé une corvette espagnole; elle a touché à La Havane et va continuer sa route jusqu'à Vera-Cruz. Aller voir la corvette, retenir nos cabines est l'affaire d'une demi-heure; mais le vent favorable est moins pressé de souffler que nous de partir. Le départ est remis d'un jour à l'autre. Ce matin, nous sommes venus encore une fois à bord apprendre qu'on ne partait point. Au moment où nous nous retirions piteusement, le capitaine se ravise, et nous dit de rester jusqu'à midi pour voir si le vent ne se lèverait pas. En effet, une heure après, nos voiles s'enflaient doucement, nous sortions de la rade, et nous voguions vers le Mexique pour de moins grandes aventures, mais presque avec autant d'enthousiasme que Fernand Cortez.

J.-J. Ampère.

(1) Mon autre compagnon de voyage, M. de Béarn, nous avait quittés à mon grand regret, rappelé à Washington par ses devoirs diplomatiques. Depuis, il a visité lui-même le Mexique.

# BEAUMARCHAIS

## SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS.

### IX.

#### LA GUERRE DES ÉTATS-UNIS. — LA FLOTTE DE BEAUMARCHAIS.

#### I. — BEAUMARCHAIS ET LA DÉPUTATION AMÉRICAINE A PARIS.

Nous avons laissé Beaumarchais au moment où il reçoit secrètement du ministère des affaires étrangères une subvention d'un million pour fonder une maison de commerce destinée à l'approvisionnement des colonies américaines insurgées contre l'Angleterre (1). Le fait de cette avance d'un million est constaté par le reçu de Beaumarchais que nous avons cité. La destination de ce million est également constatée par ce passage d'une lettre de M. de Vergennes à Louis XVI, en date du 2 mai 1776, publiée pour la première fois en 1809 (2). « Sire, écrit M. de Vergennes, j'ai l'honneur de mettre aux pieds de votre majesté la feuille qui doit m'autoriser à fournir *un million de livres* pour le service des colonies anglaises, si elle daigne la revêtir de son approuvé. Je joins pareillement, sire, le projet de la réponse que je me propose de faire au sieur de Beaumarchais; si votre majesté l'approuve, je la supplie de vouloir bien me la ren-

(1) Voyez, dans la livraison du 1er juin 1853, les *Débuts politiques de Beaumarchais*, et pour les premiers chapitres de la série, les livraisons des 1er, 15 octobre, 1er, 15 novembre 1852, 1er janvier, 1er mars, 1er mai 1853.

(2) Dans l'*Histoire de la Diplomatie française*, de M. de Flassan.

voyer tout de suite. Elle ne partira pas écrite de ma main, ni même de celle d'aucun de mes commis ou secrétaires : j'y emploierai celle de mon fils, qui ne peut être connue, et, quoiqu'il ne soit que dans sa quinzième année, je puis répondre affirmativement de sa discrétion. »

Nous n'avons pas retrouvé la réponse dont parle ici M. de Vergennes dans les papiers de Beaumarchais; mais quoique ce dernier ait constamment refusé, et avec raison, aux États-Unis le droit de lui demander compte de ce million, — afin d'achever de mettre hors de doute qu'il l'a reçu, et qu'il l'a reçu pour s'en servir dans son entreprise en faveur des colonies insurgées, — nous citerons encore ces lignes d'une lettre confidentielle écrite par Beaumarchais à l'un de ses agens en Amérique, vingt ans plus tard, le 15 avril 1795 :

« J'ai donné ce reçu d'un million que le roi ordonnait que l'on ajoutât à mes forces; je l'ai donné dans la même forme que celui de tous les autres millions que j'ai rassemblés, moi tout seul, chez mes différens associés. A quel titre mes débiteurs américains prétendent-ils tordre à leur profit et faire entrer mes récépissés en Europe, acquittés ou non acquittés, dans leur refus de me payer, comme si je les avais chargés de faire honneur à mes engagemens, quand depuis vingt ans ils ont manqué à tous les leurs à mon égard? »

Ici en effet se présente une question qu'il faut traiter tout de suite, au début même de la grande opération que nous avons à exposer, car elle a été la source de toutes les difficultés que Beaumarchais va rencontrer, et l'appréciation de la moralité de son entreprise dépend avant tout de la solution de cette question, en quelque sorte préjudicielle. A quelles conditions le gouvernement français accordait-il cette avance secrète d'un million à Beaumarchais? — Entendait-il que ce dernier serait tenu de livrer *gratis* aux Américains tout ou partie des cargaisons qu'il leur adressait? — Ou bien cette subvention secrète d'un million avait-elle seulement pour but d'aider Beaumarchais à former avec l'argent des particuliers une maison de commerce qui pût faire aux Américains, dont le crédit en Europe à ce moment était nul, les meilleures conditions possibles, leur demander, à défaut d'argent, des retours en nature, subir les risques de ces retours, les attendre patiemment, mais s'alimenter et se soutenir par eux? C'est sous cette dernière physionomie qu'il convient, — nous l'avons dit en racontant les débuts de cette affaire (1), — d'envisager l'opération entreprise par Beaumarchais avec l'assentiment et l'appui secret du ministère. Il faut maintenant démontrer ce que nous n'avons fait qu'affirmer, car si cette partie de la vie de Beaumarchais est restée peu connue en France, elle a beaucoup oc-

(1) Voyez la livraison du 1er juin 1853.

cupé l'Amérique, où elle a été souvent et complétement dénaturée.

Voici le thème de quelques écrivains américains hostiles à Beaumarchais : suivant eux, l'auteur du *Barbier de Séville* aurait indignement exploité les États-Unis. Il aurait reçu à titre gratuit du gouvernement français et du gouvernement espagnol, non-seulement un million, mais tous les millions convertis par lui en fournitures; il les aurait reçus avec la mission expresse d'envoyer ces fournitures *gratis* aux Américains, il en aurait audacieusement exigé le paiement, et comme les nécessités de la politique par rapport à l'Angleterre imposaient aux gouvernemens donateurs le silence sur leurs véritables intentions, Beaumarchais, leur agent, aurait profité de cette circonstance pour extorquer aux États-Unis des sommes énormes (1). A ce roman injurieux pour Beaumarchais il faut opposer la vérité, qui serait peu honorable pour le gouvernement des États-Unis, si l'on ne savait combien les gouvernemens qui se fondent sont entourés de tiraillemens et de désordres, et qu'il suffit quelquefois d'un homme malintentionné et jaloux pour entraîner d'autres hommes qui ignorent les faits à des actes d'une injustice flagrante et d'une révoltante ingratitude. Beaumarchais a reçu, non pas des millions, mais un million, du gouvernement français, pour se charger à ses risques et périls d'une opération qui en un an l'avait entraîné à une mise en dehors de plus de 5 millions. Nous le verrons tout à l'heure, en un moment d'extrême détresse occasionnée par la négligence qu'apportait le congrès dans l'exécution des engagemens les plus formels, implorer vainement de M. de Vergennes un nouveau secours d'un million qui lui est refusé (2). Reçut-il en plus du gouvernement espagnol un million? C'est une question au moins douteuse, car je n'ai pas trouvé trace dans ses papiers de ce million, et je ne vois à l'appui de l'opinion qui présente Beaumarchais comme l'ayant reçu qu'une phrase de la lettre de M. de Vergennes au roi citée plus haut, dans laquelle le ministre, en demandant l'autorisation de délivrer un million à Beaumarchais, parle de son intention de proposer au *ministère* espagnol de *doubler l'opération*. Ce qui me porterait à douter

(1) Ce thème est amplement développé dans l'ouvrage intitulé : *A Political and civil History of the United States of America from* 1763 *to* 1797, by Timothy Pitkin. Je n'ai pu me procurer l'ouvrage de M. Pitkin, mais j'ai lu un résumé très complet du chapitre consacré à Beaumarchais dans un journal français publié aux États-Unis; j'ai entre les mains tous les documens soumis au congrès à diverses époques sur cette affaire; j'ai enfin sous les yeux les *Mémoires* d'Arthur Lee, l'adversaire le plus acharné de Beaumarchais, qui le premier a mis en circulation la thèse adoptée par M. Pitkin. Je crois donc pouvoir réfuter cette thèse en connaissance de cause.

(2) Neuf ans après l'époque où nous sommes arrivés, en 1785, Beaumarchais reçut du gouvernement une indemnité de plus de 2 millions, mais pour une affaire toute spéciale, et qui n'a point trait aux fournitures faites pour les États-Unis.

que cette intention de M. de Vergennes ait été réalisée, c'est que dans la collection de documens publiés sous le titre de *Vie d'Arthur Lee* (1), il n'est pas question d'un million donné à Beaumarchais par le gouvernement espagnol. Arthur Lee, l'ennemi déclaré de l'auteur du *Barbier de Séville*, envoyé précisément vers cette époque en Espagne pour solliciter des secours, n'aurait pas manqué de chercher à constater ce fait, s'il eût existé. Il résulte au contraire des informations recueillies dans cet ouvrage que le gouvernement espagnol avait chargé un négociant de Bilbao, nommé Guardoqui, d'une opération à peu près semblable à celle dont Beaumarchais était chargé en France. Ce fait d'un million reçu de l'Espagne me paraît donc au moins douteux; ce qui est certain, c'est que Beaumarchais, confiant dans les engagemens pris au nom du congrès par le premier agent des États-Unis à Paris, avait formé une association avec divers armateurs de Nantes, du Havre, de Rochefort, de Dunkerque, et avec des banquiers hollandais, qu'il avait expédié au congrès plus de 5 millions de cargaisons, et qu'au bout de deux ans le congrès n'avait pas encore répondu à une seule de ses lettres, qu'il avait tout reçu avec le plus grand plaisir, mais qu'il n'avait rien payé, ni en argent ni en nature, et que, grâce à lui, Beaumarchais avait été deux ou trois fois sur le point de faire faillite. Ce ne fut qu'après que la guerre déclarée entre la France et l'Angleterre eut permis à M. de Vergennes d'intervenir dans la question, que le congrès, passant tout à coup du plus dédaigneux et du plus inconcevable silence au plus poétique enthousiasme, envoya à Beaumarchais une adresse flamboyante, que l'on trouvera plus loin, en y joignant non pas de l'argent, mais des lettres de change à trois ans de date, destinées à régler *la moitié* d'une créance qui datait déjà de près de trois ans! Quant à l'autre moitié, qui n'était pas encore payée vingt ans plus tard, à la mort de Beaumarchais, elle ne le fut jamais complétement. Il est clair que, si l'auteur du *Barbier de Séville* s'enrichit par son commerce en Amérique, ce n'est pas dans ses rapports avec le congrès, au moins durant cette première période. C'est quand il eut pris le parti de vendre non plus au gouvernement, mais aux particuliers, et dans tous les cas, de ne plus rien livrer à personne que contre des marchandises ou de l'argent.

Reste à expliquer par quelles circonstances le congrès des États-Unis fut conduit à considérer si longtemps Beaumarchais comme un être fictif destiné à lui envoyer *gratis* et indéfiniment des canons, des fusils, de la poudre, des habits, des souliers, des tentes, des couvertures, etc. On se souvient de l'ardeur avec laquelle Beaumarchais à

(1) *Life of Arthur Lee*, by Richard-Henri Lee; Boston, 1829.

Londres, dès le début de l'insurrection américaine, plaidait pour les *insurgens* auprès de Louis XVI et de ses ministres, avec quelle souplessse d'argumentation il travaillait sans relâche à démontrer que le moment était venu de secourir secrètement les Américains. Nous ne dirons pas avec l'ami Gudin qu'en agissant ainsi, Beaumarchais ne songeait absolument qu'à la gloire de servir une cause juste en même temps que les intérêts de son pays. L'auteur du *Barbier de Séville* aimait la gloire incontestablement, mais il faudrait être doué de la candeur qui distingue l'honnête Gudin pour ne pas reconnaître qu'il aimait aussi les affaires, qu'il ne détestait pas *la bonne, la douce, la trois, quatre, six, dix fois agréable recette,* comme dit Figaro. Les citoyens des États-Unis, qui jusqu'ici du moins ne passent pas pour le peuple le plus chevaleresque dans les questions de *make money,* ne sauraient faire un crime à un particulier de n'avoir point songé, pendant les trois années les plus laborieuses peut-être de sa carrière si agitée, à leur consacrer toutes ses facultés, à leur procurer, au milieu d'obstacles de toute nature, les moyens de soutenir une campagne décisive qui entraîna l'alliance déclarée de la France et par suite le triomphe de leur indépendance, le tout pour l'unique plaisir de se voir qualifié par Arthur Lee d'*aventurier,* et par le congrès d'*homme généreux qui a gagné l'estime d'une république naissante et mérité les applaudissemens du Nouveau-Monde.* Beaumarchais tenait sans doute à mériter les applaudissemens du Nouveau-Monde, mais il tenait aussi à ce que ses opérations fussent à la fois profitables au Nouveau-Monde et à lui. Cependant la première partie de sa correspondance avec Louis XVI et M. de Vergennes prouve qu'il ne songeait pas d'abord à se lancer dans une entreprise aussi considérable et aussi chanceuse que celle de se faire à ses risques et périls le fournisseur direct des colonies insurgées, même avec une subvention du gouvernement. Il demandait au ministère français une somme de 2 ou 3 millions, en se chargeant de la transformer en fournitures et de remettre lui-même ces fournitures, avec une commission apparemment, aux agens de l'Amérique. Il avait communiqué cette première idée à un Américain qui se trouvait à Londres à la fin de 1775, et qu'il est nécessaire de bien faire connaître à cause du rôle important qu'il va jouer dans la suite de cette affaire. C'était un Virginien nommé Arthur Lee, encore jeune et inconnu, qui étudiait le droit à Londres au moment où éclata la révolution américaine, dont les frères avaient pris une part active à cette révolution, qui fut depuis membre de la députation américaine à Paris et ensuite membre du congrès. Un écrivain des États-Unis, le seul qui à ma connaissance ait esquissé avec exactitude les rapports de Beaumarchais et d'Arthur Lee, M. Jared Sparks, peint ainsi le caractère de ce dernier :

« Il méritait, dit-il, de la considération par ses talens naturels et acquis. Il était bon écrivain, et il défendit la cause de son pays avec ardeur et persévérance; mais son caractère était inquiet et violent. Jaloux de ses rivaux, se défiant de tout le monde, il s'engageait lui-même et il engageait tous ceux qui se trouvaient en rapport avec lui dans une succession de disputes et de difficultés (1). » Il faut ajouter à ce portrait qu'Arthur Lee était dévoré d'ambition et toujours disposé à se faire valoir aux dépens d'autrui. Sa correspondance avec le comité secret du congrès, à l'époque où il faisait partie de la députation américaine à Paris avec Silas Deane et Franklin, n'est qu'une série d'insinuations amères, et souvent des plus injurieuses, contre ses deux collègues. Il ne tint pas à lui que Franklin notamment ne passât pour un voleur, et qu'on ne crût en Amérique que c'était Arthur Lee qui seul avait décidé l'alliance entre les États-Unis et la France. — Son biographe, qui porte le même nom et qui sans doute est son parent, semble adopter cette dernière opinion avec une bonne foi très respectable, mais très mal renseignée sur ce point. Nous avons eu occasion d'étudier de près les travaux de la députation américaine à Paris, et nous pouvons affirmer qu'Arthur Lee n'y exerça aucune influence, qu'il n'avait aucun crédit sur le gouvernement français, et qu'il joua réellement auprès de lui le rôle de *la mouche du coche*. C'est ce qui explique parfaitement son irritation permanente contre ses deux collègues.

Tel était l'homme que Beaumarchais rencontra à Londres à la fin de 1775 chez Wilkes, et à qui il fit part de ses instances auprès du gouvernement français pour obtenir des secours secrets en faveur des Américains. Enchanté de trouver une occasion de se donner de l'importance, Arthur Lee écrit tout de suite au comité secret du congrès « qu'à la suite de ses *actives démarches* auprès *de l'ambassadeur de France à Londres*, M. de Vergennes *a envoyé à lui, Arthur Lee*, un *agent secret pour l'informer* que la cour de France ne peut songer à faire la guerre à l'Angleterre, mais qu'elle est prête à envoyer pour cinq millions d'armes et de munitions au Cap Français, pour les faire passer de là aux États-Unis. » Il n'y avait pas un mot de vrai dans cette nouvelle. M. de Vergennes n'avait envoyé nul agent à Arthur Lee pour lui faire des promesses de ce genre. Beaumarchais l'avait rencontré chez Wilkes, lui avait parlé de ses plans, de ses espérances, de ses instances auprès de M. de Vergennes. Arthur Lee, pour se grandir aux yeux du congrès, avait complétement dénaturé cette conversation, et la preuve que l'invention venait de lui et non de Beaumarchais, c'est qu'au même moment ce dernier sollicitait

(1) *Life of Benj. Franklin*, by Jared Sparks, p. 447.

ardemment et vainement de M. de Vergennes ces secours secrets, en joignant précisément à ses instances celles d'Arthur Lee, qui se déclarait prêt à venir à Paris, si le ministre le désirait. Les étranges amplifications du jeune Américain avaient naturellement fait sur le comité secret du congrès une impression profonde; c'était la première nouvelle de ce genre qui arrivait en Amérique; on en avait conclu qu'Arthur Lee était un très habile négociateur, et comme avant d'avoir reçu cette nouvelle, on avait déjà envoyé en France un agent particulier pour solliciter les mêmes secours qu'Arthur Lee assurait lui être promis, on se réserva d'adjoindre celui-ci au nouvel agent.

En attendant, Beaumarchais poursuivait ses instances auprès de M. de Vergennes, qui non-seulement n'avait rien promis, mais qui refusait toujours. Les chances de triomphe des colonies étaient encore trop incertaines pour qu'on s'exposât à une guerre avec l'Angleterre, guerre qui résulterait nécessairement d'une indiscrétion des Américains divulguant les secours donnés. Comment s'assurer de leur discrétion? On a vu Beaumarchais proposer, dans ses mémoires au roi, divers moyens. Le plus sûr parut être de changer la physionomie de l'opération, de cacher aux *insurgens* eux-mêmes la source des secours qu'ils recevraient, et, au lieu de donner ces secours gratuitement, de subventionner en secret plusieurs (1) maisons de commerce qui enverraient aux Américains des fournitures, en leur accordant toute facilité pour des paiemens en nature. C'est dans ces conditions qu'une subvention fut concédée à Beaumarchais. Qui ne comprend en effet que, — lorsque le gouvernement français, suivant d'ailleurs l'exemple que lui avait donné si souvent l'Angleterre et dans la guerre de Corse et dans nos guerres civiles du XVI^e^ siècle, se décidait à secourir les *insurgens* sous cette forme indirecte pour éviter la guerre, — il devait non-seulement permettre, mais il devait vouloir que les secours fournis ne le fussent pas à titre gratuit? Cette gratuité eût manifestement dénoncé à l'Angleterre sa coopération. Ainsi Beaumarchais accepta de se faire le fournisseur direct des Américains avec une subvention secrète d'un million, sous la condition non pas d'accorder gratuitement ce million, et à plus forte raison une série indéfinie de millions qu'on ne lui donnait pas, mais d'accepter le mode de paiement qui conviendrait le mieux aux Américains, de braver en même temps les chances d'une entreprise qui offrait des difficultés et des dangers sans nombre, et dont cette première avance

(1) La lettre de M. de Vergennes au roi, citée plus haut, une lettre de Louis XVI au roi d'Espagne, publiée par M. de Flassan, et quelques autres documens trouvés dans les papiers de Beaumarchais me portent à penser que plusieurs maisons de commerce furent en effet subventionnées également dans la même intention.

d'un million n'était qu'une juste compensation (1). Il est donc certain que Beaumarchais n'a trompé personne, qu'il a fidèlement rempli, on le verra, les intentions de M. de Vergennes, et qu'il a au contraire été trompé par les Américains sous l'influence d'Arthur Lee.

En revenant de Londres à Paris, Beaumarchais avait continué avec ce dernier une correspondance en chiffres. Lorsqu'il eut été convenu avec M. de Vergennes que l'opération aurait un caractère exclusivement individuel et commercial, que la coopération du gouvernement se bornerait à une subvention secrète d'un million, et que cette coopération serait cachée aux Américains eux-mêmes, Beaumarchais, deux jours après avoir reçu le million, le 12 juin 1776, écrit à Arthur Lee, conformément aux instructions ministérielles, le billet suivant:

« Les difficultés que j'ai trouvées dans ma négociation auprès du ministère m'ont fait prendre le parti de *former une compagnie* qui fera passer au plus tôt les secours de munitions et de poudre à *votre ami*, moyennant des retours en tabac au Cap Français. »

Sur ces entrefaites, l'agent américain envoyé directement par le congrès à Paris, Silas Deane, arrive. Comme il était seul muni des pouvoirs du congrès pour traiter en son nom, Beaumarchais contracte naturellement avec lui et n'écrit plus à Arthur Lee. Celui-ci avait compté sur la coopération de Beaumarchais pour se grandir aux yeux du congrès; « il espérait, dit l'auteur de la *Vie de Franklin*, jouer le rôle principal dans l'opération. En apprenant qu'elle passait dans les mains de M. Deane, il accourut à Paris, accusa M. Deane d'intervenir dans ses propres affaires, s'efforça de faire naître une querelle entre lui et Beaumarchais, et, ne pouvant y parvenir, retourna à Londres vexé de son désappointement et furieux contre M. Deane (2). » A ce récit très exact, il faut ajouter que Lee n'était pas moins furieux contre Beaumarchais que contre Deane. Afin de se venger de l'un et de l'autre, il imagina d'écrire à leur insu au comité secret du congrès que tous deux s'entendaient pour tromper à la fois le gouvernement français et les États-Unis, en transformant en une opération commerciale ce qui, dans les intentions du ministère, devait être un don gratuit. C'est de ce roman insidieux d'Arthur Lee que sont nés tous les embarras de Beaumarchais dans ses

(1) En admettant même que Beaumarchais n'a point eu à restituer ce million au gouvernement français sous une forme ou sous une autre, je fais une supposition qui me paraît probable, mais qui n'est encore qu'une supposition. Ce qui est incontestable, c'est que, six mois après l'avance de ce million, un certificat de M. de Vergennes, avec un *bon* écrit de la main du roi, constate que *l'application de cette avance a été faite suivant les intentions du roi*. Par conséquent Beaumarchais, comptable envers le roi seul et M. de Vergennes, est complétement déchargé de ce côté-là.

(2) *Life of Franklin*, by Jared Sparks, p. 449.

rapports avec le congrès. Nous verrons plus tard M. de Vergennes lui-même s'expliquer très nettement sur ce point; mais comme sa réponse officielle, à l'époque où elle fut adressée au congrès, pourrait être considérée comme dictée par les convenances politiques, nous devons, en exposant les arrangemens contractés entre Silas Deane et Beaumarchais sous l'œil même de M. de Vergennes, chercher à démêler les véritables intentions du ministre dans une affaire qui, par sa nature même d'affaire secrète, a laissé naturellement peu de documens écrits de la main de ce dernier.

Une première preuve en faveur de Beaumarchais nous est fournie par un de ces incidens un peu comiques qui, dans la vie de l'auteur du *Barbier de Séville*, se mêlent toujours aux choses les plus sérieuses, et que nous devons raconter parce qu'il vient à l'appui de notre thèse. Au moment où le premier agent du congrès, Silas Deane, arriva à Paris, en juillet 1776, Beaumarchais, quoique le plus ardent, n'était pas le seul avocat des *insurgens* auprès du ministère. Avec lui rivalisait de zèle un vieux médecin, nommé Dubourg, assez savant en botanique, qui s'était lié autrefois en Angleterre avec Franklin, et qui se remuait beaucoup pour la cause américaine. Franklin, avant d'être envoyé lui-même en France, avait adressé Silas Deane au docteur Dubourg. Ce docteur, à qui M. de Vergennes accordait quelque confiance, avait été mis dans la confidence des intentions du ministre, de subventionner secrètement diverses entreprises commerciales destinées à envoyer des fournitures aux Américains, et il avait compté qu'il serait choisi pour diriger une opération de ce genre, lorsqu'il apprit que le ministre, plus confiant sans doute dans l'habileté de Beaumarchais que dans la sienne, avait donné la préférence à ce dernier. Mécontent de se voir supplanté par l'auteur du *Barbier de Séville*, le vieux docteur écrit à M. de Vergennes la lettre suivante :

« Monsieur le comte,

« J'ai vu ce matin M. de Beaumarchais, et j'ai conféré volontiers avec lui sans réserve. Tout le monde connaît son esprit, et personne ne rend plus justice que moi à son honnêteté, sa discrétion, son zèle pour tout ce qui est grand et bon. Je le crois un des hommes du monde les plus propres aux négociations politiques, mais peut-être en même temps un des moins propres aux négociations commerciales. Il aime le faste, on assure qu'il entretient des demoiselles; il passe enfin pour un bourreau d'argent, et il n'y a en France *ni marchand ni fabriquant qui n'en ait cette idée et qui n'hésitât beaucoup à faire la moindre affaire de commerce avec lui.* Aussi m'étonna-t-il bien lorsqu'il m'apprit que vous l'aviez chargé non-seulement de nous aider de ses lumières, mais de concentrer en lui seul *l'ensemble et les détails de toutes les opérations de commerce tant en envois qu'en retours, soit des munitions de*

*guerre, soit des marchandises ordinaires de la France aux colonies unies et des colonies en France, la direction de toutes les affaires, le règlement des prix, la conclusion des marchés, les engagemens à prendre, les recouvremens à faire*, etc. Peut-être est-il cent, peut-être mille personnes en France, qui, avec des talens fort inférieurs à ceux de M. de Beaumarchais, pourraient mieux remplir vos vues, en inspirant plus de confiance à tous ceux avec lesquels elles auraient à traiter. »

Avant de montrer l'auteur du *Barbier de Séville* réfutant à sa manière les accusations du docteur, nous devons faire remarquer combien cette lettre est importante pour l'éclaircissement d'une affaire assez difficile à débrouiller, et qui, on le verra, a fait naître aux États-Unis les contestations les plus acharnées. Cette lettre, qui prouve que le docteur Dubourg était dans la confidence des intentions du ministre, prouve en même temps jusqu'à la dernière évidence, par les passages que nous avons soulignés, qu'en accordant à l'opération fondée par Beaumarchais, à ses risques et périls, une subvention secrète d'un million, M. de Vergennes n'entendait pas que l'opération n'aurait qu'un caractère commercial *fictif*, qu'il entendait encore moins lancer Beaumarchais dans une mise en dehors de cinq ou six millions, uniquement pour les beaux yeux des *insurgens*, mais qu'il pensait que l'opération s'alimenterait avec l'argent du commerce, et qu'elle se soutiendrait par les bénéfices résultant des retours en nature sur lesquels Beaumarchais avait le droit de compter d'après les engagemens formels pris par l'agent du congrès.

Il faut dire maintenant l'effet que produisit la lettre du docteur Dubourg accusant Beaumarchais par-devant M. de Vergennes d'*entretenir des demoiselles*. Le ministre, malgré sa gravité, trouva plaisant de communiquer la lettre du docteur à Beaumarchais, qui de son côté, sans doute pour égayer le ministre, lui envoya une copie de sa réponse au docteur Dubourg. Elle est ainsi conçue :

« Ce mardi, 16 juillet 1776.

« Jusqu'à ce que M. le comte de Vergennes m'ait montré votre lettre, monsieur, il m'a été impossible de saisir le vrai sens de celle dont vous m'avez honoré. Ce monsieur *qui ne veut ni ne peut rien prendre sur lui avec moi* était une chose inexplicable (1). J'entends fort bien maintenant que vous avez voulu vous donner le temps d'écrire au ministre à mon sujet; mais, pour en recevoir des notions vraies, était-il bien nécessaire de lui en offrir de fausses? Eh! que fait à nos affaires que je sois un homme répandu, fastueux, et qui entretient des filles? Les filles que j'entretiens depuis vingt ans, monsieur, sont bien vos très humbles servantes. Elles étaient cinq, dont quatre sœurs

(1) Ce passage s'applique à Silas Deane, qui venait d'arriver, et que Beaumarchais n'avait pas encore vu, parce que le docteur Dubourg le dissuadait sans doute de s'aboucher avec lui.

et une nièce. Depuis trois ans, deux de ces filles entretenues sont mortes à mon grand regret. Je n'en entretiens plus que trois, deux sœurs et ma nièce, ce qui ne laisse pas d'être encore assez fastueux pour un particulier comme moi. Mais qu'auriez-vous donc pensé, si, me connaissant mieux, vous aviez su que je poussais le scandale jusqu'à entretenir aussi des hommes, deux neveux fort jeunes assez jolis, et même le trop malheureux père qui a mis au monde un aussi scandaleux entreteneur (1)? Pour mon faste, c'est encore bien pis. Depuis trois ans, trouvant les dentelles et les habits brodés trop mesquins pour ma vanité, n'ai-je pas affecté l'orgueil d'avoir toujours mes poignets garnis de la plus belle mousseline unie? Le plus superbe drap noir n'est pas trop beau pour moi, quelquefois même on m'a vu pousser la faquinerie jusqu'à la soie, quand il fait très chaud; mais je vous supplie, monsieur, de ne pas aller écrire ces choses à M. le comte de Vergennes : vous finiriez par me perdre entièrement dans son esprit.

« Vous avez eu vos raisons pour lui écrire du mal de moi que vous ne connaissiez pas; j'ai les miennes pour ne pas en être offensé, quoique j'aie l'honneur de vous connaître. Vous êtes, monsieur, un honnête homme tellement enflammé du désir de faire un grand bien, que vous avez cru pouvoir vous permettre un petit mal pour y parvenir.

« Cette morale n'est pas tout à fait celle de l'Évangile; mais j'ai vu beaucoup de gens s'en accommoder. C'est même en ce sens que, pour opérer la conversion des païens, les pères de l'église se permettaient quelquefois des citations hasardées, de saintes calomnies qu'ils nommaient entre eux des fraudes pieuses. Cessons de plaisanter. Je n'ai point d'humeur, parce que M. de Vergennes n'est pas un petit homme, et je m'en tiens à sa réponse. Que ceux à qui je demanderai des avances en affaires se défient de moi, j'y consens; mais que ceux qui seront animés d'un vrai zèle pour les amis communs dont il s'agit y regardent à deux fois avant de s'éloigner d'un homme honorable qui offre de rendre tous les services et de faire toutes les avances utiles à ces mêmes amis. M'entendez-vous maintenant, monsieur?

« J'aurai l'honneur de vous voir cette après-midi d'assez bonne heure pour vous trouver encore assemblés. J'ai celui d'être avec la plus haute considération, monsieur, votre très humble et très-obéissant serviteur bien connu sous le nom de *Roderigue Hortalez et compagnie* (2). »

(1) Cette réponse de Beaumarchais avait eu, à ce qu'il paraît, du succès dans sa famille, car je vois Julie saisir la balle au bond et écrire à ce sujet à son frère une lettre qui commence ainsi : « *Monsieur l'entreteneur,* je me sens forcée de vous dire que votre lettre à M. le docteur a fait fortune parmi nous; les filles que vous entretenez sont bien *vos très humbles servantes,* mais pourvu que vous les augmentiez, » et après avoir développé ce thème, Julie conclut à son ordinaire par des vers plus gais que poétiques, comme elle en mêlait volontiers à tout ce qu'elle écrivait :

Car si vous voulez nous en croire,
Vous augmenterez fort la gloire
Des bienfaits dont vous nous comblez
En nous doublant les fonds que vous nous accordez.

« Je suis en attendant ce moment désiré, monsieur l'entreteneur, votre, etc. JULIE B. »
Il est probable que Julie gagna à la lettre du docteur un supplément d'*entretien.*

(2) Le docteur Dubourg garda toujours rancune à Beaumarchais des préférences de

L'Espagne ayant déjà porté bonheur à l'auteur du *Barbier de Séville*, c'est sous ce nom de *Roderigue Hortalez et compagnie*, destiné à dépister l'ambassadeur d'Angleterre, que Beaumarchais couvrit ses opérations d'armateur secrètement appuyé par la cour de France. Malgré le mauvais vouloir du docteur Dubourg, il fallut bien que Beaumarchais et Silas Deane s'abouchassent enfin.

L'agent du congrès avait été présenté secrètement par ce même docteur Dubourg à M. de Vergennes le 17 juillet 1776. La situation des colonies insurgées était à cette époque extrêmement critique. Elles luttaient vaillamment, mais elles avaient épuisé la ressource ruineuse du papier-monnaie; elles manquaient d'armes, de munitions, leurs troupes étaient à moitié nues, tandis que l'Angleterre, résolue aux derniers sacrifices pour étouffer la rébellion, avait envoyé en Amérique le général Howe avec des renforts considérables. Les troupes américaines avaient perdu plusieurs batailles, et bientôt le congrès lui-même allait être obligé de fuir de Philadelphie, occupée par les Anglais, pour s'établir à Baltimore. La campagne suivante devait être décisive, et l'on pensait généralement en Europe que les Américains seraient écrasés. C'est dans cet état de choses que le congrès envoyait Silas Deane à Paris, pour tâcher de se procurer à crédit du gouvernement ou des particuliers deux cents pièces de canon, des armes, des munitions, des effets d'habillement ou de campement pour vingt-cinq mille hommes. M. de Vergennes répondit naturellement aux demandes de l'agent du congrès par un refus formel, motivé sur les rapports pacifiques entre la France et l'Angleterre. Seulement il lui indiqua Beaumarchais comme un *négociant* qui pourrait peut-être lui venir en aide à des conditions raisonnables. Le lendemain Beaumarchais écrit à Silas Deane la lettre suivante :

« Paris, ce 18 juillet 1776.

« Je ne sais, monsieur, si vous avez avec vous quelqu'un de confiance pour vous traduire les lettres françaises qui traitent d'affaires importantes; de mon côté, je ne serai pas en état de conférer avec vous en anglais jusqu'après le retour d'une personne que j'attends en ce moment de Londres et qui nous servira d'interprète (1). En attendant, j'ai l'honneur de vous informer que

M. de Vergennes, et comme il était très lié avec Franklin, lorsque ce dernier eut rejoint Silas Deane en France, le docteur l'indisposa contre Beaumarchais, ce qui fut un nouvel obstacle ajouté à tous ceux qui croisaient ses opérations. Du reste, le docteur fut puni de sa jalousie, car, n'ayant pu obtenir pour ses projets de commerce la coopération du ministère, il voulut équiper un petit navire à lui tout seul; ce navire fut arrêté et confisqué par les Anglais, qui s'adjugèrent *gratis* la pacotille du docteur.

(1) Silas Deane, à son arrivée en France, savait très peu le français; toutes ses lettres, soit au ministre, soit à Beaumarchais, sont écrites en anglais. Beaumarchais, de son côté, quoiqu'il eût séjourné en Angleterre, ne savait guère de l'anglais que ce fameux mot qu'il donne dans *le Mariage de Figaro* comme le fond de la langue.

j'ai depuis quelque temps conçu le projet d'aider les braves Américains à secouer le joug de l'Angleterre. J'ai déjà essayé différens moyens d'ouvrir une secrète et sûre correspondance entre le congrès général et une maison de commerce que je suis en train de former, et dont le but sera de fournir le continent, soit par la voie de nos îles, soit directement, si cela est possible, de tous les articles dont les Américains ont besoin, et qu'ils ne peuvent plus tirer de l'Angleterre. J'ai déjà parlé de mon plan à un *gentleman* à Londres qui se dit très attaché à l'Amérique (1); mais notre correspondance, depuis que j'ai quitté l'Angleterre, se poursuivant avec difficulté et en chiffres, je n'ai reçu aucune réponse à ma dernière lettre, dans laquelle je fixais quelques points de cette grande et importante affaire. Puisque vous êtes revêtu, monsieur, d'un caractère qui me permet d'avoir confiance en vous, je serai très satisfait de renouer d'une manière plus certaine et plus régulière une négociation qui n'a été jusqu'ici qu'effleurée. Mes moyens ne sont pas encore très considérables, mais ils s'accroîtront beaucoup, si nous pouvons établir ensemble un traité dont les conditions soient honorables et avantageuses, et dont l'exécution soit exacte. J'ai l'honneur d'être, monsieur, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS (2). »

On le voit, dès les premières relations de Beaumarchais avec l'agent du congrès, il n'y a nulle ambiguité sur la nature de l'affaire. Il ne s'agit pas d'un don que Beaumarchais serait chargé de transmettre, mais d'un traité commercial dont l'exécution soit exacte. Toutefois, comme l'opération était trop chanceuse pour qu'un vrai négociant, dans la situation des affaires d'Amérique, l'eût entreprise uniquement à ses risques et périls, et comme Beaumarchais n'était point négociant de profession, il n'était pas difficile à Silas Deane de soupçonner que l'homme qu'on lui indiquait et qui s'adressait à lui était plus ou moins soutenu par le ministère. Il devait donc, à moins d'une connivence coupable dont Arthur Lee l'a très injustement accusé, il devait, tout en acceptant Beaumarchais tel qu'on le lui présentait, c'est-à-dire comme un négociant agissant en son propre nom, tenir le ministère au courant des engagemens que ce négociant lui demandait de prendre. Aussi l'a-t-il fait, et c'est ce qui résulte de la lettre suivante, écrite par Silas Deane, en date du 19 juillet 1776, à l'homme de confiance de M. de Vergennes, M. Gérard, depuis Gérard de Rayneval, alors premier commis aux affaires étrangères. Cette lettre prouve que Silas Deane a communiqué à M. Gérard la première lettre de Beaumarchais qu'il n'a pas encore vu, et qu'il a demandé conseil sur ce qu'il devait faire. « Je n'ai pas encore

(1) On comprend que le *gentleman* dont il est question ici est Arthur Lee.

(2) Cette première lettre à Silas Deane, qui est importante pour tout ce qui va suivre, n'ayant pas été retrouvée par moi dans les papiers de Beaumarchais, j'ai été obligé de la traduire aussi exactement que possible sur la traduction anglaise, qui figure dans les documens fournis au congrès des États-Unis par Silas Deane.

eu le plaisir de voir M. de Beaumarchais, écrit Silas Deane à M. Gérard; mais je suis plein de confiance, d'après les renseignemens que vous m'avez donnés sur lui, qu'il sera en état de me procurer les choses dont j'ai besoin, et que je dois m'adresser à lui de préférence à toute autre personne. Je pense que par lui les fournitures mentionnées dans mes instructions me seront procurées avec le plus grand secret et la plus grande certitude. » Le même jour a lieu la première conférence entre Beaumarchais et l'agent du congrès, car le lendemain Silas Deane écrit à Beaumarchais la lettre suivante :

« Paris, hôtel Grand-Villars, 20 juillet 1776.

« Monsieur,

« Conformément à votre demande dans notre entrevue d'hier, je vous envoie ci-incluse une copie de ma commission et un extrait de mes instructions, qui vous donneront la certitude que je suis autorisé à faire les acquisitions pour lesquelles je me suis adressé à vous. Pour l'intelligence de cet extrait, il est nécessaire de vous informer que j'avais reçu ordre de m'adresser d'abord aux ministres, afin d'obtenir d'eux par voie d'achat ou d'emprunt les fournitures dont nous avons besoin, et, au cas où le crédit et l'influence du congrès dans les circonstances présentes ne seraient pas suffisans pour les obtenir par ce moyen, j'avais mission de tâcher de me les procurer partout ailleurs. Je vous ai déjà fait part de ma demande au ministre et de sa réponse.

« A l'égard du crédit que nous vous demanderons pour les fournitures et les munitions que je compte obtenir de vous, j'espère qu'un long crédit ne sera pas nécessaire. Un an est le crédit le plus long que mes compatriotes sont habitués à prendre, et le congrès ayant engagé une grande quantité de tabac dans la Virginie et dans le Maryland, ainsi que d'autres articles qui seront embarqués aussitôt qu'on pourra se procurer des navires, je ne doute pas que des retours considérables en nature vous seront faits d'ici à *six mois* et que *le tout sera soldé d'ici un an*. C'est ce dont je presserai le congrès dans mes lettres. Cependant les événemens de la guerre sont incertains, et notre commerce est exposé à en souffrir; mais j'espère que, quoi qu'il arrive, vous recevrez bientôt des retours assez considérables pour pouvoir attendre. Dans le cas où une somme quelconque vous resterait due, après que le crédit dont nous conviendrons serait expiré, il est bien entendu que l'intérêt d'usage vous serait alloué pour cette somme.

« Aussitôt que vous aurez pu faire traduire cette lettre et l'incluse, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous. En attendant, je suis avec tout le respect et l'attachement possibles, votre, etc.

« SILAS DEANE. »

A cette lettre de Silas Deane Beaumarchais répond par une lettre en date du 22 juillet, dans laquelle, après avoir accepté la forme des *retours en nature* et les délais demandés par l'agent du congrès, sur la question de la fixation du prix des fournitures il s'exprime ainsi :

« Comme je crois avoir affaire à un peuple vertueux, il me suffira de tenir par devers moi un compte exact de toutes mes avances. Le congrès sera le

maitre ou de payer les marchandises sur leur valeur usuelle au temps de leur arrivée au continent, ou de les recevoir suivant les prix d'achat, les retards et les assurances, avec une commission proportionnée aux peines et soins qu'il est impossible de fixer aujourd'hui. J'entends servir votre pays comme s'il était le mien propre, et j'espère trouver dans l'amitié d'un peuple généreux la véritable récompense de mes travaux que je lui consacre avec plaisir. »

L'agent du congrès accepte avec reconnaissance cet arrangement par la lettre suivante, qui nous donnera en même temps une idée des difficultés de l'entreprise et par conséquent des services rendus par Beaumarchais :

« Paris, ce 24 juillet 1776.

« Monsieur, j'ai lu avec attention la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22, et je pense que vos propositions pour le règlement du prix des marchandises et fournitures sont justes et équitables. La généreuse confiance que vous placez dans la vertu et la justice de mes constituans m'inspire la plus grande joie, me donne les espérances les plus flatteuses pour le succès de l'entreprise à leur satisfaction aussi bien qu'à la vôtre, et me permet de vous assurer de nouveau que les colonies unies prendront les mesures les plus efficaces pour vous envoyer des retours et justifier sous tous les rapports les sentimens qui vous animent pour elles. Toutefois, comme le prix des effets d'équipement seuls s'élèvera déjà à 2 ou 3 millions et comme les canons, les armes, les munitions, feront monter la somme beaucoup plus haut, je ne puis, à cause de l'incertitude de l'arrivée des navires pendant la guerre, aller jusqu'à vous affirmer que des retours pour la totalité vous seront faits dans les délais indiqués; mais dans ce cas, ainsi que je vous l'ai écrit antérieurement, je compte qu'on vous allouera pour la balance un intérêt satisfaisant. Quant aux cargaisons envoyées d'Amérique, soit en France, soit aux Indes occidentales, à titre de retours pour vos avances, je pense qu'il n'y a aucune objection à ce qu'elles soient adressées, soit à votre maison en France, soit à vos agens partout où elles pourront arriver.

« Je vois ici que l'exportation des canons, armes et autres munitions de guerre est prohibée, et que par conséquent ces objets ne pourront être exportés qu'en secret. Cette circonstance me donne beaucoup d'inquiétudes, car si je ne puis les embarquer publiquement, je ne puis aussi me les procurer ouvertement sans éveiller des alarmes qui seront peut-être fatales à nos opérations. Vous savez que l'ambassadeur d'Angleterre est attentif à tout ce que je fais, que ses espions surveillent tous mes mouvemens, et surveilleront probablement de même tous les mouvemens de ceux avec qui je serai en relation. Dans une telle situation, connaissant très peu votre langue, je prévois bien des difficultés auxquelles je ne sais comment faire face, et qui vous embarrasseront peut-être beaucoup vous-même, malgré votre intelligence supérieure et votre habileté. Deux choses, vous en conviendrez, sont dans ce moment aussi essentielles que de se procurer les canons, les armes, etc., etc. : la première, c'est que les objets soient de bonne qualité (1); la seconde, qu'ils

(1) On a écrit souvent que les fournitures faites par Beaumarchais au congrès étaient

puissent être embarqués sans être arrêtés et retenus. La destinée de mon pays dépend en grande partie de l'arrivée de ces secours. Je ne puis donc être trop inquiet sur ce point, et il n'est pas de dangers ou de frais, si grands qu'ils soient, qui ne doivent être hasardés, si cela est nécessaire, pour un objet aussi capital et aussi important. Je vous prie de réfléchir mûrement là-dessus et de me communiquer vos réflexions. J'ai passé chez vous ce matin avec le docteur Bancroft dans l'intention d'en conférer avec vous, mais vous étiez parti pour Versailles. Permettez-moi d'appeler vivement votre attention sur ces derniers points, et de vous assurer que j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, monsieur, votre, etc.

« SILAS DEANE. »

Ces lettres suffisent, ce nous semble, pour préciser nettement la nature de l'opération et les engagemens très formels et très incontestables pris par l'agent du congrès. Nous avons dû entrer dans ces détails, parce que le résultat qui va suivre est des plus étranges. S'il était besoin d'une nouvelle preuve que ni Beaumarchais ni Silas Deane ne contractèrent à l'insu du ministre, je la trouverais encore dans ce passage d'une lettre de Silas Deane à M. de Vergennes, en date du 18 novembre 1776, qui constate que l'agent du congrès, tout en acceptant, comme il devait le faire, la position prise par le gouvernement, qui se déclarait complétement étranger à l'opération, n'en tient pas moins le ministre au courant de tout ce qui se passe entre lui et Beaumarchais.

« Je vous écris, dit Silas Deane à M. de Vergennes, à la suite de votre entrevue avec M. de Beaumarchais ce matin. Je voudrais avoir votre direction générale et votre avis sur cette délicate, critique et importante affaire, préalablement à toute application d'une manière plus publique. »

L'opération était en effet des plus difficiles, car il s'agissait d'un commerce prohibé officiellement, dont la prohibition était rigoureusement surveillée par l'ambassadeur d'Angleterre, et qui ne devait recevoir l'appui officieux du gouvernement français qu'à la condition que cet appui serait soigneusement caché. La moindre indiscrétion, le moindre embarras diplomatique occasionné par l'affaire allait transformer immédiatement l'appui du ministère en persécution. C'est dans ces conditions que l'auteur du *Barbier de Séville* devait faire extraire sans bruit, et par fractions, de divers arsenaux de l'état, 200 pièces de canon, des mortiers, des bombes, des boulets, 25,000 fusils, 200 milliers de poudre (1), faire fabriquer des effets d'habille-

en général de mauvaise qualité. Il a pu y avoir sur ce point quelques négligences de détail qui s'expliquent par les obstacles dont l'opération était entourée; mais pour l'ensemble l'accusation n'est pas fondée : je vois dans les papiers de Beaumarchais la preuve que les agens de l'Amérique inspectaient avec soin les cargaisons avant le départ.

(1) Il paraît que les Américains, à cette époque, manquaient de poudre; les moyens

ment et de campement pour 25,000 hommes, réunir tous ces objets dans divers ports, les expédier aux *insurgens*, le tout sans éveiller les soupçons de l'ambassadeur d'Angleterre. Mais ce n'est pas en vain que Beaumarchais a pris pour devise : *Ma vie est un combat.* Les choses compliquées lui conviennent mieux que les choses simples. Une fois rassuré sur les résultats de l'opération par les engagemens de Silas Deane, il loue dans le faubourg du Temple une immense maison connue sous le nom d'hôtel de Hollande, il s'y installe avec ses bureaux, ses commis, et passe du jour au lendemain de l'état d'auteur comique à l'état de négociant espagnol connu sous le nom de *Roderigue Hortalez et compagnie.* En quelques mois, au milieu d'obstacles dont le détail serait trop long, il avait réuni au Havre et à Nantes tous les objets mentionnés plus haut. Silas Deane avait promis de fournir des navires américains pour transporter les cargaisons; mais ces navires n'arrivaient pas, et il était important que les secours parvinssent assez tôt pour servir dans la campagne de 1777. Beaumarchais s'arrange avec des armateurs et fournit les navires. Sur une lettre d'Arthur Lee, qui lui en fit un crime plus tard, Silas Deane demandait à enrôler des officiers d'artillerie et du génie, et à les expédier en même temps que les canons et les boulets. Beaumarchais obtient du ministère qu'il fermera les yeux sur cette opération; il enrôle lui-même quarante ou cinquante officiers qui doivent se rendre isolément au Havre et s'embarquer sous la conduite d'un général d'artillerie nommé Ducoudray (1).

Cependant, malgré les précautions prises, l'expédition avait fait du bruit. Je lis dans une lettre du lieutenant de police à M. de Vergennes, en date du 12 décembre 1776, les lignes suivantes : « L'arrivée du docteur Franklin à Nantes fait beaucoup de sensation, et *le départ de M. de Beaumarchais, que l'on dit partout s'être rendu au Havre, n'en fait pas moins.* » Pour éviter des querelles avec l'ambassadeur anglais, il avait été arrêté entre les ministres que ce convoi

de fabrication n'étaient pas sans doute assez perfectionnés pour leur permettre de s'en procurer chez eux. Il faut dire ici que les armes ou munitions tirées des arsenaux de l'état n'étaient point données *gratis* à Beaumarchais. C'est ce qui résulte du passage suivant d'une lettre inédite du ministre de la guerre, le comte de Saint-Germain, en date du 25 août 1776, au comte de Vergennes, que j'extrais des papiers de Beaumarchais : « Cette compagnie, écrit M. de Saint-Germain, paiera comptant les bouches à feu sur le pied de 40 sous la livre de fonte, les fers coulés 90 fr. le millier, et les fusils 23 fr. Dans *le cas où elle demanderait des délais, elle en donnerait une caution valable.* » Dans une autre lettre adressée à Beaumarchais, en date du 30 juin 1776, le ministre de la guerre lui écrit à propos de la poudre qu'on lui a livrée et qu'il doit remplacer dans trois mois : « Je dois vous prévenir que la poudre que vous aurez à remplacer ne pourra être reçue qu'après qu'elle aura été éprouvée suivant les règlemens. »

(1) Ces officiers, enrôlés par Beaumarchais et Silas Deane, et qui précédèrent Lafayette en Amérique, ne réussirent pas tous également. Plusieurs apportaient des pré-

de munitions et d'officiers serait présenté comme une expédition faite par le ministre de la marine pour les besoins des colonies françaises; mais l'expédition était considérable, on employait des bâtimens de commerce au lieu d'employer des navires de l'état, les officiers qui devaient s'embarquer avaient été indiscrets, la présence de Beaumarchais au Havre avait mis le comble à l'inquiétude de l'ambassadeur anglais. Bien que Beaumarchais fût parti sous le faux nom de Durand, si j'en juge par une lettre d'un des officiers à Silas Deane, il avait trahi son incognito en mêlant à une aussi importante affaire des préoccupations littéraires qui peignent l'homme au naturel. « Je crois, écrit cet officier, que le voyage de M. de Beaumarchais a fait plus de mal que de bien. Il est connu de beaucoup de monde, et il s'est fait connaître de toute la ville par la représentation de *ses comédies,* où il a été faire répéter les acteurs pour qu'ils jouassent mieux. Tout cela a rendu inutile la précaution qu'il avait prise de se cacher sous le nom de Durand. »

Beaumarchais assure au contraire que lui seul avait pu tempérer l'indiscrétion des officiers. Quoi qu'il en soit, lord Stormont avait adressé au gouvernement les remontrances les plus véhémentes. Le roi, qui ne voulait pas la guerre, le ministère, qui ne se sentait pas prêt à la faire, avaient craint de trop s'avancer. Un contre-ordre avait été envoyé au Havre et à Nantes, avec défense aux officiers de s'embarquer et aux navires de partir; mais lorsque le contre-ordre arriva au Havre, le plus fort des trois navires de Beaumarchais, *l'Amphitrite,* qui portait la plus grande partie des officiers et des munitions, avait déjà pris la mer. Les deux autres restèrent seuls séquestrés. Beaumarchais revient en toute hâte et se met en quatre pour obtenir la révocation du contre-ordre. Le billet suivant de M. de Vergennes à son premier commis, M. Gérard, peint assez bien ce qu'avait de délicat la situation des ministres dans une affaire de ce genre.

tentions supérieures à leur capacité; les Américains de leur côté étant très jaloux, il en résulta des froissemens. Cependant c'est Beaumarchais qui expédia aux États-Unis les officiers français ou étrangers qui se distinguèrent le plus après Lafayette, notamment le marquis de La Rouërie, très aimé de Washington, dont Chateaubriand parle avec éloge dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, le comte de Conway, Irlandais de mérite, le général polonais Pulawski, et surtout le vieux général Steuben, compagnon d'armes de Frédéric, qui rendit de grands services en organisant sur un très bon pied les milices américaines. Il est assez plaisant de voir l'auteur du *Barbier de Séville* recommandant au congrès ce vieux général et dissertant sur la guerre : « L'art de faire la guerre avec succès, écrit-il, étant le fruit du courage combiné avec la prudence, les lumières et l'expérience, un compagnon d'armes du grand Frédéric, qui ne l'a pas quitté pendant vingt-deux ans, nous paraît à tous un des hommes les plus propres à seconder M. Washington. »

« M. de Beaumarchais, dit M. de Vergennes, m'écrit sur le même sujet et me marque qu'il veut tenir de moi cette permission (la révocation du contre-ordre) : je me garderai bien de la lui énoncer, quoique *je l'aie par écrit* (1); mais comme très heureusement M. de Sartines a été chargé de cette besogne, je vais le renvoyer à lui. Je vous prie de vous expliquer de même dans votre réponse aux Américains, sans cependant désigner les masques. »

Beaumarchais obtient enfin la permission de faire partir les deux navires séquestrés; mais voilà qu'au moment où ils vont prendre la mer, on apprend que *l'Amphitrite*, que l'on croyait déjà bien loin, au lieu de suivre sa route, a fait deux relâches, une à Nantes, l'autre à Lorient, où le navire est encore, et cela parce que le général Ducoudray ne s'est pas trouvé commodément installé sur ce bâtiment. Nouvelles clameurs de lord Stormont; M. de Vergennes, irrité de se voir de nouveau compromis, s'en prend à Beaumarchais et retire la permission accordée. Le général Ducoudray écrit à Beaumarchais une longue lettre d'explications embarrassées et d'excuses. Beaumarchais, furieux à son tour, lui répond :

« Paris, le 22 janvier 1777.

« Toute votre conduite, monsieur, en cette affaire, étant inexplicable, je ne prendrai pas le soin inutile de l'étudier; il me suffit de chercher à m'en garantir pour l'avenir, ainsi que mes amis. En conséquence, et comme véritable armateur du vaisseau *l'Amphitrite*, je joins ici l'ordre au capitaine Fautrelle d'y garder l'autorité sans partage. Vous avez assez de sagacité pour être persuadé que je n'ai pas pris un parti aussi tranchant sans en avoir conféré sérieusement avec des amis puissans et sages. Vous aurez donc la bonté, monsieur, de vous y conformer ou de chercher un autre vaisseau pour passer où il vous plaira d'aller, sans que je prétende gêner votre conduite en rien autre chose que sur les objets qui me sont relatifs et tendent à me nuire. Vous voudrez bien, au reçu de cette lettre, remettre au capitaine Fautrelle tous les paquets, instructions et lettres destinés à opérer la remise directe de la cargaison de son navire, et me faire passer par M. de Francy un compte en règle et figuré de tout l'argent que vous avez dépensé dans vos courses aussi étonnantes que peu nécessaires, si votre intention toutefois est de nous en faire supporter les frais, ce que nous examinerons avec équité dans le comité de nos affaires. J'ai l'honneur, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

En même temps Beaumarchais écrit à son agent de confiance, M. de Francy (2), qui est parti pour Lorient :

(1) Ceci me paraît indiquer que, vu la gravité possible des conséquences de cette demi-complicité du gouvernement dans les opérations de Beaumarchais, chaque ministre, quand il fallait prendre une détermination, demandait un ordre écrit de la main du roi. C'est ainsi seulement que peut s'expliquer la phrase de M. de Vergennes.

(2) Nous devons dire un mot de ce M. de Francy dont il va souvent être question. C'était un jeune homme très distingué, auquel Beaumarchais avait donné toute sa con-

« Paris, ce 22 janvier 1777.

« Il faut dire comme Bartholo, *le diable est entré dans mon affaire*, et remédier comme nous pourrons au mal passé, en l'empêchant de renaître. Remettez la lettre ci-jointe à M. Ducoudray. Je vous l'envoie ouverte, afin que vous puissiez répondre à ses objections, de ma part, s'il en faisait. Exhibez au capitaine Fautrelle l'ordre que nous lui donnons ci-joint en qualité de propriétaire du vaisseau qu'il commande, et prenez sa parole d'honneur qu'il s'y conformera entièrement. Je reçus hier une lettre de mon neveu avec la

fiance, et qu'il chargea plus tard d'aller le représenter en Amérique, où il lui fut fort utile. Francy, en servant loyalement les intérêts de son patron, fit lui-même, à la grande satisfaction de Beaumarchais, une assez belle fortune; malheureusement il était poitrinaire, et il mourut jeune encore. J'ai de nombreuses lettres de lui qui contiennent des détails assez curieux sur les hommes et les choses en Amérique au moment de la révolution, et qui, en même temps qu'elles font honneur à son intelligence et à l'élévation de ses sentimens, prouvent la sincérité et la vivacité d'une affection que Beaumarchais inspirait à tous ceux qui l'entouraient. Je dois ajouter que Francy était le frère cadet de Théveneau de Morande, dont il a été déjà question dans un des chapitres précédens, mais qu'il ne ressemblait point à son frère sous le rapport de la moralité; aussi Beaumarchais, en tenant l'un à distance, avait su distinguer le mérite de l'autre et se l'était attaché. J'ai dû parler sévèrement de Morande, parce qu'il m'est démontré qu'une partie de sa vie a été peu estimable; je n'ai fait du reste que reproduire avec des adoucissemens ce qu'ont déjà dit de lui plusieurs écrivains, j'ai fait remarquer le premier que l'âge avait apporté une notable amélioration dans la vie de ce libelliste. Cependant j'apprends que Morande a laissé une famille honorable, qui s'est affligée de ce qui a été publié dans ce recueil sur l'auteur du *Gazetier cuirassé* à propos de ses relations avec Beaumarchais. Tout ce que je puis faire, en restant fidèle au premier devoir d'un écrivain, qui est de dire la vérité, c'est d'insister un peu plus sur la meilleure partie de la vie de Morande. Il est certain qu'après avoir vécu d'abord à Londres en trafiquant de l'injure et de la diffamation, cet écrivain, par la protection même de Beaumarchais, avait conquis une position plus avouable : il rédigea pendant plusieurs années en Angleterre le *Courrier de l'Europe*, que j'ai parcouru et qui est écrit en général avec une décence qu'on n'attendrait pas de l'auteur du *Gazetier cuirassé*. Plus tard, au commencement de la révolution, il rentra en France. On aurait pu croire, en raison de ses antécédens, qu'il allait se ranger du côté du plus fort et *hurler avec les loups*, c'est-à-dire les jacobins; il n'en fit rien. Il fonda, sous le titre de *l'Argus patriote*, un journal que je ne connaissais pas et que sa famille m'a communiqué. Dans ce journal, publié de 1791 à 1792, Morande défend avec autant de courage que de talent le parti monarchique constitutionnel, le parti de la modération, de la raison et de la justice, le parti pour lequel combattait à la même époque le noble et malheureux André Chénier. L'auteur de *l'Argus patriote* se montre plein de respect pour Louis XVI à une époque où le roi-martyr était déjà livré aux plus infâmes outrages, et plein d'intrépidité contre une faction redoutable et forcenée; ce journal est certainement un titre en faveur de l'homme qui le rédigeait. C'est à cette attitude que Morande dut l'honneur d'être arrêté après le 10 août, et de n'échapper que par un hasard heureux aux massacres de septembre. Il est donc juste de lui tenir compte de cette partie de sa vie; mais, si elle peut mitiger une rigoureuse appréciation des écarts très graves de sa jeunesse, elle ne doit pas la faire disparaître. L'homme à qui Beaumarchais pouvait écrire amicalement et sans l'offenser : « Vous êtes devenu un honorable citoyen, ne redescendez jamais de la hauteur où vous voilà, » est un homme à qui sa conscience disait incontestablement qu'il n'avait pas toujours été un citoyen honorable.

vôtre. Aussi enfant que les autres, mon neveu paraît avoir de l'inquiétude de remonter sur *l'Amphitrite* (1). Vous sentez le peu d'égards que je dois à cette puérilité; recommandez-le seulement de nouveau à M. de Conway et au chevalier de Bore. Ordonnez au capitaine de recevoir sur son bord M. le marquis de La Rouërie, qui nous est spécialement recommandé. Remettez au capitaine la règle générale et secrète de sa route, et de ce qu'il doit faire en suivant sa vraie destination. Si la force majeure des circonstances l'obligeait à relâcher à Saint-Domingue, convenez avec lui et M. de Conway de ne s'y point arrêter, mais d'écrire à M. le comte d'Émery (2), de la rade, pour le prévenir que l'inquiétude seule des mauvaises rencontres a fait diriger l'ordre fictif de la marche de *l'Amphitrite* sur Saint-Domingue, et prendre de lui un nouvel ordre fictif pour la France, afin de se mettre à l'abri par cet ordre, en cas de rencontre anglaise entre Saint-Domingue et la vraie destination du navire. Vous savez bien que toutes les précautions du ministère se prennent d'accord avec nous; c'est là-dessus qu'on peut compter.

« Aussitôt après le départ de *l'Amphitrite* vous passerez par Nantes, où je crains pourtant que vous ne trouviez *le Mercure* parti, car il est prêt à mettre à la voile. Bonjour, mon cher Francy; revenez bien vite à Paris. C'est assez trotter pour une fois: d'autre ouvrage vous attend ici; mais j'en partagerai le travail. Rapportez-moi cette lettre. »

Malgré tous ces contre-temps, les trois premiers navires de Beaumarchais purent enfin partir; ils échappèrent heureusement aux croiseurs anglais et arrivèrent, au commencement de la campagne de 1777, dans la rade de Portsmouth. En recevant pour la première fois d'Europe une telle cargaison de canons, de poudre, de fusils, d'habits et de souliers pour 25,000 hommes, le peuple américain battit des mains. De son côté, l'agent américain à Paris, Silas Deane, dès le 29 novembre 1776, écrivait au comité secret du congrès:

« Je ne serais jamais venu à bout de remplir ma mission sans les efforts infatigables, généreux et intelligens de M. de Beaumarchais, à qui les États-Unis sont plus redevables sous tous les rapports qu'à toute autre personne de ce côté de l'Océan. Il est grandement en avance pour des munitions, des effets d'habillement, d'équipement, et d'autres objets, et j'ai la ferme confiance que vous lui ferez passer le plus promptement possible des retours considérables. Il vous a écrit par M. Macrery, et il vous écrira de nouveau par ce navire. Je ne saurais, dans une lettre, rendre pleine justice à M. de Beaumarchais pour son habileté et son zèle à soutenir notre cause. Tout ce que je puis dire, c'est que dans cette opération il s'est conduit d'après les prin-

(1) Ce neveu de Beaumarchais, nommé Des Épiniers, partait pour l'Amérique en qualité d'officier d'artillerie. La veille d'un combat, il écrivait à son oncle: « Votre neveu, mon très cher oncle, peut bien se faire tuer, mais il ne fera jamais rien d'indigne de quelqu'un qui a l'honneur de vous appartenir; c'est aussi certain que la tendresse qu'il aura toujours pour le meilleur de tous les oncles. » Des Épiniers mourut, je crois, en Amérique, avec le grade de major.

(2) Le gouverneur de Saint-Domingue.

cipes les plus larges et les plus libéraux, et qu'il a fait de nos affaires les siennes propres. Son influence et son crédit, qui sont grands, ont été entièrement employés à servir nos intérêts, et j'espère que les résultats égaleront ses vœux. »

Beaumarchais s'attendait naturellement à recevoir au plus vite du congrès beaucoup de remercieмens et beaucoup de tabac de Virginie et de Maryland : il ne reçut pas même de réponse à ses lettres. Ces retours, qui, d'après les promesses formelles de Silas Deane, devaient arriver en six mois, n'arrivèrent point. Beaumarchais envoya encore deux navires et deux cargaisons : pas de nouvelles du congrès. Silas Deane confus ne savait comment expliquer ce silence. Tous deux avaient compté sans Arthur Lee, qui venait d'être adjoint, ainsi que Franklin, à la députation américaine en France. Franklin était arrivé à Paris en décembre 1776; Arthur Lee arriva à la fin du même mois. Sa première lettre confidentielle au comité secret du congrès, en date du 3 janvier 1777, le caractérise très bien : « Les politiques de cette cour, écrit-il, sont dans une sorte d'hésitation tremblante (*in a kind of trembling hesitation*). » On ne se douterait pas pourquoi.

« C'est parce que, ajoute Lee, les promesses qui me furent faites par l'agent français à Londres, et que je vous communiquai par M. Story, n'ont pas été entièrement remplies. Le changement du mode de transmission de ce qu'on avait promis a été combiné avec M. Deane, qu'Hortalez ou Beaumarchais a trouvé ici à son retour de Londres, et avec lequel tous les arrangemens ont été faits. »

Dans une autre lettre confidentielle, Lee a l'audace d'écrire :

« M. de Vergennes, le ministre, et son secrétaire *nous ont assuré à plusieurs reprises* (*have repeatedly assured us*) qu'aucun retour n'était attendu pour les cargaisons envoyées par Beaumarchais. Ce *gentleman* n'est pas un négociant; il est connu pour être un agent politique employé par la cour de France. »

Les documens que nous avons cités, la déclaration très nette de M. de Vergennes que nous citerons en son lieu, ainsi que les lettres de Beaumarchais au ministre, nous autorisent à affirmer que cette assertion d'Arthur Lee était un insigne mensonge. Il paraît éprouver lui-même une certaine gêne de ce mensonge, car, dans une lettre qui suit celle que nous venons de citer, il écrit : « Le ministère *nous a souvent donné à entendre* (*has often given us to understand*) que nous n'avions rien à payer pour les cargaisons fournies par Beaumarchais; cependant ce dernier, avec la persévérance des aventuriers de son espèce, persiste dans ses demandes. »

Il est inutile de faire remarquer que les lettres de ce genre sont

toujours des lettres signées par Arthur Lee tout seul et écrites à l'insu de ses deux collègues. Placé entre les affirmations contradictoires de Silas Deane et d'Arthur Lee, le comité secret du congrès attendait le témoignage de Franklin, et Franklin gardait le silence. Dès le premier jour de la réunion des trois commissaires américains à Paris, Deane et Arthur Lee étaient à couteaux tirés. Franklin, déjà prévenu contre l'auteur du *Barbier de Séville* par son ami le docteur Dubourg, et dans la vaine espérance d'avoir la paix avec Arthur Lee, avait pris le parti de lui sacrifier Beaumarchais, en déclarant à Deane qu'il ne voulait se mêler en rien de la transaction faite entre lui et ce dernier. Il faut ajouter à cela que ce même général Ducoudray que nous avons vu plus haut si vertement réprimandé par Beaumarchais était arrivé en Amérique furieux contre lui, et après lui avoir écrit en France la lettre la plus embarrassée et la plus humble, il avait débuté aux États-Unis par l'insulter dans le pamphlet le plus violent (1).

Enfin, pour achever d'expliquer l'attitude du comité secret du congrès, qui sans cela serait inexplicable, il faut dire que les lettres de Beaumarchais lui-même étaient assez bizarrres par un mélange de *patriotisme* et de *négociantisme*, également sincères chez lui, pour inspirer de la défiance à des esprits déjà prévenus. Qu'on se figure en effet de sérieux *Yankees*, qui presque tous avant de faire la guerre avaient fait le commerce, recevant des masses de cargaisons embarquées souvent à la dérobée, pendant la nuit, et dont les factures présentaient par conséquent quelques irrégularités, le tout sans autre lettre d'avis que des missives un peu ébourriffées, signées du nom romanesque de *Roderigue Hortalez et compagnie*, dans lesquelles Beaumarchais mêlait des protestations d'enthousiasme, des offres de services illimités, des conseils sur la politique à suivre, à des demandes de *tabac*, d'*indigo* ou de *poisson salé*, et qui se terminaient par des tirades comme celle-ci par exemple :

« Messieurs, considérez ma maison comme la tête de toutes les opérations utiles à votre cause en Europe, et ma personne comme le plus zélé partisan de votre nation, l'*âme de vos succès* et l'homme le plus profondément pénétré de la respectueuse estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

« RODERIGUE HORTALEZ et C^ie^. »

L'esprit calculateur des Yankees était naturellement porté à penser qu'un être aussi ardent et aussi fantastique, si toutefois cet être existait réellement, jouait une comédie commerciale convenue entre le gouvernement français et lui, et qu'on pouvait en toute sûreté de

(1) Peu de temps après son arrivée en Amérique, ce général se noya au passage d'une rivière.

conscience utiliser ses fournitures, lire ses amplifications, et se dispenser de lui envoyer du tabac.

Beaumarchais cependant était indignement sacrifié. Il avait reçu à la vérité une subvention d'un million, il le cachait parce qu'il lui était expressément ordonné de le cacher; mais avec ce million, sur la foi des engagemens formels de Silas Deane, il s'était embarqué dans la plus dangereuse des opérations; il avait emprunté de l'argent de partout, fait des commandes considérables qu'il n'avait point payées, et il était harcelé de créanciers. « J'ai été, écrivait-il à cette époque, pendant quinze jours entre la vie et la mort. » Plus tard, Franklin, appréciant enfin sa situation avec plus de justice, écrivait à Robert Morris : « Quand il est venu me solliciter de lui donner une cargaison à valoir sur son paiement, il avait des larmes dans les yeux en m'exposant la détresse à laquelle lui et ses associés se trouvaient réduits par le retard de nos envois. » Malheureusement à cette époque Franklin se laissait persuader par Lee que Beaumarchais tirait tout son argent des coffres de l'état, tandis qu'à la date du 18 février 1777, en expédiant un cinquième navire, il demandait en vain à M. de Vergennes un deuxième million que le ministre lui refusait net. Il écrivait aussi en vain au congrès, à la date du 20 décembre 1777 : « Je suis épuisé d'argent et de crédit. Comptant trop sur des retours tant de fois promis, j'ai de beaucoup outrepassé mes fonds, ceux de mes amis; j'ai même épuisé d'autres secours puissans que je m'étais d'abord procurés sous ma promesse expresse de rendre avant peu. » Le congrès continuait à faire la sourde oreille, et cependant Beaumarchais ne pouvait plus s'arrêter : une opération l'entraînait dans une autre. Persuadé que ses débiteurs finiraient par ouvrir les yeux, il se préparait à commercer, non plus avec le gouvernement américain, mais avec les particuliers. L'hypothèse d'une guerre prochaine entre la France et l'Angleterre devenant chaque jour plus probable, il achetait de l'état un vaisseau à trois ponts fort avarié de 60 canons, qui se nommait *l'Hippopotame;* il le faisait radouber complétement, le baptisait du nom plus poétique de *Fier Roderigue* (1), et il écrivait au ministre de la marine, qui ne voulait pas laisser partir son vaisseau pour complaire à lord Stormont : « Ce vaisseau est plutôt armé contre les Américains que pour

(1) Comment faisait-il face à toutes ces dépenses? Je serais embarrassé pour le préciser bien nettement; ses lettres nous indiqueront plus loin quelques-uns de ses associés. Je vois dans ses papiers qu'il en a de toute espèce, armateurs ou négocians, et même d'un genre assez inattendu. Ainsi il écrit au subrécargue du *Fier Roderigue,* à la date du 14 mars 1778 : « Dans la facture générale que vous m'enverrez de la livraison entière, aux articles qui regardent le marquis de Saint-Aignan et le marquis de l'Aubespine, au lieu de mettre leurs noms en toutes lettres, ne les désignez que par des initiales; ils

eux, puisque je le destine à m'aller chercher promptement et d'autorité des retours que l'indolence ou la pénurie de mes débiteurs me retiennent depuis trop longtemps. *L'Amérique aujourd'hui me doit cinq millions.* » A la même époque, en proposant à M. de Vergennes un projet d'emprunt pour les Américains, il écrit : « Si l'on est surpris que, malgré les *mécontentemens excessifs* que j'ai des Américains, mon zèle pour eux soit toujours aussi chaud, le mot de l'énigme, c'est que je vois toujours la France dans l'Amérique. »

N'est-il pas évident pour tout homme de sens que si, comme l'affirmait si effrontément Arthur Lee, Beaumarchais eût été chargé par le ministère d'envoyer gratis ses cargaisons en Amérique, il n'aurait jamais eu l'audace d'écrire aux ministres eux-mêmes des lettres où il se plaint sans cesse de ses *débiteurs d'Amérique*, et que, s'il eût ainsi frauduleusement dénaturé sa mission, la Bastille en eût fait justice?

## II. — LES FLOTTES DE BEAUMARCHAIS DANS LA GUERRE D'AMÉRIQUE.

Déterminé à voir clair dans l'intrigue qui empêchait le congrès de remplir les engagemens de Silas Deane, Beaumarchais envoya enfin en Amérique le jeune de Francy, avec la double mission d'obtenir justice du congrès pour le passé et d'empêcher qu'à l'avenir ses cargaisons fussent livrées gratis. Je citerai ici deux de ses lettres inédites à Francy, parce qu'elles le montrent bien sous son véritable aspect, aussi ardent dans ses correspondances intimes que dans ses lettres officielles, et avec cette étrange variété d'allures et d'instincts qui le caractérise.

« Paris, ce 28 décembre 1777.

« Je profite, mon cher Francy, de toutes les occasions pour vous donner de mes nouvelles; qu'il en soit ainsi de vous, je vous prie.

« Quoiqu'il soit aujourd'hui le 20 décembre 1777, mon grand vaisseau n'est point encore parti; mais c'est un sort à peu près commun à tous les vaisseaux marchands destinés pour l'Amérique. Le ministère a craint que le commerce n'enlevât à la fois trop de matelots dans un temps où il peut en avoir besoin d'un moment à l'autre. Les ordres les plus rigoureux ont été donnés dans tous les ports, mais surtout dans celui où j'arme. Il paraît que la force et la capacité de mon navire ont fait faire au lord Stormont quelques levées de boucliers sur lesquelles le ministère a craint qu'on ne le soup-

peuvent désirer un jour que leurs noms ne soient pas cités dans une affaire de commerce; et pourvu que nous nous y reconnaissions eux et moi, cela suffit quant à présent. » Ainsi le goût du commerce n'était pas seulement l'attribut de l'auteur du *Barbier de Séville* : voici de très grands seigneurs qui, au lieu d'aller « se faire *casser la tête aux insurgens,* » comme on disait alors, préfèrent leur vendre des pacotilles par l'intermédiaire de Beaumarchais.

çonnât de favoriser une opération qui, dans le vrai, se fait sans lui et même malgré lui. Prêt à mettre à la voile, mon artillerie m'a été enlevée, et l'embarras de la ravoir ou d'en former une autre est ce qui me retient au port. Je lutte contre des obstacles de toute nature, mais je lutte de toutes mes forces, et j'espère vaincre avec de la patience, du courage et de l'argent. Les pertes énormes que tout cela me cause ne paraissent toucher personne; le ministre est inflexible; il n'y a pas jusqu'à MM. les députés de Passy (1) qui ne prétendent aussi à l'honneur de me contrarier, moi, le meilleur ami de leur pays! A l'arrivée de *l'Amphitrite*, qui enfin a débarqué à Lorient un faible chargement de riz et d'indigo, ils ont eu l'injustice de s'emparer de la cargaison, en disant qu'elle leur était adressée, et non à moi; mais, comme dit fort bien M. de Voltaire,

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

« On avait probablement pris ma patience pour de la faiblesse et ma générosité pour de la sottise. Autant je suis attaché aux intérêts de l'Amérique, autant je me suis tenu offensé des libertés peu honnêtes que les députés de Passy ont voulu prendre avec moi. Je leur ai écrit la lettre dont je vous envoie copie, et qu'ils ont laissée sans réponse jusqu'à ce moment. En attendant, j'ai fait arrêter la cargaison entre les mains de MM. Bérard frères, de Lorient, et en cela je n'ai point cru déroger à ma conduite franche et généreuse envers le congrès, mais seulement user du droit le plus légitime sur le premier et très faible retour d'une avance énorme : cette cargaison ne vaut que 150,000 livres. Vous voyez qu'il y a bien loin de cette goutte d'eau à l'océan de mes créances (2).

« Quant à vous, mon cher, je vous crois arrivé. Je crois que vous avez obtenu du congrès un à-compte raisonnable et tel que la situation des affaires d'Amérique a permis qu'on vous le donnât. Je crois, suivant mes instructions, que vous avez acquis et acquérez encore tous les jours des tabacs, je crois que mon ou mes vaisseaux trouveront leurs retours prêts à embarquer aussitôt qu'ils arriveront où vous êtes. J'espère encore que si les événemens les retardaient ici plus que je ne le crois, vous aurez suivi le conseil de notre ami Montieu, et que vous m'enverrez au moins par *le Flamand* et tel autre adjoint que vous pourrez lui donner, en usant du superflu de l'armement dont Landais a surchargé ce vaisseau, une cargaison qui me tire un peu de la presse horrible où je suis.

« Je ne sais si je me flatte, mais je compte sur l'honnêteté, sur l'équité du congrès comme sur la mienne et la vôtre. Ses députés ici ne sont pas à leur aise, et le besoin rend souvent les hommes peu délicats : voilà comment j'explique l'injustice qu'ils ont essayé de me faire (3). Je ne désespère pas même de

(1) La députation américaine, dont le chef, Franklin, était établi à Passy.

(2) C'était en effet le premier retour qui arrivait en Europe sur un des vaisseaux de Beaumarchais. Franklin et Lee, qui dans cette circonstance agissaient malgré Silas Deane, n'osèrent point insister, et la cargaison resta à Beaumarchais.

(3) Cette explication peut paraître étrange; mais elle n'est pas dénuée de probabilité, au moins pour une époque un peu antérieure à celle où Beaumarchais la donnait, ignorant alors que le gouvernement français venait d'avancer secrètement de l'argent aux

les ramener à moi par la douceur de mes représentations et la fermeté de ma conduite. Il est bien malheureux, mon ami, pour cette cause, que ses intérêts en France aient été confiés à plusieurs personnes à la fois; un seul eût bien mieux réussi, et pour ce qui me regarde, je dois à M. Deane la justice, qu'il est honteux et chagrin tout à la fois de la conduite de ses collègues avec moi, dont le tort appartient tout entier à M. Lee.

« J'éprouve aussi des désagrémens de la part du congrès provincial de la South-Caroline, et j'écris par L'Estargette à M. le président Rutledge pour demander justice de lui-même à lui-même. L'Estargette, qui correspondra avec vous, vous apprendra quel succès aura ma juste représentation (1).

« A travers tous ces désagrémens, les nouvelles d'Amérique me comblent de joie. Brave, brave peuple! dont la conduite militaire justifie mon estime et le bel enthousiasme que l'on a pour lui en France! Enfin, mon ami, je ne veux des retours que pour être en état de le servir de nouveau, pour faire face à mes engagemens, de façon à pouvoir en contracter d'autres en sa faveur (2).

« Il me semble, si j'en crois les nouvelles, que nos Français ont fait des merveilles dans toutes les batailles de Pensylvanie. Il eût été bien honteux pour moi, pour mon pays, pour le nom français, que leur conduite n'eût pas répondu à la noblesse de la cause qu'ils ont épousée, aux efforts que j'ai faits pour procurer de l'emploi à la plupart d'entre eux, enfin à la réputation des corps militaires dont ils ont été tirés.

« La ville de Londres est dans une combustion épouvantable; le ministère est aux abois. L'opposition triomphe, et même avec dureté. Et le roi de France, comme un aigle puissant qui plane sur tous ces événemens, se ré-

députés d'Amérique. Le fait est que ces derniers ne recevaient pas plus de fonds du congrès que Beaumarchais n'en recevait de retours en nature. Silas Deane avait été obligé d'abord d'emprunter à Beaumarchais les sommes nécessaires à son entretien personnel. Arthur Lee cherchait à abuser de ce fait contre son collègue; mais il n'y avait sur ce point aucun mystère. Loin de le cacher, Beaumarchais en parle souvent dans ses lettres au congrès avec une insistance qui n'est peut-être pas toujours de très bon goût, mais qui prouve du moins la parfaite innocence de cet emprunt, que la nécessité seule avait forcé Silas Deane à contracter, puisque son pays ne lui envoyait pas un sou. Quant à Franklin, lorsqu'il débarqua en France, il était un peu plus riche, car il écrit à son collègue Silas Deane, de Quiberon, en décembre 1776 : « Notre vaisseau a apporté en *indigo* pour le compte du congrès une valeur d'environ 3,000 livres sterling, qui doit être à nos ordres pour payer nos dépenses. » A défaut de lettres de change, le congrès lui avait au moins alloué de *l'indigo* pour subsister. C'est dans cette même année 1777 que le gouvernement français donna lui-même à diverses reprises de l'argent aux députés de Passy jusqu'à concurrence de 2 millions, qui furent consacrés en partie à l'entretien des agens et des sous-agens de l'Amérique en France, et en partie à l'achat de fournitures pour le congrès. L'emploi de ces millions occasionna plus tard au sein du congrès des discussions un peu scandaleuses.

(1) Après avoir commercé avec le congrès général, Beaumarchais livrait aussi des fournitures aux divers états, et n'en était guère mieux payé.

(2) Voilà le vrai Beaumarchais, à la fois spéculateur et enthousiaste. On ne peut pas dire qu'il pose ici, car il n'écrit pas officiellement à un pouvoir quelconque, mais confidentiellement à son agent d'affaires. Le mot *mon estime*, ainsi que le mot *pour moi* à l'autre paragraphe, sont encore bien dans son genre de fatuité naïve.

serve encore un moment le plaisir de voir les deux partis flottans entre la crainte et l'espérance de sa décision, qui doit être d'un si grand poids dans la querelle des deux hémisphères.

« Vous prescrire pédantesquement votre conduite à deux mille lieues de moi, mon cher ami, serait imiter la sottise du ministre anglais qui a voulu faire la guerre et dessiner la campagne de son cabinet! Je mets à profit sa leçon. Servez-moi de votre mieux, c'est le seul moyen de vous rendre utile à moi, à vous, et de devenir intéressant à l'Amérique elle-même.

« Faites comme moi; méprisez les petites considérations, les petites mesures et les petits ressentimens. Je vous ai affilié à une cause magnifique; vous êtes l'agent d'un homme juste et généreux. Souvenez-vous que les succès sont à la fortune, que l'argent qui m'est dû est au hasard d'un grand concours d'événemens, mais que ma réputation est à moi, comme vous êtes aujourd'hui l'artisan de la vôtre. Qu'elle soit toujours bonne, mon ami, et tout ne sera pas perdu quand tout le reste le serait. Je vous salue comme je vous estime et vous aime. »

Le passage qui suit est un *postscriptum* où l'on voit Beaumarchais appliquant à la politique les ressources de la comédie, et combinant ingénieusement les moyens d'éluder les ordres ministériels, comme il aurait arrangé une pièce de théâtre :

« Voici ce que je pense relativement à mon grand vaisseau : je ne puis manquer à la parole que j'ai donnée à M. de Maurepas, que mon vaisseau ne servirait qu'à porter à Saint-Domingue sept ou huit cents hommes de milice, et que je m'en reviendrais sans toucher au continent. Cependant la cargaison de ce vaisseau est très intéressante pour le congrès et pour moi : elle consiste en habits de soldats tout faits, en draps, couvertures, etc. Il porte une artillerie de 66 canons de bronze, dont 4 pièces de 33 livres, 24 pièces de 24 livres, 20 pièces de 16 livres, de 12 livres et de 8 livres de balles, plus 33 pièces d'artillerie de 4 livres de balles, ce qui fait en tout 100 canons de bronze et beaucoup d'autres marchandises.

« A force d'y rêver, j'ai pensé que vous pourriez vous arranger secrètement avec le comité secret du congrès, pour qu'on envoie un ou deux corsaires américains sur-le-champ à la hauteur de Saint-Domingue. L'un d'eux enverra sa chaloupe au Cap Français, ou bien il fera le signal convenu depuis longtemps pour tous les navires américains qui viennent au Cap, *de mettre une flamme blanche, d'arborer pavillon hollandais au grand mât et de tirer trois coups de canon;* alors M. Carabasse (1) ira à bord avec M. de Montaut, capitaine de mon vaisseau *le Fier Roderigue*. Ils s'arrangeront pour qu'à la sortie de mon vaisseau le corsaire américain s'en empare, sous quelque prétexte que ce soit, et qu'il l'emmène. Mon capitaine protestera de violence et fera un procès-verbal avec menace de ses plaintes au congrès. Le vaisseau sera conduit où vous êtes. Le congrès désavouera hautement le brutal corsaire, rendra la liberté au vaisseau, avec des excuses obligeantes pour le pavillon français : pendant ce temps, vous ferez mettre à terre la cargaison,

(1) L'agent de Beaumarchais au Cap.

vous emplirez le navire de tabac, et vous me le renverrez bien vite avec tous ceux que vous aurez pu y joindre. Comme M. Carmichaël (1) va fort vite, vous aurez le temps de faire cette manœuvre soit avec le congrès, soit avec un corsaire ami discret. Par ce moyen, M. de Maurepas se voit dégagé de sa parole envers ceux à qui il l'a donnée, et moi de la mienne envers lui, car nul ne peut s'opposer à la violence, et mon opération aura eu son succès, malgré tous les obstacles dont mes travaux sont semés

« Voilà sur quel fonds d'idées je vous prie, mon cher ami, de travailler fructueusement et vite, car mon vaisseau partira avant le 15 de janvier. Il aura ordre d'attendre de vos nouvelles au Cap Français.

« D'après tout ce que je fais, le congrès ne doutera plus, j'espère, que le plus zélé partisan de la république en France ne soit votre ami

« RODERIGUE HORTALEZ et C^ie. »

La lettre suivante donnera une idée de l'importance des armemens de Beaumarchais. Elle est écrite au moment où la guerre vient d'éclater entre la France et l'Angleterre.

« Paris, le 6 décembre 1778.

« Je vous dépêche en avant le corsaire *le Zéphyr* pour vous prévenir que je suis prêt à mettre à la mer une flotte de plus de douze voiles à la tête desquelles est *le Fier Roderigue*, que vous m'avez renvoyé, et qui m'est arrivé à Rochefort le 1^er octobre en bon état. Cette flotte peut contenir de cinq à six mille tonneaux, et elle est armée absolument en guerre. Arrangez-vous en conséquence. Si mon navire *le Ferragus*, parti de Rochefort en septembre, vous est parvenu, gardez-le pour le joindre à ma flotte en retour. Ceci est un armement commun entre M. de Montieu (2) et moi. Nous avons composé les cargaisons sur l'état de marchandises que vous m'avez envoyé par *le Fier Roderigue*, quoiqu'à dire vrai je me sois plus essentiellement occupé de moyens de revoir mes fonds que de les accumuler sans cesse. La plus forte partie du chargement sera donc de tafia, sucre, et d'un peu de café. Ayant beaucoup de place en allant, nous avons même pris le fret que nous avons trouvé; mais nous ne rapporterons rien à personne en revenant.

« Ainsi quincaillerie anglaise, draps, gazes, rubans, étoffes de soie, clous, toiles, agrès, des essais dans plusieurs genres de toiles peintes, papier, livres, brosses et généralement tous les articles que vous avez préférés, nous vous les envoyons. Faites en sorte que cette flotte reste à la planche le moins possible; car, quoiqu'elle soit forte et très bien armée, il ne faut pas que les avis qu'on aura de son séjour où vous êtes donnent le temps à nos ennemis de se disposer à barrer notre retour. 1° le commerce; 2° la guerre.

« Elle vous arrivera au plus tôt dans le cours de février, étant destinée à faire un détour en allant pour approvisionner nos colonies de farines et salaisons dont elles ont grand besoin, et dont le produit, nous rentrant en lettres de change sur nos trésoriers avant le retour de la flotte, nous mettra en

(1) C'était un agent de l'Amérique à qui Beaumarchais confiait sa lettre pour M. de Francy.

(2) C'était un armateur de Nantes associé avec Beaumarchais.

état de faire face, en l'attendant, à la terrible mise-hors que cet armement nous coûte. Elle ne doit mettre à la voile que dans les premiers jours de janvier.

« Vous recevrez par *le Fier Roderigue* tous mes comptes avec le congrès bien en règle, l'assurance comprise, et *sans polices fournies*, parce que j'ai été moi-même mon assureur, et que c'est une chose hors de doute, à la décision de tout le commerce d'Europe, qu'assurer ou courir les risques d'assurance donne un droit incontestable au paiement. Il en résulte seulement que le congrès ne paiera point les cargaisons qu'il n'aura pas reçues et qui auront été raflées en route sur les vaisseaux envoyés d'Europe. Je joindrai à mes comptes l'état exact de ce que j'ai reçu du congrès malgré l'infidèle députation de Passy, qui m'a disputé chaque cargaison de retour, et qui m'aurait encore arraché celle de *la Thérèse*, si M. Pelletier (1), bien instruit par moi, ne l'avait pas vendue d'autorité. Cette injure perpétuelle indigne mon cœur et m'a fait prendre l'irrévocable résolution de n'avoir plus aucune relation avec la députation tant que ce fripon de Lee en sera. Il faut que les Américains entendent bien mal leurs intérêts pour laisser à notre cour un homme aussi suspect et surtout aussi malhonnête (2).

« L'on m'a promis, mon cher, votre commission de capitaine, j'espère être assez heureux pour vous l'envoyer par *le Fier Roderigue;* mais pourtant n'y comptez que quand vous la tiendrez dans vos mains (3). Vous connaissez notre pays; il est si grand qu'il y a toujours bien loin de l'endroit où l'on promet à celui où l'on donne. Bref, je ne l'ai pas encore, quoiqu'elle soit promise.

« Tous les autres détails vous arriveront par *le Fier*. Eh! que diriez-vous si je vous mettais à même, à son arrivée, d'embrasser à bord notre ami Montieu? Il en a bonne envie; mais cela n'est pas encore décidé.

« Je n'ai reçu aucun autre argent pour M. le comte de Pulaski que celui qu'il m'a remis lui-même, sur lequel je viens de payer cent louis à son acquit. Je vous enverrai son compte bien net. Il devait m'écrire, et je n'ai jamais reçu de ses nouvelles.

« J'approuve ce que vous avez fait pour M. de Lafayette. Brave jeune homme qu'il est! c'est me servir à ma guise que d'obliger des hommes de ce caractère (4). Je ne suis pas encore payé des avances que vous lui avez faites; mais je suis sans inquiétudes. Il en est ainsi de M. de La Rouërie.

« Quant à vous, mon cher, je me réserve de vous écrire de ma main ce que je veux faire pour vous. Si vous me connaissez bien, vous devez vous attendre que je vous traiterai amicalement. Votre sort est désormais attaché au mien

(1) M. Pelletier Du Doyer, autre armateur également lié d'intérêts avec Beaumarchais.

(2) Il va sans dire que nous n'adoptons pas plus le jugement de Beaumarchais sur Lee que l'opinion de Lee sur Beaumarchais.

(3) C'était un brevet de capitaine au service des colonies que Francy demandait à Beaumarchais de lui obtenir du ministère pour augmenter sa considération en Amérique. Francy avait été élève de marine. Beaumarchais obtint le brevet qu'il demandait; il le lui envoie par la lettre qui suit celle-ci avec des épaulettes faites de la main de Mme de Beaumarchais.

(4) Lafayette était dévoré par les usuriers américains. Francy, qui s'était lié avec le jeune général, n'avait pas hésité à lui prêter de l'argent appartenant à Beaumarchais.

pour la vie. Je vous estime et vous aime, et vous ne tarderez pas à en recevoir les preuves. Rappelez-moi souvent au souvenir et à l'amitié de M. le baron de Steuben. Je me félicite bien, d'après ce que j'apprends de lui, d'avoir donné un aussi grand officier à mes amis les *hommes libres* et de l'avoir en quelque façon forcé de suivre cette noble carrière. Je ne suis nullement inquiet de l'argent que je lui ai prêté pour partir. Jamais je n'ai fait un emploi de fonds dont le placement me soit aussi agréable, puisque j'ai mis un homme d'honneur à sa vraie place. J'apprends qu'il est inspecteur général de toutes les troupes américaines; bravo! dites-lui que sa gloire est l'intérêt de mon argent et que je ne doute pas qu'à ce titre il ne me paie avec usure.

« J'ai reçu une lettre de M. Deane (1) et une de M. Carmichaël : assurez-les de ma tendre amitié. Ce sont là de braves républicains, et qui seraient autant utiles ici à la cause de leur pays que ce bas intrigant de Lee lui est funeste. Ils m'ont flatté l'un et l'autre du plaisir de les embrasser bientôt à Paris, ce qui ne m'empêchera pas de leur écrire par *le Fier Roderigue,* bien fier de se voir à la tête d'une petite escadre, qui, je l'espère, ne se laissera pas couper les moustaches. Elle a promis au contraire de m'en apporter quelques-unes.

« Adieu, mon cher Francy, je suis pour la vie tout à vous.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

Cependant au milieu des préoccupations commerciales de Beaumarchais, et sous l'influence même de ses armemens, les rapports entre la France et l'Angleterre s'aigrissaient de plus en plus. Le succès des troupes américaines dans la campagne de 1777, succès auquel l'auteur du *Barbier de Séville* pouvait se flatter d'avoir puissamment contribué, avait relevé la cause des *insurgens* auprès de la cour de Versailles. On ne donnait plus d'argent à Beaumarchais, mais on donnait secrètement des millions à Franklin et à Silas Deane. L'Angleterre, de plus en plus irritée, s'arrogeait le droit de visiter en pleine paix nos navires de commerce, d'examiner les cargaisons et de s'emparer de toutes celles qui lui paraissaient suspectes. D'un autre côté, voyant la France disposée à s'allier avec les Américains, elle semblait renoncer enfin à l'espoir de les soumettre, et se préparait elle-même à traiter avec eux. On envoyait de Londres des émissaires secrets aux agens américains de Paris; on parlait hautement en Angleterre de s'arranger à tout prix avec l'Amérique et de se venger ensuite sur la France. Franklin et Silas Deane, tout en repoussant les propositions des agens anglais, les faisaient valoir auprès du gouvernement français, en le pressant de prendre un parti et de reconnaître enfin l'indépendance américaine. Louis XVI et M. de Maurepas hésitaient encore, le roi parce qu'il n'aimait pas la guerre, M. de Maurepas parce que son grand âge lui inspirait une vive répugnance pour les embarras que la guerre entraîne. M. de Vergennes, appuyé par M. de Sartines, était le plus résolu. Dès le mois

(1) Deane avait été rappelé en Amérique après la conclusion du traité d'alliance.

d'août 1777, en réponse à une proposition insidieuse de l'Angleterre demandant à la France de signer un traité de garantie pour la sûreté des possessions des deux couronnes en Amérique, le ministre écrivait au roi cette note restée inédite jusqu'à ce jour :

« Une assurance pour la sûreté des possessions des deux couronnes en Amérique semble aussi peu convenable qu'inutile. Ce serait nous lier les mains et placer dans la main de notre ennemi une verge toujours levée dont nous sentirions le redoutable effet chaque fois qu'il voudrait nous extorquer quelque injuste et nouvelle complaisance.

« Si les condescendances ne suffisent pas à l'Angleterre, il ne doit plus y avoir à opter, et il serait prudent, à tout événement, de faire passer dès aujourd'hui des ordres secrets à tous nos commissaires dans les ports de ne pas expédier les bâtimens français qui peuvent se préparer au départ, sous divers prétextes qu'on prolongera pendant quinze jours, — d'envoyer des bâtimens d'avis à Terre-Neuve, sur le grand banc, dans nos îles et dans le Levant, pour qu'on y soit sur ses gardes, et qu'on ne s'expose pas témérairement à l'incertitude des événemens (1). »

Beaumarchais, persuadé de son côté que les hésitations trop prolongées du gouvernement à reconnaître l'indépendance américaine amèneraient la paix entre l'Angleterre et l'Amérique aux dépens de la France, assiégeait M. de Maurepas et M. de Vergennes de mémoires volumineux où il exposait, avec sa pétulance ordinaire, l'alternative impérieuse sur laquelle il fallait opter. Dans un de ces mémoires inédits en date du 26 octobre 1777 et intitulé *Mémoire particulier pour les ministres du roi et Manifeste pour l'état*, Beaumarchais, après avoir examiné toutes les faces de la question et prouvé que le système de l'inaction ne doit pas être continué, rédige avec l'aplomb qui le caractérise un projet de manifeste pour le roi Louis XVI, dans le cas où on se déciderait enfin à reconnaître l'indépendance des États-Unis, et ce qui est assez curieux, c'est qu'à tout prendre la substance de ce projet proposé par Beaumarchais le 26 octobre 1777 se retrouve dans la déclaration officielle notifiée par le gouvernement français à la cour de Londres le 13 mars 1778. Après avoir rédigé son manifeste, Beaumarchais entre dans l'exposé des mesures à prendre, et discute la nuance d'opinion de chaque ministre absolument comme s'il faisait partie du conseil. On voit du reste qu'il ne fait que continuer par écrit une discussion entamée sans doute en sa présence chez M. de Maurepas.

« Tel est à peu près (écrit-il) le manifeste que je propose au conseil du roi. Bien est-il vrai que cet écrit, ne faisant qu'étendre les droits de la neutralité française et mettre une égalité parfaite entre les contendans, peut irriter les Anglais sans satisfaire les Américains. S'en tenir à ce point est peut-être laisser

(1) L'Angleterre, dans la guerre précédente, nous avait appris la défiance en attaquant nos navires à l'improviste et sans déclaration de guerre.

encore à l'Angleterre le pouvoir de nous prévenir et d'offrir à l'Amérique cette même indépendance au prix d'un traité d'union très offensif contre nous. Or, dans ce chaos d'événemens, dans ce choc universel de tant d'intérêts qui se croisent, les Américains ne préféreront-ils pas ceux qui leur offrent l'indépendance avec un traité d'union à ceux qui se contenteront d'avouer qu'ils ont eu le courage et le succès de se rendre libres?

« J'oserais donc, en me rangeant de l'avis de M. de Vergennes, proposer de réunir au troisième parti les conditions secrètes du second, c'est-à-dire qu'à l'instant où je déclarerais l'Amérique indépendante, j'entamerais secrètement un traité d'alliance avec elle; et comme c'est ici l'instant de répondre à l'objection de M. le comte de Maurepas et de le guérir de son inquiétude sur la division d'intérêts des députés de Passy ou le peu de consistance de leurs pouvoirs, pour me procurer toutes les sûretés dont un pareil événement est susceptible, je ne conclurais point le traité en France avec la députation de Passy, mais je ferais partir en secret un agent fidèle qui, sous le prétexte d'aller simplement régler les droits de commerce des deux nations, serait spécialement chargé d'accomplir avec le congrès les conditions particulières de ce traité, qui ne ferait que s'entamer en Europe et seulement pour contenir la députation.

« Cet agent bien choisi, ce voyage promptement fait, ces pouvoirs habilement confiés, si l'on fait donner par écrit aux députés du congrès en France leur engagement de ne rien entamer avec les Anglais jusqu'aux premières nouvelles de l'agent français en Amérique, on peut compter avoir trouvé le seul topique aux maux que M. de Maurepas appréhende.

« A l'instant donc où je déclarerais l'indépendance, où je me ferais donner l'engagement de la députation, où je ferais partir mon agent pour l'Amérique, je commencerais par garnir les côtes de l'Océan de soixante à quatre-vingt mille hommes, et je ferais prendre à ma marine l'air et le ton les plus formidables, afin que les Anglais ne pussent pas douter que c'est tout de bon que j'ai pris mon parti.

« Pendant ce temps, je ferais l'impossible pour arracher le Portugal à l'asservissement des Anglais, quand je devrais l'incorporer au pacte de la maison de Bourbon.

« Je ferais exciter en Turquie la guerre avec les Russes, afin d'occuper vers l'Orient ceux que les Anglais voudraient bien attirer à l'Occident. Ou, si je ne croyais rien pouvoir sur les Turcs, je ferais flatter secrètement l'empereur (1) et la Russie de ne pas m'opposer au démembrement de la Turquie, sauf quelques dédommagemens vers la Flandre autrichienne, — tous les moyens étant bons, pourvu qu'il en résulte l'isolement des Anglais et l'indifférence de la Russie pour leurs intérêts (2).

« Enfin, si pour conserver l'air du respect des traités je ne faisais pas rétablir Dunkerque, dont l'état actuel est la honte éternelle de la France, je ferais commencer un port sur l'Océan tel et si près des Anglais, qu'ils pussent regarder le projet de les contenir comme un dessein irrévocablement arrêté.

(1) D'Autriche sans doute.

(2) Ceci est la partie fantastique du *Mémoire* de Beaumarchais; mais elle nous montre combien la situation en 1777 était différente de celle d'aujourd'hui.

« Je cimenterais sous toutes les formes ma liaison avec l'Amérique, dont la garantie aujourd'hui peut seule nous conserver nos colonies, et comme les intérêts de ce peuple nouveau ne peuvent jamais croiser les nôtres, je ferais autant de fonds sur ses engagemens que je me défierais de tout engagement forcé de l'Angleterre. Je ne négligerais plus jamais une seule occasion de tenir dans l'abaissement ce perfide et fougueux voisin qui, après nous avoir tant outragés, fait éclater dans sa rage aujourd'hui plus de haine contre nous que de ressentimens contre les Américains, qui lui ont enlevé les trois quarts de son empire.

« Mais craignons de passer à délibérer le seul instant qui reste pour agir, et qu'à force d'user le temps à toujours dire : *Il est trop tôt,* nous ne soyons obligés de nous écrier bientôt avec douleur : *Oh ciel! il est trop tard.* »

Il nous a paru assez intéressant de montrer Beaumarchais discutant ainsi avec les ministres de Louis XVI sur le *parti à prendre,* disant : *Je ferais,* et se mettant naïvement à la place du roi de France. La vérité est qu'on fit une partie de ce qu'il conseillait de faire : en même temps qu'on notifiait à la cour de Londres la reconnaissance de l'indépendance américaine, on concluait secrètement un traité d'alliance avec les Américains, et l'on envoyait M. Gérard à Philadelphie en qualité de ministre plénipotentiaire pour veiller à la ratification du traité.

La cour de Londres, considérant la reconnaissance de l'indépendance des États-Unis comme une déclaration de guerre, rappela son ambassadeur, et les deux nations se préparèrent à la lutte. Le premier coup de canon fut tiré par l'Angleterre le 18 juin 1778. L'amiral Keppel, croisant avec une flotte en vue des côtes de France, à la hauteur de Morlaix, rencontre la frégate *la Belle-Poule,* commandée par le lieutenant Chadeau de La Clocheterie; il envoie une frégate anglaise ordonner à l'officier français de se rendre sous la poupe de son vaisseau pour être interrogé. La Clocheterie répond qu'il n'a point d'interrogatoire à subir de la part d'un amiral anglais. La frégate anglaise lui tire un coup de canon; La Clocheterie riposte par toute sa bordée. Le combat s'engage entre les deux frégates à la vue de l'escadre. Bientôt la frégate anglaise est mise hors de combat. L'amiral Keppel détache deux vaisseaux contre *la Belle-Poule,* qui se retire devant des forces supérieures et rentre à Brest avec vingt-cinq hommes tués et cinquante-sept blessés.

Ces premiers coups de canon furent accueillis en France avec un hourrah d'enthousiasme. On a discuté souvent depuis sur l'utilité et les résultats de cette guerre pour l'Amérique : il est certain que la puissance anglaise n'a pas été aussi affaiblie qu'on le croyait par la séparation des colonies; il n'est pas moins certain que les Américains ne se sont pas toujours montrés reconnaissans des sacrifices considérables que la France fit pour eux à cette époque; mais en dehors

de la question d'utilité, il y avait alors une question de sentiment qui primait tout chez un peuple non encore blasé par cinquante ans de crises révolutionnaires, et le gouvernement fut irrésistiblement entraîné par l'opinion. — A l'impulsion de la fierté nationale froissée par l'humiliant traité de 1763 et l'arrogance de l'Angleterre s'ajoutait l'admiration inspirée par les *insurgens*. Ces hommes, vus de loin luttant au nom du droit contre la force, semblaient plus grands que nature, et l'Angleterre, vers laquelle se tourne aujourd'hui avec des regards d'envie tout homme qui a le sentiment de la dignité humaine, tout homme qui aime d'une égale passion l'ordre et la liberté, l'Angleterre, avec qui une guerre aujourd'hui serait la plus déplorable calamité au point de vue de la civilisation, avait alors contre elle non seulement les vieilles préventions populaires, mais l'aversion qu'inspire toujours aux esprits élevés une politique injuste, égoïste et oppressive.

Beaumarchais se lança dans la guerre avec la même ardeur que dans le commerce. On va voir aux prises ses instincts patriotiques et ses calculs de négociant. Le voici d'abord demandant des matelots au ministre de la marine, M. de Sartines, pour le service de son grand vaisseau.

« Paris, ce 12 décembre 1778.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous demander une nouvelle lettre à M. de Marchais, sans laquelle il jure ses grands dieux qu'il ne donnera pas un seul homme au *Fier Roderigue*, qui deviendrait bientôt l'humble Roderigue, car il ne peut être fier que par vos bontés; — plus l'ordre de me livrer les canons, boulets, etc., etc., par voie de compensation, au lieu de ce mot si dur, *argent comptant*, qu'on nous jette à la tête pendant que nous avons les mains pleines de réclamations légitimes, et que nous demandons à être payés de nos avances faites et de nos fournitures pour la marine, les plus claires possibles.

« Je ne puis croire, monsieur, que je sois plus maltraité que le dernier des corsaires, parce que j'en suis le plus audacieux. Je vais croiser à travers l'Océan, convoyer, attaquer, brûler ou prendre des écumeurs, et parce que j'ai 60 canons et 160 pieds de quille, je me verrais moins bien accueilli que ceux qui ne nous vont pas à la jarretière! J'ai trop de confiance en votre équité pour le craindre. Mon *Fier Roderigue* est absolument en guerre et sans aucune cargaison. Pendant que les autres se videront et se rempliront, lui croisera fièrement et balaiera les mers d'Amérique. Voilà, monsieur, sa vraie destination. Voyez vous-même si votre sage ordonnance est moins applicable à lui qu'à tous les projets de frégate qui ne sont encore que dans les espaces de l'imagination, pendant que *le Fier Roderigue* est prêt à labourer l'Atlantique aussitôt que vous lui permettrez d'avoir des matelots.

« Si je me présentais aujourd'hui devant vous et que j'eusse l'honneur de vous proposer de construire et d'armer un vaisseau de cette importance, et toujours propre à tenir lieu d'un vaisseau de roi partout où je l'enverrai,

croyez-vous, monsieur, que vous lui refuseriez des canons et le titre de capitaine de brulôt pour son commandant? D'aussi faibles encouragemens pour d'aussi grands objets ne seraient rien à vos yeux. Comment donc vous est-il moins précieux étant tout fait que s'il était à faire?

« Je vous demande bien pardon; mais la multiplicité des objets qui vous occupent a pu vous dérober une partie de l'importance de mon armement, consacré au triple emploi d'encourager le commerce de France par mon exemple et mes succès, d'approvisionner les îles sur ou sous le vent qui en ont le plus grand besoin, et de conduire au continent de l'Amérique, dans le temps le plus orageux, une flotte française marchande si considérable, que les nouveaux états puissent juger par cet effort du vif désir que la France a de soutenir nos nouvelles liaisons de commerce avec eux.

« C'est à votre sagesse que je présente ces graves objets; il n'en est point, j'ose le dire, de plus dignes de l'attention et de la protection d'un ministre aussi éclairé. Agréez, etc.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

*Le Fier Roderigue* partit donc avec ses 60 canons, convoyant dix bâtimens de commerce. A la hauteur de l'île de la Grenade, il rencontra la flotte de l'amiral d'Estaing, qui se préparait à livrer bataille à celle de l'amiral anglais Biron. En voyant passer de loin ce beau vaisseau de guerre qui se prélassait au vent, l'amiral d'Estaing lui fit signe d'arriver; apprenant qu'il appartenait à sa majesté Caron de Beaumarchais, il se dit que ce serait dommage de ne pas en tirer parti, et vu l'urgence du cas, il lui assigna son poste de bataille sans en demander l'autorisation au propriétaire, laissant aller à la merci des flots et des Anglais les malheureux bâtimens de commerce que ce vaisseau de guerre protégeait. *Lr Fier Roderigue* se résigna bravement à son sort, prit une part glorieuse au combat de la Grenade, contribua à forcer à la retraite l'amiral Biron; mais il eut son capitaine tué, et il fut criblé de boulets. Le soir même du combat, le comte d'Estaing, éprouvant le besoin de consoler Beaumarchais, lui écrit à bord du vaisseau-amiral et lui envoie par l'intermédiaire du ministre de la marine le billet inédit suivant, qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans les archives d'un auteur dramatique :

« A bord du *Languedoc*, en rade de Saint-George,
île de la Grenade, ce 12 juillet 1779.

« Je n'ai, monsieur, que le temps de vous écrire que *le Fier Roderigue* a bien tenu son poste en ligne et a contribué au succès des armes du roi. Vous me pardonnerez d'autant plus de l'avoir employé aussi bien, que vos intérêts n'en souffriront pas, soyez-en certain. Le brave M. de Montaut (1) a malheureusement été tué. J'adresserai très incessamment l'état des grâces au ministre, et j'espère que vous m'aiderez à solliciter celles que *votre marine* a très justement méritées.

(1) C'est le capitaine de Beaumarchais.

« J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens que vous savez si bien inspirer, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

« ESTAING. »

Le ministre de la marine s'empresse de faire passer cette lettre à Beaumarchais, qui répond ainsi au ministre :

« Paris, ce 7 septembre 1779.

« Monsieur,

« Je vous rends grâce de m'avoir fait passer la lettre de M. le comte d'Estaing. Il est bien noble à lui, dans le moment de son triomphe, d'avoir pensé qu'un mot de sa main me serait très agréable. Je prends la liberté de vous envoyer copie de sa courte lettre, dont je m'honore comme bon Français que je suis, et dont je me réjouis comme l'amant passionné de ma patrie contre cette orgueilleuse Angleterre.

« Le brave Montaut a cru ne pouvoir mieux faire, pour me prouver qu'il n'était pas indigne du poste dont on l'honorait, que de se faire tuer : quoi qu'il puisse en résulter pour mes affaires, mon pauvre ami Montaut est mort au lit d'honneur, et je ressens une joie d'enfant d'être certain que ces Anglais, qui m'ont tant déchiré dans leurs papiers depuis quatre ans, y liront qu'un de mes vaisseaux a contribué à leur enlever la plus fertile de leurs possessions.

« Et les ennemis de M. d'Estaing, et surtout les vôtres, monsieur, je les vois ronger leurs ongles, et mon cœur saute de plaisir !

« Vous connaissez mon tendre et respectueux dévouement.

« BEAUMARCHAIS. »

Cependant la joie du patriote se trouvait un peu mitigée par les angoisses du négociant. Le rapport du capitaine en second du *Fier Roderigue*, qui avait pris le commandement après la mort de son chef, arrivait en même temps que le billet de l'amiral d'Estaing. Ce rapport était également très satisfaisant au point de vue de la gloire de Beaumarchais, mais il était très inquiétant au point de vue de sa caisse. Dans cette circonstance, l'armateur adresse au roi la lettre suivante :

« 11 septembre 1779.

« Sire,

« Je ne viens pas vous demander le prix de mes travaux; vos sages ministres savent que mon souverain bonheur serait qu'ils pussent être tous utiles à votre majesté.

« Je ne demande point le prix de la campagne du *Fier Roderigue*, trop honoré qu'un vaisseau à moi ait mérité l'éloge de l'amiral en combattant en ligne dans une escadre conquérante.

« Mais, sire, la guerre est un jeu de roi qui écrase les particuliers et les balaie comme la poussière. *Le Fier Roderigue* convoyait dix autres navires destinés à des opérations de commerce également utiles à l'état sous une autre forme.

« La mort de mon premier capitaine, trente-cinq hommes hors de service, le délabrement de mon vaisseau, le plus maltraité de l'escadre (ayant eu

trois boulets dans le flanc, quatre à la flottaison, dont deux ont percé à jour, cinq dans les mâtures qui les ont très offensées, un dans la grande pompe qui l'a mise en pièces, quarante dans les voiles qui les ont criblées, et le reste dans les gréemens qui les ont hachés); l'épuisement total de matelots où l'on a mis mes autres navires à leur arrivée au Fort-Royal pour compléter les équipages de l'escadre; l'ordre donné au *Fier Roderigue* de se réparer et de suivre l'escadre; l'obligation où je suis d'envoyer de nouvelles instructions au nouveau chef de ma flotte, et l'impossibilité que de plus de trois mois cette flotte marchande, qui en a déjà perdu onze, parte sous convoi du *Fier Roderigue* pour sa vraie destination : — tout cela, sire, ruinant ma campagne, dont les avances ont été énormes, et jetant loin les rentrées de fonds qui devraient être faites à présent, me force d'implorer les bontés de votre majesté.

« Que je ne périsse point, sire, et je suis content. Le service que je demande est de peu d'importance.

« On me mande de la Grenade que l'on tire à vue sur moi 90,000 livres pour les réparations urgentes du *Fier Roderigue*. Sur plus de 2 millions que j'ai avancés cette année à ma flotte, il ne me reste plus à payer que cent mille écus, moitié le 25 de ce mois et moitié au 10 octobre. Je supplie votre majesté de vouloir bien ordonner que cette modique somme de 400,000 livres me soit prêtée pour quelques mois seulement de son trésor royal. M. le comte de Maurepas sait, par l'expérience de ses bontés pour moi, que je suis fidèle à mes engagemens. A l'arrivée des fonds considérables que j'attends de la Martinique, où mes denrées ont été vendues, je rembourserai au trésor le capital et les intérêts.

« Ce n'est qu'après un calcul, inappréciable aujourd'hui, qui aura mis sous les yeux des ministres mes pertes réelles, que j'invoquerai la justice de votre majesté pour leur remboursement; mais c'est à titre de grâce que je demande le prêt momentané de 400,000 livres que le désordre de cette campagne rend indispensables pour empêcher de périr un des plus fidèles sujets de votre majesté dont la perte entraînerait un découragement général (1).

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

En même temps Beaumarchais faisait décorer son capitaine en second de la croix de Saint-Louis, et il faisait passer dans la marine militaire un de ses officiers qui fut depuis amiral (2).

Bientôt le comte d'Estaing, qui avait fait avarier si glorieusement le vaisseau de l'auteur du *Barbier*, revient en France; Beaumarchais

(1) Beaumarchais reçut cette première indemnité de 400,000 livres à valoir sur une indemnité plus considérable dont le chiffre restait à établir. Il fut fixé par trois fermiers-généraux délégués par le ministre. Les dix navires convoyés par *le Fier Roderigue* ayant été dispersés et pour la plupart pris par les Anglais, les pertes de Beaumarchais dans cette campagne furent énormes, et, après bien des débats, l'indemnité fut fixée à 2 millions en plusieurs termes, qu'il toucha successivement, et dont le dernier lui fut payé en 1785, à sa sortie de la prison de Saint-Lazare.

(2) C'est l'amiral Ganteaume, qui fut successivement matelot et officier de Beaumarchais. J'ai plusieurs lettres de lui à l'auteur du *Barbier de Séville* empreintes du respect d'un sujet pour son souverain.

s'empresse d'aller lui présenter ses hommages; l'amiral était absent, et, pour excuser son absence, il écrit à Beaumarchais ce billet facétieux :

« Un vice-amiral peut être décrédité, prenant trop sur lui, ayant usé, *abusé même des forces navales* de M. de Beaumarchais. Ne pas recevoir la visite de *son souverain*, c'est ce qui ne s'est jamais vu; c'est bien malgré moi que cela a été. Les bontés excessives dont on avait honoré la veille, par une multitude de visites inattendues, le Jeannot aquatique lui avaient fait fermer sa porte sans en prévoir une qui lui aurait fait autant de plaisir.

« M. d'Estaing prie M. de Beaumarchais d'agréer ses excuses et ses regrets; ils sont d'autant plus grands, qu'il est obligé d'aller boîter à Versailles pour quelques jours. Les chirurgiens l'assurent qu'en vertu des escaliers et des révérences il en reviendra impotent pour au moins trois semaines. S'il ne l'est pas, il demandera un rendez-vous à Paris; sinon il tâchera d'obtenir par un billet une visite qui l'intéresse autant. »

« Passy, ce 26 décembre 1779. »

Beaumarchais riposte immédiatement et sur le même ton.

« 27 décembre 1779.

« Très digne et très respectable amiral, qui pouvez bien être attaqué, mais jamais décrédité, — comme vous n'avez usé de la marine de moi souverain que pour le service d'un autre aussi puissant qu'équitable, — espérons qu'il fera justice à tous deux, en vous comblant d'honneurs et en réparant mes pertes.

« Vous recevrez, quand vous pourrez, l'hommage de moi, souverain, votre serviteur, qui n'avais pas attendu vos grands exploits pour vous apprécier, et qui me suis battu cent fois de la langue contre l'armée de coquins qui vous faisait injure, pendant que vous frappiez si fièrement de l'épée contre les ennemis de l'état. Le plus pressant est de rétablir votre santé, dont nous avons grand besoin, et si par hasard vous formiez le projet de faire par écrit l'apologie de votre conduite militaire, comme on cherche à l'insinuer, je vous supplie de rejeter cette idée avec un grand signe de croix comme une tentation du démon. Je vous en conjure, et cela de la part de tout ce qui vous honore et nommément de la part d'un vieillard célèbre qui vous aime et qui brûle de vous voir assis à côté de lui un bâton à la main au grand tribunal de l'honneur dont vous remplissez si glorieusement les devoirs (1).

« Je prends la liberté, pour vous désopiler la rate, de vous adresser mon dernier opuscule politique, lequel n'a pas le bonheur de plaire à tout le monde. Lorsque vous m'accorderez un quart d'heure, vous serez bien sûr de combler de joie celui qui est avec le plus respectueux dévouement, à la fin comme au commencement et dans le cours de toutes les années, digne et respectable amiral, votre très humble serviteur.

« DE BEAUMARCHAIS. »

(1) Il s'agit sans doute de M. de Maurepas, qui désirait que l'amiral d'Estaing gardât le silence sur les critiques dont sa campagne avait été l'objet.

L'opuscule que Beaumarchais envoyait à l'amiral d'Estaing pour lui *désopiler la rate* était un ouvrage très sérieux qui allait également lui procurer de la gloire et des soucis. En échangeant des coups de canon, l'Angleterre et la France échangeaient aussi des *manifestes*. La cour de Londres avait chargé la plume de l'historien Gibbon de dénoncer au monde entier la perfidie de la cour de Versailles. Oubliant sa propre histoire, remplie d'artifices diplomatiques du même genre et bien plus graves, le gouvernement anglais exagérait et torturait la très faible part que la cour de France avait prise aux secours expédiés aux Américains avant la rupture des deux gouvernemens. Beaumarchais, qui venait de figurer dans le débat à coups de canon, crut devoir intervenir dans la querelle à coups de plume. Il y était en quelque sorte autorisé, car le mémoire justificatif de la cour de Londres, en reprochant au ministère français d'avoir protégé une compagnie de commerce dirigée par Beaumarchais, attaquait ce dernier en personne et très vivement. En demandant au ministère la permission de répondre en son nom personnel, Beaumarchais écrit : « Si cela est sans conséquence de la part d'un homme privé, cela ne sera peut-être pas sans force sous la plume d'un homme piqué. » Il obtint cette permission, et en décembre 1779 il publia, sous le titre d'*Observations sur le Mémoire justificatif de la cour de Londres*, une brochure qui a été insérée dans la collection de ses œuvres, et dont par conséquent nous parlerons peu. Cette brochure, écrite avec la verve un peu inégale quant au ton, mais toujours animée, qui le distingue, fit une grande sensation. Il mettait à son tour en relief toutes les perfidies anciennes du gouvernement anglais, toutes les vexations qu'il avait fait subir à notre commerce depuis trois ans, la patience avec laquelle le gouvernement français les avait supportées, et comment, pour complaire à lord Stormont, il s'y était lui-même plus d'une fois associé. Malheureusement l'auteur, entraîné par la vivacité de sa plume, avait commis une erreur grave : en insistant sur les conditions humiliantes du traité imposé par l'Angleterre en 1763, à la suite de la guerre de sept ans, il avait accepté sans vérification une opinion généralement répandue, qu'il existait dans ce traité un article secret par lequel la France accordait honteusement à l'Angleterre le droit de *limiter le nombre de ses vaisseaux*, et, sous l'impression de ce fait qu'il croyait vrai, Beaumarchais avait écrit les lignes suivantes : « Mon courage renaissait en pensant que ma patrie serait vengée de l'abaissement auquel on l'avait soumise en fixant par le traité de 1763 le petit nombre de vaisseaux qu'on daignait encore lui souffrir. »

A la lecture de cette phrase, le duc de Choiseul et tous les anciens ministres de Louis XV qui avaient signé le fatal traité de 1763, et qui

se sentaient déjà assez humiliés par les clauses réelles de ce traité, s'empressèrent de recourir au roi, invoquant sa justice contre un écrivain qui tendait à les déshonorer, et ils demandèrent que la brochure de Beaumarchais fût supprimée par arrêt du conseil, comme *fausse et calomnieuse*. L'assertion de Beaumarchais avait été faite de bonne foi, elle avait même été émise avant lui par des écrivains français et anglais. Il proposait une rectification, le duc de Choiseul insistait pour une suppression motivée. Le conseil des ministres s'assembla, et c'est dans cette circonstance que Beaumarchais adressa à tous les ministres réunis une lettre inédite qui m'a paru assez curieuse de ton pour être reproduite :

« 19 décembre 1779.

« Messeigneurs,

« Si un guerrier qui se bat pour son pays n'en doit pas recevoir un soufflet déshonorant parce que l'inégalité du terrain l'aurait fait broncher un instant, est-il de la justice du roi de ranger dans la classe des libellistes scandaleux, dont les arrêts suppriment les ouvrages, un écrivain qui repousse avec force et dignité les noires imputations des ennemis de la patrie, parce qu'il est tombé avec cent mille autres dans une erreur involontaire, mais facile, avantageuse même à relever dignement?

« Lorsque l'homme qui n'a prétendu qu'à l'honneur d'avoir raison ne rougit pas d'avouer publiquement son erreur et d'en tirer un grand fruit pour la cause qu'il défend, y a-t-il de l'inconvénient à le laisser s'en relever lui même?

« Que peut-il en effet résulter de plus fort contre une assertion hasardée que le désaveu libre et franc de son auteur, lorsqu'il peut le répandre aussi rapidement que son ouvrage? Et doit-on garder au zèle, au travail, au patriotisme, le déshonneur des suppressions destinées à punir les écarts volontaires, les coupables gangrénés et les pécheurs impénitens?

« Avant de me traiter avec cette cruauté, je supplie les ministres du roi de lire ce que j'envoie au *Courrier de l'Europe*, à celui *du Nord*. La même chose en substance sera mise à l'instant dans tous les papiers publics, avec promesse à tous ceux qui me remettront l'exemplaire fautif de leur en faire tenir deux rectifiés.

« Je les supplie aussi de réfléchir que discréditer un semblable écrit par la flétrissure d'un arrêt est lui ravir tout ce qu'il renferme de bon et de louable, et rendre au reproche de perfidie du manifeste anglais toute sa force par le désaveu des grands principes de la réponse.

« A la douleur que j'en éprouve d'avance, je sens que je n'en pourrai supporter l'odieux effet. Ma tête échappe à ma raison, et j'ai passé la plus cruelle des nuits.

« On m'apporte à l'instant, de la part d'une parente de M. de Choiseul, un exemplaire émargé de sa main pour m'être remis, avec ces mots, page 35 : *Ce fait est faux et absurde*. Ce sont justement les termes de votre projet d'arrêt. Il les aura donc dictés lui-même!

« *Faux!* l'expression est juste, puisque le fait n'est pas vrai; mais *absurde!*

Après Dunkerque et son commissaire anglais, osera-t-on, sans baisser les yeux, qualifier d'absurde un fait maritime qui nous regarde, quelque dur qu'il puisse être?

« Détruire un port de France à dix lieues de l'ennemi par son ordre, et le tenir en ruine sous la honteuse inspection d'un commissaire à lui, voilà ce qui est vraiment *absurde* et n'en existe pas moins sous nos yeux indignés depuis cent ans.

« Je parle à des cœurs français, je dois être entendu. Eh! laissez-moi, messeigneurs, laissez-moi, je vous en conjure, me relever de mon erreur. Je puis le faire honorablement et avec fruit; mais je sens bien au mal qui me suffoque que j'en mourrai de douleur, si vous avez la cruauté de livrer ma personne et mon ouvrage à la dégradation d'une flétrissure.

« Il ne resterait plus à mes amis qu'à faire imprimer les douze ou quinze cents lettres exaltées que j'ai reçues depuis six jours (1), où le cœur des bons citoyens se montre à découvert par la vivacité de leurs remerciemens;

« Où l'un dit : *Je mettrai cet écrit dans une case à part, avec Tacite, le cardinal de Retz, Price et Sidney, car aucun monument aussi noble, aussi digne de la nation, n'honorera les événemens actuels;*

« Où l'autre écrit : *L'auteur a l'ivresse du patriotisme; sa plume étincelle. Il est donc vrai que l'homme ne fait de grandes choses que lorsqu'il est animé de grandes passions!*

« Où un troisième avoue *qu'il n'a jamais bien connu la question, et qu'avant moi tout le monde donnait le tort à la France, mais qu'enfin voilà l'opinion fixée;*

« Où tous me rendent grâce de mon zèle et de mon courage dans un pays où si peu de gens se soucient d'en montrer pour la gloire de la France. Ces lettres de mes concitoyens montreraient qu'une telle bizarrerie est attachée à mon sort, que je ne puis rien entreprendre de bien qui ne me porte dommage. Il a voulu, dirait-on, travailler, armer pour son pays, on a arrêté ses expéditions; il a voulu écrire pour défendre l'honneur de la France, on a supprimé ses ouvrages. Sa nation l'estimait, et l'autorité l'écrasait. Il n'avait donc plus d'autre choix que de mourir ou de s'enfuir.

« Par grâce, par humanité, si je ne puis l'obtenir par justice, ne me donnez pas le crève-cœur d'une suppression pendant que vous souffrez un Linguet! Il vous a tous insultés, je vous ai tous respectés; il a fait l'*aiguillonnade* et moi les *observations*. Quelle différence et d'œuvre et de récompense!

« Si cet affreux arrêt est lancé, je me regarde comme un membre coupé, mort, qui ne tient plus à rien, et je ne veux plus devoir à la France que l'extrême-onction ou un passeport.

« Je vous demande pardon, mais je suis au désespoir.

« CARON DE BEAUMARCHAIS. »

(1) Il y a un peu d'exagération dans les *douze* ou *quinze cents* lettres, et ce qui suit ne brille pas par la modestie; mais on n'a jamais dit que Beaumarchais était modeste. On comprend du reste que dans cette circonstance il cherchât assez naturellement à rehausser la valeur de sa brochure. Le fait est que si je n'ai pas trouvé dans ses papiers douze ou quinze cents lettres, j'en ai trouvé plusieurs très enthousiastes et qui prouvent l'effet produit par son ouvrage.

Malgré les ardentes prières de Beaumarchais, son ouvrage fut, je crois supprimé, mais sans qualification blessante pour lui. Il n'en circula pas moins, et l'auteur se contenta de rectifier la phrase qui avait blessé le duc de Choiseul, en la remplaçant par celle-ci, qui restait toujours bien dure pour le signataire du traité de 1763 : « Mon courage renaissait quand je pensais que ma patrie serait vengée de l'abaissement auquel on l'avait soumise par le traité de 1763; *que le voile obscur, le crêpe funéraire dont notre port de Dunkerque était enveloppé depuis soixante ans serait enfin déchiré.*

Cependant Beaumarchais, tout en guerroyant pour l'Amérique avec le canon ou la plume, attendait encore le paiement de ses fournitures. Le congrès persistait à le considérer comme un homme trop heureux de les lui envoyer gratis depuis deux ans et demi. Il n'avait été répondu à ses réclamations que par le plus dédaigneux silence, lorsque enfin il reçoit tout à coup la lettre suivante qui, rapprochée du glorieux billet de l'amiral d'Estaing, que nous avons cité plus haut, ajoute une bizarrerie de plus à la carrière de l'auteur du *Barbier de Séville.*

*Par ordre exprès du congrès siégeant à Philadelphie.*
*A M. de Beaumarchais.*

« 15 janvier 1779.

« Monsieur,

« Le congrès des États-Unis de l'Amérique, reconnaissant des grands efforts que vous avez faits en leur faveur, vous présente ses remerciemens et l'assurance de son estime. Il gémit des *contre-temps que vous avez soufferts pour le maintien de ces états.* Des circonstances malheureuses ont empêché l'exécution de ses désirs; mais il va prendre les mesures les plus promptes pour l'acquittement de la dette qu'il a contractée envers vous.

« Les sentimens généreux et les vues étendues qui seuls pouvaient dicter une conduite telle que la vôtre font bien l'éloge de vos actions et l'ornement de votre caractère. Pendant que, par vos rares talens, vous vous rendiez utile à votre prince, vous avez gagné l'estime de cette république naissante et mérité les applaudissemens du Nouveau-Monde.

« JOHN-JAY, président. »

Comment s'était opéré ce singulier revirement dans les dispositions du gouvernement des États-Unis? C'est ce que nous expliquerons en suivant Beaumarchais dans ses derniers débats avec le congrès américain, pendant qu'il publie sa grande édition de Voltaire et qu'il prépare *le Mariage de Figaro.*

LOUIS DE LOMÉNIE.

LES

# BAINS DE MER.

---

## I.

### LA MAISON.

Sage qui tient son âme ouverte à l'avenir :
Hélas! je vis d'espoir moins que de souvenir.
Mon chant mêlé de plainte est pour tout ce qui tombe,
Je visite un berceau moins souvent qu'une tombe.
Ce que j'aime ira-t-il sous la commune loi?
Verrai-je en mon pays, ô mon cher de Belloy,
Tout pâlir, les enfans au langage infidèles,
Et les men-hir brisés pour les routes nouvelles?
Je veux, poète ami, dans un vivant tableau,
Montrer le temps ancien devant le temps nouveau.

La maison du marin, dans la mer réfléchie,
D'une chaux vive et claire est récemment blanchie;
Une vigne l'entoure, et devant l'humble lieu,
Son fils entre ses bras, est la mère de Dieu.
Malgré le poids des ans, brave encore et légère,
Voici comme un matin parlait la ménagère :

« — La chaleur est venue et la saison des bains;
Mon mari, mes enfans, n'épargnons pas nos mains :

Mettez dans chaque lit une couche de paille,
D'un bel enduit de chaux recouvrez la muraille,
A défaut de richesse ayons la propreté,
Une maison riante et pleine de clarté.
Ceux que l'été conduit sur ces pauvres falaises
Dans leurs grandes maisons avaient toutes leurs aises :
A ces corps épuisés, à ces esprits souffrans,
Soyons hospitaliers... Enfin, pour être francs,
Cette saison apporte au logis une somme
Telle que nul filet n'en recueille, mon homme!
La dot de notre fille ainsi va s'amassant,
Et le fils a déjà gagné son remplaçant.
Pour Dieu, ne grondez plus! Des moissons aux vendanges
Habitons le hangar, les étables, les granges;
A d'autres la maison : quand ils seront partis,
Riches nous rentrerons, pauvres étant sortis. »

D'une voix qui commande, ainsi parlait la mère;
Mais sombre était le fils et sombre aussi le père.

Avec leurs voiles verts, avec leurs feutres gris,
Arrive cependant de Nantes, de Paris,
Le monde des baigneurs. Assemblés sur la grève,
Ils contemplent les flots qu'ils n'avaient vus qu'en rêve.
Le grand spectacle emplit leur esprit et leurs yeux;
Tous, jusques aux parleurs, deviennent sérieux :
Quel magique opéra, quelle ardente peinture
Devant toi ne pâlit, souveraine nature!

Chaque jour a sa fête, et d'abord dans la mer,
Dans ces flots écumeux chargés de sel amer,
On se plonge, on reçoit les assauts de la lame,
Et le corps affaibli se ranime avec l'âme.
De nageurs se faisant apprentis matelots,
Ils suivent les pêcheurs au milieu des îlots.
Noirmoutiers à leurs pas ouvre son sanctuaire :
Moines qui blanchissez cet antique ossuaire,
Vous morts dans le silence et les austérités,
Que vous devez gémir de ces légèretés!...
Mais vous vous rendormez paisibles dans vos tombes
Au long roucoulement de vos sœurs les colombes. —
Visitant chaque îlot et leurs roches à pic,
Les barques vont ainsi tout le long de Pornic.

Dans les terres parfois de longues promenades
Emportent à grand bruit désœuvrés et malades.
Les dames, hardiment suivant leurs cavaliers,
Passent, brillans éclairs, à travers les halliers;
D'autres, qu'a transportés leur calèche superbe,
Descendent et gaîment font un repas sur l'herbe,
Tandis que sur le bord d'un taillis, à l'écart,
Son album déployé, rêve un ami de l'art.
Au retour, les bains frais où vient trembler la lune,
Le bal sous les bosquets, le concert sur la dune,
Mille intrigues; enfin, baigneurs, vous le savez,
Les plaisirs... et les maux de Paris retrouvés.

Quel est donc parmi vous, sous un chapeau de paille,
Ce porteur éternel d'un binocle d'écaille,
Tout de la tête aux pieds habillé de nankin,
Qu'une rime très riche a surnommé faquin?

Oh! le fils du marin et de la bonne hôtesse
A senti son esprit déborder de tristesse.
Il quitte pour trois mois son logis, son bateau.
Adieu! — Comme il passait sous les murs du château,
Trouvant le vieux recteur, il découvre sa tête;
Puis, sa course reprise, à la fin il s'arrête
Près d'un immense amas de dôl-men renversés,
Énigmes pour nos temps, titres des jours passés;
Là, tourné vers le port et sa maison natale,
Le jeune Gratien pleure, et son cœur s'exhale :

« Adieu donc, mon pays, puisqu'on n'y vit plus seul!
Enclos où dans ses bras me portait mon aïeul,
Église où tout enfant j'allais servir la messe,
D'où si léger, si pur, je sortais de confesse,
Adieu! Mais, flots amers, nids des bois, prés en fleurs,
J'emporte vos parfums, vos chansons, vos couleurs.
Ah! de loin j'aperçois ma barque et ses deux rames!
Demain avec un autre elle fendra les lames...
C'est une chose étrange en moi, cœur si chrétien,
Frère de tous, cherchant toujours quelque lien:
Tout, hors de mes amis, m'emplit d'inquiétude,
J'ai besoin du silence et de la solitude.
Bonheur de vivre seul et maître dans son bourg!
Tout le jour on travaille, et le soir on discourt

Attablés en buvant sur le seuil de l'auberge,
Puis chacun va dormir sous ses rideaux de serge.
Le dimanche, après messe et vêpres et sermon,
Les boules bruyamment courent sur le gazon.
Dans mon heureuse enfance ainsi vivaient nos pères :
Les fronts étaient joyeux, les mœurs étant sincères...
Oh! par les citadins nos champs sont envahis!
Mais nos souliers ferrés vont-ils dans vos pays,
Hommes vains et légers, et vous, ces élégantes
Par qui nos libres sœurs deviennent des servantes?
Ah! si là, dans ce fond, j'en voyais un marcher,
Ma main ferait bondir sur ses pas ce rocher!...
Non, adieu. Dans mon cœur n'allumons point la haine,
Et de retour, Seigneur, à la saison prochaine,
Que, passant mon chemin sans me voir coudoyer,
Je retrouve la paix assise à mon foyer! »

Il partait, mais Odette avait suivi son frère :
— « Vous me quittez, dit-elle, et vous quittez la mère? »
Puis elle s'arrêta, triste, sur le chemin,
Attendant sa réponse : il lui tendit la main,
D'une larme il mouilla ce gracieux visage,
Et sans autre parole : « O ma sœur, soyez sage! »

Il s'enfuit, et bientôt la poudre des sentiers
D'un nuage blanchâtre enveloppait ses pieds.

## II.

### L'ÉGLISE

Après six jours d'ennuis et de rudes travaux
Pour le pain nécessaire et pour tant d'autres maux,
Il est doux, lorsque luit le matin du dimanche,
De voir en beau costume, habit bleu, coeffe blanche,
A la messe du bourg venir ces travailleurs :
Ils marchent sérieux par les sentiers en fleurs,
A travers les grands blés, au bord des vertes haies,
Humant à pleins poumons la senteur des futaies,
Et ravivés par l'air, l'aspect de chaque lieu,
Ils entrent sourians dans la maison de Dieu.

Pornic, c'est votre fête aujourd'hui : cent villages
Dans les terres épars ou qui longent les plages
Sont venus, et pêcheurs, campagnards et bourgeois
Encombrent le chemin et le pied de la croix;
Les mains serrent les mains; on cause, on s'examine :
Plus d'un œil est perçant, plus d'une langue est fine.
Chut! la cloche a sonné, la foule entre, et chacun
Confond tous ses pensers dans le penser commun.
Voici le Kyrié, l'Épître, l'Évangile.
Tout le drame divin sur cet autel fragile
S'accomplit. Mais le prêtre ôte ses ornemens,
Monte en chaire, et de là, muet quelques momens,
Ce vieillard :

« Aimez-vous, enfans, les uns les autres,
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.
Après lui je dirai : Marins et paysans,
Chrétiens de toute classe, aimez-vous, mes enfans.
Ainsi vous parlerait Ève, mère des mères,
Et, serrés dans ses bras, nous nommerait tous frères...
Des frères cependant séparés, différens,
Par l'orgueil insensé de nos premiers parens,
Eux qui sortis pécheurs de l'unité suprême,
Nous somment d'y rentrer par le mot divin : J'aime!
Pour le bonheur commun, ô mes fils, aimez-vous!
Plus de riche orgueilleux, plus d'ouvrier jaloux.
Toujours lorsqu'à l'autel s'élèvera l'hostie,
Élevez tous votre âme et n'ayez qu'une vie.
Préparés par l'amour, hommes de la cité,
Ayez donc le respect de l'hospitalité;
Et vous, gens du pays, accueillez avec joie
Les frères que le ciel chaque été vous envoie. »

A ces mots, le bon prêtre ouvrit des bras tremblans,
Et chacun l'admirait sous ses beaux cheveux blancs;
Sur lui les jeunes gens fixaient leurs yeux de flammes,
Et les vieillards pensifs, les blonds enfans, les femmes,
Tels ceux-là qu'instruisit l'apôtre bien-aimé,
Savouraient ce discours, comme un miel, embaumé.

Il reprit : « Aimez-vous avec des âmes pures,
Et surtout aimez Dieu, vous tous ses créatures.
Oh! combien de motifs, marins et campagnards,
De tourner vers le ciel votre âme et vos regards!

Comme un père est heureux s'il a pour sa famille
Le pain qui la nourrit et le lin qui l'habille,
Lui, le père céleste, il vous a tout donné :
Le grain germe en vos champs dès que l'heure a sonné;
Il s'élève, il mûrit, et vos granges sont pleines;
Brebis sur vos coteaux et moissons dans vos plaines,
Tout abonde; la mer, immense réservoir,
D'innombrables poissons pour vous sait se pourvoir;
Vos barques sur ses flancs passent comme des reines :
Que vos bonheurs sont grands, si grandes sont vos peines!
Mais aimez le travail, c'est lui qui vous rend forts.
Tirez même un orgueil permis de vos efforts :
L'animal par instinct trouve sa nourriture,
L'homme, tel qu'un tribut, l'arrache à la nature,
Et vous, mes paroissiens d'un jour, que des ennuis
Autant que les plaisirs sur nos bords ont conduits,
Laissez-vous pénétrer par leurs charmes austères;
Tout entiers plongez-vous dans les eaux salutaires,
Et quand de la cité vous prendrez les chemins,
Plus riches des bienfaits répandus par vos mains,
Saluez d'un adieu d'amour et d'espérances
Le grand réparateur de toutes les souffrances. »
Bientôt le saint vieillard devant l'autel chantait :
« Allez, la messe est dite! » — Et le chœur répondait :
« Grâces à Dieu! »

Voyez la pieuse assemblée,
Dans quel ordre parfait elle s'est écoulée!
Sous le porche ils semblaient, passant avec lenteur,
Se rappeler encor la voix de leur pasteur...
Mais, aux bras des messieurs bruyans, les demoiselles
Avec de grands éclats déployaient leurs ombrelles;
Déjà, pendant la messe, on les vit maintes fois,
Sur leurs chaises penchés, causer à demi-voix,
Lorgner et se sourire, et c'était un scandale
Pour ceux qui gravement à genoux sur la dalle,
L'œil fixé sur l'autel, disaient leur oraison.
Et voici derechef sur ce pieux gazon,
Quand chacun prie encor pour un père, une mère,
Pour tous ceux qui sont là sous leur monceau de terre,
Qu'ils passent en dansant, tous ces couples légers!...
« Çà, que viennent ici faire ces étrangers? »

## III.

### LE BAL.

— « Non, ma mère, ce soir n'allons pas à la danse.
Je suis jeune et pourtant mûre pour la prudence.
Si mon frère était là, lui, mon ange gardien,
J'irais, j'irais danser : avec lui tout est bien.
— Ma fille, j'ai pour vous les plus fines dentelles,
Jamais riche à Pornic n'en porta de si belles.
Venez donc à ce bal, Odette, mon espoir :
Mes yeux dans votre éclat, mes yeux veulent vous voir. »
Elle dut obéir; puis, à tout ce qui brille,
Pourquoi tenter les yeux et l'esprit d'une fille?
Ajoutons que ce bal, le dernier de l'été,
Avec mille splendeurs, ce bal sera fêté :
Artifices, jongleurs. Un chanteur en vacances
Doit sur le piano soupirer ses romances.

La veille de ce jour, Gratien à son bord,
Cabotier de Paimbœuf près de quitter le port,
Lisait dans un billet sans nom : « Revenez vite!
Le mal qu'on voit en face est un mal qu'on évite. »
Aussitôt le marin vers Pornic voyageait,
L'âme et l'esprit troublés. Cependant chaque objet
Tout le long du chemin comme un ami l'accueille,
Sur sa tige la fleur et l'oiseau sous la feuille,
Si bien (comme à vingt ans ils savent s'enchanter!)
Qu'en mesurant ses pas il se prit à chanter :

« Marin, j'ai visité bien des terres, des îles,
Mais dans le nouveau monde et dans le monde ancien,
Je songeais à mon bourg parmi ces grandes villes;
Admirant ces pays, je regrettais le mien.

Dans les temples dorés, lorsque, plein de surprise,
J'entrais, cherchant celui qu'il faut chercher partout,
Pourquoi rêver au saint de ma petite église,
Entre deux pots à fleur dans sa niche debout?

Certe en ces beaux climats bien des filles sont belles;
Mes regards les suivaient et j'étais ébloui :

« Cependant ta moitié, jeune homme, vit loin d'elles? »
Me demandait mon cœur, et je répondais : « Oui. »

A ton chant de retour, marin, je veux moi-même
Unir un nouveau chant pour la terre que j'aime!

Le poète est heureux à qui le ciel donna
Un sol vierge et puissant que son cœur devina;

Quand d'autres murmuraient : « Terre inculte et sauvage! »
Moi, je t'aime, ai-je dit; tu n'es point de notre âge.

Oui, ton charme indicible est dans cette âpreté,
Et tu lui dois ta force et ta douce fierté.

Aussi je chanterai dans mes rimes dernières
Et tes antiques mœurs et tes nobles chaumières.

Et mon œuvre sera. Du fond de mes taillis
Je pourrai m'écrier : Breton, j'eus un pays!...

Homère ne chantait que les fils de l'Hellade :
Un ami me l'a dit, et sa voix persuade.

Mais finis, Gratien, ta chanson de retour
Où la tristesse calme alterne avec l'amour.

— Soutenez-moi, Seigneur! une heure, une heure encore,
Je verrai mes parens, mes amis, ma maison,
La Vierge que pour moi ma vieille mère implore :
Contre un bonheur si grand soutenez ma raison.

Hâtez-vous donc, mes pas! que votre course est lente!
Plus léger est mon cœur. Allez, allez, mes pas!
Ceux dont je suis aimé déjà sont dans l'attente;
Pour les bien embrasser ouvrez-vous, mes deux bras!

Que nul ne soit absent dans la chère famille.
Qu'au foyer je retrouve et le pain et l'honneur!
Si ce joyau du pauvre avec moins d'éclat brille,
Contre un malheur si grand soutenez-moi, Seigneur! —

Mais tous ces noirs pensers, de nouveau son jeune âge
Devant lui les chassa : le parfum de la plage

L'enivrait; dans le port il revoit son bateau;
Soudain, près des dôl-men, sous les murs du château
Il passe comme un cerf sans détourner la tête,
Et baigné de sueur à sa porte il s'arrête.

Le logis est désert! Reprenant son bâton,
Ami fidèle et sûr qu'il ramène au canton,
Par le bourg il s'en va pour chercher ceux qu'il aime,
Sur la grève, à l'auberge... Ardeur chez tous la même!
La poitrine battante et les cheveux au vent,
Vers vous, objets aimés, que j'ai couru souvent!

Sous des arbres lointains, le son d'une musique
L'attire : c'est le bal où la noblesse antique
Et tous les étrangers s'assemblent; il accourt:
S'il a les pieds légers, Gratien n'est point sourd,
Car, sous l'ombrage, au cri d'une voix bien connue
Il s'élance d'un bond : « Ma sœur ! » A sa venue,
Cette enfant, jusque-là courageuse, pâlit
Et, remerciant Dieu, sur l'herbe défaillit.
Le bâton du marin et le jonc du jeune homme
Que son habit nankin dans le pays renomme
Sonnèrent : l'étranger fut brave et de bon ton,
Mais un jonc est flexible et dur est un bâton.

Partout qu'ils sont pressés les noirs semeurs d'alarmes!
Les vieux parens d'Odette étaient chez eux en larmes.
Gratien, à son bras tenant sa jeune sœur,
Entra dans la maison, les yeux pleins de douceur :
« Mon père, la voici. » Puis, de ses deux mains fortes,
Maître dans sa chaumière, il en ferma les portes.
Et, montrant une fleur : « Qu'elle est fraîche! dit-il.
Cette fleur a vécu dans l'air seul du courtil. »

A. Brizeux.

# LE STÉRÉOSCOPE

ET

# DE LA VISION BINOCULAIRE.

---

> Εἰσί μοι ὀφθαλμοί . . . . . ἄμφω,
> Καὶ νόος ἐν στήθεσσι τετυγμένος οὐδὲν ἀεικής.
> J'ai des yeux . . . . . deux yeux,
> Et une sensation intérieure qui en résulte sans rien d'étrange.
> (HOMÈRE, *Odyssée*.)

Le stéréoscope, l'un des instrumens magiques de la science et de l'industrie moderne, se présente sous la forme d'une boîte de grandeur moyenne armée de deux tuyaux de lorgnette qui appellent l'application des deux yeux. Une double peinture, un double dessin, une double miniature, une double figure géométrique, un double daguerréotype, sont placés au fond de la boîte et sont regardés par les deux yeux à la fois, au moyen des deux tuyaux implantés sur la boîte. Alors, par un effet vraiment magique, par une irrésistible illusion, avec une conviction complète de sensation, le dessin prend du relief, la peinture devient de la sculpture.

Ce curieux instrument, le plus nouveau et peut-être le plus répandu déjà de tous les instrumens de l'optique appliquée à l'industrie serait assez difficile à faire connaître au lecteur, même avec le secours de la gravure. Il en est de même au reste de tous les objets dont il faut représenter les trois dimensions, et non pas seulement le plan ou l'élévation; mais le grand nombre de stéréoscopes qui se construisent maintenant par milliers en France, en Angleterre, en Amérique, le bas prix de leur construction, dont on peut dire que les fabricans et les acheteurs ont *abusé* (nous reviendrons sur cette idée tout à l'heure), enfin les étonnans effets de cet appareil optique m'autorisent à parler du stéréoscope comme s'il était connu ou même sous les yeux de tous ceux qui liront ces pages.

Défini étymologiquement d'après son nom tiré de cette belle langue grecque qu'aucune autre n'a pu égaler dans l'expression de la pensée, le stéréoscope signifie « instrument qui montre tous les objets en relief; » un dessin, ainsi

que nous venons de le dire, devient une statue. La première partie du mot signifie un *corps solide*, un *corps saillant*, un *objet réel*, et non pas seulement une représentation sur le papier ou sur la toile. La seconde partie du mot signifie *vision*. Le nom de stéréoscope indique donc la *vision en relief*, et jamais instrument n'a été plus fidèle à son nom.

Défini par énumération, le stéréoscope a pour objet la représentation naturelle et pour ainsi dire statuaire de tous les objets de la nature que peuvent reproduire le crayon, le pinceau, la chambre noire, le daguerréotype, le talbotype, enfin tout ce que peut contenir l'album le plus riche et le plus varié.

Théoriquement, la portée de ce modeste instrument n'est pas moindre. Pour faire naître ses magiques illusions, il introduit dans chaque œil, au moyen d'un double dessin ou d'une double peinture, la même sensation que les yeux auraient reçue de la vision naturelle, et la conséquence est que la sensation qui en résulte est parfaitement celle que nos yeux reçoivent des objets eux-mêmes, en sorte que s'il reste encore aux physiciens ou même aux métaphysiciens des incertitudes sur les causes morales ou physiques qui nous font percevoir si bien le relief des corps par la vision naturelle, le stéréoscope n'a rien à voir dans ces discussions. Il suffit de dire qu'il peint au fond de nos yeux les objets de la nature, comme ils s'y peignent quand nous les regardons eux-mêmes, et qu'ainsi nous les *voyons* à l'aide du stéréoscope exactement comme s'ils existaient devant nous.

Il va sans dire que déjà la construction du stéréoscope a éprouvé bien des modifications. Partons du stéréoscope à boîte armée de deux tuyaux oculaires et mettons-y d'abord un double daguerréotype de paysage ou d'architecture monumentale. Le daguerréotype de droite sera vu par l'œil droit seulement, le daguerréotype de gauche sera vu de même exclusivement par l'œil gauche, et si l'artiste a pris les deux points de vue comme les aurait vus le spectateur, en fermant alternativement l'œil droit et l'œil gauche, le contemplateur stéréoscopique recevra par l'instrument la même impression qu'il eût reçue de la nature elle-même; le paysage, le monument, renaîtront devant lui. Il se promènera par la vue entre les arbres fuyant les uns derrière les autres comme dans une forêt, et les colonnes, les arcs-boutans, les statues du monument, laisseront la vue tourner tout à l'entour et pénétrer entre les parties saillantes et la masse centrale de la fabrique.

Si, au moyen d'une double représentation, on a dessiné une figure entière, un buste, un portrait, une machine d'industrie même très compliquée, un échantillon d'histoire naturelle, un solide géométrique, le stéréoscope rendra ces objets présens. Le sculpteur, le modeleur pourra les reproduire comme d'après nature; le peintre ou le dessinateur pourra les repeindre ou les redessiner en les prenant d'autres points de vue que ceux qui ont été primitivement choisis. Il n'est point de paroles qui puissent rendre les exclamations de surprise qui éclatent de tous côtés, lorsque l'introduction des stéréoscopes a lieu dans une société ou une soirée un peu nombreuse, et que chacun de ceux qui ont trouvé un effet étonnant de stéréoscope veut le faire admirer au point de vue qui le frappe lui-même le plus incroyablement. Au reste, la reproduction par la sculpture d'un double dessin stéréoscopique n'est point seulement une possibilité, l'épreuve en a été faite avec le plus grand succès.

Ainsi un habitant des îles Sandwich, ou du Japon, ou des antipodes (à la Nouvelle-Zélande) peut désormais envoyer à un sculpteur de Paris une double plaque daguerrienne (où n'y a-t-il pas maintenant un daguerréotype?), et il recevra son buste aussi bien modelé que s'il eût fait lui-même le voyage de Paris. Strictement parlant, avec le stéréoscope, une plaque, un dessin pesant un petit nombre de grammes, deviennent l'équivalent d'un buste difficile à transporter, à placer, à éclairer convenablement.

Un mot sur l'histoire du stéréoscope.

Le nom et une première esquisse de l'instrument appartiennent à un Anglais, M. Wheatstone, physicien de premier ordre et célèbre pour sa mesure de la vitesse de l'électricité, qu'il a trouvée être du même ordre que la vitesse de la lumière, laquelle ferait en une seconde sept ou huit fois le tour de la terre. M. Wheatstone a été aussi l'un des premiers et des plus habiles *établisseurs* des télégraphes électriques. Avant 1838, M. Wheatstone eut l'idée de prendre deux miroirs, de les assembler comme le sont deux couvertures d'un livre relié que l'on ouvre à moitié, et, mettant tout près du nez la ligne de jonction des deux miroirs, de regarder avec chaque œil dans chaque miroir deux dessins placés l'un à droite, l'autre à gauche de l'observateur. Lorsque celui-ci était parvenu à saisir la superposition des deux reflets des miroirs, alors l'effet du relief apparaissait; mais, comme l'a très bien dit M. Brewster, l'auteur du vrai stéréoscope populaire, c'était plutôt un appareil qu'un instrument, et cette belle invention fut oubliée pendant dix ou douze ans. Sir David Brewster, tout en réclamant sa part comme auteur du stéréoscope usuel à tuyaux oculaires avec verres grossissans, etc., rend pleine justice à son célèbre et habile compatriote. L'érudition, toujours un peu jalouse du mérite contemporain, n'a pas manqué de remonter à Léonard de Vinci et même à Galien pour trouver des observations relatives à la vision par les deux yeux, d'où, avec un peu de complaisance, on conclurait que ni M. Wheatstone ni M. Brewster ne sont les premiers inventeurs du stéréoscope, ni M. Jules Dubosq, de Paris, le premier grand constructeur dont les stéréoscopes à l'exposition de Londres aient fixé l'attention de la grande reine d'Angleterre. On irait jusqu'à trouver le nom du constructeur babylonien qui, sur les bords de l'Euphrate ou du Tigre, a présenté un stéréoscope à la fameuse Sémiramis, à l'exposition de l'an 1851 avant notre ère; mais laissons parler sir David Brewster lui-même, qui, ayant été élu *associé étranger de l'Institut de France* (la plus haute marque de considération que puisse recevoir un savant sur cette planète), visita la France en 1850, et vint prendre place aux fauteuils académiques du palais des Beaux-Arts. L'article dont nous citons un extrait est de M. Brewster, bien que le savant Anglais n'y prenne pas la parole en son nom :

« Après avoir esssayé, mais en vain, d'engager quelques-uns des opticiens ou des photographes de Londres à construire son stéréoscope et des doubles daguerréotypes pour cet instrument, M. Brewster apporta à Paris, au printemps de 1850, un très bel instrument exécuté par Loudon, opticien à Dundee, et un portrait binoculaire fait par lui-même. Il montra cet instrument à M. l'abbé Moigno, l'auteur distingué de l'ouvrage intitulé *l'Optique moderne*, à M. Soleil et à M. Dubosq-Soleil, éminens opticiens de Paris, ainsi qu'à quelques-

ques-uns des membres de l'Institut de France (et notamment à l'auteur du présent article). Ces messieurs comprirent tout de suite la valeur de l'instrument, non-seulement comme un joujou amusant par ses effets magiques, mais encore comme un important auxiliaire pour les arts du dessin et pour la sculpture M. Dubosq se mit immédiatement à confectionner le nouveau stéréoscope, et exécuta en même temps une immense variété de beaux doubles daguerréotypes binoculaires sur des objets vivans ou inanimés, des hommes, des statues, des monumens d'architecture, des ornemens, des arbres, des bouquets de fleurs, des échantillons d'histoire naturelle, des solides et des figures de géométrie, etc., etc.. que des milliers de personnes s'empressèrent de venir contempler avec le nouvel instrument...

« Dans la belle collection d'instrumens de physique et d'optique que M. Dubosq-Soleil présenta à la grande exposition de Londres en 1850, et pour laquelle il reçut la *grande médaille du conseil*, il plaça un des stéréoscopes à lentilles de sir David Brewster avec une belle série de daguerréotypes binoculaires. Cet instrument attira particulièrement l'attention de la reine, et M. Dubosq exécuta un beau stéréoscope qui fut offert en son nom à sa majesté par sir David Brewster. Par suite de cette exposition, M. Dubosq reçut une immense commande de stéréoscopes-Brewster qui furent introduits en ce pays (l'Angleterre). La demande devint néanmoins telle que des opticiens anglais se consacrèrent exclusivement à la manufacture des stéréoscopes, et en débitèrent en quelques mois plusieurs centaines, sinon plusieurs mille. Des sculpteurs entrevirent l'application du stéréoscope à leur art, et nous avons récemment appris de Paris qu'un artiste distingué de cette capitale a modelé une statue d'après le relief produit par le stéréoscope. »

Après s'être plaint de quelques journalistes qui ont parlé du stéréoscope-Brewster sans en nommer l'auteur, l'illustre patriarche des savans anglais procède à la théorie de l'instrument, qui nous semble fort simple, quand on veut bien la rapporter à la vision naturelle, comme nous l'avons dit plus haut. L'article du savant associé étranger de l'Institut de France contient sur la formation des images photographiques par des lentilles d'une ouverture plus ou moins grande un incroyable contre-sens scientifique, développé avec une complaisance non moins étonnante, et qui ne peut être attribué qu'à une inadvertance favorisée par l'éloignement des académies et des contradicteurs empressés qu'elles fournissent complaisamment et en abondance.

Voici donc pour tout le monde et en peu de mots la théorie, ou, pour parler moins superbement, le secret des effets magiques du stéréoscope. Quand nous regardons un objet ordinaire avec les deux yeux, nous le voyons tel qu'il est, saillant, solide, en relief. Nous faisons du relief, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir, et la preuve, c'est que quand on veut approfondir pourquoi la vision par les deux yeux nous donne la sensation, la perception du relief, on rencontre plusieurs opinions fondées les unes sur la physique des sens, les autres sur les notions que l'intelligence, aidée du tact, aurait introduites dans l'habitude des jugemens de l'organe; heureusement la théorie du stéréoscope n'a pas besoin de remonter si haut.

Tout le monde conçoit en effet que, puisque la vision par les deux yeux nous donne le sentiment du relief, on produirait ce même résultat en intro-

duisant immédiatement dans chaque œil, au moyen de deux peintures différentes et prises de deux points de vue convenables, les mêmes images que reçoit l'œil de l'objet lui-même. Si donc les peintures qui se forment au fond de l'œil sur le tableau nerveux qu'on appelle la rétine, en venant directement de l'objet, sont remplacées par de fidèles peintures daguerriennes ou autres que l'instrument introduit au fond de chaque œil, cet organe se trouvera exactement dans le même cas que s'il eût reçu ces peintures de l'objet réel lui-même, et les impressions reçues étant les mêmes, les sensations et perceptions du relief et de toutes les autres propriétés de l'objet, comme ses couleurs, ses dégradations de teinte, ses détails de forme, etc., seront les mêmes aussi. En un seul mot, ce que fait la nature pour l'œil, le stéréoscope le fait pareillement.

Il serait trop long et trop fastidieux de faire connaître tous les détails du stéréoscope ou plutôt des stéréoscopes. Nous avons déjà dit que dans l'ancien appareil de M. Wheatstone, les deux dessins étaient ramenés à la superposition dans l'œil au moyen de deux miroirs. M. Brewster a remplacé les miroirs par des prismes réflecteurs qui opèrent de face. On peut même supprimer les miroirs en regardant les deux dessins chacun avec un œil, ce que l'on fait en disposant une espèce de cloison en avant du nez, de manière à forcer la vision de chaque œil à s'attacher à un seul dessin. Je crois que ces tours de force seraient fort dangereux pour les enfans et pour les personnes qui ont de la tendance à loucher. Pour ceux qui voudront s'exercer à produire simplement ces belles illusions, je recommanderai de placer sur une table le double dessin qu'ils veulent voir stéréoscopiquement, ensuite de placer la main ou une feuille de carton devant la figure, de manière que chaque œil ne voie qu'un des dessins, puis de fixer le regard, tantôt sur les dessins, tantôt sur l'extrémité de la feuille de carton ou des doigts de la main, en remuant la tête d'avant en arrière jusqu'à ce qu'on voie naître entre les deux dessins, qui paraissent écartés l'un de l'autre, un troisième dessin intermédiaire. Une fois cette apparition produite, il faut y diriger son attention; alors sans miroirs, sans loupes, sans boîte, sans appareil aucun, on reproduit l'effet du stéréoscope. Pour surcroît de bonheur, on est louche pour toute sa vie!

J'ai dit plus haut que les constructeurs et les acheteurs avaient abusé du stéréoscope. En effet, la grande facilité d'assembler les côtés d'une boîte de quelques décimètres de dimension, d'y implanter deux tuyaux garnis de loupes et de réflecteurs (chacun de ces objets, suivant M. Brewster, revenant en gros à 5 francs la douzaine!), et enfin d'y adapter des daguerréotypes éclairés en dessus ou par transparence, ont fait de cet instrument un article de pacotille que M. Dubosq a débité à près de dix mille, et les opticiens de Londres et de New-York avec autant de succès. Mais admettez qu'un double daguerréotype, une double photographie sur papier, enfin une double miniature exécutée avec tous les raffinemens de l'art, soient mis dans un stéréoscope de choix, et voyez l'admirable effet artistique qui en résultera : on rendrait impérissables les formes statuaires des plus beaux modèles, les poses artistiques des premiers artistes dramatiques, les traits chéris des parens, des amis et des bienfaiteurs, et l'on produirait l'immortalisation physique des

grandes renommées qui font la gloire des peuples. « Ne serions-nous pas heureux, s'écrie M. Brewster, de voir s'animer des tableaux photographiques, de voir Démosthènes lançant la foudre de son éloquence contre le roi de Macédoine, Brutus immolant César au pied de la statue de Pompée, saint Paul prêchant à Athènes, ou *celui dont le nom n'a pas besoin d'être prononcé*, dans l'attitude de la bonté et de la beauté céleste, proclamant la rédemption du genre humain? Avec quel ravissement nous contemplerions ces vivifications si sympathiques et si divines! Les héros et les sages des anciens temps, tout mortels qu'ils étaient, auraient pu être embaumés et seraient devenus plus impérissables que par les procédés de l'art égyptien, conservant les formes de la vie, des affections et de la puissance intellectuelle, et s'incarnant dans l'immortalité stéréoscopique bien mieux que dans les hideuses momies qui sauvent à grand'peine et bien incomplétement les dépouilles des rois de la corruption universelle. » S'il est une intelligence, un corps, une illustration qui ait mérité cette préservation pour l'éternité, c'est certainement l'auteur du stéréoscope, l'éminent physicien, l'infatigable doyen de la science optique, sir David Brewster.

Ceux qui ont visité à Londres la basilique sans rivale de Westminster ou les invalides maritimes de Greenwich ont vu avec un sentiment douteux d'admiration les figures en cire de Marie Stuart ou de Nelson, avec une couche plus ou moins épaisse de charbon de terre indigène. Qu'on remplace ces figures *à la Curtius* par des stéréoscopes, objets d'art avouables par le bon goût et par l'imagination, et quelle galerie bien supérieure aux galeries historiques de Versailles on obtiendrait! Et qu'on n'objecte pas la petitesse nécessaire des daguerréotypes et des stéréoscopes actuels; je me suis assuré que M. Dubosq possède tous les élémens d'amplitude et de grossissement qui peuvent arriver, quand on voudra, à la grandeur naturelle, au *full size*, des personnages à représenter.

Le stéréoscope fait encore de la carte plate d'un pays un plan en relief qui en fait ressortir toute la géographie physique. La carte de la lune reproduit avec les ombres du premier et du dernier quartier les volcans, les cratères, les chaînes de montagnes, les coulées de laves, les entassemens de rocs, les fentes du terrain que l'on avait pris pour des fortifications, les cirques, les plaines basses, les pics isolés, enfin toute la topographie de cette planète secondaire, dont la carte est beaucoup plus avancée, à une distance de 360,000 kilomètres, que la carte de l'Afrique, qui touche les populations musulmanes de la France.

Je ne finirais pas si je voulais passer en revue tout ce que l'activité intellectuelle et industrielle a déjà fait pour le stéréoscope. Sous le titre de bioscope, M. Dubosq a introduit dans cet instrument le mouvement et la vie, et en combinant les effets du stéréoscope avec ceux de la persistance des images dans l'œil, on arrive à des effets dont tout ce qu'on rapporte de fabuleux sur l'antique magie ne peut approcher; mais on perd en généralité d'effet ce qu'on gagne en merveilleux. La science la plus positive trouvera aussi un utile auxiliaire dans le stéréoscope. La superposition des objets doubles permet de jeter un fond bleu sur un fond rouge, et d'avoir par ce moyen un fond vert. Les physiciens savent ce qu'il y a encore à chercher sur le mélange

des couleurs, sur les couleurs complémentaires, les couleurs de contraste, et sur les couleurs propres des corps. Le stéréoscope deviendra un instrument de recherches, un véritable outil, dans ces difficiles spéculations théoriques et expérimentales. En physique comme en astronomie, l'art d'observer, qui n'est que le fondement de la science, est lui-même, comme dit Fontenelle, une très grande science.

J'ai trouvé plusieurs personnes qui s'affligeaient de voir que le stéréoscope, à la vérité construit et apprécié par des Français, fût une invention anglaise; mais le daguerréotype est français, et d'ailleurs il n'y a point de nationalité pour les sciences pas plus que pour l'intelligence du genre humain. C'est là une des belles paroles de Napoléon I<sup>er</sup>. J'ai déjà dit ailleurs que, sans la haute protection de Napoléon III pour un Anglais, M. Brett, l'Angleterre, qui communique maintenant au continent par des fils électriques sous-marins aboutissant en France, en Belgique et en Hollande, serait encore, pour ses correspondances privées et politiques, à la merci des hasards météorologiques. Dans peu, non-seulement *il n'y aura plus de Pyrénées,* mais plus d'Alpes, plus de Caucase, plus d'Atlantique, plus de Pacifique.

La théorie du stéréoscope se réduit donc à dire que cet instrument fait, pour la vision avec les deux yeux, ce que les objets réels font eux-mêmes, et que, par suite, les doubles peintures stéréoscopiques apparaissent *comme si* elles existaient réellement; mais la question de la vision naturelle est si belle par elle-même, qu'il serait fâcheux de ne point aborder ici ce sujet, où la science et le raisonnement ont triomphé depuis longtemps. Des vérités acquises depuis longtemps n'en sont pas moins précieuses.

On connaît depuis bien des années l'expérience qui consiste à prendre l'œil d'un grand animal récemment tué, un œil de bœuf par exemple. Après avoir aminci, au moyen d'une lame bien tranchante, la partie postérieure de cet œil, on voit se peindre en transparence sur le fond une image des objets, celle des fenêtres, des maisons ou des arbres voisins se détachant sur le ciel. C'est une vraie chambre-noire ordinaire. Plusieurs penseurs ont été embarrassés de savoir comment une image sans relief, une image plate et sans épaisseur donnait à l'animal la sensation du relief et des distances. Voici comment s'opère ce jugement.

Si l'on regarde les objets avec un seul œil, on sait que, si l'on observe des objets inconnus où rien ne puisse aider la sensation matérielle, on juge fort mal leur relief, dès qu'ils sont à la distance de quelques décimètres. En effet, si l'œil agit seul, les divers points de l'objet, qui sont à diverses distances, ne peindront pas leurs images avec la même netteté dans l'œil, et il en résultera pour cet organe un moyen de juger ou plutôt de sentir les diverses distances par le plus ou moins de netteté qu'elles créent au fond de l'œil; mais dès que la distance de l'objet devient un peu plus considérable, un mètre par exemple, toutes les images ont sensiblement le même degré de netteté ou de trouble, et ce moyen de perception fait défaut à l'œil agissant seul. Employons maintenant les deux yeux.

Alors, à moins que la distance ne soit immense, par exemple plusieurs centaines de mètres, chaque œil reçoit une impression différente. L'œil droit atteint des points de l'objet que ne voit point l'œil gauche de son côté, et réciproquement. L'habitude, l'exercice, le tact appelé comme auxiliaire, les di-

verses circonstances de couleur, d'illumination, de formes, arrondies ou abruptes, techniquement de galbe, perçues par les deux yeux, donnent le relief. Remarquons, comme une utile déduction des effets du stéréoscope, que puisque les peintures plates de cet instrument donnent de merveilleux reliefs, les physiciens, qui ne voulaient pas admettre que les images sans épaisseur qui se forment au fond de l'œil pussent donner la sensation du relief, ne sont plus fondés dans leur objection, puisque (on ne peut pas trop le répéter) des images parfaitement planes et sans épaisseur, celles du stéréoscope, donnent complétement la sensation du relief.

Cependant, dira-t-on, pour les grandes distances, pour les paysages alpestres, pour les beaux paysages des Vosges, pour les immenses panoramas des contrées observées du sommet des monts, comme la Limagne d'Auvergne vue du sommet du Puy-de-Dôme, — pour ces grandes étendues, nous jugeons très bien les distances diverses, et l'art reproduit admirablement les fuyans des chaînes et des cimes situées à perte de vue les unes derrière les autres par rapport au point central qu'occupe l'observateur.

La réponse est simple. Il s'introduit là un nouvel élément : la perspective aérienne proprement dite, c'est-à-dire l'extinction de lumière que produit une grande masse d'air traversée par les rayons lumineux. Tout le monde a remarqué combien les montagnes éloignées sont *bleuies* par l'interposition de l'air, et dans certaines circonstances de pluie cessante et près des bords de la mer, j'ai pu observer des fonds de paysages teintés de l'outremer le plus violet possible. Cet effet de perspective aérienne, d'extinction de lumière, ne commence pas avant la distance de deux cents mètres, suivant les observations précises de M. Arago, quand l'air est serein. Par des temps de brouillard ou lorsqu'on s'élève dans les nuages, la perspective se clôt à de bien faibles distances. Alors, dit Homère, chacun ne voit pas plus loin que la distance où il peut lancer une pierre. Dans certains nuages et dans certains brouillards de Paris et de Londres, cette distance est beaucoup moindre, et l'on voit à peine l'extrémité de la canne de quatre-vingts centimètres à un mètre de longueur que l'on tient à la main. Sans considérer les cas extrêmes, lorsque d'un lieu élevé de Paris, du sommet d'un monument, de l'arc de triomphe de l'Étoile par exemple, on observe vers la fin du jour les diverses collines qui s'étendent au couchant de la capitale, leurs divers plans et leurs diverses distances sont admirablement accusés par la perspective aérienne. Je dis ici perspective aérienne proprement dite, car, malgré les physiciens et leurs mesures de précision désespérantes pour les idées fausses, les artistes admettent la perspective aérienne et la dégradation des teintes pour des distances très petites. C'est un autre effet appelé du même nom. Si la science positive n'a rien à voir avec l'imagination qui crée les merveilles de la peinture, il n'en est pas moins vrai que l'art ne peut créer sans s'assujettir aux lois physiques de la nature. Si la nature n'est point l'art, il n'y a point d'art sans la nature.

Dans le thème, si souvent reproduit par les prédicateurs protestans, des merveilles de la création, l'œil et la vision ont été fréquemment l'objet de curieuses remarques; mais déjà, mettant de côté les grandes distances et regardant un objet, une statue, un tableau, une miniature, un daguerréotype, que nous disent la théorie et l'expérience? L'objet réel, la statue, sont vus avec toutes les ressources de l'organe. Si la statue est d'un excellent artiste, elle

donnera, sous huit points de vue divers, huit aspects heureux. L'art parlera sans efforts; mais si c'est un tableau, que dira la toile plate représentant des objets en relief?

Évidemment il y aura quelque chose de moins naturel; mais par la haute estime des chefs-d'œuvre de la peinture, on peut juger que ce qui manque physiquement au tableau est bien peu de chose comparativement à ce que le génie y a mis. Malgré tous les artifices de la couleur, des ombres, du dessin, quand on regarde un tableau avec les deux yeux, on trouve une différence entre l'effet produit par la toile, qui n'occupe qu'un seul plan, et ce que produiraient des objets réels plus ou moins distans du spectateur. Tout le monde sait qu'en fermant un œil, une grande partie de cette *invraisemblance* tacite disparaît, et que le tableau gagne tout de suite en naturel. C'est surtout au premier abord que cet effet est sensible. Plus tard l'imagination, entraînée par le talent de l'artiste, n'écoute plus les faibles réclamations de la sensation, pas plus qu'on ne résiste à l'entraînement des représentations théâtrales malgré les invraisemblances de la scène, des décorations, de l'illumination, de la pose des acteurs parlant au public, et enfin de la présence des spectateurs eux-mêmes.

Mais c'est surtout pour les peintures qui se voient de très-près, comme les épreuves daguerréotypes et les miniatures, que l'usage des deux yeux est fatal. Ces représentations planes d'objets en relief semblent vous dire elles-mêmes : fermez un œil, et il n'est point d'amateur montrant une collection de ces admirables chefs-d'œuvre qui n'invite son hôte à rehausser ainsi le mérite des plus belles miniatures. Une autre règle que l'on peut, je crois, admettre pour *donner du naturel* aux objets d'art, c'est de ne point rester fixément à la même place. Les mouvemens même très petits que se donne le spectateur sauvent une grande partie des invraisemblances physiques de l'art en ôtant à l'organe la possibilité de s'appesantir et de se fixer sur ce qui fait la différence entre la toile et le relief.

Pour revenir plus spécialement au stéréoscope, nous dirons que l'étonnant succès, la popularité de ce bel instrument, se sont produits d'eux-mêmes et sans le patronage tout-puissant et presque toujours indispensable de la presse scientifique et de la presse périodique. Il en a été de même pour le télégraphe électrique, et jusqu'à un certain point pour le daguerréotype, les locomotives, les agens médicaux qui suppriment la douleur, l'électrotypie ou sculpture électrique, et tant d'autres inventions capitales, l'honneur exclusif de notre siècle. Le stéréoscope est recherché, parce qu'indépendamment de ses applications utiles il produit de beaux effets, des effets vraiment artistiques, et que, pour passionner les hommes, plutôt que de répondre à la question : *A quoi bon?* il vaut mieux pouvoir répondre à la question : *En quoi beau?*

Une question m'a souvent été faite dans ces réunions si admirables de la société parisienne, où tant de bons esprits, peut-être un peu indolens, excités par l'instinct puissant de la sociabilité, apportent le tribut de leurs idées, et qui autrement, suivant l'expression de l'abbé Dubos, s'en iraient *sans déballer*, réunions dans lesquelles l'homme spécial que l'on interroge peut dire sans honte : *Je ne sais pas*, ou dire sans pédantisme ce qu'il sait, où enfin l'homme du monde peut poser sans inconvénient pour lui les problèmes les plus inso-

lubles, ceux du moins qui l'ont été depuis quarante siècles pour le genre humain. Pourquoi, me demande-t-on, la fin du dernier siècle et la première moitié de celui-ci ont-elles vu tant d'inventions physiques si neuves, si belles, si utiles, si merveilleuses, tandis que les progrès des arts d'imagination ou même ceux des sciences métaphysiques ou philosophiques n'ont point été aussi éclatans? Et là-dessus même plusieurs de ceux qui se servent le plus des chemins de fer, du télégraphe électrique et de l'éthérisation crient hautement à l'*utilitarisme!* c'est-à-dire à une trop grande prépondérance des intérêts matériels. J'admets plus que personne que l'homme *ne doit pas vivre seulement de pain*, qu'il a une âme et une imagination comme il a un corps, et que la puissance dominante est en définitive la puissance morale de la pensée bien plus que la puissance mécanique des agens soumis à l'homme par son intelligence, savoir : les animaux, l'eau, le fer, l'électricité; mais enfin, et en revenant à la question, pourquoi tant de progrès industriels depuis un demi-siècle?

Le voici. Lorsque dans les écoles et dans les livres on s'occupait de savoir si la matière pouvait être conçue sans la notion de l'espace et du temps, si les qualités essentielles de l'existence dépendaient de telle ou telle qualité nécessaire, si la matière, l'espace et le temps, ces trois grands fondemens de l'univers où nous vivons, ou plutôt où nous pensons; si, dis-je, ces trois grands élémens sont indispensables à l'existence des êtres, en sorte par exemple qu'on pût créer un monde sans substance matérielle, sans espace ou sans durée : quelle intelligence pouvait atteindre à la solution de pareilles questions? Mais la science moderne est plus modeste. Elle ne cherche point l'*absolu*, si difficile à trouver, elle se contente des rapports, lesquels sont bien plus accessibles à nos intelligences. Ainsi je ne sais pas quelle est l'essence de la substance matérielle, mais je puis la comparer à un poids donné, le gramme, et dire que tel corps pèse autant que tant de grammes et de milligrammes. L'essence de l'espace m'est inconnue, mais je mesure tel espace que je veux, la terre entière, la France, Paris, en kilomètres et en mètres. J'ignore ce que c'est que le temps en lui-même, mais je puis dire que telle durée est de tant de secondes, la seconde étant la quatre-vingt-six mille quatre centième partie du jour, dont la période est invariable. Je ne sais pas ce que c'est en soi-même que la force mécanique et le mouvement, mais j'emprisonne la vapeur et j'en mesure l'élasticité pour l'employer plus tard à mouvoir des masses immenses. Le secret des découvertes de la science moderne, c'est tout simplement qu'elle n'a cherché que ce qui était accessible à nos moyens d'expérimentation : au lieu d'épuiser ses forces sur les notions inaccessibles de l'absolu dans la nature des êtres, elle en a observé les propriétés secondaires. Elle a expérimenté, elle a pesé, elle a mesuré, elle a comparé. L'homme ne connaît pas plus la nature intime de la force de la vapeur, dans la locomotive qu'il a créée qu'il ne connaissait, il y a quelque mille ans, la nature de la force dans le cheval, le chameau ou l'éléphant qu'il faisait servir à la locomotion. Ainsi la réponse très simple à cette question : Pourquoi *depuis peu d'années* la science a-t-elle tant trouvé? est la suivante : C'est que *depuis peu d'années* la science n'a cherché que ce qu'il était possible de trouver.

BABINET, de l'Institut.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1853.

Voici près de quatre mois déjà que, jetés dans toutes les complications de cette malheureuse affaire d'Orient, les gouvernemens et les peuples en sont périodiquement à consulter les signes et à se demander où ils vont. Un jour, ce sont les influences pacifiques qui semblent triompher; un autre jour, c'est une conflagration qui paraît imminente; d'heure en heure, on s'avance sur un terrain qui devient de plus en plus étroit; les questions ne font que s'aggraver, les rapports entre les gouvernemens s'aigrissent, les intérêts s'inquiètent, les susceptibilités s'irritent, et on en arrive à cette situation qui a été résumée dans un mot d'un air presque paradoxal et qui n'est que juste : — C'est que la guerre semble inévitable et qu'elle est impossible; dernier mot des situations inextricables d'où chacun sent qu'il faut sortir au plus vite et dont personne n'entrevoit l'issue! Combinez ces deux choses contradictoires : elle est encore en définitive l'expression la plus exacte de la phase nouvelle où est entrée la question orientale. On se trouve en présence de l'inévitable et de l'impossible. Réunissez toutes les causes qui peuvent rendre un conflit probable et le précipiter même; aussitôt la conscience publique s'élèvera comme un obstacle souverain, pour réclamer une solution conforme aux besoins actuels du monde, au mouvement des intérêts, à la sécurité universelle. Énumérez toutes les raisons favorables à la paix; aussitôt vous vous heurterez aux deux mobiles les plus dangereux, parce qu'ils sont les plus difficiles à vaincre, — l'ambition exaltée d'un peuple, l'amour-propre engagé d'un gouvernement. On peut voir aujourd'hui, et ce n'est point la première fois au sujet des affaires orientales, quelle différence il y a entre la politique théorique, qui procède souvent de l'imagination ou de l'ambition, et la politique pratique. Que de théories n'a-t-on point faites sur l'Orient, sur la dissolution de l'empire turc et sur sa reconstruction! Que de combinaisons chimériques n'a-t-on point essayées! Que de transformations nouvelles n'a-t-on point ima-

ginées! Arrivez au résultat, à une tentative quelconque d'application; alors la réalité éclate, les antagonismes s'éveillent, les intérêts s'entrechoquent, et le moins qui puisse s'ensuivre, c'est qu'on se trouve en face d'une conflagration pleine de redoutables mystères. Il semble en vérité, à certaines époques, qu'il soit nécessaire de voir le péril prendre les proportions les plus extrêmes pour qu'un peu de sagesse triomphe dans les conseils politiques du monde.

Pour le moment, est-ce en faveur de la guerre, est-ce en faveur de la paix, que se réunissent le plus de chances? Si on jugeait absolument d'après l'apparence des choses, il est évident qu'on ne saurait croire beaucoup à la paix. Les conséquences du dernier ultimatum transmis à Constantinople se développent aujourd'hui. L'armée russe est entrée le 25 juin dans les provinces moldo-valaques, opérant ainsi son premier mouvement sur le Pruth. Elle occupe naturellement les principautés sans résistance. Quelque prévue que fût cette occupation, elle n'en constitue pas moins un fait considérable, qui, s'il n'est pas la guerre, n'est point assurément la paix non plus; nous parlons d'une paix normale et sûre. Ce qu'il y a de plus grave peut-être d'ailleurs, c'est le commentaire dont le cabinet impérial a accompagné ce premier acte coërcitif vis-à-vis de la Turquie. M. le comte de Nesselrode, dans une nouvelle note circulaire, adressée aux agens diplomatiques russes, assure que c'est la paix. Il n'y a certes qu'à s'entendre à ce sujet. En réalité, les traités sur lesquels s'appuie la Russie stipulent les conditions dans lesquelles elle a le droit d'occuper les principautés danubiennes : ce sont des conditions toutes d'ordre intérieur. L'ordre a-t-il été troublé à Jassy ou à Bucharest? Il n'en est rien; dès lors, comment l'invasion actuelle, motivée par des considérations entièrement étrangères aux stipulations des traités, serait-elle un acte parfaitement pacifique et régulier? Se saisir d'un « gage matériel,» ainsi que le dit le chancelier de Russie, pour contraindre le divan à se rendre, sauf à aller plus avant, si la Turquie ne cède pas,— comment serait-ce là encore la paix? C'est une occupation matérielle qui n'a point trouvé de résistance matérielle, mais qui reste dépourvue à coup sûr de toute sanction de droit. Tout ce qu'a pu faire raisonnablement la Turquie, tout ce qu'a pu faire la modération de l'Europe, c'est de considérer la situation extrême où s'était placée la Russie et de laisser s'accomplir cet acte inévitable pour tenter de renouer sur ce terrain nouveau des négociations plus heureuses. Mais ici, malheureusement, il se trouve un fait plus sérieux et plus étrange encore, c'est la manière dont le gouvernement russe juge dans sa note l'attitude des puissances alliées de la Turquie. Aux yeux du cabinet de Saint-Pétersbourg, ce sont ces puissances mêmes, l'Angleterre et la France, qui, par une singulière interversion des rôles, ont placé la Russie sous le coup de démonstrations comminatoires; en se rendant dans les eaux turques, les deux flottes ont consommé une « occupation maritime » à laquelle la Russie a dû répondre par l'occupation territoriale des principautés. L'argument, il faut bien le dire, est assez peu sérieux et surtout peu digne d'un gouvernement comme celui du tsar. Cela ressemble un peu trop au fait d'un provocateur puissant qui dirait à un homme plus faible : Si vous appelez au secours, je vous tue. La Turquie cependant n'a point fait autre chose. Menacée de l'invasion de son territoire par un ultimatum hautain, elle a invoqué le secours de ses alliés,

non pas même comme moyen matériel de défense pour le moment, mais comme appui moral. Les flottes combinées de la France et de l'Angleterre n'ont point franchi les Dardanelles, comme elles en auraient eu le droit rigoureusement; elles sont restées à Besika, où elles sont encore. En quoi leur présence dans des eaux où toutes les marines peuvent se rencontrer aurait-elle été une provocation légitime à l'invasion des principautés? En quoi serait-elle en ce moment même un obstacle à des négociations nouvelles, ainsi que le disait tout récemment lord John Russell dans la chambre des communes? La présence des deux flottes dans les parages de Constantinople n'a eu qu'une signification : c'est que l'Angleterre et la France désapprouvaient les exigences du cabinet de Saint-Pétersbourg, et qu'il y avait dans une telle question un intérêt européen avec lequel la Russie avait à traiter au moins autant qu'avec l'intérêt turc. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que le gouvernement russe a cédé à des entraînemens plus forts que lui peut-être; il s'est trouvé placé au milieu de passions religieuses et nationales dont il n'est point complétement le maître, et qui comptent peu avec les traités, lorsqu'il s'agit de l'agrandissement de la Russie vers l'Orient. Il n'est guère possible de se faire illusion à cet égard après le manifeste publié par l'empereur Nicolas au moment où il donnait l'ordre à son armée de franchir le Pruth.

Quel est en effet le caractère de ce manifeste, remarquable à plus d'un titre? C'est une sorte de brûlant appel fait à l'instinct religieux du peuple. Assurément on ne saurait traiter avec légèreté le sentiment au nom duquel parle l'empereur Nicolas. Nous trouvons très heureux au contraire les peuples qui ont une foi, qui la défendent, qui y trouvent l'élément de leur grandeur nationale; mais il ne faut point oublier aussi qu'à côté du chef de la *foi orthodoxe*, pour parler le langage du manifeste, il y a le souverain lié par les traités, assujetti à toutes les conditions du droit international. Il serait trop aisé, au nom d'un principe supérieur, de se mettre au-dessus du droit positif et de justifier tous les moyens par une prétendue légitimité du but ou par une pensée d'agrandissement national en faveur de laquelle les peuples absolvent tout. Et puis, si ce droit positif est suspendu pour l'un au nom des intérêts de la religion grecque, pourquoi ne serait-il pas suspendu pour tous par d'autres motifs? Pourquoi la France n'aurait-elle pas le droit de se jeter sur le Rhin, l'Espagne sur le Portugal, les États-Unis sur Cuba, l'Angleterre un peu partout? La force seule, déguisée sous un prétexte quelconque, reste souveraine. Par malheur, ce n'est pas d'aujourd'hui que la politique russe est entrée dans cette voie. Les événemens actuels reportent naturellement vers une époque où ce système d'envahissement, décoré d'une couleur religieuse, a commencé à se développer. Un *Recueil de Documens* publié ces jours derniers rappelait une déclaration de l'impératrice Catherine II, qui a précédé de peu le partage de la Pologne. Catherine, elle aussi, bien qu'assez sceptique, comme on sait, mais très bonne Russe, revendiquait le protectorat des églises grecques de Pologne. Les intérêts de ses coreligionnaires lui servaient merveilleusement à s'introduire dans les affaires de cet infortuné pays; elle parlait le même langage qu'on parle aujourd'hui, — et elle servit si bien la religion, que les provinces polonaises bientôt se sont trouvées être des pro-

vinces russes. C'est le même système que la Russie semble pratiquer depuis longtemps avec la Turquie, et qu'elle poursuit avec une volonté d'autant plus inflexible que le but semble plus rapproché. Le tsar investi d'un droit de protection sur toutes les populations grecques de l'Orient, que resterait-il à faire? M. de Nesselrode, dans sa dernière note, renouvelle les déclarations qu'il a déjà faites en faveur de l'intégrité de l'empire ottoman, il proteste contre toute pensée de conquête. Seulement ces déclarations mêmes ne laisseraient pas d'avoir besoin de certains éclaircissemens, — car enfin de quelle intégrité s'agit-il? Est-ce de l'intégrité réelle, effective, se traduisant en une indépendance complète de la Porte? Est-ce de l'intégrité dont parlait l'illustre chancelier de Russie lui-même dans une dépêche adressée au grand-duc Constantin en 1830, lorsqu'il disait : « ..... Dans l'opinion de l'empereur, cette monarchie, réduite à n'exister que sous la protection de la Russie et à n'écouter désormais que ses désirs, convenait mieux à nos intérêts politiques et commerciaux que toute combinaison nouvelle qui nous aurait forcés, soit à trop étendre nos domaines par des conquêtes, soit à substituer à l'empire ottoman des états qui n'auraient pas tardé à rivaliser avec nous de puissance, de civilisation, d'industrie et de richesse? » On voit que, si la Russie voulait laisser vivre l'empire ottoman après la guerre de 1828, elle lui mesurait la vie. Elle ne voulait pas conquérir la Turquie, elle voulait seulement ce qu'elle appelait des *clés de position pour la tenir en échec*. Le protectorat réclamé aujourd'hui sur les Grecs n'est-il point une de ces *clés de position*? Mais alors une intégrité de ce genre n'est-elle pas cent fois pire qu'une incorporation pure et simple à la Russie? Nous n'insistons pas davantage sur ces souvenirs. Il serait digne de l'empereur Nicolas, non point certes d'abdiquer la grandeur de son pays, ce qu'on ne saurait réclamer de personne, mais de s'arrêter là où l'intérêt européen est en contradiction si éclatante avec ses prétentions actuelles. Dans les nouveaux essais de conciliation qui peuvent survenir, il est facile sans doute à des gouvernemens qui n'ont nourri jusqu'ici aucun mauvais vouloir contre la Russie — de tenir compte de sa dignité et de sa situation. Il n'en est pas moins vrai cependant que les chances de la paix diminueraient beaucoup, si le gouvernement russe continuait à poser comme condition préalable de tout arrangement la soumission absolue de la Turquie et la retraite des flottes combinées de la France et de l'Angleterre, selon la note de M. de Nesselrode. Pour tout dire, cela équivaudrait simplement à une rupture de toute négociation. Ce n'est au surplus, en ce moment, ni à Paris, ni à Londres, ni même à Saint-Pétersbourg, que cette redoutable question semble devoir être tranchée; c'est à Constantinople, où tous les efforts de la diplomatie sont tournés vers la recherche d'une issue pacifique. Il a même été question, assure-t-on, d'une note délibérée par les représentans de toutes les puissances, et qui, par la médiation de l'Autriche, serait soumise à l'assentiment de la Russie. Tel est donc aujourd'hui l'état de cette longue et obsédante affaire : la guerre dans la Mer-Noire, c'est pour le continent le point de départ d'une série d'événemens dont il serait impossible de calculer la portée; la paix, en laissant le destin de la Russie s'accomplir dans le Bosphore, c'est l'abdication de l'Europe. Entre ces deux extrêmes, la diplomatie intervient et dit, selon son habitude : Ajournons la

grande crise, le dénoûment suprême. — Mais quoi qu'il arrive aujourd'hui, après la durée déjà trop prolongée de ces graves complications, ce qui n'est point douteux, c'est qu'on ne saurait trop se hâter de faire cesser un état qui a presque tous les inconvéniens des situations tranchées sans en avoir les avantages, et où les intérêts de toute sorte s'allanguissent dans l'incertitude. Autrefois, lorsque les relations du commerce étaient moins nombreuses, lorsque la civilisation n'avait pas le caractère industriel qu'elle a pris de notre temps, lorsque la solidarité de tous les intérêts était moins intime et moins forte, une guerre ou une menace de guerre ne pouvait pas avoir une aussi prompte, une aussi désastreuse influence. Aujourd'hui tout s'arrête, tout est suspendu, les entreprises n'oseraient braver les chances d'un avenir si peu assuré; la stagnation d'une industrie se communique à l'autre; le développement de tous les pays est atteint dans son essence, dans ses premiers élémens. Nous ne savons s'il n'est point dans la politique de la Russie de prolonger cet état; dans tous les cas, ce ne peut être la politique de la France et de l'Angleterre, d'autant plus que l'une et l'autre auraient bientôt perdu en richesse matérielle, en production, en valeurs industrielles, ce que la Russie, par la nature même de sa civilisation, ne peut pas perdre, — et c'est en quoi, sans qu'on le remarque, la lutte n'est point égale. C'est l'intérêt de l'Angleterre et de la France de ne plus laisser cette incertitude peser sur l'Europe; c'est encore plus l'intérêt de la Turquie, qui épuise ses ressources en armemens peut-être inutiles, et qui finira par avoir dépensé autant que pour une guerre réelle. Faut-il croire cependant qu'il s'est élevé quelque divergence dans le cabinet anglais au moment de prendre une décision, qu'il y a eu le parti des résolutions hardies et le parti de la temporisation? On le dit, et on ajoute même que le chef du cabinet, lord Aberdeen, aurait un instant donné sa démission. Au fond, ce qui résulte de plus clair des déclarations récentes de lord Palmerston dans le parlement, c'est que ces divergences ne portaient pas sur le principe de la communauté d'action avec la France, puisque l'union des deux gouvernemens est attestée en termes des plus explicites. Or c'est cette union qui reste le moyen le plus efficace pour faire cesser toutes les obscurités de la situation actuelle, et pour décider promptement s'il faut que l'Europe songe à la défense d'un intérêt universel, ou si elle peut se rejeter avec sécurité vers tous les travaux de la paix, un moment interrompus ou du moins paralysés par cette crise de la politique extérieure.

Quant à l'état intérieur de la France, son histoire ne saurait être aujourjourd'hui ni aussi longue, ni aussi variée. Depuis que les affaires d'Orient sont venues remplir la scène et déplacer si subitement, si complétement l'intérêt, la vie intérieure de notre pays reflète toute cette animation du dehors sans y ajouter beaucoup. Le prince Menchikof est presque devenu un moment un de nos personnages politiques, dont on s'est plus occupé que de beaucoup d'autres, et bien des gens emploient consciencieusement leur temps à apprendre la géographie des principautés moldo-valaques et de la Mer-Noire. Au milieu de cette stagnation intérieure, devenue habituelle, il est cependant un incident sérieux dont nous voudrions dire un mot avec toute la réserve nécessaire. Ce n'est rien révéler de bien inconnu que de constater qu'il s'est répandu dans ces derniers temps plus d'un bruit sinistre de conspirations

secrètes tramées et dirigées contre la vie du chef de l'état. Récemment encore à la suite d'une soirée passée par l'empereur dans un théâtre, un bruit de ce genre a circulé. Si ces bruits étaient mal fondés, ce serait la chose la plus heureuse; s'ils avaient quelque fondement, il ne serait certainement point nécessaire de se placer à un point de vue politique pour juger comme elles le méritent de semblables tentatives. Lors même qu'il n'y aurait pas contre de tels crimes un sentiment de répulsion qui a sa source dans une sphère bien supérieure à la politique, tous les partis honorables seraient intéressés les premiers à les considérer sous le même jour, car quel est parmi eux celui qui n'a point vu depuis trente ans la même perversité sanguinaire s'exercer contre des princes en qui il personnifiait ses idées et ses affections? Le malheur est que ces actes odieux se sont décorés souvent d'une couleur politique et qu'on s'est plu quelquefois à leur laisser ce caractère, tandis qu'il ne sont en réalité que le fruit des plus violentes passions échauffées et excitées dans le secret des bouges révolutionnaires. Au milieu de leurs épreuves et de leurs fortunes diverses, dans un temps comme le nôtre, les partis sérieux et honnêtes ont du moins fait ce progrès, qu'ils n'ont même aucune peine à répudier de pareils auxiliaires. Celui qui arriverait au pouvoir par cette voie plierait sous le poids d'une invincible fatalité d'origine. Quant au fanatisme révolutionnaire, qui agit ici comme toujours pour son propre compte, il ne raisonne guère; indépendamment de ce qu'il y a d'odieux dans ses œuvres, il ne voit pas qu'il justifie toutes les sévérités, qu'il ne fait que discréditer davantage encore la révolution, dont il prétend servir la cause, et qu'en se remettant dans la mémoire de la France sous une forme nouvelle et plus repoussante, il ne fait que lui rappeler ce qu'il lui a coûté déjà, les spectacles dont il l'a effrayée, les épreuves dans lesquelles il l'a plongée, les excès qu'il a suspendus sur elle, les suprêmes nécessités auxquelles il l'a conduite pour échapper à son joug. Tel est l'enseignement permanent qu'offre le fanatisme révolutionnaire sous toutes les formes, et qu'il rend plus saisissant encore lorsqu'il se dépouille de tout voile pour n'être plus que le prosélytisme du meurtre.

Ce sont là au surplus des diversions douloureuses dans la vie d'un pays comme la France, qui, si les révolutions lui laissaient sa liberté, aurait tant de progrès à poursuivre, tant d'améliorations à réaliser, tant d'intérêts à faire grandir. Le premier de ces intérêts peut-être, c'est la civilisation de l'Afrique, œuvre immense qui ne sera accomplie que lorsque la colonisation sera venue achever ce que les armes ont commencé. Quelque opposition, quelque défiance qu'ait rencontrée parfois la conquête de l'Algérie, elle ne constitue pas moins la seule grande tâche qui soit échue à notre pays depuis plus de trente ans. Tandis que d'autres peuples s'agrandissaient de toutes parts et répandaient au loin leur civilisation, toute notre action, pourrait-on dire, s'est concentrée sur cette terre, d'abord infructueusement, puis avec des chances plus heureuses, et enfin on a pu pressentir le jour où l'Algérie deviendrait une possession florissante de la France, — possession doublement acquise par l'épée et par le travail. Ce n'est point de sitôt d'ailleurs que la protection de notre armée sera inutile à la colonisation africaine. Nous disions un mot, il y a peu de temps, d'une expédition nouvelle qui vient d'avoir lieu. Comme

toutes celles précédemment dirigées sur la Kabylie, cette expédition avait pour but de faire pénétrer et d'asseoir la domination de la France dans ce massif de montagnes où vivait une population indépendante et rebelle, qui interceptait jusqu'ici les communications entre les côtes et l'intérieur; c'est là même une des causes qui ont longtemps paralysé le développement des villes du littoral, telles que Dellys, Bougie, Djidjelli, Collo. L'expédition récente a pleinement atteint son but en amenant la soumission des tribus les plus hostiles. Après avoir commencé par quelques combats heureux, par des marches vaillantes, elle s'est terminée par un travail d'un autre genre, par l'ouverture d'une route entre Djidjelli et Constantine. Les armes ont fait place un moment à la pioche, et nos soldats se sont employés à cette œuvre nouvelle avec la même ardeur qu'aux combats de la veille. La dernière expédition, dite des Babors, a donc eu pour résultat la pacification complète de la Kabylie, et place par suite toute cette portion de l'Algérie dans des conditions plus normales et moins incertaines. A mesure cependant que s'affermit la domination militaire de la France sur le sol de l'Afrique, ce qui reste à faire devient plus sensible encore : c'est l'œuvre plus difficile et plus lente de la colonisation successivement étendue à toutes les portions de l'Algérie qui peuvent être facilement livrées à l'agriculture ou à l'industrie. L'histoire des progrès accomplis jusqu'ici en Afrique sous ce rapport est écrite dans une publication administrative pleine d'intérêt et assez récente, qui paraît sous le titre de *Tableau de la situation des établissemens français dans l'Algérie de* 1850 *à* 1852. C'est de l'histoire en chiffres comme toutes les statistiques, mais qui laisse apercevoir le mouvement d'intérêts dont notre possession est déjà le théâtre. Malheureusement ce qui manque le plus encore, c'est la population européenne, nous pourrions même ajouter la population française. Contre une population de plus de deux millons d'indigènes, le chiffre des Européens ne s'élevait en 1852 qu'à cent trente et un mille environ, et sur ce chiffre, le nombre des étrangers, Espagnols, Maltais, Italiens, etc., balançait celui des Français. Dans deux des provinces, à Alger et à Oran, le nombre des étrangers l'emporte même. Ce n'est point évidemment un résultat bien considérable encore que l'introduction de soixante mille Français et même de cent trente mille Européens depuis vingt ans, et il ne serait point inutile, il nous semble, de chercher aujourd'hui les moyens de détourner au profit de l'Afrique un peu de ce courant d'émigration qui se dirige vers le Nouveau-Monde. Une des parties les plus curieuses de ce livre sur les *établissemens français dans l'Algérie* est celle qui raconte tous les efforts imposés à l'administration pour réduire et transformer les populations indigènes en les assujettissant à une vie plus réglée, sans froisser trop directement leur religion, leurs usages et leurs mœurs. Ici les chiffres et les faits n'ont-ils pas une sorte d'éloquence particulière? N'aident-ils pas à pénétrer dans ce mystérieux travail d'assimilation, qui finira peut-être par modifier profondément ces races? Dans tous les cas, n'éclairent-ils pas cette lutte sourde, intime, permanente, qui existe entre une civilisation supérieure envahissante, et tout ce qu'il y a d'élémens de résistance dans la vie et dans la nature arabes? Ce serait à coup sûr un tableau saisissant et dramatique à retracer pour quelque esprit vigoureux et sagace en même temps que savant, et c'est ainsi que la littérature elle-même pourrait trouver en Afrique des élémens nouveaux d'inspiration et de science.

L'intelligence n'a pas trop de puiser à toutes les sources qui peuvent lui être offertes depuis l'étude des plus étranges et des plus curieux phénomènes de la civilisation jusqu'à l'observation des mœurs, de toutes les nuances sociales, depuis la connaissance de l'univers extérieur jusqu'à l'analyse attentive du monde intérieur, depuis l'étude des faits et de l'histoire jusqu'à la recherche philosophique de tous les problèmes de l'homme et de la destinée humaine. C'est ainsi qu'elle se nourrit, s'entretient, se développe, se multiplie, et forme ce qu'on nomme le mouvement intellectuel d'un temps, — mouvement qui a lui-même d'ailleurs ses périodes, ses phases, ses heures d'éclat ou de ralentissement. Pour ceux qui vivent de cette vie intellectuelle cependant, pour ceux-là surtout qui ont eu leur part d'influence acquise par la volonté et la puissance de leur esprit, il y a un moment presque solennel : c'est celui où ils s'arrêtent, au milieu de toutes les révolutions contemporaines, pour considérer ce qu'ils ont fait, quel espace ils ont parcouru; — c'est le moment où ils se replient sur eux-mêmes et s'interrogent pour savoir à quel point ils sont parvenus, et pour résumer une fois de plus leur pensée. M. Cousin donne cet exemple dans son livre récent : *Du Vrai, du Beau et du Bien.* Ce n'est point une œuvre nouvelle, c'est le résumé de ses leçons professées entre 1815 et 1821; mais à ceux qui demandent à M. Cousin une doctrine précisée et formulée en quelques pages, l'auteur répond par ce livre, où, sous cette triple invocation du vrai, du beau et du bien, sont rassemblés en effet tous les problèmes de la philosophie sur Dieu, sur l'âme humaine, sur la morale, sur le droit naturel, — et il se trouve même parfois que le professeur de 1818 n'a eu qu'à reproduire bien des démonstrations, bien des développemens, pour toucher à des questions dont plus d'une est restée actuelle. Qu'on relise par exemple le chapitre sur la morale, on retrouvera la revendication éloquente des plus justes et des plus fortes notions opposées aux morales frauduleuses ou incomplètes qui conduisent l'homme, ou à s'absorber dans les suggestions corruptrices de l'intérêt, ou à se méconnaître lui-même. Ce n'est point seulement en effet parce que la morale est un devoir, qu'une philosophie saine la relève à sa vraie hauteur; c'est aussi parce que seule elle forme des hommes virils par le cœur et par l'esprit, capables d'arriver à la liberté et de se gouverner justement, sans aller se heurter en aveugles aux rudes corrections que les événemens infligent parfois. Aussi M. Cousin a-t-il le droit de rappeler ces leçons en les appuyant au grand dogme chrétien, et de se moquer quelque peu de cette foule d'esprits superficiels qui se croient de profonds penseurs, « parce qu'après Voltaire ils ont découvert des difficultés dans le christianisme. » M. Cousin n'en a que plus d'autorité pour parler encore une fois à la jeunesse en résumant toute la philosophie dans un mot : *sursum corda!* Et quand il serait vrai que dans le cours d'une longue carrière philosophique M. Cousin eût émis parfois des opinions qui ne seraient point également admises par bien des esprits aux yeux desquels la philosophie n'explique pas tout, pas même tout ce qu'elle croit expliquer, il y a des momens qui se prêtent à ces polémiques intellectuelles, qui les rendent naturelles et utiles, comme aussi il y a des momens où elles ressemblent à quelque chose de beaucoup trop tardif ou beaucoup trop prématuré.

Ce n'est point sans raison à coup sûr que l'auteur *du Vrai, du Beau et du Bien* raille spirituellement ceux qui découvrent après Voltaire des diffi-

cultés dans le christianisme. Il n'a oublié d'y joindre, — et ce n'est point, il est vrai, de son sujet, — que cette autre famille d'esprits qui abusent véritablement du christianisme ou plutôt qui se font un christianisme à eux, fils de leurs rêves et de leurs fantaisies étranges, aussi commode et aussi large que possible, assez large pour contenir tout ce que l'esprit révolutionnaire peut enfanter de folies lugubres. Ils ont imaginé une philosophie de l'histoire d'après laquelle Jésus-Christ est quelque peu l'ancêtre de Robespierre, et le christianisme n'est que le premier acte d'un drame dont la révolution française est le dénouement. Dans l'intervalle naturellement, tout ce qui a eu le caractère d'une révolte ou d'une scission constitue la véritable tradition chrétienne. C'est une quintessence particulière qui a abouti souvent à de singuliers blasphèmes, sans compter tout ce que le bon sens a eu à souffrir en chemin; le bon sens était aussi respecté que le christianisme dans ces travestissemens. Malheureusement pour lui, l'auteur d'un livre récent sur *les Réformateurs du* XVI^e^ *siècle,* M. Chauffour-Kestner, sans tomber dans cet excès, n'échappe point encore à cette triste influence. Vous aurez ici également la grande trilogie, le christianisme, la réforme, la révolution. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que bien des inventeurs ou des sectateurs de ces idées ont cru quelquefois qu'ils réagissaient contre le scepticisme irréligieux du XVIII^e^ siècle : ils ne faisaient que le reproduire sous une forme nouvelle, déclamatoire, amphigourique, touchant même au mysticisme assez souvent. On a pu voir ainsi fréquemment plus d'une page du *Dictionnaire philosophique* mal déguisée sous un lyrisme prétentieux et faux. Considérées au point de vue littéraire, certes les biographies que M. Chauffour retrace d'Ulrich de Hutten le pamphlétaire et de Zwingli le réformateur de Zurich laisseraient encore beaucoup à désirer; mais ce qui nous frappe, c'est l'esprit; ce qui nous a souvent frappés, c'est cet amour singulier qu'on nourrit en France pour tous les hérésiarques, même quand on fait profession de ne point partager leurs doctrines. Cela touche de plus près qu'on ne pense à une des causes les plus sérieuses de nos grands désastres : c'est qu'en vérité nous aimons les résistances révolutionnaires, les oppositions qui vont jusqu'à la rupture, les réformes qui vont jusqu'à la destruction, si elles ne sont pas immédiatement satisfaites. Le radicalisme n'est ni dans nos goûts, ni dans nos mœurs peut-être : il est dans nos esprits. Nous ne connaissons pas cette opposition qui sait se soumettre au besoin et attendre, qui double sa force par le respect de la loi, concilie le culte des traditions avec le progrès, préfère une victoire ajournée à un triomphe onéreux obtenu par la violence, et ne finit par résister ouvertement qu'après avoir épuisé toutes les voies pacifiques et régulières; c'est ce qui fait que la liberté politique a été jusqu'ici parmi nous si incertaine et si peu durable, et qu'elle s'est fondée en Angleterre, où les oppositions ont toujours gardé dans le passé un certain caractère défensif et conservateur.

Il semble qu'il y ait certains peuples, certaines races qui se prêtent plus particulièrement à ce genre de résistance méthodique et calme qui n'est pas cependant moins forte. La Hollande est un de ces pays, et elle se personnifie à un certain moment dans Guillaume d'Orange, dont M. Eugène Mahon vient d'écrire l'histoire. Le héros de l'indépendance hollandaise, de la résistance des Pays-Bas à la domination espagnole, Guillaume le Taciturne, est certainement une des plus remarquables figures du XVI^e^ siècle. Et à quoi est dû

surtout le succès de ses efforts? Justement à ce calme, à cette modération, à cet esprit de conduite qui l'ont accompagné depuis le jour où, jeune encore, il était le conseiller de Charles-Quint, jusqu'au moment où, victime dévouée à l'assassinat par la colère de Philippe II, il tombait sous le poignard de Gérard, après avoir mérité le nom de libérateur. Lui mort cependant, son œuvre restait debout, les Pays-Bas étaient indépendans et libres. Ces quelques années d'histoire, que raconte M. Mahon dans *Guillaume le Taciturne et les Pays-Bas*, forment une période digne d'être observée comme contenant le germe des plus grands événemens. Ce petit peuple qui se trempe dans les mâles et vigoureuses luttes de son indépendance, c'est celui qui tiendra tête à Louis XIV; ces gueux de mer que la rude main de Guillaume d'Orange discipline et pousse contre les flottes espagnoles, c'est le noyau de la marine hollandaise. Cet antagonisme déjà sensible entre les provinces du nord et celles du midi au sortir du joug de Philippe II, c'est toute l'histoire contemporaine, la séparation de la Hollande et de la Belgique. Ainsi les événemens se mêlent, s'engendrent, et le passé est la racine du présent. Il n'est point jusqu'aux difficultés religieuses les plus actuelles qui ne se lient encore à tout ce passé.

Ces difficultés religieuses sont l'incident le plus saillant de l'histoire de la Hollande aujourd'hui. On n'a point oublié que récemment, lors de l'ouverture des chambres, le roi avait fait pressentir la prochaine présentation d'une loi destinée à régler le principe constitutionnel de la liberté religieuse, en le faisant concorder avec la surveillance de l'état sur les divers cultes. Cette loi vient d'être présentée en effet à la seconde chambre des états-généraux, et la première impression, il faut bien l'avouer, n'a point été des plus favorables. Ce n'est jamais un problème bien facile à résoudre, surtout en matière religieuse, que de concilier la liberté avec la surveillance. Rien n'est plus aisé peut-être dans la pratique, lorsque la puissance civile et la puissance religieuse sont animées d'un égal esprit de modération. Le difficile est d'arriver à formuler cette transaction en projet de loi. Ainsi la loi nouvelle présentée par le cabinet hollandais pose bien le principe de la liberté entière des communions; mais immédiatement suit, pour les divers cultes, l'obligation de soumettre leur organisation à l'approbation de l'état, lequel peut évidemment en suspendre l'exécution. Le roi se réserve la faculté d'exiger un serment de fidélité et d'obéissance des ministres du culte qui auraient prêté un autre serment jugé dangereux. Ceci se rapporte au serment religieux des évêques. Les étrangers ne peuvent être admis à administrer le culte sans autorisation du gouvernement. Les siéges ecclésiastiques ne peuvent être établis sans l'approbation royale. Dans son ensemble, la loi nouvelle est certainement une application du mot qui a été dit autrefois : régler, c'est restreindre. Qu'en sera-t-il de ce projet? Jusqu'ici, son sort semble assez douteux. Les catholiques et les libéraux avancés le repoussent comme portant atteinte à la liberté religieuse. Les réformés historiques le considèrent avec une certaine défiance, parce qu'ils en craignent pour eux l'application; les rétrogrades le trouvent trop modéré. Le parti conservateur ministériel l'appuie, mais sans déguiser la pensée d'y apporter des modifications sérieuses, de telle sorte qu'on ne saurait dire encore comment le projet sortira des délibérations des chambres. Il sera sans nul doute adouci dans quelques-unes de ses dispositions; cela est d'autant plus probable, qu'une note récente du car-

dinal Antonelli, au sujet de l'organisation catholique d'où est née l'émotion religieuse en Hollande, est faite pour calmer bien des susceptibilités. Elle rend hommage au gouvernement hollandais actuel, repousse toute pensée d'immixtion dans les questions intérieures, et ajoute ce qui est vrai : c'est qu'en s'organisant, le culte catholique n'a fait que profiter d'un article de la constitution. Quant au serment prescrit aux évêques, le saint-siége lui-même reconnait la nécessité de le changer dans les pays de cultes mêlés, afin d'ôter tout prétexte aux inquiétudes que pourrait faire naître la différence des religions. Ainsi les réclamations du gouvernement néerlandais sont déjà satisfaites sur ce point, et la note du cardinal Antonelli est empreinte d'un assez grand esprit de conciliation et de modération pour qu'il ne doive plus rester bientôt de traces de l'agitation religieuse récemment soulevée. C'est à la Hollande à faire le reste en ne s'écartant pas, dans la loi actuellement soumise aux états-généraux, de l'esprit de tolérance dont elle tire si justement orgueil comme d'une de ses traditions les plus chères. La Hollande a une histoire moins éclatante peut-être, mais plus sûre que bien d'autres pays, que le merveilleux fascine aisément, comme l'Italie par exemple.

L'Italie, depuis qu'elle est retombée dans la stagnation politique, n'offre plus les mêmes élémens d'intérêt ou de curiosité. Le Piémont seul a conservé l'activité normale de la vie constitutionnelle et libre, et en ce moment même vient de se clore à Turin une des plus longues et des plus laborieuses sessions législatives. Il y a quelques jours déjà que la chambre des députés ne se réunissait plus. Les dernières séances du sénat étaient consacrées à la discussion de la loi sur la navigation transatlantique, en vertu de laquelle un service régulier de paquebots va être établi entre Gênes et divers points de l'Amérique. Aujourd'hui enfin les travaux législatifs se trouvent légalement terminés pour le moment. C'est une session laborieuse qui vient de s'achever, disions-nous : le parlement piémontais en effet était resté réuni depuis le 19 novembre 1852 jusqu'à ces derniers jours sans interruption, et dans cet intervalle il a eu à discuter et à voter plus de cent projets de loi touchant aux intérêts les plus divers et les plus graves. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'aucune crise politique sérieuse n'est venue interrompre ces travaux, et cependant il y a des momens où le Piémont s'est trouvé dans des situations difficiles, qui étaient assez propres à réveiller les passions soit dans la chambre, soit au dehors. Il suffit de rappeler notamment l'affaire des séquestres lombards. Les chambres piémontaises ont su éviter le piége des discussions irritantes pour rester dans le domaine des travaux utiles et pratiques. Budget, loi sur la contribution personnelle et mobilière, nouvelle réforme des tarifs de douanes, concession des biens domaniaux de Sardaigne, loi sur les sociétés anonymes et les assurances mutuelles, établissement de la ligne de navigation transatlantique, répression de la traite des noirs, télégraphie électrique, chemins de fer de Novare à Arona, de Gênes à Voltri, de Turin à Pinerolo, sans compter la ligne de Savoie, tels sont quelques-uns des plus sérieux objets que les chambres de Turin ont eu à régler législativement. Comme on voit, le régime constitutionnel n'est point si stérile et si infructueux pour le Piémont; l'activité pratique vient se joindre au développement d'une liberté modérée, et les Piémontais doivent d'autant plus tenir à cette modération même dans l'usage de la liberté politique, qu'ils peuvent

voir auprès d'eux, dans le reste de l'Italie, où conduisent les excès révolutionnaires. Il est des états où on n'en a pas encore fini avec les souvenirs et les legs douloureux de ces tristes années qui sont derrière nous maintenant. Voici deux ans déjà que s'instruit à Florence un procès politique contre M. Guerrazzi et un certain nombre de personnes mêlées aux mouvemens révolutionnaires de 1848 et 1849. Ce procès vient de finir, et M. Guerrazzi notamment a été condamné à quinze ans de travaux. On ne nous soupçonnera point sans doute d'une grande sympathie pour les révolutionnaires; mais enfin une telle condamnation, outre ce qu'elle a de rigoureux, ne vient-elle pas bien tard? Nous ne citerons qu'une des anomalies de ce triste procès. Les faits imputés à M. Guerrazzi, comme ministre après la fuite du grand-duc en 1848, se sont passés sous l'empire d'un statut constitutionnel accordé par le grand-duc lui-même, et qui déférait au sénat le jugement des ministres mis en accusation. Aujourd'hui le statut a disparu et le sénat aussi, de sorte qu'à la rigueur il n'y aurait point de juges réguliers en ce moment pour M. Guerrazzi. Cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'après ces périodes révolutionnaires, où il est difficile de faire exactement la part de tout le monde, il faut se hâter de couper court à ces répressions posthumes. Le mieux est d'empêcher le retour des révolutions par la sagesse, par une fermeté prudente et par la satisfaction de tous les besoins légitimes d'un pays.

Quand on considère le monde et le drame contemporain dans la variété de ses scènes et de ses incidens, l'Europe seule a-t-elle donc le privilége de ces agitations mystérieuses qui travaillent les races et les peuples, et les font marcher, par des voies inconnues, vers une destinée plus inconnue encore? Non certes; regardez à l'extrémité orientale de l'univers : là aussi l'empire réputé le plus stationnaire, le plus livré à l'immobilité, s'agite dans une crise singulière et redoutable. La Chine elle-même a ses chocs de races, de dynasties, de civilisations, qui se résolvent dans une tentative de révolution jusqu'ici victorieuse. La question est de savoir aujourd'hui si la dernière heure de la domination tartare des Tsings va sonner, si la civilisation formaliste et corrompue des mandarins chinois sera définitivement vaincue dans cette lutte. Nous en disions un mot l'autre jour, et en ce moment même une nouvelle lumière est jetée par un livre curieux, — *l'Insurrection en Chine*, — sur ce mouvement bizarre, si compliqué, si confus, et trop peu suivi depuis son origine. Le dernier coup frappé par les insurgés chinois est la prise de Nankin, qui est fort probable, quoiqu'elle ait été mise en doute. Ainsi l'insurrection serait maîtresse de l'Athènes de l'empire du milieu, et il ne lui resterait plus qu'à marcher sur la capitale politique, sur Pékin.

Mais quelle est la nature, quels sont les moyens, les élémens, quelles sont les tendances de cette insurrection? Le mérite du livre de MM. Yvan et Callery est de faire assister à ce drame étrange et original et même de le décomposer parfois d'une manière piquante. Ce n'est point, il s'en faut, un mouvement ordinaire et sans consistance, il remonte déjà à trois années et est allé toujours en grandissant jusqu'à la dernière victoire. Son premier théâtre, habilement choisi, a été le Kouang-si, l'une des provinces chinoises les plus pauvres et les plus inaccessibles; ses premiers soldats ont été recrutés dans les tribus insoumises des Miao-tze, rudes et intrépides peuplades des montagnes. Il s'est enveloppé d'abord d'un certain mystère; on ne

connaissait point le sens de cette levée de boucliers; le gouvernement même affectait de traiter les insurgés comme des pirates du Fo-kien qui s'étaient retirés dans les montagnes. Bientôt le but et les moyens de l'insurrection se sont révélés. Le but, ce n'était rien moins que de renverser la domination des conquérans, la dynastie des Mantchoux, pour la remplacer par la vieille dynastie des Mings; le moyen principal, c'était de faire appel au sentiment national chinois. C'est ainsi que l'insurrection partant du Kouang-si est allée en s'étendant depuis 1850, et a rayonné dans les provinces de Kouang-toung, de Hou-nan, de Hou-pé, pour arriver en ce moment jusqu'à Nankin, où elle est entrée victorieuse. Il s'est trouvé là d'ailleurs bien à propos un descendant vrai ou supposé de la vieille famille des Mings, du nom de Tien-te, *lumière céleste.* Tien-te a vingt-trois ans à peine; c'est un adolescent, mais dont tous les actes décèlent une habileté singulière, une force rare de volonté et une surprenante précocité d'intelligence. Tien-te est le chefsuprême de l'insurrection; il est salué empereur par tous les siens, et a une armée de cent mille hommes sous ses ordres. Tous ces insurgés affectent de remettre en honneur les vieux usages, les anciens vêtemens chinois, et de détruire tous les signes distinctifs qui rappellent la domination des Mantchoux. Dans sa portée politique, la révolution chinoise tend à un fractionnement de l'empire. Sous l'autorité suprême de l'empereur Tien-te règneraient des rois feudataires qui sont déjà les chefs des divers corps de l'armée insurgée. Le plus considérable de ces chefs qui conquièrent leur royauté est Houng-sieou-tsiuen, qui porte le titre de *Taï-ping-wang,* roi grand pacificateur. Mais il est un côté de l'insurrection plus difficile à pénétrer, c'est le côté religieux. Quelle est la croyance religieuse des insurgés? Ce qu'il y a de plus clair jusqu'ici, c'est qu'ils procèdent, le fer et la flamme à la main, par la destruction des temples boudhiques, des monastères et des monumens. La tour de Nankin elle-même a semblé menacée malgré sa qualité de merveille du monde.

D'après quelques termes des proclamations insurrectionnelles, on a pu croire qu'un certain élément chrétien entrait dans l'insurrection chinoise; on a supposé d'abord que des missionnaires catholiques n'y étaient point étrangers. Il ne paraît pas qu'il en soit rien cependant. L'influence qui a pu se glisser est plutôt l'influence protestante, communiquée par les sociétés secrètes très nombreuses en Chine. L'une de ces sociétés, *l'Union chinoise,* a été créée par un Allemand du nom de Gutzlaff, qui avait été un émissaire des sociétés bibliques et avait acquis une grande influence en Chine. Un des principaux conseillers de Tien-te passe pour être un disciple de Gutzlaff. A cette formidable insurrection, qu'a eu cependant à opposer le gouvernement chinois? L'empereur a envoyé généraux sur généraux qui allaient successivement se faire battre; il multiplie les bulletins où il annonce la défaite des rebelles; il invoque les dieux, et n'en est pas plus avancé. Seulement de temps à autre il destitue ou fait exécuter ceux de ses généraux qui sont battus. Une des plus malheureuses et des plus amusantes de ces victimes dont MM. Yvan et Callery racontent les tribulations est ce pauvre Siu, gouverneur du Kouang-toung. Siu, qui se serait bien passé d'aller châtier les rebelles, ne crut mieux faire, pour être agréable à son maître, que de lui envoyer dans une cage de fer un prisonnier qu'il dit être le faux empereur Tien-te. En effet, le prisonnier de Siu fit les aveux les plus complets, qui furent insérés au journal officiel de

Pékin, puis il fut exécuté; mais au même instant le véritable Tien-te gagnait une bataille sur les troupes impériales, et il en est résulté finalement l'exécution du malheureux Siu lui-même. Cela ne prouve qu'une chose, c'est que le gouvernement chinois se défend faiblement, avec désordre, comme les pouvoirs qui se sentent mourir. Après la prise de Nankin, il a appelé à son aide les étrangers, ceux qu'il traitait naguère de *barbares;* mais il est douteux que ceux-ci répondent à l'appel. Maintenant l'insurrection a dû se diriger sur Pékin. Quel sera l'avenir de ce mouvement? MM. Yvan et Callery, en terminant, rapportent une prophétie chinoise, d'après laquelle ce sont les Fo-lan-si, en d'autres termes les Français, qui doivent chasser les Tartares. Les Fo-lan-si, cela veut dire l'esprit chrétien que la France est allée porter en Chine depuis deux siècles. N'est-il point singulier de voir ainsi le nom de la France vivre au loin, tandis que nous avons étrangement mis notre patriotisme à détruire ces choses qui faisaient son ascendant et en entretiennent encore le souvenir?

CH. DE MAZADE.

DU MYSTICISME AU XVIII^e SIÈCLE, *Essai sur la Vie et la Doctrine de Saint-Martin, le Philosophe inconnu*, par E. Caro, professeur agrégé de philosophie au lycée de Rouen (1). — Il se pourrait très bien que le mysticisme reprît du crédit. Lorsque l'esprit humain est mécontent des réalités, lorsque l'expérience a déçu la raison et que notre sagesse s'est vue la risée des événemens, on se sent triste et humilié, et si l'on ne se jette dans une incrédulité moqueuse ou dans l'activité absorbante des intérêts matériels, on est tenté de se réfugier dans le monde spirituel et de remonter vers l'invisible. Dans toute société policée, ce refuge existe, il est publiquement, officiellement ouvert à tous, c'est la religion établie, et parmi nous, grâce à Dieu, la religion établie, c'est le christianisme. Toute religion est au fond un mysticisme, et le christianisme lui-même en est un, si l'on prend ce mot dans sa meilleure part, et s'il n'exprime que la foi dans une révélation directe de Dieu à l'homme; mais on sait que ce mot a un sens particulier; car dans le sein même du christianisme il y a des mystiques, secte innocente, touchante, admirable quelquefois, et qui peut rester orthodoxe, quoique toujours au moment de cesser de l'être; secte dangereuse, hérétique, profanatrice, et qui peut arriver aux plus grands égaremens sur le dogme et la morale. C'est que la disposition mystique, le tour d'esprit qu'elle suppose et le genre d'idées auxquelles elle conduit, sont en soi des choses difficiles à régler, comme tout ce qui ne reconnaît pas la loi de la raison; et lorsque la mysticité pénètre au sein du christianisme même, elle en accepte rarement le frein, elle trouve encore trop lourd le joug léger de l'Évangile, et, s'efforçant témérairement d'anticiper sur la vie éternelle, elle tend à se faire elle-même un ciel, et peut, sans le savoir, se tourner en une nouvelle sorte d'idolâtrie.

La mysticité est donc quelque chose de plus que le sentiment religieux; le mysticisme est quelque chose de plus que la religion. Il y a une disposition spéciale de la nature humaine, dont chacun de nous a le germe en soi, mais qui, plus puissante et plus développée chez quelques-uns, engendre les véritables mystiques, sorte de gens qu'il est très difficile de définir, et qui, se plaçant en dehors de tout ce qui est pratique, naturel, rationnel, établi par

(1) Paris, 1 vol. in-8°, chez Hachette.

le commun consentement des intelligences, poursuivent le divin et l'idéal, et n'atteignent souvent que le merveilleux et l'imaginaire. Par le caractère même d'une telle tendance et l'indétermination de son objet, on voit qu'elle peut mener au faux comme au vrai, au sacré comme au profane, au bien comme au mal. La mysticité ainsi comprise n'est donc pas inhérente à la religion. Elle peut exister en dehors du christianisme; elle peut se rencontrer dans les sciences et jusque dans la politique; il y a même un mysticisme irréligieux, un mysticisme révolutionnaire. Comme penchant intellectuel, c'est en quelque sorte une forme qui s'adapte à toutes les matières, et suivant la distinction des esprits, la nature des croyances et la délicatesse des consciences, elle donne des produits aussi inégaux, aussi différens que la spiritualité si pure de Gerson ou de Fénelon, les rêveries téméraires de Boehm, la théosophie suspecte de Swedenborg, les chimères aventureuses de Mesmer et de Cagliostro, l'illuminisme grossier de dom Gerle et de Catherine Théot.

C'est plutôt du côté de Fénelon qu'il faut placer Saint-Martin, qui, vers la fin du siècle dernier, a, dans sa foi naïve et subtile, tenté de remplacer tout ensemble l'esprit philosophique et la tradition ecclésiastique par une révélation dont il ne trouvait le titre que dans sa pensée. De tous les mystiques hétérodoxes, Saint-Martin est peut-être le plus chrétien; c'est assurément le plus intéressant. Il est de ces hommes dont on ne parle que pour en dire du bien. On ne lit guère ses écrits, mais on loue l'auteur. Ses vertus personnelles et sa vie presque ascétique ont laissé une bonne et pure renommée, et des esprits supérieurs ont estimé le sien. Cependant il est resté, quoique son nom soit presque célèbre, *le philosophe inconnu*, et il ne cesserait pas de l'être, si l'on ne devait le connaître que par ses ouvrages. Quoiqu'ils contiennent des choses remarquables, ils ne peuvent être goûtés, si l'on n'est de sa secte, ou si l'on ne partage ses dispositions. Pour l'immense majorité des lecteurs, ils sont obscurs, vagues, ennuyeux, et cependant ils sont très dignes de curiosité. Saint-Martin est au nombre des écrivains qu'il est difficile de lire et qu'il est bon de connaître; par conséquent, il gagne à être interprété. Pour qui n'est pas mystique, le mysticisme n'est intelligible que s'il est analysé, et ceux qui le jugent se font mieux entendre que ceux qui le prêchent.

Mais il faut que l'interprète soit fidèle, l'analyse exacte, le juge compétent. Ces conditions sont remplies par l'ouvrage que M. Caro a publié sous le titre d'*Essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin*. M. Caro n'est point mystique, mais il aime et comprend le mysticisme; il en connaît et il en montre la faiblesse et le danger, mais il sait combien dans Saint-Martin la doctrine était noble, élevée, moralement irréprochable. C'était un libéral nullement révolutionnaire, un chrétien de cœur, sinon d'esprit, un philosophe par l'intention et non par la méthode. Le tableau des opinions au milieu desquelles il s'est formé, les simples événemens de sa vie, les antécédens de ses doctrines, leur caractère, leur portée, la valeur de ses ouvrages et de son talent, enfin le fort et le faible du mysticisme, tout est traité avec une parfaite clarté et une haute raison dans l'ouvrage qui nous occupe. Éclairé par la philosophie, appuyé sur la foi, M. Caro peut en toute assurance se prononcer sur les questions qu'il agite; son intelligence, souple et pénétrante, est bien maîtresse de son sujet; quand il expose et quand il conclut, il mérite et captive la confiance, et nous aimons mieux l'en croire sur Saint-Martin

qu'entendre Saint-Martin lui-même. La lecture d'un pareil ouvrage transporte l'esprit bien loin du temps présent, et c'est par là qu'elle nous paraît convenir au temps présent.

CHARLES DE RÉMUSAT.

---

Nous avons déjà parlé d'une correspondance russe écrite à Paris par M. Ph. Chasles, professeur au Collége de France, traduite et publiée en russe à Saint-Pétersbourg, dirigée en général contre la société et la littérature françaises, en particulier contre la *Revue des Deux Mondes* et son directeur. Le *Journal de Saint-Pétersbourg*, publié en français, nous apporte à ce sujet une pièce que nous devons mettre sous les yeux de nos lecteurs. Cette pièce, tout honorable pour les rédacteurs de la *Gazette* (russe) *de Saint-Pétersbourg*, prouve que, mieux éclairés sur le caractère de la correspondance de M. Ph. Chasles, ils n'ont pas hésité à se séparer de leur correspondant. Voici en effet ce que nous lisons dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* à la date du 24 juin (6 juillet) dernier : « M. le rédacteur de la *Gazette* (russe) *de l'Académie* nous prie d'insérer la déclaration suivante : « Nos lecteurs ont déjà connaissance « d'un procès littéraire très désagréable pour nous, puisqu'il a été intenté contre « tre un de nos correspondans, M. Philarète Chasles, qui s'est rendu coupable « d'attaques dirigées contre M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*. « Ce n'est point à nous de juger l'affaire; mais nous croyons de notre devoir « d'annoncer : 1° que, ne voulant pas donner lieu à des discussions qui nous « sont étrangères, mais néanmoins fort désagréables, nous interrompons, « *avant la fin du procès*, toutes relations littéraires avec M. Philarète Chasles; « 2° que toutes ses lettres qui ont paru jusqu'à présent dans la *Gazette* (russe) « *de Saint-Pétersbourg* (gazette de l'Académie) ont été traduites par le soussigné; 3° que plusieurs expressions y ont été omises, mais que rien n'y a « été ajouté, la rédaction s'étant vue obligée d'ailleurs de remplacer quelques « mots par d'autres à peu près équivalens, *mais moins durs;* 4° enfin que « l'original des lettres de M. Philarète Chasles est déposé à la rédaction de la « *Gazette* (russe) *de Saint-Pétersbourg*.

A. OTSCHKINE,

« Rédacteur de la *Gazette* (russe) *de Saint-Pétersbourg*
(gazette de l'Académie). »

Ainsi le rédacteur de la *Gazette* (russe) *de Saint-Pétersbourg* ne s'est pas contenté de publier cette déclaration dans sa feuille, qui avait accueilli les lettres de M. Chasles; il a voulu aussi qu'elle fût insérée en français dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, afin de mieux montrer sans doute que sa religion avait été surprise. Il s'est heureusement trouvé à Saint-Pétersbourg un journal et un écrivain pour répondre aux attaques dont nous étions l'objet sans le savoir; nous remercions l'écrivain et le *Journal* (français) *de Saint-Pétersbourg* d'avoir, par une initiative honorable et bienveillante, provoqué la loyale déclaration de M. Otschkine. Cette déclaration de la *Gazette* (russe) *de Saint-Pétersbourg* est un premier résultat qui nous permet d'attendre sans impatience le jugement de la magistrature française. V. DE MARS.

---

V. DE MARS.